This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

**Usage guidelines**

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

+ *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.

+ *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.

+ *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.

+ *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

**About Google Book Search**

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at http://books.google.com/

**A propos de ce livre**

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

**Consignes d'utilisation**

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

+ *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.

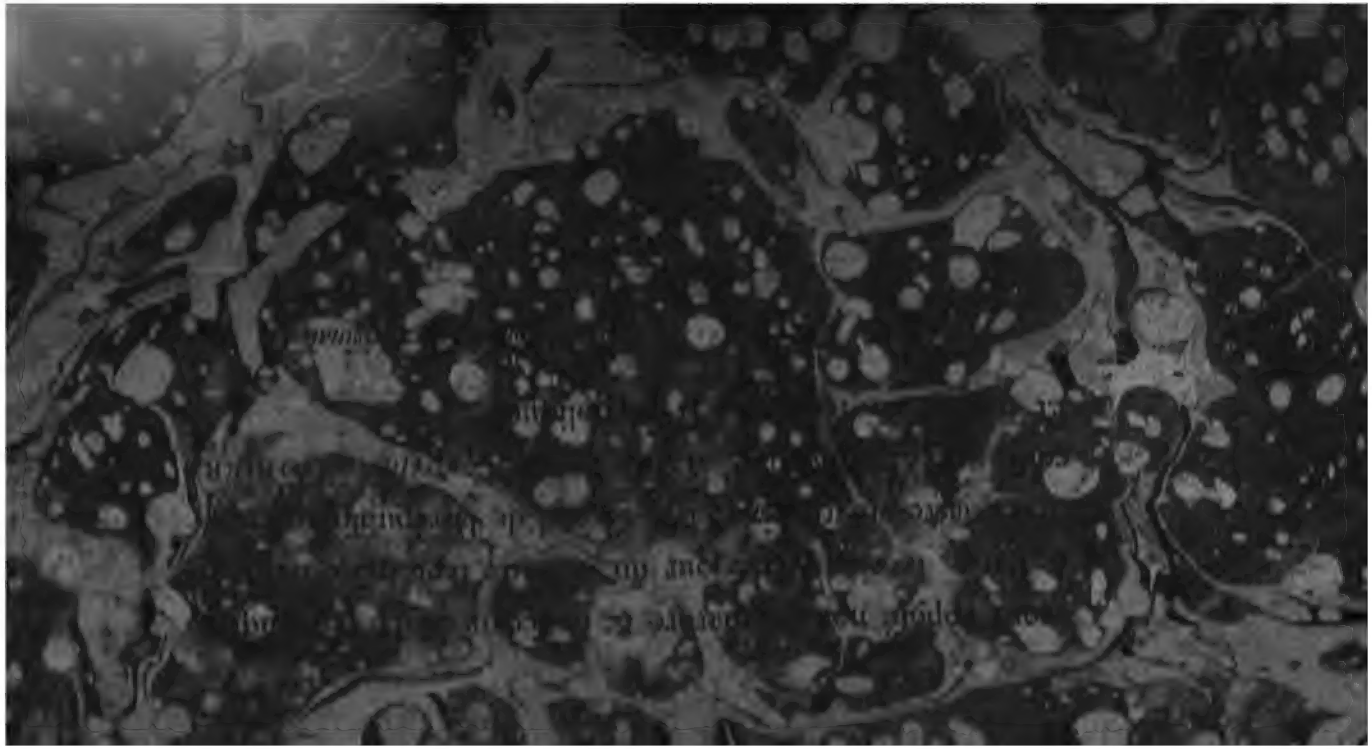
+ *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.

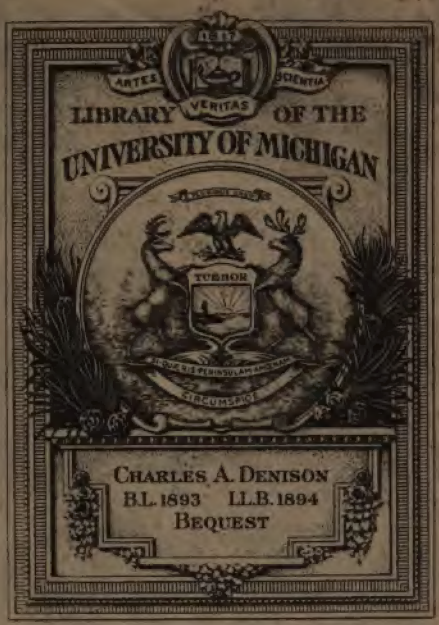
+ *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.

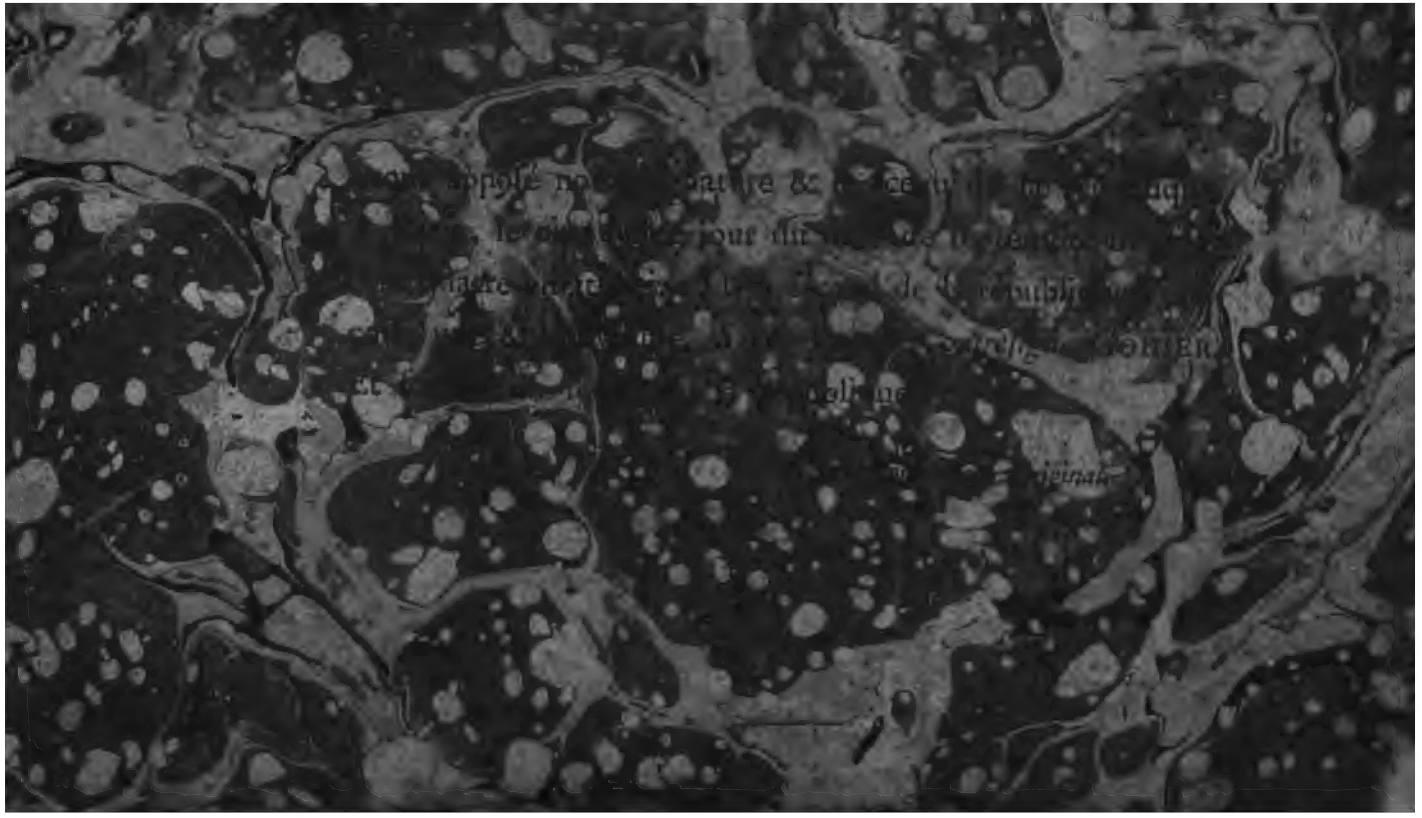
+ *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

**À propos du service Google Recherche de Livres**

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse `http://books.google.com`




ARTES
SCIENTIA
VERITAS
LIBRARY OF THE
UNIVERSITY OF MICHIGAN
TUEBOR
CIRCUMFLO
CHARLES A. DENISON
B.L. 1893 LL.B. 1894
BEQUEST



# HYDROGRAPHIE

DE

# LA MER DU SUD.

*TOME SECOND.*

# HISTOIRE

## *DES NOUVELLES*

# DÉCOUVERTES

## *FAITES DANS LA MER DU SUD EN 1767, 1768, 1769 & 1770.*

RÉDIGÉE D'APRÈS LES DERNIÈRES RELATIONS

Par M. DE FRÉVILLE.

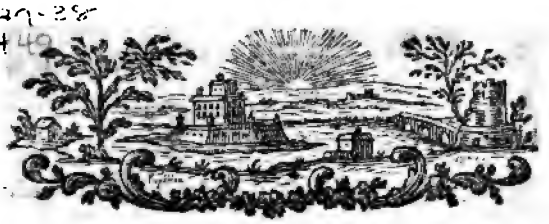
*Accompagnée d'une Carte dreſſée par M. de Vaugondy.*

TOME SECOND.

*A PARIS,*
Chez DE HANSY le jeune, Libraire,
rue Saint Jacques.

*M. DCC. LXXIV.*
AVEC APPROBATION ET PRIVILEGE DU ROI.

Denison
Chamnis
6-29-28
3:44



# HISTOIRE
## DES DERNIÈRES
# DÉCOUVERTES
## DANS
# LA MER DU SUD.

## SECONDE PARTIE.

### CHAPITRE PREMIER.

*Nouvelle Zélande; incidens arrivés aux Anglois à leur atterrage sur ces côtes.*

LA nouvelle Zélande paroît devoir d'abord fixer notre attention par son importance, & parce qu'elle est la plus Sud des Isles récemment découvertes

à l'Oueſt du deux cens vingtième r
ridien, qui ſont la matière de ce
ſeconde Partie. On ſait qu'Abel T
man eut la vue de cette terre le
Décembre 1642 : il en ſuivit la c
occidentale l'eſpace de cent ſoixa
lieues; mais il ne fit que la reconnoî
ſans y deſcendre : elle étoit entiè
ment inconnue à l'Europe. Ce qu
vance l'Abbé Prevoſt dans ſon Hiſtc
des Voyages, que les Hollandois l'
depuis viſitée en 1654, eſt ſans auc
fondement ; on doit d'autant mo
l'en croire, qu'il paroît ignorer le n
du Navigateur, & qu'il ne nous
prend rien des remarques qu'on peu
avoir faites.

La découverte de cette terre app
tient ſans conteſtation à M. Cook.
circonnavigation autour de l'Iſle,
giſſement de ſes côtes géographiqu
ment déterminé, les détails qu'il don
des productions de cette contrée ſi
gulière & des mœurs de ſes habitan

les plus extraordinaires dont on ait jamais entendu parler, en préſentant à l'eſprit humain une ſcène intéreſſante & neuve, ſuppoſent une intelligence, une intrépidité de courage & un amour pour la gloire qui le place au rang des plus grands Navigateurs.

Ce Marin, dont on a ſuivi les découvertes dans la première Partie de cet Ouvrage juſqu'à ſon départ d'Oteroah, ayant continué de courir au Sud, eut la vue de la nouvelle Zélande le 6 d'Octobre 1769; à l'inſtant il gouverna ſur cette terre, qu'il ſe propoſoit de reconnoître. Ses terres parurent de loin de la plus grande élévation : les montagnes, en s'élevant les unes ſur les autres, préſentoient un immenſe amphithéâtre; on en diſtinguoit cinq étages, & la dernière chaîne de ces montagnes portoit leur cime au-deſſus des nuages.

A la vue de cette terre, les Anglois ſe crurent arrivés aux régions Auſtrales

inconnues. Ils découvrirent une ba
qui s'enfonçoit dans les terres ; pl
ſieurs pirogues la traverſoient ſans p
roître prendre aucune connoiſſance
vaiſſeau. Bientôt ils virent diſtinctem
des maiſons ; elles étoient petites, m
propres, & un nombre conſidérab
d'Inſulaires, qu'on crut être les mêm
que ceux qui étoient d'abord dans l
pirogues, ſe montrèrent ſur le rivag
mais un grand ſujet d'étonnement po
les Anglois, ce fut d'appercevoir ſ
une petite péninſule vers la pointe
Nord-Eſt de la baie, une enceinte p
liſſadée, haute & régulière. Etoit-
un parc pour renfermer les bêtes fa
ves, ou un enclos pour le bétail ? C'
ſur quoi ils étoient partagés d'opinio

PARVENUS dans l'intérieur de la bai
ils rangèrent le côté du Nord-Oueſ
à une demi-lieue du rivage, juſqu
ce que ſe trouvant par le travers d'u
belle rivière, ils laiſsèrent tomber l'a
cre ſur dix braſſes d'eau d'un excelle

fond de ſable. Les deux côtés de la baie ſont des rochers blancs eſcarpés & d'une conſidérable hauteur. Le fond eſt une terre baſſe, & plus loin des collines élevées par étage les unes ſur les autres ſe terminent par une chaîne de montagnes très-reculées dans les terres.

Ce même ſoir, M. Cook ayant fait armer deux bateaux, alla à terre avec MM. Banks & Solander. Ils deſcendirent vis-à-vis le vaiſſeau, ſur la rive orientale de la rivière, dont la largeur en cet endroit eſt d'environ cent vingt pieds; mais quelques Indiens ayant paru ſur l'autre bord, & la rivière ne ſe trouvant pas guéable, ils la traversèrent dans leur *Jole*, laiſſant la chaloupe à ſon embouchure.

Au moment de leur deſcente, les Indiens ayant pris la fuite, ils laiſsèrent quatre jeunes gens pour garder l'jole, & s'avancèrent vers quelques

maiſons qui étoient à environ cent ci
quante toiſes dans les terres.

LORSQU'ILS furent éloignés, quat
Inſulaires armés de longues piques ſc
tirent du bois, & marchèrent droit
la petite barque pour l'attaquer. I
l'auroient certainement enlevée, ſi l
gens de la chaloupe, qui les apperç
rent, n'avoient pas crié à ceux q
étoient dans l'jole de s'éloigner.

LES quatre jeunes gens ramère
auſſitôt ſur la chaloupe, mais les I
diens les ſerroient de très-près : un co
de fuſil tiré de la chaloupe les arr
court ; ils regardèrent autour d'eux,
ſe remirent à la pourſuite de l'jol
ſans daigner s'appercevoir d'un ſeco
coup, qui fit ſiffler les balles à le
oreilles. L'un d'eux levoit déja ſa piq
pour frapper ſur l'jole ; mais un tro
ſième coup l'étendit roide mort.

LES Inſulaires voyant tomber le
compagnon, demeurèrent immobil

& comme pétrifiés d'étonnement. Revenus à eux-mêmes, ils ſe hâtèrent de regagner le rivage, traînant le mort après eux; mais bientôt ils l'abandonnèrent pour fuir avec plus de célérité.

Au bruit du premier coup de fuſil, les Anglois qui s'étoient écartés les uns des autres, ſe raſſemblèrent & retournèrent ſur leurs pas: ils virent l'Indien qui avoit reçu un coup de fuſil étendu par terre; une balle lui avoit percé le cœur: c'étoit un homme de moyenne taille; ſa couleur étoit un peu bronzée: ſur un des côtés de ſon viſage, on voyoit pluſieurs traits d'un bleu foncé imprimés ſur la peau en lignes ſpirales très-régulières. Son vêtement, d'une étoffe fine, étoit d'une fabrique inconnue aux Anglois. Il avoit les cheveux relevés & noués ſur le ſommet de la tête, ſans panache. Les Anglois, après l'avoir conſidéré, revinrent à bord: ils virent les Inſulaires s'aſſembler ſur le rivage: ils parurent dans une certaine

agitation, & parloient d'un ton de voi
à être entendu distinctement du vaisseai
La mort de leur compatriote leur doi
noit sans doute quelques inquiétudes
& ils délibéroient sur ce qu'il convi
noit de faire.

Le lendemain dans la matinée, o
vit plusieurs Insulaires assemblés à l'en
droit même où on les avoit déja ap
perçus la veille : trois ou quatre d'en
tr'eux portoient de longues piques
mais le grand nombre étoit sans arme
Comme il étoit intéressant de traite
avec eux, on fit aussitôt armer tro
bateaux, & M. Cook s'embarqua ave
MM. Banks, Solander, quelques au
tres personnes & Tupia pour aller
terre.

Les Indiens, au nombre de cinquant
environ, voyant les bateaux s'appro
cher du rivage, restèrent assis de l'au
tre côté de la rivière, & parurent at
tendre les Anglois. MM. Cook, Banks
Solander & Tupia étant débarqués

marchèrent vers les Indiens, qui ſe levèrent à leur approche : chacun d'eux étoit armé d'une longue pique, ou d'une eſpece de caſſe-tête de talc verd parfaitement poli.

TUPIA leur adreſſa la parole en ſon langage ; mais ils ne répondirent qu'en branlant leurs armes d'un air menaçant, faiſant ſigne en même tems qu'on ait à ſe retirer. Un coup de fuſil tiré dans leur voiſinage, & dont ils virent la balle s'enfoncer dans l'eau, les rendit plus circonſpects.

DÈs qu'on fut ſoutenu par les Soldats de la Marine, on s'avança juſques ſur le bord de la rivière, où Tupia leur adreſſa une ſeconde fois la parole. Ce fut pour les Anglois une ſurpriſe agréable de voir que Tupia étoit parfaitement compris, & que cet Indien & les Inſulaires parloient ſeulement différentes dialectes de la langue d'Otahiti. Il leur dit qu'on ne leur demandoit que des vivres & de l'eau ; & qu'en échange

ils recevroient du fer, dont il leur expliqua les propriétés autant qu'il en fut capable.

LES Indiens répondirent, qu'ils traiteroient volontiers, ſi l'on vouloit paſſer de leur côté : on y conſentit, à condition qu'ils mettroient bas les armes ; ce qu'on ne pût jamais leur perſuader.

DURANT cette converſation, Tupia avertit les Anglois d'être ſur leurs gardes, & de ne pas ſe fier à ces Inſulaires. On les preſſa de paſſer eux-mêmes la rivière, s'ils avoient deſſein de traiter. L'un d'eux ſe deshabilla, & nâgea ſans armes, vers les Anglois. L'inſtant d'après, il fut ſuivi de deux autres, & bientôt ils paſsèrent au nombre de vingt-cinq ou trente : mais ces derniers étoient armés.

ON leur fit à tous des préſens de fer & de grains de raſſade, auxquels ils ne parurent pas attacher une grande valeur ; particulièrement au fer, n'ayant pas la plus légère idée de ſes uſages. On

n'obtint d'eux, en retour, que quelques plumes. Ils proposèrent d'échanger leurs armes contre celles des Anglois; & sur leurs refus, ils firent plusieurs tentatives pour les leur enlever des mains.

TUPIA leur répéta que s'ils commettoient quelques violences, ils en seroient les victimes, & qu'on leur donneroit la mort. Il avertit en même-tems les Anglois, de se défier de la perfidie des Insulaires. Il arriva néanmoins que M. Gréen s'étant tourné, un Indien se saisit de son couteau de chasse, & se retira à quelques pas, en s'applaudissant de son adresse & montrant le coutelas d'un air de triomphe. Le reste commença à devenir insolent, & d'autres arrivèrent du côté opposé de la rivière pour se joindre à eux.

ON se vit alors dans la nécessité de les réprimer. M. Banck coucha en joue le voleur du couteau de chasse, & tira sur lui à dragées, dans un éloignement d'environ trente toises. L'Insulaire at-

teint du coup, ceſſa ſes cris de joie, & ſe retira un peu plus loin, continuant toujours de faire parade de ſon vol; mais percé d'une balle que lui tira M. Monkhouſe, il tomba mort.

A cette décharge, les autres Indiens qui s'étoient d'abord retirés ſur un rocher dans le milieu de la rivière, voulurent revenir. Deux Indiens qui ſe trouvèrent près de celui qu'on venoit de tuer, coururent à lui : l'un prit ſon caſſe-tête de talc verd, & l'autre alloit ſe ſaiſir du coutelas, ſi M. Monkhouſe ne l'eût pas prévenu.

Tous ceux qui étoient ſur le rocher s'avançoient pour attaquer les Anglois; mais la décharge de trois mouſquets chargés à dragées, leur fit tourner le dos, ils ſe jettèrent dans l'eau & nâgèrent vers l'autre bord. On s'apperçut à leur deſcente, qu'il y en avoit deux ou trois de bleſſés. Ils ſe retirèrent lentement dans les terres, & les Anglois ſe rembarquèrent.

« D'APRÈS ce malheureux événement, on ne pouvoit pas douter, dit M. Cook, qu'il n'y eut plus rien à faire avec les Indiens de cette place. L'eau de la rivière ſe trouvant ſalée, je prolongeai le rivage autour de la baie, pour découvrir quelque ſource d'eau fraîche, & je me propoſai de me ſaiſir, s'il étoit poſſible, de quelques Inſulaires, de les conduire à bord, où par des préſens & de bonnes façons, on parviendroit à gagner leur amitié, & à établir une correſpondance avec leurs compatriotes ».

« J'EUS le chagrin de ne trouver aucun endroit propre au débarquement. Une lame terrible battoit tout le rivage, & rendoit la deſcente impraticable. J'apperçus deux pirogues qui venoient du large : l'une alloit à la voile & l'autre à la rame. Cette occaſion me paroiſſoit favorable pour prendre quelques Inſulaires, ſans qu'il arrivât rien de funeſte, puiſque ce ne pouvoit être que des pêcheurs ſans armes, & que

j'avois avec moi trois bateaux armés ».

« NOUS nous disposâmes à leur cou per le chemin du rivage. La pirogu qui alloit à la pagaie, s'en étant d'abor apperçue, tira vers la terre la plus voi sine, & forçant de rames elle nou échappa. L'autre fit voile jusqu'à c qu'elle fût entre les bateaux, sans nou avoir distingués. Dès le moment que le Indiens nous reconnurent, ils amen rent leur voile, & se servant de leur pagaies, ils ramoient avec tant de dili gence, qu'ils dépassoie[illegible]déjà les ba teaux. Comme ils étoient encore à por tée de la voix, Tupia leur cria d'appro cher, en les assurant qu'ils n'avoient rie à craindre ; mais sans confiance dan nos promesses, ils forçoient de rame pour s'éloigner ».

« J'ORDONNAI qu'on leur tirât un cou de fusil par-dessus la tête, dans l'espoi de les engager à se rendre. A cette dé charge, ils cessèrent de nâger, & com mencèrent à ôter leurs habits. Je n

doutai pas que leur deſſein ne fût de ſe jetter à la nâge ; je me trompois. Ils prirent ſur le champ, la réſolution, non de fuir, mais de combattre ».

« AUSSITÔT que nous les joignîmes, ils nous attaquèrent ſi vigoureuſement, en ſe ſervant de leurs pagaies, de pierres & d'autres armes offenſives qui ſe trouvoient dans leur pirogue, que nous fûmes dans la fâcheuſe néceſſité de faire feu ſur eux pour notre propre défenſe. De ſept qu'ils étoient, quatre tombèrent morts. Les trois autres, dont le plus âgé avoit environ dix-neuf ans, & le plus jeune onze, ſautèrent dans l'eau. On eut toutes les peines du monde à ſe ſaiſir du plus âgé ; les autres furent pris avec moins de difficulté ».

« CES jeunes Indiens, qu'on avoit forcés d'entrer dans le bateau, s'attendoient à recevoir la mort. On ſe hâta de les raſſurer par tous les moyens poſſibles. On leur fournit des habits, & on leur donna les témoignages de bonté

les plus capables de diſſiper leurs craï
tes, & de gagner leur amitié ».

« A ce traitement, ſi inattendu, c
jennes Indiens paſsèrent de la conſte
nation la plus profonde, à la joie la pl
vive. Avant que nous fuſſions arrivés
bord, leurs ſoupçons & leurs inquiéti
des furent diſſipés; bientôt ils montrè
rent la plus grande gaieté, & mangèrer
ce qu'on leur préſenta avec un appét
dévorant ».

« Ils répondirent, avec plaiſir, à d
verſes demandes, & firent à leur tou
pluſieurs queſtions de l'air le plus ſati
fait. Dès que le dîner fut ſervi, ils voi
lurent goûter de tous les plats. Le poi
ſalé fut le mets préféré ».

« Après le ſouper, ils allèrent
repoſer avec toute l'apparence du pl
parfait contentement. Dans la nuit o
les entendit ſoupirer. Tupia s'en appr
cha, adoucit leurs chagrins, & réuſſ
à les mettre de ſi bonne humeur, qu'il
commencèrent à chanter avec un de
gr

gré de goût qui nous ſurprit. Leur chant grave & lent, avoit quelque reſſemblance avec la pſalmodie de nos Egliſes ».

« RIEN n'annonçoit, dans ces jeunes gens, l'embarras & la timidité qu'on croiroit devoir trouver dans des peuples ſans culture. Leur confiance dans notre hoſpitalité devint bientôt auſſi grande, que s'ils en euſſent déjà fait une longue expérience. Ils étoient bien pris dans leur taille, & parfaitement proportionnés dans leurs membres. Le feu de leurs yeux marquoit de l'intelligence, & tous les traits de leur viſage avoient de l'expreſſion. On remarquoit dans celui qui paroiſſoit être de l'âge de quinze ans, un air ouvert & des manières aiſées, qui avoient quelque choſe de frappant. Les deux plus âgés étoient freres. Ils ſe nommoient *Taahourange* & *Koikerange*; & le nom du plus jeune étoit *Maragovete* ».

« LORSQUE nous revînmes au vaiſ-

seau avec ces jeunes gens, nous trô
vâmes un morceau de pierre-ponce q
flottoit sur l'eau : c'étoit là un indi
qu'il devoit y avoir quelque volcan da
le voisinage ».

« Ces trois jeunes Indiens se lev
rent le matin dans une parfaite gaiet
& déjeunèrent avec tout l'appétit
leur âge. On leur donna des vêteme
& quelques parures à leur manière. C
leur annonça alors qu'on alloit les
mettre à terre. Cette nouvelle les trai
porta de joie ; mais voyant qu'on
proposoit de débarquer près de la riv
re, ils supplièrent, en larmes, qu
ne les mît pas à terre en cet endroi
où étoient, disoient-ils, leurs ennemi
qui ne manqueroient pas de les tuer
de les faire rôtir ».

« C'étoit là pour moi un fâche
contre-tems. J'avois espéré que le ra
port que feroient ces jeunes gens à leu
compatriotes sur le traitement qu'
avoient reçu, nous concilieroit la bie

veillance des Insulaires, & j'avois déjà envoyé à terre un détachement sous les ordres d'un Officier, pour y faire une coupe de bois. J'étois donc résolu de descendre en cet endroit; mais de ne pas abandonner ces jeunes hommes, s'ils vouloient rester avec nous, & de les renvoyer le soir en canot, vers la partie de la baie où ils souhaitoient descendre ».

« NÉANMOINS, lorsque nous fûmes à terre, ils changèrent de résolution, & prirent congé de nous; mais avec regret & les larmes aux yeux. Dès qu'ils furent partis, nous marchâmes le long d'un marais pour tuer quelques canards; & quatre Soldats de la Marine furent postés sur une petite éminence, qui commandoit toute la contrée ».

« Nos jeunes gens, ayant fait environ un mille, nous crièrent qu'ils voyoient un corps nombreux d'Indiens, qui s'avançoient rapidement sur nous. A cette nouvelle, nous nous

réunîmes, & ſongeâmes à regagner n
bateaux ».

« COMME nous nous y diſpoſion
ces jeunes gens ſortirent d'un buiſſ
où ils s'étoient d'abord cachés, & i
vinrent en diligence, ſe mettre ſo
notre ſauve-garde. Nous les reçûm
avec plaiſir, & nous nous hâtames d'
river à nos bateaux ».

« LES Indiens étoient diviſés en de
bandes, l'une marchoit le long de
hauteur qu'avoient quittée les Sold
de la Marine, & l'autre faiſoit le to
du marais pour n'être pas apperçu
Nous voyant réunis, ils ralentirent le
marche, & nous ſuivirent au petit pa
circonſtance heureuſe; car lorſque no
arrivâmes ſur le bord de la rivière,
chaloupe qui devoit nous porter
côté où ſe trouvoient les travailleur
étoit à une demi-lieue de ſon poſt
parce que l'Officier qui commandc
la deſcente, l'avoit envoyée cherch
un oiſeau qu'il avoit tué. L'iole fit trc

voyages pour nous paſſer tous de l'autre bord ».

« Les Indiens nous y ſuivirent, non pas en corps, comme nous nous y étions attendus; mais par petits pelotons, tous armés. En très-peu de tems, leur nombre s'accrut juſqu'à deux cens. Comme nous déſeſpérions de faire la paix avec eux; voyant que la crainte de nos armes n'avoit pu les éloigner, & que le vaiſſeau étoit à une trop grande diſtance pour commander cette place, nous prîmes le deſſein de nous rembarquer ».

Nous allions prendre la chaloupe qui étoit de retour, lorſqu'un de nos trois jeunes Indiens, appercevant ſon oncle parmi les Inſulaires, nous prit de nous arrêter, afin d'avoir avec lui une explication. Tupia entra en conférence avec eux. Durant cette converſation, les jeunes gens leur montroient les préſens qu'on leur avoit faits, comme autant de marques de notre amitié

& de notre bienveillance à leur égar
mais aucun des trois ne nâgea vers l'a
tre bord où les Indiens étoient r
ſemblés, ni aucun Indien ne s'avan
vers eux ».

« CEPENDANT l'oncle de Marag
vete ſe détacha du corps, nâgea v
nous, & vint nous préſenter un rame
verd, que nous reçûmes en ſigne
paix. Nous lui fîmes auſſi quelqu
préſens, & nous l'invitâmes à venir
bord, ce qu'il refuſa. En le quittan
nous penſâmes que ſon neveu &
deux compagnons, demeureroient av
lui; mais à notre grande ſurpriſe,
préférèrent de nous ſuivre ».

« DÈS que nous fûmes embarqué
l'oncle alla couper une autre branc
d'arbre, s'approcha du corps de l'I
dien qu'on avoit tué la veille, & q
les trois jeunes hommes avoient dé
couvert de quelques-unes des hard
qu'on leur avoit données; & ayant fa
autour du mort, pluſieurs ſingeri

avec ſon rameau verd, il le jetta ſur le corps ».

APRÈS toutes ces cérémonies, il paſſa la rivière & alla rejoindre les autres Inſulaires, qui, aſſis ſur le rivage, attendoient l'iſſue de ſa négociation. Dès qu'il arriva, ils firent cercle autour de lui, & ne parurent plus s'occuper de nos mouvemens ».

« NOUS étions un peu plus curieux. Nous les obſervâmes du vaiſſeau avec nos lunettes d'approche. Nous en vîmes quelques-uns traverſer la rivière ſur un radeau ; quatre d'entr'eux prirent le mort & l'emportèrent dans une eſpece de bierre ».

« DANS l'après-midi, je fis demander par Tupia, aux trois jeunes Indiens, s'ils craignoient encore qu'on les mît à terre dans l'endroit où nous avions quitté l'oncle ; car nous regardâmes l'enlèvement du mort comme la ratification du traité de paix ; ils répondirent qu'ils n'avoient plus aucun ſujet de

crainte, & qu'ils étoient prêts à descendre de ce côté. Ils s'embarquèrent à l'instant, & dès qu'ils touchèrent au rivage, ils sautèrent à terre avec l'air de la plus grande satisfaction ».

« CEPENDANT, on les vit bientôt revenir sur leurs pas; ils crièrent aux gens du bateau de venir les reprendre, & paroissoient être dans de très-vives allarmes; mais j'avois expressément ordonné de les laisser à terre ».

« NOUS étions très-attentifs à ce qui alloit se passer sur le rivage; & observant avec nos lunettes, nous vîmes un Indien passer la rivière sur un autre radeau, & conduire les trois jeunes hommes à l'endroit où les Insulaires étoient assemblés au nombre de quarante ou cinquante. Ils restèrent dans cette même place jusqu'au coucher du soleil. Au moment où ils s'ébranlèrent, nous distinguâmes nos trois prisonniers, qui, séparés de la troupe, s'avancèrent sur le rivage, firent par trois fois, des signes

au vaiſſeau avec leurs mains, & rejoignirent enſuite les autres qui marchoient négligemment vers la pointe, où les jeunes gens avoient d'abord demandé qu'on les débarquât. Nous eûmes lieu de croire qu'il ne leur étoit rien arrivé de fâcheux ».

TANT que les Anglois furent à l'ancre dans cette baie, ils entendirent le ſon éclatant de pluſieurs voix, ſur le rivage, durant la nuit; mais ils n'ont jamais ſu ce que cela pouvoit ſignifier.

## CHAPITRE II.

*Deſcription de la Baie de Pauvreté & l'aſpect de la contrée adjacente; navigation de cette baie juſqu'au cap Tinagain; & en retournant juſqu'au c Tologa; divers incidens arrivés ſ cette partie de la côte.*

Le lendemain à ſix heures du matin les Anglois levèrent l'ancre & ſortirent de cette miſérable baie, à laquelle ils donnèrent le nom de *Baie de Pauvreté* & que les naturels nomment *Taoneroa long ſable*. Elle eſt par les trente-huit degrés quarante-deux minutes de latitude auſtrale, & cent quatre-vingt ſeize degrés cinq minutes de longitude.

La forme de cette baie eſt celle d'un fer à cheval. Elle eſt reconnoiſſable par un Iſlot, qui eſt près de la pointe du Nord-Eſt. Les deux pointes, qui forment l'entrée, ſont des rochers blancs

fort eſcarpés & d'une grande élevation. Elles giſſent entr'elles Nord-Eſt-quart-Eſt & Sud-Oueſt-quart-Oueſt, à la diſtance d'une lieue & demie ou deux lieues l'une de l'autre. Dans toute la baie, on y trouve depuis douze juſqu'à cinq braſſes d'eau, fond ſablonneux. L'ancrage y eſt bon; mais les vaiſſeaux y ſont expoſés aux vents qui ſoufflent entre l'Eſt & le Sud. Les canots peuvent à toute heure, s'il fait beau, entrer dans la rivière & en ſortir ſoit dans le flot, ſoit dans le juſant; mais c'eſt ce qui devient impraticable, ſi la mer eſt houleuſe, à cauſe d'une barre qui eſt à ſon embouchure. Le plus sûr pour entrer dans la rivière eſt toujours de ranger le côté du Nord-Eſt.

Dans l'intérieur de la baie, le rivage préſente une terre baſſe, unie, qui s'étend juſqu'aux pieds des montagnes. Le terrein eſt très-agréablement diverſifié par des côteaux plantés de grands arbres, & des vallées de la plus riante

verdure. La contrée paroît être bi peuplée, particulièrement les vallée qui depuis la baie s'élèvent en pen douce : c'eſt du moins ce qu'on dc conjecturer de ce grand nombre de f mées qui montent en nuages les un derrière les autres à une très-granc diſtance, juſqu'à ce que la vue ſe te mine ſur les montagnes d'une hauteı qui étonne l'imagination.

La pointe du Sud-Oueſt de la bai fut nommée la *Pointe de Nicolas Youn* du nom d'un jeune homme qui appe çut le premier cette terre. De cett pointe la côte s'étend depuis le Norc Eſt quart de Nord juſqu'au Sud. M Cook ſe propoſa de ſuivre la directio de la côte au Sud juſques vers le qua rante-unieme degré de latitude; &, s'i ne trouvoit pas quelques motifs d'en couragement pour aller plus loin, de revenir au Nord.

Le calme qui régna dans l'après-midi ne permit point de faire route ;

les Inſulaires s'en étant apperçus, pluſieurs pirogues ramèrent vers le vaiſſeau; mais elles en reſtèrent à la diſtance d'environ un quart de mille. On ne put jamais leur perſuader de s'approcher de plus près, quoique Tupia leur criât de toute ſa force qu'on ne leur feroit aucun mal : mais ſon éloquence en cette occaſion fut à pure perte.

On vit arriver une pirogue de la baie de Pauvreté, qui, ſans s'arrêter & ſans prendre connoiſſance des autres, rama droit au vaiſſeau ; elle ne contenoit que quatre perſonnes, qu'on perſuada aiſément de ſe rendre à bord: leur exemple fut à l'inſtant ſuivi par les autres pirogues ; & les Indiens ſe trouvèrent dans le vaiſſeau au nombre de cinquante. On leur fit à tous des préſens d'une main libérale ; & malgré cela, le deſir de ſe procurer quelques bagatelles de plus, les engageoit à vendre leur vêtement & leurs pagaies. Il

n'y avoit parmi eux que deux arme
c'étoit des caſſe-têtes de talc verd. C
inſtrument eſt façonné en lame à de
tranchants, & dans laquelle on e
châſſe un manche fort court. Ce
arme, que les naturels nomment *P*
*too-patoo*, eſt bien imaginée pour co
battre de près; car il n'y a point
crâne ſi dur qu'elle ne puiſſe fend
d'un ſeul coup.

QUAND ces Indiens furent un p
revenus des premières impreſſions
crainte, qui, malgré leur réſoluti
de monter à bord, les avoient jett
dans un certain trouble, M. Cook le
demanda des nouvelles des trois je
nes garçons qu'il avoit renvoyés à ter
L'Indien, qui le premier étoit mon
dans le vaiſſeau, lui répondit qu'
étoient chez leurs parens; qu'il ne le
étoit rien arrivé de déſagréable,
qu'il s'étoit déterminé à venir à bo
d'après le récit qu'ils avoient fait d
merveilles contenues dans le vaiſſea

& des généreuſes bontés qu'on avoit eues pour eux.

LES Indiens ne ſçavoient quel témoignage d'amitié donner aux Anglois ; ils les preſsèrent de retourner à leur premier poſte, ou du moins à une petite anſe qu'ils leur montroient, & qui n'étoit pas à beaucoup près ſi éloignée : mais M. Cook préféra de pourſuivre ſes découvertes, eſpérant d'ailleurs trouver quelque meilleure rade que celles qu'il avoit déja vues.

ENVIRON une heure avant le coucher du ſoleil, les pirogues quittèrent le vaiſſeau, & le petit nombre de pagaies qu'ils s'étoient réſervées, leur ſuffirent à peine pour regagner le rivage. Trois Indiens étoient reſtés dans le vaiſſeau ; dès qu'on s'en apperçut, on héla les pirogues ; mais aucune d'elles ne voulut retourner pour les prendre à ſon bord ; ce qui nous ſurprit beaucoup. Ces Indiens délaiſſés ne perdirent rien de leur humeur enjouée ; toute

la ſoirée ils dansèrent & chantèren
leur manière, ſoupèrent de grand
pétit & ſe livrèrent enſuite au ſomm
avec une parfaite ſécurité.

UNE légère briſe s'étant levée,
Cook continua de prolonger la c
à petites voiles juſqu'à minuit; alor
fit mettre en travers, & l'inſtant d'ap
il y eut un calme abſolu. Le vaiſſe
ſe trouvoit à quelques lieues de l'
droit où l'avoient quitté les pirogu
Ce fut pour les Indiens, qui ſe rév
lèrent avec le jour naiſſant, un ſu
de conſternation & de terreur : ils
plorèrent leur ſituation ; leurs geſ
étoient ceux du déſeſpoir ; leurs ye
ſe remplirent de larmes. Tupia eut b
de la peine à les réconcilier avec eu
mêmes.

VERS les ſept heures du matin,
vaiſſeau, à l'aide d'une petite briſe, c
tinua ſa route dans la direction du Su
Oueſt, en prolongeant la côte.

HEUREUSEMENT pour les Indien
de

deux pirogues qui étoient en mer nagèrent vers le vaiſſeau pour le reconnoître; mais s'étant arrêtées à une petite diſtance, elles ne paroiſſoient pas vouloir s'en approcher de plus près. Les Indiens étoient dans le plus grand trouble de les voir dans cet état d'incertitude : ils leur faiſoient les plus preſſantes inſtances pour s'approcher du vaiſſeau. Les Anglois ne furent pas peu ſurpris d'apprendre de Tupia que ces Indiens, entr'autres raiſons de raſſurer les pirogues, leur certifioient que les gens du vaiſſeau ne mangeoient pas les hommes. On n'avoit regardé le diſcours des trois jeunes hommes que comme l'expreſſion exagérée de leurs craintes; mais d'après ce nouveau témoignage, on ne pouvoit preſque plus douter que cette terre ne fut habitée par un peuple antropophage.

Une des pirogues s'approcha enfin du vaiſſeau. Un vieillard, que ſon vêtement magnifique & la ſupériorité de

ſes armes annonçoient être un Che
crut, ſur les aſſurances réitérées qu'
lui donna de n'être pas mis à la br
che, pouvoir ſe haſarder à bord. Il
s'y arrêta pas longtems; & en prena
congé, il emmena avec lui les trois I
diens, à leur grande ſatisfaction &
celle des Anglois.

A ſept lieues & au Sud de la ba
de Pauvreté, le vaiſſeau ſe trouva à
hauteur d'un cap d'où la côte cou
Sud-Sud-Eſt. Ce cap, qui, d'après l'a
pect qu'il préſente, fut nommé le C
*Table*, gît par trente-neuf degrés ſe
minutes de latitude auſtrale, & ce
quatre-vingt-ſeize degrés cinq minut
de longitude. Il s'élève à une haute
conſidérable, fait un angle ſaillant trè
aigu, & à ſon ſommet il paroit êt
plat & uni.

Au Sud du cap, on trouve, en pr
longeant la côte, à la diſtance de deu
ou trois lieues, depuis vingt juſqu
trente braſſes de profondeur, & ur

chaîne de briſans qui s'étendent à une lieue au large, en s'élevant à différentes hauteurs au-deſſus de l'eau.

Le vaiſſeau étant à quatre lieues du cap Table, qui lui reſtoit au Nord vingt degrés à l'Eſt, on eut la vue d'une petite Iſle dans le Sud, ſoixante-dix degrés à l'Oueſt, diſtante d'environ trois milles. Cette *Iſle*, que les naturels appellent *Teahowray*, reçut le nom d'Iſle de *Port-Land*, à cauſe de ſa grande reſſemblance avec *Port-Land* dans la Manche. Elle tient au continent par une chaîne de rochers d'un mille de longueur environ.

A deux milles au Nord, cinquante-ſept degrés à l'Eſt de la pointe ſeptentrionale de *Port-Land*, eſt une chaîne de roches à fleur d'eau ſur leſquelles la mer briſe avec une grande violence. Le vaiſſeau paſſa en terre de ces briſans, & trouva depuis dix-ſept juſqu'à vingt braſſes d'eau.

En faiſant voile le long du rivage,

on vit nombre d'Indiens aſſemblés. diſtinguoit des terreins cultivés : d quelques-uns la terre paroiſſoit fraîc ment retournée & formée en ſillo d'autres offroient des plantations d divers degrés de croiſſance. Les h teurs parurent en deux endroits b dées de hautes paliſſades, ſemblab à celles qu'on avoit obſervées ſur péninſule de la pointe du Nord-Eſt la baie de Pauvreté ; avec cette di rence que les premières formoient u enceinte, & que celles-ci étoient une ſeule ligne ; ce qui fit conjectu qu'elles étoient l'ouvrage de quelq ſuperſtition.

On apperçut vers midi, une au pirogue, qui avoit quatre hommes à f bord. Elle n'approcha le vaiſſeau q la diſtance d'un quart de mille. On faire aux Indiens diverſes cérémonie l'un d'eux qui étoit ſur l'avant de pirogue, paroiſſoit demander & offi la paix, & quelquefois menacer de

guerre, en agitant l'arme qu'il tenoit à la main. Du discours, il passoit à la danse & au chant. Tupia parla beaucoup avec lui, sans pouvoir jamais lui persuader de venir à bord du vaisseau.

Sur les deux heures, étant à l'Oest de Port-Land, on découvrit que l'Oest de la côte s'étendoit au Sud à perte de vue. Dans ce moment, le vaisseau ayant rangé de trop près la pointe méridionale de l'Isle, se trouva sur un bas-fond. On avoit toujours eu sept brasses d'eau & au-dessus; mais les fondes étoient si irrégulières, qu'elles n'étoient jamais les mêmes deux fois de suite, & qu'elles passoient tout d'un coup d'onze brasses à sept: cependant, le vaisseau repassant bientôt sur une plus grande profondeur, fut hors de tout danger.

On n'étoit alors qu'à un mille de Port-Land. Les Indiens assis sur les rochers qui bordent l'Isle, fixoient leurs regards sur le vaisseau. Ils s'étoient sans doute apperçus de quelque irrégularité

dans la manœuvre qu'on avoit fa
pour ſortir des bas-fonds. Conjectur
par les mouvemens qu'ils remarquoi
ſur le pont, qu'on devoit être dans
grand déſordre, ils ſongèrent à en t
avantage; car on vit dans ce mome
cinq pirogues armées, ſe détacher
rivage, & forcer de rames ſur le v
ſeau. Elles l'approchèrent de ſi près,
Indiens étoient ſi diſpoſés à commen
des hoſtilités, par leurs cris menaça
leurs geſtes furieux, les traits qu'ils t
noient prêts à lancer, qu'on craig
pour l'isle occupée à prendre les fond
Un coup de fuſil tiré par-deſſus le
tête, loin de les faire fuir, ne fit q
les animer davantage à engager le co
bat. Mais la décharge d'un canon
quatre, chargé à mitrailles, qu'on t
dans leur voiſinage, produiſit un me
leur effet. Au bruit du canon, tous
levèrent en pouſſant des cris; mais
lieu de faire une retraite précipitée, l
ſe réunirent, & après une courte con

férence, ils regagnèrent tranquillement le rivage.

Après avoir dépassé l'Isle de Port-Land, en rondissant le long de sa côte, le vaisseau s'approcha de la terre, dans la direction du Nord-Oueſt; une jolie brise du Nord-Est qui favorisoit sa marche, ayant calmé, on laissa tomber l'ancre sur vingt brasses d'eau, fond de sable fin. La pointe méridionale de Port-Land, restoit au Sud-Est, un demi-rumb au Sud à la distance d'environ deux lieues; une pointe basse de la principale terre, au Nord un demi-rumb à l'Est. Dans la direction de cette pointe s'ouvroit une baie profonde; la terre, par derrière, est terminée par le cap Table, de sorte qu'elle forme une péninsule qui ne laisse entre la baie & le continent, qu'une langue de terre très-étroite. Cette péninsule reçoit des habitans le nom de *Terakaco;* le cap Table en fait la pointe septentrionale, & l'Isle Port-Land celle du Sud.

LE vaiſſeau étant à l'ancre, deux pirogues s'en approchèrent; l'une étoit armée, l'autre n'étoit qu'une petite barque de pêcheurs, portant quatre hommes à ſon bord. Elles vinrent reconnoître le vaiſſeau de fort près. Tupia entra en converſation avec les Indiens, qui répondirent obligeamment à toutes ſes queſtions; mais ſes invitations ne purent les porter à ſe rendre à bord. On leur jetta du vaiſſeau quelques préſens: ils les reçurent avec joie, & ſe retirèrent.

DES feux furent entretenus toute la nuit ſur le rivage: c'étoit ſans doute, pour annoncer que les habitans étoient trop ſur leurs gardes pour être ſurpris.

VERS les cinq heures du matin, la briſe s'étant fait ſentir de la partie du Nord, on leva l'ancre pour ſe rapprocher de la terre. Là, le rivage forme une grande baie, dont P[illegible]land eſt la pointe du Nord-Eſt, & la baie qui court derrière le cap Table en eſt un

bras. M. Cook auroit fort ſouhaité reconnoître cette partie, qui paroiſſoit offrir un mouillage ſûr; mais l'incertitude du fait & le vent contraire, le firent renoncer à ce deſſein. On avoit vingt-quatre braſſes d'eau d'un fond clair en dedans de Port-Land. Le rivage eſt d'une hauteur modérée: un rocher blanc en fait la bordure, & la plage eſt ſablonneuſe. La contrée, qui depuis le rivage va toujours en s'élevant, offre à l'œil une très-belle perſpective, elle eſt heureuſement diverſifiée par l'inégalité du terrein, des vallons de verdure, des pieces d'eau, des bois plantés de grands arbres, dont les rameaux ne ſe dévelopent que vers la cime, & qu'on prendroit pour des cèdres. Cet horizon eſt terminé par une chaîne de montagnes dont quelques-unes ſont auſſi hautes que le pic de Ténériffe. Leur ſommet couvert d'une neige éternelle ſe perd dans les nues.

Dans la ſoirée, on gouverna ſur

« DANS cette circonſtance, dit M. Cook, il n'y avoit pas un moment à perdre, pour prévenir une attaque, que la néceſſité de nous défendre devoit rendre funeſte aux aggreſſeurs. Tupia eut donc ordre de leur annoncer que nous avions des armes, qui, ſemblables au tonnerre, les étendroient morts en un inſtant; que nous allions les convaincre à l'heure même de la puiſſance de ces armes terribles, ſans leur faire aucun mal; mais que s'ils perſiſtoient à commettre quelques hoſtilités, nous ſerions forcés de nous en ſervir pour notre propre défenſe: la décharge d'un canon de quatre, chargé à balles, & tiré à quelques pas d'eux, produiſit l'effet qu'on en attendoit. Le bruit du canon, la fumée, le ſifflement & la diſperſion des balles les pénétrèrent d'une telle frayeur, que jettant leurs armes & ſaiſiſſant leurs pagaies, ils ramèrent avec une vîteſſe incroyable vers le rivage ».

« ALORS Tupia leur cria, autant

ſieurs boſquets, & comme on n'étoit pas à plus de deux lieues du Sud-Oueſt du fond de la grande baie, dont on côtoyoit le rivage depuis deux jours, on mit deux bateaux dehors pour prendre les ſondes, & chercher un mouillage propre à faire de l'eau; mais la vue de pluſieurs pirogues qui partoient du rivage, fit reprendre les bateaux à bord. Il eût été peu prudent de les expoſer au milieu de ce grand nombre de pirogues.

Vers les dix heures, cinq de ces pirogues s'étant raſſemblées comme pour ſe conſulter, voguèrent enſuite ſur le vaiſſeau. Elles portoient près de quatre-vingt-dix hommes armés. Quatre autres pirogues les ſuivoient à quelque diſtance, comme pour ſoutenir l'attaque. Quand les premières furent à cinquante toiſes environ du vaiſſeau, les Indiens entonnèrent leurs chants de guerre, & branlant leurs piques, ils ſe préparoient à combattre.

cheurs accoſtèrent le vaiſſeau, & nou vendirent du poiſſon déjà corrompu c'étoit le meilleur qu'ils euſſent ; nous voulions traiter avec eux à quel que prix que ce fut ».

« Nous fûmes contents de la con duite de ces Indiens, & nous nou en ſerions ſéparés bons amis, s'il n'e toit pas ſurvenue une grande pirogue ayant à ſon bord vingt-deux hommes armés. Cette pirogue que nous ob ſervâmes bientôt n'avoir aucun articl de commerce, ſe préſenta hardiment devant le vaiſſeau. Nous voulume bien, dans la vue de nous concilier l bienveillance de ces nouveaux Indiens leur faire préſent de deux ou trois pie ces d'étoffe, qu'ils acceptèrent avec un grand plaiſir ».

« J'OBSERVAI qu'un de ces Indiens avoit ſur les épaules une peau noire, aſſez reſſemblante à celle d'un ours : curieux de connoître plus particuliè rement à quel animal elle avoit ap-

partenu, je lui en offris une piece d'étoffe rouge. Il parut charmé de faire cette échange : il l'ôta à l'inſtant, & la préſenta, ſans cependant vouloir s'en défaire qu'il n'eût en ſa poſſeſſion la piece d'étoffe. Comme il eût été impoſſible de faire cette échange, ſi j'euſſe voulu uſer de mon côté de la même précaution, j'ordonnai qu'on lui remit la piece d'étoffe. Mais dès qu'il l'eût entre les mains, au lieu de donner la fourrure, il commença à l'empacter avec la piece qu'il avoit reçue, & mit le tout dans une corbeille avec un ſang froid ſurprenant, ſans aucun égard à ma demande, ni à mes remontrances, & il s'éloigna avec les pirogues des pêcheurs ».

« LORSQU'ILS furent à quelque diſtance, les pirogues ſe réunirent, & après une aſſez courte conférence, les pêcheurs revinrent au vaiſſeau, pour nous offrir encore du poiſſon : nous conſentîmes à leur en ache-

ter, quoiqu'il ne fût bon à rien ».

« DANS le nombre de ceux qui étoient placés ſur le côté du vaiſſeau pour prendre ce qu'on achetoit des pêcheurs, ſe trouvoit le jeune Tayeto, ſerviteur de Tupia. Un des Indiens qui épioit l'occaſion, ſaiſit ce jeune homme ſubitement & le tira dans ſa pirogue ; deux autres le paſsèrent ſur l'avant, tous alors prenant leurs pagaies, commencèrent à fuir à force de rames vers le rivage ».

« J'ORDONNAI à l'inſtant aux ſoldats de la Marine qui étoient ſur le pont de tirer ſur cette pirogue, mais de manière à manquer plutôt les rameurs, que de riſquer de bleſſer le jeune homme. Un des coups porta ſi heureuſement qu'un des rameurs tomba mort ; les autres lâchèrent auſſitôt Tayeto, qui ſe ſentant libre n'eut rien de plus preſſé que de ſauter dans l'eau & de nâger vers le vaiſſeau ».

« LA grande pirogue ſe mit à ſa pourſuite,

pourſuite & l'auroit infailliblement repris avant qu'il eut pu regagner le vaiſſeau, ſans la décharge d'un canon, pointé un peu au-deſſus des Indiens; ce qui les obligea à virer promptement de bord pour fuir précipitamment. Je fis ſur le champ mettre en panne, & un canot dehors, qui ramena ce pauvre enfant ſain & ſauf; mais il avoit eu une telle frayeur & ſes forces étoient ſi fort épuiſées, qu'il parut pendant quelque tems avoir perdu l'uſage de tous ſes ſens ».

On nomma la pointe du Sud de la baie, où arriva ce fâcheux accident, le cap *Kidnappers*. Il eſt par les trente-neuf degrés quarante-trois minutes de latitude auſtrale & par les cent quatre-vingt-quinze degrés dix-ſept minutes de longitude. Il eſt particulièrement remarquable par deux rochers blancs, l'un & l'autre d'une forme conique. Il eſt à treize lieues & au Sud-Oueſt-quart-d'Oueſt de l'Iſle Port-Land. La baie

qui eſt entre l'Iſle & ce cap, d
il forme, comme on l'a dit, la poi
du Sud, fut appellée la baie de H
kes, du nom de Sir Edouard Hawk
premier Lord de l'Amirauté. Cette
offre aux vaiſſeaux un excellent mo
lage, & l'on y trouve depuis ſept
qu'à vingt-quatre braſſes d'eau. Du
Kidnappers, la côte court Sud-S
Oueſt. Le vaiſſeau continua de la
longer dans cette direction à la diſta
d'environ une lieue, par un vent
vorable & un très-beau tems.

AUSSITÔT que le jeune Tayeto
remis de ſa frayeur, il apporta un p
ſon à Tupia, pour être préſenté
offrande à ſon Eatua, le Dieu qui
voit ſi heureuſement fait échapper
danger qu'il avoit couru. Tupia, en ho
me ſage, loua ſa piété, & lui ordon
de jetter le poiſſon dans la mer,
que le religieux jeune homme exéc
avec joie.

VERS les deux heures de l'ap

midi, le vaiſſeau ſe trouva par le travers d'une petite Iſle, très-voiſine de la côte. Elle eſt très-élevée, mais nue; ce n'eſt pour ainſi dire qu'un rocher qui montre par-tout le vif. On apperçut ſur cette Iſle aride des maiſons, des pirogues & des Indiens. Ce ne pouvoit être là que la réſidence de quelques pêcheurs. En de-là de cette Iſle, on découvrit pluſieurs habitans ſur le rivage d'une petite baie de la principale terre.

DANS la nuit on fit pluſieurs bords, & le vaiſſeau reprit ſa route avec le jour. A ſept heures on avoit amené la haute pointe de terre qui eſt au Sud-Sud-Oueſt & à la diſtance de douze lieues du cap Kidnappers. De cette pointe, la terre ſe fait plus Oueſt de trois quarts de rumb. A midi la terre la plus méridionale qu'on eût en vue reſtoit au Sud trente-neuf degrés à l'Oueſt, diſtance de huit ou dix lieues, & un haut cap, qui s'abaiſſe par degré du côté du Nord, mais eſcarpé du

côté du Sud, reſtoit à l'Oueſt à près de deux mille de diſtance. La profondeur de l'eau étoit de trente-deux braſſes.

ON continua juſqu'au dix-ſept de courir au Sud, ſans appercevoir aucune rade, aucune baie, où l'on put mouiller. A meſure qu'on avançoit vers le Sud, la contrée ſembloit ſe détériorer: elle prenoit un aſpect plus triſte, plus ſauvage. Il étoit donc vraiſemblable qu'il ne réſulteroit aucun avantage d'une plus longue courſe dans cette direction. M. Cook n'y vit que la perte d'un tems qu'il pourroit employer avec plus d'apparence de ſuccès à reconnoître la côte du Nord. Il changea donc la direction de ſa route & courut au Nord avec une jolie briſe de l'Oueſt.

IL donna le nom de cap *Turnagain*, cap de retour, à ce dernier cap dans le travers duquel il s'étoit trouvé avant de changer ſa route. Ce cap, remarquable par ſa couleur d'un jaune luiſant, gît par les quarante degrés trente-quatre

minutes de latitude auſtrale & par les cent quatre-vingt-quatorze degrés quarante-ſix minutes de longitude. Il eſt dans le Sud-Sud-Oueſt & le Sud-Sud-Oueſt un demi-rumb à l'Oueſt du cap Kidnappers. Leur éloignement eſt de dix-huit lieues. La terre entre ces deux caps eſt d'inégale hauteur; en quelques endroits le rivage eſt une roche blanche qui s'élève à une hauteur conſidérable; dans d'autres la côte s'abaiſſe & laiſſe voir une plage ſablonneuſe. La contrée eſt moins boiſée que du côté de la baie de Hawkes, & elle a quelque reſſemblance avec les hautes dunes d'Angleterre. Néanmoins elle eſt bien peuplée, malgré cet air d'aridité. On découvre, le long de la côte, pluſieurs villages, dans les vallées, ſur le penchant des montagnes, & juſque ſur leur ſommet. On voyoit encore un grand nombre de fumées dans les endroits où les hauteurs dérobent la vue des maiſons.

LA chaîne des montagnes, dont on a fait mention, s'étend au-delà du cap Turnagain à perte de vue; mais le ſommet eſt par-tout couvert de neige. Le ſoir on apperçut deux feux conſidérables dans l'intérieur de la contrée; on en conjectura qu'on brûloit quelques bruyères pour préparer les terres au labourage; & c'eſt-là ſans doute une démonſtration que la partie de la contrée, où ces feux parurent, doit être peuplée d'un grand nombre d'habitans.

DANS la ſoirée du 18, comme on ſe trouvoit par le travers de la péninſule, dont les deux pointes ſont formées par l'Iſle Port-Land & le cap Table, une pirogue ſe détacha du rivage, & parvint, mais avec peine, à s'approcher du vaiſſeau. Elle avoit à ſon bord cinq hommes; deux paroiſſoient être des chefs; les trois autres des domeſtiques.

LES chefs, invités à monter à bord, s'y rendirent ſans héſiter, & ordonnè-

rent aux trois autres de reſter dans la pirogue. On leur fit l'accueil le plus obligeant. Senſibles aux égards qu'on avoit pour eux, ils y répondirent avec cette politeſſe aiſée qui annonce l'uſage du monde. Ils étoient ſi ſatisfaits qu'ils demandèrent la permiſſion de paſſer la nuit à bord.

CETTE propoſition étonna un peu M. Cook. C'étoit un honneur auquel il ne s'étoit pas attendu, & qu'il ne deſiroit pas. Il leur remontra que ce ſéjour tourneroit à leur déſavantage; le vaiſſeau devant probablement ſe trouver le lendemain à une grande diſtance de l'endroit où ils étoient. Cette raiſon ne les empêcha pas de perſiſter dans le deſſein de coucher à bord. Il eut été impoſſible de s'en défaire autrement qu'en les forçant de ſortir; on conſentit donc à ce qu'ils paroiſſoient deſirer. On crut alors devoir prendre la précaution de faire monter leurs domeſtiques & de hiſſer la pirogue: mais

l'air franc & ouvert de l'un de ces deux Chefs, ne permit pas de les ſoupçonner de quelque ſiniſtre deſſein, ils examinèrent avec autant de curioſité que d'attention tout ce qui étoit renfermé dans le vaiſſeau, & ils acceptèrent avec les marques de la plus vive reconnoiſſance les petits préſens qu'on voulut leur faire. Le ſoir à table, ils ne touchèrent à rien, & l'on ne put jamais leur perſuader de boire ni de manger. Leurs domeſtiques moins ſcrupuleux dévorèrent tout ce qu'on leur préſenta.

Les deux Chefs avouèrent qu'ils ne s'étoient rendus à bord, que d'après ce qu'on leur avoit dit, des trois jeunes hommes qui publioient par-tout l'humanité & la généroſité des gens du vaiſſeau. A ſept heures du matin, on renvoya les Indiens, qui furent un peu ſurpris de ſe trouver ſi loin de leurs habitations. Dans ce même tems on apperçut pluſieurs autres pirogues ramer vers le vaiſſeau, mais on continua de

faire voile au Nord ſans les attendre.

A trois heures, on étoit par le travers d'un cap, qu'on nomma *Gable-end-Foreland.* Dans le voiſinage de ce cap, eſt un rocher d'une forme pyramidale, & qui s'élève comme la flêche d'un clocher. Ce dernier cap eſt au Nord vingt-quatre degrés à l'Oueſt du cap Table dans un éloignement d'environ douze lieues. Le rivage entre ces deux pointes forme un grand enfoncement, où ſe trouve la baie de Pauvreté.

LE lendemain dans la matinée on rangea le rivage de plus près pour reconnoître deux baies qui paroiſſoient être à environ deux lieues de la pointe Foreland, & ſur les onze heures on vint jetter l'ancre dans la baie, la plus ſeptentrionale.

BIENTÔT pluſieurs pirogues s'approchèrent du vaiſſeau : les Indiens indiquèrent la place où l'on trouveroit de l'eau fraîche en abondance. La baie n'offroit pas tous les avantages qu'on

auroit deſiré, on y étoit même très peu à l'abri des vents du large : mais les diſpoſitions pacifiques des Inſulaires, engagèrent M. Cook à y ſéjourner pour prendre quelque connoiſſance de la contrée, avant de pourſuivre ſa route vers le Nord.

DANS le nombre des pirogues qui s'approchèrent du Vaiſſeau, il y en avoit une qui portoit deux Chefs, ce qu'on reconnut à leur vêtement. L'habit de l'un étoit orné à leur manière de peau de chien; celui de l'autre étoit preſque tout couvert de petites touffes de plumes rouges. Ces deux Indiens, d'après quelques invitations ſe rendirent à bord. On leur fit à chacun préſent de deux aunes de toile & d'un grand clou. Ils reçurent la toile avec plaiſir; mais ils parurent ne pas attacher une grande valeur aux clous. On s'apperçut qu'ils étoient informés de ce qui s'étoit paſſé à la baie de Pauvreté, & l'on ne douta pas qu'il ne

ſe conduiſiſſent avec circonſpection.

NÉANMOINS pour les diſpoſer plus ſurement à la paix, on dit à Tupia de les aſſurer qu'ils n'avoient rien à appréhender s'ils ne donnoient aucune occaſion de plainte. Dans ce même tems, les Indiens traitoient amicalement des denrées qu'ils avoient dans leurs pirogues avec les gens du vaiſſeau. Les deux Chefs dînèrent à bord. Vers les deux heures, M. Cook, ayant fait armer les bateaux, s'embarqua avec les Chefs dans la chaloupe, pour aller à terre reconnoître une place propre à l'aiguade. Mais le ciel fut orageux dans l'après midi : la pluie tomboit abondamment ; la mer étoit groſſe, & une lame terrible qui battoit toute la rive ne permit point de débarquer. « Je réſolus donc, dit M. Cook, de retourner à bord ; mais les Chefs hélèrent une pirogue pour venir les prendre ; & ils nous quittèrent avec promeſſe de revenir le lendemain au vaiſſeau, & d'ap-

porter des poiſſons & des patates ».

« DANS la ſoirée, le tems s'étant éclairci, & le vent devenu plus modéré, je fis remettre les bateaux dehors, & je deſcendis à terre avec MM. Banks & Solander. Les Indiens nous firent un gracieux accueil; nous donnèrent toutes les marques poſſibles d'amitié : tous étoient d'une ſcrupuleuſe attention à ne rien faire qui put nous offenſer : ils portèrent même la circonſpection juſqu'à ne pas s'aſſembler autour de nous en trop grand nombre. Chaque famille, ou, deux ou trois enſemble étoient aſſiſes ſur le gazon. Ces petites compagnies, compoſées d'hommes, de femmes, d'enfans, nous ſaluoient d'un air riant en portant la main ſur la poitrine. »

« NOUS leur fîmes pluſieurs petits préſens, & dans notre courſe autour de la baie, nous trouvâmes deux petits ruiſſeaux d'eau douce. Cette rencontre & l'honnêteté des habitans me déter-

minèrent à reſter au moins un jour pour remplir quelques-unes de nos pieces à l'eau, & donner à M. Banks l'occaſion d'examiner les productions de la contrée ».

« Le jour ſuivant, je fis deſcendre à terre les pieces à l'eau, avec un détachement aux ordres de M. Gore, pour protéger les travailleurs. MM. Banks, Solander, Tupia, Tayeto & quatre autres perſonnes furent de la deſcente ».

« Les Indiens prirent place auprès des travailleurs, & paroiſſoient les obſerver avec plaiſir, ſans ſe mêler avec eux, pour ne pas les embarraſſer. Toutes ces belles apparences engagèrent MM. Banks & Solander à parcourir les environs de la contrée avec très-peu de précaution. Ils y trouvèrent des plantes ſingulières & des oiſeaux d'une rare beauté ».

« Dans cette courſe, ils viſitèrent pluſieurs maiſons, & y firent des obſervations ſur les mœurs de ce peuple

qui ſembloit n'avoir rien de caché pou eux. Ils arrivèrent quelquefois à l'heur des repas, que l'approche des étran gers n'interrompt pas. Leur nourritur dans cette ſaiſon étoit le poiſſon, ave lequel ils mangeoient au lieu de pai des racines d'une eſpece de fougèr fort reſſemblante à celle qui croît dan les communes en Angleterre ».

« LA manière de préparer cette ra cine eſt de la faire griller & enſuite de la battre avec un morceau de bois, pour la dépouiller de ſon écorce. Ce qui reſte eſt une ſubſtance molle, douce, viſqueuſe & d'un goût agréable. Dans d'autres ſaiſons, ils ont quantité d'ex cellens végétaux ; mais ils n'ont d'au tres animaux privés que des chiens, encore ſont-ils petits & hideux ».

« M. BANKS vit quelques-unes de leurs plantations où le terrein étoit préparé avec autant de ſoin qu'il pour roit l'être dans le jardin d'un Botaniſte. Entr'autres plantes, il y avoit des pa-

tates douces, des coccos, plantes fort connues & très-eſtimées des habitans des deux Indes, & quelques courges. Les patates étoient plantées ſur de petites monticules, diſpoſées par rangées ou en quinconce avec la plus grande régularité; les coccos étoient ſur un terrein uni, mais les ſemences n'avoient pas encore percé la ſuperficie du ſol; quant aux courges, elles étoient dans de petits creux, à-peu-près comme en Angleterre ».

« Ces plantations étoient de différente étendue; priſes enſemble, elles ne formoient guères moins de deux cens arpens en bon état de culture dans toute la baie. Ce territoire néanmoins n'étoit habité que par une centaine de perſonnes ».

« Les diſtricts ſont généralement ſéparés par une enceinte de roſeaux, placés ſi près les uns des autres, qu'une ſouris paſſeroit difficilement entre deux ».

« Les femmes ſe peignent le viſage

d'une couleur rouge, faite avec une pece d'ochre détrempée dans de l'hui Cette couleur, qui eſt d'ordinaire fr che & humide, ſur leurs joues & le front, s'attache au nez de ceux qui gent à propos de les ſaluer; car en pays, le ſalut conſiſte à s'approcher l' de l'autre d'aſſez près pour ſe joind doucement le bout du nez; ce qu'i ſpectateur pourroit aiſément prend pour un baiſer. Quelques perſonnes notre équipage ſe ſont quelquefois co formés à cet uſage, & ont fait agréabl ment la ronde des nez de la compagn où ils ſe trouvoient. Les Indiens paro ſoient très-reconnoiſſans de cette peti attention ».

« DANS la ſoirée, tous nos bateau étant occupés à tranſporter les piece à l'eau, & M. Banks voyant qu'il étoi très-probable qu'on le laiſſeroit à terr avec ſa compagnie juſqu'à la nuit, c qui leur feroit perdre un tems précieux qu'ils vouloient employer à mettre en ordr

ordre les plantes qu'ils avoient recueillies, s'adreſſa aux Indiens pour avoir un paſſage dans une de leurs pirogues. Ils y conſentirent avec plaiſir, & ſur le champ, une pirogue fut lancée à ce deſſein. Ils s'y embarquèrent au nombre de huit; mais n'ayant point l'uſage de ces barques, qui exigent le plus parfait équilibre, la pirogue chavira au milieu des lames, & il fallut nâger pour regagner le rivage. On jugea qu'il étoit prudent de ne paſſer que quatre à la fois, & de ſonger à ſe tenir avec plus de précaution. M. Banks, le Docteur Solander, Tupia & Tayeto, furent du premier voyage & arrivèrent au vaiſſeau ſans aucun autre fâcheux accident ».

« LA difficulté qu'il y avoit à tranſporter les pieces à l'eau du rivage à bord, à cauſe de la lame qui étoit terrible, me détermina à ne pas faire dans cette place, un plus long ſéjour ».

« CETTE baie, à laquelle les naturels donnent le nom de *Tegadoo*, gît par les

trente-huit degrés dix minutes de la
tude. Mais comme elle n'a rien de
commandable, une deſcription détaill
eſt très-peu néceſſaire ».

« En ſortant de cette baie, je
propoſai de courir au Nord; mais
vent abſolument contraire, ne me p
mît de faire aucune route. Tandis q
j'étois à lutter contre le vent, quelq
Indiens s'étant rendus à bord, m'aſſu
rent que dans la baie qui étoit un p
au Sud, je trouverois de l'eau fraîc
en abondance, ſur une des rives
l'atterriſſage étoit facile. Je crus q
étoit plus avantageux de relâcher da
cette baie, où je pourrois faire de l'ea
& former de nouvelles liaiſons avec l
habitans, que de tenir la mer ».

« Je portai le cap ſur cette baie,
je fis en même-tems, partir deux b
teaux armés pour prendre les ſondes
reconnoître l'aiguade. A leur retour i
confirmèrent le rapport des Indien
Je vins y mouiller le 22, à une heu

après midi, ſur onze braſſes d'eau, fond de ſable, ayant la pointe ſeptentrionale de la baie au Nord-quart-Nord-Eſt, la pointe méridionale au Sud-Eſt; & l'aiguade, qui étoit dans une petite crique, un peu en dedans de la pointe méridionale de la baie, au Sud-quart-Sud-Eſt, à la diſtance d'un mille ».

« Le vaiſſeau fut à peine à l'ancre, que pluſieurs pirogues ſe détachèrent du rivage & nous apportèrent différens articles, pour des étoffes d'Otahiti & des bouteilles, qu'ils recherchoient avec empreſſement ».

« Le lendemain, dans l'après-midi, je fis mettre les bateaux dehors, j'allai à terre pour examiner l'aiguade, accompagné de MM. Banks & Solander. Notre bateau territ à une petite crique où la lame ne ſe faiſoit point du tout ſentir. Je trouvai l'eau parfaite, & l'aiguade étoit on ne peut pas plus avantageuſement ſituée. Dans le voiſinage, étoit un bois ſi épais, ſi ſerré, qu'il en

étoit preſque impraticable, les habit
étoient, comme ceux que nous q
tions, pacifiques & civils ».

« La longitude de cette baie, c
près le réſultat moyen de pluſieurs h
teurs méridiennes & d'obſervations q
j'avois faites avec M. Green, pour
terminer le giſſement de la côte,
par les cent quatre-vingt degrés q
rante-ſept minutes à l'Oueſt du m
dien de Greenwich, ou par les ce
quatre-vingt-ſeize degrés cinquan
quatre minutes du premier méridie
& ayant pris hauteur à midi avec
quart de cercle, qui fut dreſſé dans
voiſinage de l'aiguade, je trouvai
latitude auſtrale de trente-huit d
grés vingt-deux minutes, vingt-quat
ſecondes ».

Le jour ſuivant, tout fut diſpo
pour faire l'eau & le bois. Je paſſai
journée à terre, & MM. Banks & S
lander parcoururent la contrée, po
y chercher des plantes nouvelles. Dar

cette courſe ils firent des obſervations intéreſſantes. Ils trouvèrent pluſieurs maiſons qui paroiſſoient entièrement abandonnées. Les habitans s'étoient retirés ſur les hauteurs, ſous une eſpece d'hangard légèrement bâti. Comme ils s'avançoient dans une vallée, les montagnes de part & d'autre, étant très-eſcarpées, ils eurent la vue d'une curioſité naturelle bien extraordinaire. C'étoit un rocher percé dans le vif, de manière qu'il formoit une arcade, ou une caverne qui conduiſoit directement à la mer.'

CETTE arcade, taillée des mains de la nature, avec cette magnificence rude & groſſière qu'elle met dans tous ſes ouvrages, avoit ſoixante-quinze pieds de longueur, ſur une largeur de trente-ſept, & elle s'élevoit à la hauteur de quarante-cinq. On découvroit à travers cette ouverture, la baie & les montagnes oppoſées. Ce coup d'œil ſubit, qui ſemble tenir du prodige, jette l'ame

dans cette admiration muette que ne peuvent opérer toutes les combinaiſon de l'art.

Le ſoir, comme ils revenoient vers l'aiguade, ils rencontrèrent un vieillard qui les retint quelque tems pour leur faire voir les exercices militaires des habitans de la contrée, avec la lance & le caſſe-tête, qui ſont leurs armes les plus en uſage.

La lance a depuis dix juſqu'à quatorze pieds de long; elle eſt faite d'un bois très-dur, & pointue des deux bouts. On a déjà décrit le caſſe-tête.

Un poteau ou un pieu repréſentoit l'ennemi, qu'il avoit à combattre. Il s'avançoit de l'air le plus terrible, branlant ſa lance dont il frappoit le pieu avec adreſſe. Dans la ſuppoſition qu'il avoit percé ſon adverſaire de ſa lance, il ſaiſiſſoit ſon caſſe-tête, couroit ſur ſon ennemi qu'il étendoit à terre, & avec une fureur difficile à peindre, il frappoit le haut du pieu, cenſé être la

tête de l'ennemi, de pluſieurs coups dont un ſeul auroit fendu le crâne d'un bœuf. L'uſage du caſſe-tête pour fondre ſur un ennemi déjà percé d'une lance, fit naturellement conjecturer à M. Banks que dans les batailles, ces peuples ne ſe faiſoient point de quartier.

« MM. BANKS & Solander firent le lendemain, une nouvelle courſe, & Tupia reſta avec les travailleurs. Entre les Indiens qui s'aſſemblèrent autour d'eux, étoit un Prêtre ; Tupia eut avec lui une converſation ſavante. Sur les grands principes de la religion, ils paroiſſoient être d'aſſez bon accord ; mais Tupia montroit des connoiſſances plus étendues. Les Indiens prêtoient une oreille attentive & l'écoutoient avec le reſpect qu'inſpire un ſaint enthouſiaſme ».

« DANS le cours de cette converſation ſingulière, après avoir diſcuté les principaux points de théologie, Tupia

demanda au Prêtre, s'il étoit vrai qu'ils fuſſent dans l'uſage de manger les hommes, à quoi le Prêtre répondit affirmativement; mais il ajoûta qu'ils ne mangeoient que les ennemis qu'ils avoient tués dans le combat ».

« Le Docteur Solander s'embarqua le 27 dans la matinée pour aller reconnoître le fond de la baie. Il en côtoya toute la rive, & prit terre en deux endroits; mais il n'apperçut rien qui fût digne de remarque ».

« Les habitans ſe montrèrent affables, hoſpitaliers, empreſſés à nous faire voir tout ce qui paroiſſoit piquer notre curioſité. Entr'autres bagatelles que le Docteur Solander acheta d'eux, il ſe trouvoit une toupie aſſez ſemblable à celles dont les enfans s'amuſent en Angleterre; les Indiens firent ſigne qu'il falloit un fouet pour la faire jouer ».

« M. Banks alla reconnoître une paliſſade qu'il avoit apperçue ſur une hau-

teur. La pente de la coline roide, escarpée, étoit d'un accès d'autant plus difficile, qu'elle étoit boisée. Il en atteignit néanmoins le sommet, où l'on avoit construit plusieurs maisons que quelques motifs avoient fait déserter ».

« L'espece de retranchement qui bordoit la cime de la colline étoit fait de pieux, enfoncés profondément en terre, hauts d'environ seize pieds, placés sur deux lignes qui laissoient entr'elles une toise d'intervalle; & les pieux, dans chaque rangée, étoient à dix pieds l'un de l'autre. L'espace entre les deux alignemens étoit recouvert de bâtons, qui, inclinés l'un vers l'autre, du sommet des pieux, présentoient la forme d'un toît. Cet ouvrage, avec un fossé qui lui étoit parallele, regnoit sur une étendue circulaire d'environ trois cens pieds ».

« Les Indiens, assemblés près de l'aiguade, nous donnèrent sur la demande qu'on leur en fit, le spectacle de

leurs chants de guerre. Cette ſcène, où les femmes joignoient leurs voix à celle des hommes, étoit véritablement tragi-comique. Les femmes comme les hommes ſe démontent le viſage d'une manière horrible. Ils roulent des yeux, tirent la langue & pouſſent de hauts & profonds ſoupirs; mais ces contorſions, ces grimaces effroyables s'exécutent dans des tems réglés, & d'accord avec le chant qui forme une harmonie digne des enfers ».

« LA curioſité nous conduiſit ſur une Iſle qui eſt à la gauche de l'entrée de la baie. Nous y vîmes une de leurs plus grandes pirogues. Sa longueur étoit de ſoixante-huit pieds & demi de l'avant à l'arrière; ſa plus grande largeur de cinq; & ſa hauteur de trois. Son fond taillé en couteau, étoit compoſé de trois arbres creuſés en gouttière. Celui du milieu étoit le plus long. On voyoit ſur les côtés des bas-reliefs, paſſablement gravés, mais le devant étoit orné d'une ſculpture plus riche ».

« SUR cette Iſle, on avoit conſtruit une maiſon. C'étoit la plus conſidérable de celles que nous euſſions encore vues; mais elle paroiſſoit n'être pas achevée, & elle étoit remplie de copeaux. L'équariſſage des bois de conſtruction annonçoit qu'on s'étoit ſervi d'outils bien tranchans. Les piliers qui ſoutenoient le toît, étoient décorés de bas-reliefs, faits de main de maître, mais d'un goût biſarre ».

« LA baie où le vaiſſeau étoit à l'ancre, porte le nom de *Tologa*. Elle eſt d'une moyenne grandeur. Il y a depuis ſept juſqu'à treize braſſes d'eau, fond de ſable pur & de bonne tenue. Les vaiſſeaux y ſont à l'abri de tous les vents à l'exception de celui du Nord-Eſt. Sur la pointe du Sud, s'élève une petite Iſle, ſi près de la principale terre, qu'on ne peut pas l'en diſtinguer. Deux grands rochers ſe préſentent à la pointe ſeptentrionale de l'Iſle, à l'entrée de la baie: l'un eſt d'une forme conique, & l'autre

eſt percé à jour dans pluſieurs endroits de manière qu'on croiroit voir pluſieurs arches d'un pont. C'eſt du côté de ces rochers & aſſez près de l'entrée de la baie, que ſe trouve la petite anſe où nous fîmes de l'eau & du bois. On trouve encore une petite Iſle pierreuſe vis-à-vis la pointe du Nord de la baie & à près d'un mille en de-là, eſt une chaîne de rochers & de briſans ».

« En cet endroit, l'aiguille aimantée déclina de quatorze degrés trente-une minutes vers l'Eſt. Dans les ſygygies, le flot, qui commence vers les ſix heures, monte perpendiculairement à la hauteur de cinq ou ſix pieds ».

« Le commerce que nous fîmes avec ces Inſulaires, conſiſta en une petite quantité de poiſſons & de patates douces, avec quelques bagatelles de pure curioſité. Nous ne vîmes d'autres quadrupèdes, que des chiens & des rats. De la cime des différentes hauteurs où nous montâmes, dans l'eſpé-

rance d'avoir une vue très-étendue de la contrée, nous n'apperçumes jamais que la chaîne des plus hautes montagnes, qui ſe perdent dans les nues ».

« La fougère eſt preſque la ſeule plante qu'on trouve ſur les montagnes; mais leurs pentes, ſouvent très-rapides, ſont couvertes de bois, & de verdure de différentes nuances, & entremêlées de plantations. Nous trouvâmes dans les bois plus de vingt ſortes d'arbres inconnus, dont nous emportâmes des plants ».

« Le bois que nous coupâmes pour le chauffage, avoit quelque reſſemblance avec l'érable, & il rendoit une gomme viſqueuſe. Nous en trouvâmes d'une autre eſpece d'un jaune foncé, qui pourroit probablement ſervir dans les teintures. Nous vîmes encore une eſpece de palmiſte; nous en coupâmes quelques-uns pour en avoir les choux. La contrée eſt généralement couverte de plantes, parmi leſquelles le céleri

croît en abondance; & les bois ſo
peuplés d'une infinité d'oiſeaux nc
moins variés par l'eſpece, que par
plumage, & preſque tous de la pl
rare beauté. Le ſol des vallées & ſur
pente des collines, eſt léger & ſablor
neux; mais propre à la production d
toutes les eſpeces de racines. Les terre
diviſées en petites portions très-bie
cultivées, ſont occupées en grand
partie par des patates douces & de
iniams ».

## CHAPITRE III.

*Suite de la navigation autour de la nouvelle Zélande; incidens arrivés dans cette course; description des villages des habitans.*

DE la baie Tologa, on fit voile au Nord, en prolongeant la côte. Après avoir couru dix heures dans cette direction, on porta sur une petite Isle qui est à l'Est, & distante d'un mille de la pointe du Nord-Est de la côte, qui delà se fait Nord-Oueſt-quart-Oueſt, & Oueſt-Nord-Oueſt, autant que la vue peut s'étendre; & cette pointe est de toute la côte, la terre la plus avancée à l'Est: on la nomma par cette raison, le *Cap de l'Eſt*, & l'Isle qui se trouve à sa hauteur, l'*Isle de l'Eſt*. Elle n'a qu'une très-petite circonférence, elle est élevée, mais elle paroît n'être qu'un

rocher blanchâtre dénué de plantes. I
cap eſt un rocher blanc d'une haute
conſidérable : ſa latitude auſtrale eſt
trente-ſept degrés quarante-deux m
nutes trente ſecondes, & ſa longitu
de cent ſoixante-ſeize degrés quarant
une minutes.

DEPUIS la baie de Tologa juſqu'
cap de l'Eſt, la terre eſt d'une haute
modérée, mais inégale : elle forme pl
ſieurs petites baies, dont le rivage e
ſablonneux. Une brume épaiſſe dér
boit le coup d'œil que peut offrir l'i
térieur de la contrée.

DANS cette étendue les ſondes va
rièrent de trente à quarante braſſes
la diſtance d'environ une lieue de l
côte.

APRÈS avoir doublé le cap de l'Eſt
on découvrit un grand nombre de vi
lages & des campagnes bien cultivées
La contrée en général avoit un aſpe
plus riant & paroiſſoit plus fertile qu
vers le Sud. Du pied des montagnes,
l

le terrein s'abaiſſe en une pente douce juſqu'au bord de la mer.

A quatre lieues, à l'Oueſt du cap, on eut la vue d'une baie qui fut nommée la baie d'Hicks, du nom de celui qui l'avoit découverte. On continua de prolonger la côte à deux ou trois milles du rivage, ſuivant ſa direction, qui devint bientôt Sud-Oueſt; & alors on vit la terre préſenter l'apparence d'une Iſle.

VERS les neuf heures du matin, on apperçut cinq pirogues ſortir d'une anſe & voguer ſur le vaiſſeau : elles portoient une quarantaine d'Indiens tous armés de lances & de caſſe-têtes. Ils pouſſoient de grands cris & branloient leurs lances. On ne pouvoit pas douter qu'ils ne fuſſent réſolus de former une attaque.

« NOUS n'étions pas ſans inquiétude, dit M. Cook, de voir les habitans ſi peu traitables, au moment même où nous eſpérions que la haute opinion

que nous avions donnée de nos forces & de notre humanité ſe ſeroit répandue au loin, & auroit diſpoſé les Inſulaires à devenir nos amis. Une de ces pirogues n'étoit plus qu'à quelques pas de nous, lorſqu'une autre d'une grandeur démeſurée quitta le rivage & fit la plus grande diligence pour ſe joindre aux premières : elle contenoit un grand nombre d'Indiens armés. Quand elle approcha, elle reçut des ſignaux de celle qui étoit la plus voiſine du vaiſſeau, & nous vîmes alors diſtinctement ſeize rameurs de chaque côté, & un grand nombre d'autres, debout ou aſſis, formant à-peu-près un corps de ſoixante hommes ».

« Comme elle forçoit de rames pour arriver ſur nous, je crus devoir rallentir cette impétueuſe ardeur, en lui donnant une conviction frappante de la ſupériorité de nos armes. Je fis tirer un canon chargé à cartouches pointé à quelques pas d'elle : ce coup l'étonna,

ſuſpendit ſa marche, ſans l'obliger à la retraite ; mais à la décharge d'un ſecond, tiré par-deſſus leurs têtes, ils jettèrent leurs armes, ſaiſirent leurs pagaies, & ramèrent vers le rivage avec tant de précipitation, qu'ils ne ſembloient pas reſpirer ».

« DANS la ſoirée, trois ou quatre pirogues vinrent reconnoître le vaiſſeau : elles étoient déſarmées, & ſe tinrent à la diſtance de la portée d'un fuſil ».

« JE nommai le cap dans le travers duquel ſe trouvoit le vaiſſeau, au moment où nous fûmes menacés d'une attaque, le *cape Runaway*, le *cap de la Retraite*. Il gît par les trente-ſept degrés trente-deux minutes de latitude Sud, & cent quatre-vingt-quinze degrés cinquante-trois minutes de longitude. Avant le coucher du ſoleil, nous vérifiâmes que la terre, qui le matin s'étoit montrée ſous l'apparence d'une Iſle, en étoit une réellement ; & nous

lui donnâmes le nom de l'*Iſle Blanch*

« LE lendemain, le jour naiſſoi peine, que nous découvrîmes envi quarante-cinq pirogues qui ramoi vers nous : ſept d'entr'elles accoſtèr le vaiſſeau, & après quelques expli tions avec Tupia, elles nous vendir des écreviſſes de mer, des moules, quelques autres cruſtacées. Ces Indie traitèrent avec nous aſſez amicaleme Dès qu'ils ſe furent éloignés, d'aut prirent leur place, & ſe conduiſire d'abord d'une manière civile : mais bie tôt ils prirent ce qu'on leur mett entre les mains, ſans vouloir faire auc retour ».

« L'UN de ceux qui faiſoit de c friponneries, ayant été menacé, a fecta un air de dériſion, oſa nous d fier, & s'éloigna en même tems d vaiſſeau. Un coup de mouſquet qui lui paſſant ſur la tête, lui fit ſiffler l balles aux oreilles, le ramena ſi un ton plus ſérieux, & les échange

ſe firent avec plus de régularité ».

« LES pirogues paſsèrent d'un autre côté du vaiſſeau pour traiter : les Indiens voyant qu'on ne les ſurveilloit pas avec la même attention qu'auparavant, recommencèrent leurs fraudes, & devinrent de plus en plus inſolens. L'un d'eux fut aſſez hardi pour délier à la vue de ceux qui l'obſervoient quelques toiles qu'on avoit ſuſpendues à une corde pour ſécher : malgré toutes les menaces qu'on put lui faire, il les mit dans ſa pirogue, refuſa de les rendre, ſans même faire mine de vouloir prendre la fuite. Un coup de fuſil qu'on lui tira par-deſſus la tête, le rendit encore plus plaiſant : un ſecond coup, chargé à dragées, qui l'atteignit dans le dos, ne fit ſur lui que l'effet d'un coup de canne à un Européen; & il continua tranquillement d'empaqueter ſa toile. Les pirogues s'étant alors retirées à environ cinquante toiſes du vaiſſeau, entonnèrent leurs chants de

guerre, & nous défièrent au combat ».

« COMME ils ne paroiſſoient pas avoir deſſein de nous attaquer, je ne voulus leur faire aucun mal ; mais je craignis que ces bravades ne produiſiſſent pour nous un mauvais effet parmi leurs compatriotes : je crus devoir les convaincre qu'ils étoient encore en notre pouvoir, quoiqu'ils fuſſent fort au-delà de la portée de toutes les armes de trait. Je fis pointer dans leur voiſinage un canon de quatre. La vue du boulet, frappant l'eau & s'élevant à diverſes repriſes au-deſſus de ſa ſurface, fort loin au-delà de leurs pirogues, les pénétra de frayeur, & ils ramèrent promptement vers le rivage, ſans oſer regarder derrière ».

« DANS l'après-midi, nous apperçûmes à l'Oueſt une Iſle d'un aſpect très-agréable. Je tins le vent, & j'allai au plus près pour paſſer en-dehors ; mais la nuit étant ſurvenue avant que je puſſe la doubler, je ſerrai la côte de plus près, & je paſſai en terre de cette Iſle ».

« A ſept heures du ſoir, nous en étions très-près. Nous vîmes voguer ſur nous une pirogue qui en ſortoit : elle étoit double, ou plutôt c'étoit deux pirogues accouplées à-peu-près ſur le plan de celles que nous avions vues à Otahiti : elle avoit de même ſon pavillon ; mais la coupe & les décorations en étoient différentes. Sa voilure, compoſée de nattes, étoit triangulaire : l'hypoténuſe, ou le grand côté, étoit aſſujetti le long du mât : le côté qui partoit du pied du mât étoit envergué ſur un bâton mobile, pour pouvoir donner à la voile la poſition la plus conforme à la direction du vent. C'étoit le premier bâtiment de cette eſpece que nous euſſions vu depuis notre départ des Iſles de la ſociété. Les Indiens qui étoient à ſon bord paroiſſoient de très-bonne humeur : s'étant approchés du vaiſſeau, ils entrèrent en converſation avec Tupia ; & nous leur ſupposâmes des diſpoſitions pacifiques ;

mais à nuit close, ils firent pleuvoir sur nous une grêle de pierres, & s'éloignèrent à force de rames ».

« Nous apprîmes de Tupia que les Indiens de cette pirogue nommoient l'Isle, sous laquelle nous étions, *Mowtohora*. Son circuit n'est pas d'une grande étendue : ses terres sont cependant fort élevées ; & elle est à six milles de distance du continent. On peut jetter l'ancre sur sa côte méridionale, par quatorze brasses d'eau. Au Sud-Ouest quart-d'Ouest de cette Isle, on voit sur la principale terre dans la proximité du rivage une montagne en forme de pain de sucre que je nommai le *Mont-edge-Combe*. Il est d'autant plus apparent qu'il se trouve dans une vaste plaine. Sa position est par les trente-sept degrés cinquante-neuf minutes, & par cent quatre-vingt-quatre degrés trente-quatre minutes de longitude ».

« En gouvernant à l'Ouest, le fond s'éleva tout d'un coup, & nous pas-

sâmes de dix-ſept à dix braſſes d'eau. Sachant que nous n'étions pas éloignés des petites Iſles, & d'une chaîne de rochers que nous avions apperçue dans le jour, je crus qu'il étoit prudent de revirer de bord & de paſſer la nuit en panne ſous Mowtohora, où j'étois aſſuré qu'il n'y avoit aucun danger à courir. Ce fut un trait de prudence dont nous eûmes lieu le lendemain de nous applaudir ; car en faiſant voile à l'Oueſt, nous eûmes diſtinctement la vue de pluſieurs briſans, de l'avant à nous, dont quelques-uns étoient à fleur d'eau, & d'autres au-deſſous. Ils giſſent au Nord-Nord-Eſt du Mont-edge-Combe, à une lieue & demie de l'Iſle Mowtohora & à neuf lieues environ du continent. Nous paſsâmes en terre de ſes rochers, ayant ſept & juſqu'à dix braſſes d'eau ».

« On apperçut dans la matinée des pirogues & des Indiens ſur le rivage ; pluſieurs voguèrent ſur le vaiſſeau, ſans pouvoir en approcher, à l'exception

d'une ſeule qu'à cauſe de ſa voilur nous crûmes être celle qui la veill nous avoit régalés d'une volée de pier res. Les Indiens de ſon bord entrèren en converſation avec Tupia. Nou nous attendions à une nouvelle dé charge de leur munition, qui n'étoi guère dangereuſe qu'aux vîtres de l chambre. Ils voguèrent en face du vaiſ ſeau pendant près d'une heure, cauſant toujours d'un air de bonne amitié. Mai ces paiſibles apparences ſe terminèrent par le ſalut qu'on avoit d'abord prévu; on y répondit par un coup de mouſquet, tiré par deſſus leurs têtes; & ils prirent la fuite, plus ſatisfaits d'avoir donné une preuve de leur courage en inſultant deux fois un bâtiment ſi ſupérieur au leur, qu'intimidés par la décharge du mouſquet ».

« Nous paſsâmes bientôt entre le continent & une Iſle baſſe & plate. La diſtance de l'un à l'autre eſt d'environ quatre milles; & la profondeur de l'eau

depuis dix juſqu'à douze braſſes. Le continent ou la principale terre entre cette Iſle plate & Mowtohora eſt d'une médiocre élévation ; mais ſans preſqu'aucune inégalité ; la campagne, couverte de villages & de plantations annonce un ſol fertile ».

« LES villages ſont bâtis ſur des éminences près de la mer, & défendus du côté de la terre par un foſſé & une banquette en dehors, & par une haute paliſſade en dedans. Outre la paliſſade, le foſſé & la banquette, il y en a qui paroiſſent avoir des ouvrages extérieurs ».

« TUPIA étoit dans la perſuaſion que ces clôtures étoient les morais ou les temples de ces peuples ; mais nous penſions au contraire que c'étoient des forts ; & nous en conjecturâmes que ces Indiens, étoient expoſés à de continuelles hoſtilités ».

« VERS les deux heures de l'après-midi, nous eûmes connoiſſance d'une

petite Iſle, dont les terres ſont très élevées. Elle eſt à la diſtance de quatre milles d'un cap remarquable par ſa rondeur & ſa hauteur. De ce promontoire la côte court Nord-Oueſt autant que la vue peut s'étendre; mais elle prend un aſpect moins riant, & l'œil n'eſt frappé que d'une chaîne de hautes montagnes qui ſe perdent dans l'éloignement ».

« Le ciel devenant brumeux, & le vent qui étoit directement du large ayant fraîchi, je tins le plus près, & gouvernai ſur une Iſle que nous avions en vue; cette Iſle, où nous portions & ſous le vent de laquelle nous paſsâmes la nuit, nous reſtoit au Nord-Nord-Eſt à la diſtance de ſix ou ſept lieues. Je la nommai *l'Iſle Major* ».

« Le matin, elle ſe montra dans le Sud quarante ſept degrés à l'Eſt, diſtante de ſix lieues, & dans le même tems un groupe d'Iſlots & de briſans nous reſtoient au Nord un demi-rumb à

l'Eſt & à une lieue de diſtance. Je leur donnai le nom de *la Cour des Aldermans*. Ces Iſlots ſont à une demie-lieue les uns des autres & à cinq lieues du continent. Cependant entr'eux & la principale terre, il y a d'autres petites Iſles, dont la plûpart ne ſont que des rochers arides, quelques-unes néanmoins ſont habitées. Leur giſſement eſt par les trente-ſix degrés cinquante-ſept minutes de latitude ».

» Nous découvrîmes ſur le midi dans la proximité du continent, un rocher qui avoit l'apparence d'un château. Il nous reſtoit au Nord quarante degrés à l'Oueſt, à une lieue de diſtance. La population paroiſſoit être nombreuſe le long de la côte que nous avions rangée la nuit précédente, à en juger par quelques centaines de grandes pirogues que nous vîmes ſur le rivage ; mais ayant côtoyé la terre encore pendant quinze lieues, le pays changea de nature : la contrée auparavant couverte d'arbres

& de verdure, n'offrit plus qu'une chaîne de rochers nuds, & des campagnes déſolées ».

« DANS l'eſpace qui s'étend le long des côtes depuis le cap Turnagain juſqu'à l'endroit où nous étions arrivés, les Indiens reconnoiſſoient un Chef, qu'ils nommoient *Teratu*, & dont ils montroient la réſidence dans une direction qui nous fit croire qu'elle étoit fort avant dans l'intérieure des terres; mais nous découvrîmes dans la ſuite que nous nous étions trompés ».

« VERS une heure après-midi, trois pirogues parties de la principale terre, ayant vingt & un hommes à leur bord, s'approchèrent du vaiſſeau. Ces pirogues étoient d'une conſtruction très-ſimple, ce n'étoit que des troncs d'arbres creuſés au feu, peu commodes, & ſans aucune décoration. Ces Indiens étoient preſque nuds, & d'une couleur plus bronzée que ceux que nous avions vus; mais tout miſérables qu'ils paroiſ-

ſoient être, ils entonnèrent leurs chants de guerre, & ſembloient nous annoncer notre entière deſtruction. Cependant ils reſtèrent quelque tems à la diſtance d'un jet de pierre du vaiſſeau; bientôt ils s'approchèrent de plus près, mais avec moins d'apparence d'hoſtilités. Un des matelots s'étant avancé ſur le côté du vaiſſeau étoit ſur le point de leur tendre une corde; la réponſe à cette politeſſe, fut un trait de lance; & l'ayant manqué ils en lancèrent une autre dans le vaiſſeau; mais la décharge d'un ſeul coup de fuſil, tiré par-deſſus leurs têtes, les fit fuir avec précipitation ».

» Nous gouvernâmes alors ſur un grand enfoncement que préſentoit la côte. Le fond d'abord de quarante & une braſſes diminua graduellement juſqu'à neuf. Nous étions à la diſtance d'un mille & demi d'un rocher, qui s'élevoit en forme de tour, près de la pointe méridionale de l'ouverture. Le même ſoir, nous laiſsâmes tomber l'ancre ſur

ſept braſſes d'eau, un peu en dedans c la baie ſur le rivage du Sud».

« Nous étions à peine mouillés, q nous fûmes accoſtés de pluſieurs pir gues, dont les Indiens armés, reſſen bloient aux derniers que nous avio vus. Ils ſe conduiſirent d'abord d'un manière civile. On tira en leur préſenc un oiſeau, au moment qu'il raſoit l ſurface de l'eau. Les Indiens, ſans e paroître étonnés, prirent l'oiſeau & l'attachèrent à une ligne qui pendoit d l'arrière. Nous reconnûmes cette atten tion, en leur faiſant préſent d'une piec d'étoffe. Mais malgré ces civilités ré ciproques, & l'effet de nos armes à feu, ils entonnèrent dès qu'il fut nuit leurs chants de guerre; & s'étant ap prochés de la bouée, ils tentèrent d lever l'ancre par ſon orin. Le ſifflement de quelques balles, qu'on leur fit en- tendre, ne ſervit qu'à les rendre encore plus inſolens : en ſe retirant, ils nou menacèrent de reparoître le lendemain avec

avec des forces supérieures, & de nous exterminer tous jusqu'au dernier ».

« Il y auroit eu autant de générosité que de courage à nous informer du tems où ils se proposoient de former leur attaque, s'ils n'eussent pas médité de nous surprendre dans la nuit. Leurs pirogues rodèrent deux fois autour du vaisseau; mais s'appercevant que nous étions sur nos gardes, ils se retirèrent en silence ».

« Le soleil commençoit à peine à éclairer l'horison, qu'on vit douze pirogues s'avancer pour exécuter par la force une attaque qu'ils n'avoient pu faire à la dérobée. Les Indiens étoient au nombre de cent cinquante, tous armés de lances, de casse-têtes & de pierres. On voyoit à leur air qu'ils venoient dans la résolution de combattre. Tupia fut chargé de les détourner de ce dessein. Son discours ayant fait sur eux quelque impression, ils s'approchèrent du vaisseau, & nous offrirent de

armés, je ne penſai point qu'il fut pru dent de le faire. J'allai reconnoître l fond de la baie, d'où j'apperçus u village bâti ſur une éminence, & d fendu par un foſſé & une paliſſade Après avoir marqué un endroit pou l'aiguade, à une petite diſtance d'o nous étions mouillés, je revins à bord.

« A trois heures je levai l'ancre, j m'approchai plus près du rivage, & j mouillai de nouveau ſur quatre braſſe & demie d'eau, fond de ſable doux, ayant à l'Eſt la pointe du Sud diſtant d'un mille ; & une rivière où nos bateaux pouvoient entrer à mer baſſe, nous reſtoit au Sud-Sud-Eſt à un mille & demi de diſtance ».

« Le jour ſuivant dans la matinée, quelques pirogues s'approchèrent du vaiſſeau ; & nous vîmes avec plaiſir les Indiens tenir une conduite différente de celle qu'ils avoient tenue la veille. Il y avoit parmi eux un vieillard que ſa prudence & ſon honnêteté avoient déja

fait remarquer. Son nom étoit Toïava: il paroiſſoit être d'un rang ſupérieur. Il s'étoit comporté, le jour précédent avec une grande circonſpection. Il étoit toujours reſté près du vaiſſeau dans une petite pirogue, & avoit traité comme un homme également incapable de faire ou de recevoir une injure. Je l'invitai à monter à bord, il s'y rendit avec un ſecond. Je leur fis à chacun préſent d'une piece d'étoffe d'Angleterre & de quelques clous. Ils nous dirent que nous avions inſpiré une grande terreur à leurs compatriotes; & je les aſſurai que notre amitié leur étoit offerte, s'ils vouloient être paiſibles; & que nous deſirions ſeulement acheter ce qu'ils pourroient nous céder aux conditions qu'ils jugeroient raiſonnables ».

« Dès que ces Indiens eurent pris congé, je fis mettre dehors les bateaux & j'allai reconnoître la rivière. Les Indiens, qui étoient d'un côté de la rivière, nous firent des ſignes d'amitié

& nous invitoient à descendre de même côté ; mais je préférai l'autre bord, qui me parut plus commode pour faire la pêche, & pour tirer des oiseaux que je voyois en très-grand nombre.

« TANDIS que nous étions occupés à tirer au vol, les gens de nos bateaux furent témoins d'un combat singulier entre deux Indiens. Ils s'étoient d'abord saisis de leurs lances ; mais les vieillards les leur ôterent des mains, les huant comme leur querelle en coups de poing. Les deux champions se chargèrent avec autant de vigueur que d'opiniâtreté ; mais se retirant peu à peu derrière une petite colline, nos gens ne virent point l'issue du combat.

« LA contrée des environs de cette baie paroissoit nue & désolée. Les collines n'étoient pas sans verdure, mais il n'y croissoit qu'une grande espece de bruyère, dont les habitans avoient arraché & mis en tas les racines pour les emporter à leurs habitations qui de-

voient être à une distance considérable; car nous ne vîmes point de maisons autour de la baie ».

« Dans l'après-midi, M. Banks remonta la rivière. A son embouchure elle est large & profonde; mais deux mille au-dessus on n'y trouve pas un demi-pied d'eau, & l'intérieur de la contrée se montre sous une apparence encore plus triste, plus stérile & plus sauvage qu'aux environs de la baie ».

« Deux jours après quelques Indiens, parmi lesquels étoit Toïava, vinrent avec des pirogues chargées de poissons, de lances, d'étoffes de leur fabrique, qu'ils nous vendirent à des prix modérés; mais voyant venir deux pirogues du côté opposé de la baie, ils nous quittèrent brusquement, se hâtèrent de regagner le rivage, en nous disant qu'ils craignoient ceux qui arrivoient dans ces deux pirogues. C'étoit là une preuve que les peuples de cette contrée commettent de perpétuelles

occupé à prendre la hauteur du ſole pour aſſurer le tems. Le premier cor tact extérieur eut lieu à ſept heures ving minutes cinquante-huit ſecondes, d tems apparent ».

« CONFORMÉMENT à l'obſervation d M. Green le contact intérieur des bord de mercure & du ſoleil fut à douz heures huit minutes cinquante-hui ſecondes ; & le ſecond contact exté rieur à douze heures neuf minutes cin quante-cinq ſecondes. Suivant mon obſervation le contact intérieur fut à douze heures huit minutes cinquante-quatre ſecondes ; & le contact extérieur à douze heures neuf minutes quarante-huit ſecondes. La latitude du lieu de l'obſervation fut de trente degrés quarante-huit minutes cinq ſecondes & trente tierces. La latitude obſervée à midi fut de trente-ſix degrés quarante-huit minutes vingt-huit ſecondes. Le réſultat moyen des obſervations de la veille & du jour donne trente-ſix degrés

quarante-huit minutes cinq ſecondes & trente tierces pour la latitude auſtrale du lieu de l'obſervation. L'aiguille aimantée déclina de onze degrés neuf minutes vers l'Eſt ».

« UN coup de canon, tiré alors du vaiſſeau nous cauſa de vives inquiétudes. M. Gore, mon ſecond Lieutenant, qui dans ce moment commandoit à bord, me rendit le compte ſuivant. Tandis que quelques petites barques de pêcheurs traitoient avec nos gens, ſurvinrent deux grandes pirogues, remplies d'hommes armés de caſſe-têtes, de lances & de pierres. Une de ces pirogues avoit à ſon bord quarante-ſept Indiens. On devinoit à leur air que leurs intentions n'étoient rien moins que pacifiques. Ils paroiſſoient ignorer la nature de nos armes, ou plutôt ils penſoient que leur nombre les aſſuroit de leur ſupériorité ſur nous, quelles que puſſent être nos armes. Cependant ils ne commirent aucune hoſtilité; pro-

bablement parce qu'ils avoient été informés par ceux des autres pirogue avec leſquels ils s'étoient d'abord entretenus, à quels ennemis ils avoien à faire. Ils commencèrent bientôt traiter : quelques-uns offrirent de vendre leurs armes, & l'un d'eux une piece d'étoffe quarrée, qui faiſoit une partie de ſon vêtement ; & qu'ils nomment haahow. Pluſieurs armes furent achetées, & M. Gore étant auſſi d'accord pour le haahow, en donna le prix ; c'étoit une piece d'étoffe d'Angleterre. Il s'attendoit à recevoir l'haahow en échange ; mais l'Indien, en poſſeſſion de la piece, refuſa de faire aucun retour. En réponſe aux menaces de M. Gore, les Indiens entonnèrent leur chant de guerre, & branlant leurs pagaies, ſans cependant former d'attaque, ils le défièrent de l'air le plus inſolent. L'Officier non moins indigné de leur audace que de leur friponnerie, étendit le voleur roide mort d'un coup de fuſil.

« LES Indiens voyant tomber leur compagnon ſe retirèrent juſqu'à une certaine diſtance. M. Gore crut qu'ils méditoient encore une attaque. Pour les forcer à la retraite, il fit tirer par-deſſus leurs têtes un coup de canon chargé à balles. Le bruit du canon & le ſifflement des balles les fit fuir dans une extrême confuſion. Cette aventure alarma les habitans de la baie ; mais étant plus particulièrement informés de l'affaire, ils avouèrent que le mort méritoit ſa deſtinée ».

UN peu avant le coucher du ſoleil, les Indiens ſe retirèrent pour ſouper ; & nous les ſuivîmes pour être ſpectateurs de ce repas. Il conſiſtoit en différentes ſortes de poiſſon, en écreviſſes de mer, & en oiſeaux d'une eſpece qui nous étoit inconnue. Tout ces mets étoient rôtis au feu, ou cuits dans un four à la manière des Otahitiens. Leur manière de rôtir eſt toute ſimple. La piece eſt enfilée dans une broche de bois

fichée en terre, & inclinée vers le feu.

DANS le nombre de ces Indiens, nous obſervâmes une femme qui étoit en deuil d'un de ſes proches parens. Elle étoit aſſiſe à côté des autres, qui, un ſeul excepté, paroiſſoient n'avoir pour elle aucun égard. Ses joues étoient humides de larmes, elle répétoit à voix baſſe, mais lamentable des paroles que Tupia ne put comprendre. Elle tenoit à la main une écaille d'huître dont elle ſe faiſoit des inciſions dans les bras, ſur le viſage ou ſur le ſein. Elle étoit toute ſanglante. Une ſcène ſi horrible briſe l'ame ſans l'attendrir ».

« LE lendemain, nous allâmes reconnoître une grande rivière qui a ſon embouchure dans le fond de la baie. Nous la remontâmes l'eſpace de quatre ou cinq milles, & nous l'aurions remontée beaucoup plus haut, ſi le tems eût été plus favorable; car elle étoit ici plus large qu'à ſon embouchure, & ſe diviſant en pluſieurs ruiſſeaux, elle for-

moit de petites Iſles raſes, couvertes de mangliers & inondées à marée haute. Il découle de ces arbres une ſubſtance viſqueuſe qui a beaucoup de reſſemblance avec la réſine ».

« Nous deſcendîmes de l'un & de l'autre côtés de la rivière : un arbre ſur lequel pluſieurs oiſeaux de mer avoient fait leurs nids, fixa notre attention. On tira une vingtaine de ces oiſeaux, dont nous fîmes, ſur le lieu même, un excellent repas. Nous grimpâmes enſuite ſur une montagne voiſine, pour examiner le cours de la rivière. Je crus en découvrir toutes les ſinuoſités juſqu'à ſa ſource. Ses bords ainſi que les Iſles qu'elle formoit, étoient couverts de mangliers, & des bancs de ſable offroient une grande abondance de diverſes eſpeces de coquillages. On voyoit en pluſieurs endroits des rochers tout couverts d'huîtres, & une prodigieuſe quantité d'oiſeaux aquatiques ».

« La contrée, du côté de l'Eſt de la

rivière, étoit nue en grande partie. Le ſol y paroît être de la plus grande ſtérilité, on n'y découvroit ni arbres ni arbuſtes : du côté de l'Oueſt, elle paroît moins aride, elle eſt même boiſée en quelques endroits; mais la terre y eſt abſolument inculte ».

« A l'entrée de la rivière, & juſqu'à trois mille au-deſſus, on trouve un bon ancrage par quatre & cinq braſſes d'eau; & ſur le rivage il y a des endroits très-commodes pour échouer un vaiſſeau. La marée dans les ſyzygies, y monte à ſept pieds de hauteur. Nous ne pûmes pas nous aſſurer ſi quelques rivières viennent s'y décharger, après avoir arroſé la contrée ; mais nous obſervâmes quantité de petits ruiſſeaux qui ont leur ſource dans les montagnes voiſines, & dont les eaux tranſparentes viennent groſſir cette ſuperbe rivière ».

« A ſon embouchûre, du côté de l'Eſt, nous vîmes un petit village, compoſé de quelques hangards, qui paroiſſoient

ſoient n'être dreſſés que pour une réſidence paſſagère. Les Indiens nous y reçurent avec beaucoup d'affabilité : ils nous offrirent des huîtres plates, que nous trouvâmes d'un goût délicieux ».

« A quelque diſtance de ce village eſt une pointe de terre fort élevée, qui s'avance dans la rivière & forme une petite péninſule. Sur cette éminence étoient les reſtes d'un fort qu'ils nomment *Eppa* ou *Heppa*. Il ſeroit difficile de trouver une place plus naturellement retranchée ; une poignée d'hommes peut s'y ſoutenir contre les attaques d'un corps formidable. La pente roide & eſcarpée de la colline la rend inacceſſible de trois côtés que l'eau environne. En face de la contrée, elle eſt fortifiée par un foſſé, & une banquette. Il y avoit vingt-deux pieds, du fond du foſſé au ſommet de la banquette, le côté intérieur ou la contre-eſcarpe, en avoit quatorze, & le foſſé étoit large en proportion de ſa

profondeur. Cet ouvrage étoit judicieuſement exécuté ; & deux rangs de paliſſades bordoient le foſſé des deux côtés. Les pieux de la paliſſade extérieure avoient été profondément enfoncés en terre, & inclinés du côté de la forteresse, il n'en reſtoit guère que les plus gros pieux, ſur leſquels on voyoit des marques de feu. Il étoit probable que cette place avoit été emportée d'aſſaut par l'ennemi qui l'avoit ruinée. Un vaiſſeau qui devroit hiverner dans cette baie, ou y faire un long ſéjour, ne feroit pas mal de dreſſer ſes tentes ſur la péninſule, qui eſt aſſez ſpacieuſe, & où toutes les forces de l'Iſle réunies ne pourroient pas l'inquiéter ».

« DANS une autre courſe que je fis avec MM. Banks & Solander, pour reconnoître la contrée & prendre les relevemens de la côte du Nord de la baie, nous découvrîmes dans l'éloignement, deux villages fortifiés. Nous prîmes terre dans le voiſinage de celui

qui étoit le moins conſidérable. Sa ſituation étoit vraiment pittoreſque : il étoit bâti ſur un petit rocher, détaché de la côte, & l'eau l'environnoit à marée haute ».

« Le rocher percé à jour, formoit une arcade majeſtueuſe. Son ſommet s'élevoit à ſoixante pieds au-deſſus de la mer, dont les eaux, à marée haute, traverſoient l'arche. La cime du rocher contenoit un eſpace où l'on pouvoit bâtir cinq ou ſix maiſons. Le contour en étoit défendu par un retranchement. Elle n'étoit acceſſible que par un ſentier étroit & eſcarpé, par lequel les habitans deſcendirent à notre approche, & nous invitèrent à y monter ; mais nous nous réfusâmes à leurs inſtances, nous propoſant de viſiter un fort beaucoup plus conſidérable, qui n'étoit guère qu'à un mille de diſtance. En quittant ces Inſulaires, nous fîmes quelques préſens à leurs femmes ».

« Nous avions à peine dirigé nos

pas vers la bourgade que nous voulions examiner, que nous vîmes ſes habitans venir en corps au-devant de nous. Ils étoient environ une centaine, hommes, femmes & enfans. Quand ils furent à portée d'être entendus, ils nous crièrent *horomai*, en nous faiſant des ſignes d'amitié ; & ils s'aſſirent enſuite parmi les buiſſons. Cette formalité eſt la marque certaine de leur bienveillance. Nous allâmes à eux, leur fîmes quelques préſens, & leur demandâmes la permiſſion de viſiter leur *heppa ;* ils y conſentirent avec joie, & nous marchâmes enſemble vers leurs habitations ».

« Le bourg reçoit le nom de *Wharetouwa ;* il eſt ſitué ſur un haut promontoire, qui a une ſaillie conſidérable dans la mer, ſur le côté du Nord & près du fond de la baie. Deux de ſes côtés ſont baignés par la mer, & paroiſſent abſolument inacceſſibles. Le troiſième côté eſt une pente très-eſcarpée. Son

quatriéme côté eſt de plein-pied avec le ſommet de la colline, qui a très-peu de largeur. Le tout eſt défendu par une paliſſade de dix pieds de haut, faite de forts pieux, liés enſemble avec des pléyons. Le côté foible étoit défendu par un double foſſé : le foſſé du côté de la place, avoit une banquette, & une paliſſade derrière; mais aſſez éloignée pour laiſſer aux aſſiégés, qui ſont ſur la banquette, la liberté de ſe ſervir de leurs armes. La paliſſade extérieure ſe trouvoit entre les deux foſſés, & inclinée du côté de la place. La profondeur de ce premier foſſé étoit de vingt-quatre pieds, du fond au ſommet de la banquette ».

« En dedans de la paliſſade intérieure, s'élève un échaffaud, à la hauteur de vingt pieds : il en a ſix de large, & regne ſur une longueur de quarante pieds environ. Cet échaffaud, qui porte ſur de gros poteaux, diſtribués ſur toute ſa longueur, eſt le poſte de ceux

qui doivent défendre les retranchemens, & d'où ils font pleuvoir ſur les aſſaillans, une grêle de dards & de pierres, dont il y a toujours une ample proviſion. Un autre échaffaud de même eſpece, commande l'avenue du rivage, & il eſt de même en dedans de la paliſſade ».

« De ce côté de la colline, on voit quelques ouvrages extérieurs & quelques huttes, qu'on n'a point conſtruites comme des poſtes avancés, mais comme des retraites pour ceux qui ne pèuvant loger dans la place, ſouhaitent d'être ſous la protection des retranchemens. Ces paliſſades regnent ſur tout le front de la colline, & ceignent la place de tous les côtés ».

« Le terrein eſt coupé de manière qu'il s'élève par étages, en amphithéâtre; & chacune de ces plates-formes eſt paliſſadée; elles communiquent entre-elles par des défilés qu'on peut aiſément fermer; de ſorte que ſi l'ennemi

force la paliſſade extérieure, il lui faut encore, s'il veut ſe rendre maître de la place, enlever toutes les autres, dans la ſuppoſition que les aſſiégés s'opiniâtrent à défendre, pied à pied, le terrein ».

« L'ENTRÉE de la place eſt un paſſage étroit, long d'environ douze pieds, & qui communique avec l'avenue du rivage : elle paſſe ſous un des échaffauds, & ſans avoir de porte, il eſt facile de la barricader de manière à pouvoir être difficilement forcée ; ou du moins d'en rendre l'entrepriſe très-dangereuſe ».

« UN petit nombre d'hommes réſolus, peuvent ſe défendre avec avantage, dans ces fortereſſes, & braver leurs ennemis. Il eſt impoſſible de les emporter de vive force ſans l'uſage des armes à feu. Ces places ſont fournies de tout ce qui eſt néceſſaire pour ſoutenir un ſiége, à l'exception d'eau. Il y avoit dans la place de grands amas de racines

de fougère, & de poiſſons ſecs ; mais nous n'apperçûmes pas qu'il y eût des ſources plus voiſines qu'un ruiſſeau qui couloit au pied de la colline. Il eſt vraiſemblable qu'ils ont des moyens de ſe procurer de l'eau, ſans cela, toutes leurs proviſions ſéches deviendroient inutiles pour ſoutenir un ſiége ».

« SUR le deſir que nous leur témoignâmes, de voir leur manière d'attaquer & de défendre une place, deux de leurs jeunes gens voulurent bien nous en donner le ſpectacle. L'un monta ſur l'échaffaud, qu'ils nomment *provada*, pour ſoutenir l'attaque que le ſecond formoit dans le foſſé. Avant de lancer leurs traits, ils s'animèrent par le chant de guerre, & une danſe qu'ils exécutent avec des contorſions qui correſpondent aux accens de leur infernale mélodie ».

« SUR le penchant de la colline, près de l'enceinte, il y avoit un petit champ où l'on avoit planté des courges & des patates ; c'étoit le ſeul endroit

cultivé dans les environs de la baie. Au pied de la pointe, ſur laquelle étoient les fortifications, on voyoit deux petits rochers ; l'un étoit arraché de la côte, & l'autre n'en étoit pas parfaitement détaché. L'un & l'autre paroiſſoient plus propres à être habités par les oiſeaux que par des hommes : cependant on y avoit bâti des maiſons & pratiqué des retranchemens. Cette Iſle offre pluſieurs autres ouvrages de ce genre ſur des rochers, des iſlots, & la cime des collines ; nous y avons vu pluſieurs bourgs, dont les fortifications ſont plus régulières ».

« Il eſt bien extraordinaire qu'un peuple qui a eu le génie des fortifications, ſans le ſecours d'outils de fer, n'ait pas imaginé d'autres armes de trait que la pique qu'ils lancent avec la main : ils ne connoiſſent ni l'arc, ni la fronde ; ce qui eſt d'autant plus ſurprenant, que l'invention de ces armes eſt bien plus naturelle que les ouvrages de

défenſe qu'ils conſtruiſent ; & qu'elle ſont de la plus haute antiquité chez le nations les plus agreſtes dans toutes le parties du monde ».

« OUTRE la pique ou la lance & le caſſe-tête, dont on a fait mention, ils ont encore la javeline & la hache d'arme. La javeline eſt un bâton quelquefois pointu des deux bouts, quelquefois d'un ſeul, ayant l'autre bout large & plat comme la palme d'une pagaie. La hache d'arme eſt de même, un bâton pointu par un bout, & façonné de l'autre en forme de hache. Les pointes de leurs lances ſont quarrées & garnies ſur les arrêtes, de petites pointes couchées en arrière ».

« APRÈS avoir reconnu la contrée le plus exactement qu'il nous fût poſſible, nous vînmes rejoindre nos bateaux, que nous ramenâmes à bord, chargés de céleri & de quelques autres plantes antiſcorbutiques, qui croiſſent en abondance ſur les bords de la baie ».

« De retour au vaiſſeau, nous levâmes l'ancre & ſortîmes de la baie. Nous eûmes alors la viſite de pluſieurs Indiens, entre leſquels étoit *Toiava;* il nous dit qu'auſſitôt notre départ, il ſe rendroit à ſon Heppa, parce que les amis de l'Indien qu'avoit tué M. Gore vouloient venger ſa mort ſur lui, à qui ils faiſoient un crime d'être en liaiſon avec nous ».

« A la hauteur de la pointe ſeptentrionale de la baie, nous vîmes un grand nombre d'Iſles de différentes grandeur. Elles s'étendoient au Nord-Oueſt, à perte du vue, dans une direction parallele à la principale terre ».

« Je donnai à la baie que nous venions de quitter, le nom de *Baie de Mercure*, à cauſe de l'obſervation qu'on y avoit faite du paſſage de cette planette ſur le diſque du ſoleil. Elle eſt ſituée par les trente-ſix degrés quarante-ſept minutes de latitude auſtrale, & par les cent quatre-vingt-treize degrés

trente-ſept minutes de longitude. On voit pluſieurs Iſles au Nord & au Sud de cette baie, & dans le milieu de l'entrée un iſlot ou un rocher ».

« En dedans de la baie, dès qu'on a dépaſſé l'iſlot, on ne trouve nulle part au-deſſus de neuf braſſes d'eau. Le meilleur mouillage eſt celui qu'offre une petite anſe ſablonneuſe, qui eſt au Sud du fond de la baie. Cette place eſt, on ne peut pas plus avantageuſe pour y faire de l'eau & du bois; mais le fond de la baie préſente à un vaiſſeau qui doit y faire quelque ſéjour, le mouillage le meilleur & le plus ſûr ».

« Nous obſervâmes un ſable ferrugineux en pluſieurs endroits du rivage, qui y eſt charié par de petits ruiſſeaux qui viennent ſe décharger dans la baie. C'eſt-là une démonſtration qu'il y a quelques mines de fer dans l'intérieur des terres; cependant les habitans de cette place, ni ceux d'aucun autre endroit de la côte, ne connoiſſent l'uſage

du fer, & n'y attachent aucune valeur. Ils donnoient aux colifichets les plus inutiles, la préférence ſur les clous, & même ſur tout autre outil de ce métal ».

## CHAPITRE IV.

*Navigation de la Baie de Mercure à la Baie des Iſles ; deſcription de cette partie de la côte & de ſes habitans.*

EN ſortant de la baie de Mercure, dit M. Cook, qu'il eſt intéreſſant de ſuivre dans cette circonnavigation, je gouvernai au Nord-Eſt ſur la plus Nord-Eſt des Iſles dont j'avois apperçu la chaîne; mais le vent ſoufflant du Nord-Oueſt, je ſerrai le vent pour m'élever au large; & le 18 Novembre, ſur les ſept heures du matin, je me trouvai par le travers d'un promontoire bien remarquable : il eſt par la latitude de trente-ſix degrés vingt-ſix minutes, à la diſtance de neuf lieues de la pointe de Mercure, dans la direction du Nord quarante-huit degrés à l'Oueſt ».

« NOUS apperçûmes un grand nom-

bre d'Indiens ſur ce promontoire : ils paroiſſoient ne pas nous remarquer ; mais leur converſation étoit vive, animée. Une demi-heure après, pluſieurs pirogues parties de différens endroits voguèrent ſur le vaiſſeau. Dans ce même tems, les Indiens qui étoient ſur le promontoire lancèrent une pirogue, s'embarquèrent au nombre de vingt, & ſe joignirent aux autres ».

« QUAND deux de ces pirogues, ayant près de ſoixante hommes à leur bord, furent aſſez près pour être entendues, les chants de guerre furent entonnés ; mais s'appercevant que nous ne daignions pas y faire attention, ils lancèrent quelques pierres ſur le vaiſſeau, & ramèrent auſſi-tôt vers le rivage ».

« NOUS croyions en être quittes ; mais ils ne tardèrent pas à revenir : ils paroiſſoient décidés à en venir à un engagement, & ils s'animoient les uns les autres par leurs chants guerriers. Tupia s'avança de ſon propre mouve-

ment ſur le gaillard d'arrière : il leur cria de renoncer à nous attaquer, s'ils ne vouloient pas ſur l'heure même perdre la vie ; & que nos armes, s'ils nous forçoient de nous en ſervir, feroient ſur eux l'effet de la foudre. Ce diſcours ne fit que les animer ; ils agitèrent leurs armes d'un air terrible, en lui criant dans leur langage : « Venez à terre, & nous vous tuerons tous ». — « Comme nous ne ſommes pas à terre, reprit Tupia, pourquoi nous cherchez-vous querelle ? N'ayant aucune envie de combattre, nous n'accepterons pas votre défi. Sur les eaux, il ne peut pas y avoir de ſujet de diſpute : la mer n'eſt pas plus votre propriété que la nôtre ».

« L'ÉLOQUENCE de Tupia qui nous étonna, ne put adoucir nos ennemis ; une grêle de pierres fut leur réponſe à cette ſage remontrance. Un coup de fuſil tiré à travers une de leurs pirogues, fut pour eux un argument d'une plus grande

grande force ; & ils regagnèrent le rivage avec toute la diligence dont ils étoient capables ».

« De la pointe où nous étions, la côte court à l'Oueſt un demi-rumb au Sud l'eſpace d'environ une lieue, & enſuite Sud-Sud-Eſt, autant que la vue peut s'étendre pour ne pas écarter le continent, je réſolus d'en ſuivre la direction & de paſſer en terre des Iſles. Dans cette vue, je courus en rondiſſant le long du promontoire portant le cap au Sud ; mais les vents légers & variables ne me permirent pas de beaucoup avancer ».

« A l'aide d'une briſe de l'Eſt, qui paſſa au Nord-Eſt, je prolongeai la côte, gouvernant au Sud-quart-Sud-Eſt & au Sud-Sud-Eſt, ayant de vingt-cinq à vingt-huit braſſes d'eau ».

« Après avoir couru environ ſept ou huit lieues depuis midi, je laiſſai tomber l'ancre ſur vingt-trois braſſes d'eau. La prudence ne me permit pas

de courir plus loin dans la nuit, voyant des deux côtés la terre former l'entrée d'un détroit, d'une baie ou d'une rivière, dans la direction du Sud-quart-Sud-Eſt ; car nous ne pûmes découvrir aucune terre dans la direction de cette pointe du compas ».

« Dès l'aube du jour, nous levâmes l'ancre ; & le vent continuant d'être favorable, nous courûmes à petites voiles dans le détroit, en ſerrant la côte de l'Eſt de plus près. Bientôt nous fûmes accoſtés par deux grandes pirogues : ces Indiens étoient de la connoiſſance de Toiava, & appellèrent Tupia par ſon nom. Je les invitai à ſe rendre à bord ; & perſuadés qu'ils n'avoient rien à craindre en ſe comportant avec nous d'une manière honnête, ils montèrent dans le vaiſſeau. Je leur fis à chacun quelques préſens, & je les renvoyai très-ſatisfaits : d'autres pirogues nous abordèrent ; un jeune Indien, qui ſe dit être le petit-fils de Toiava, vint à

notre bord; nous le congédiâmes avec quelques préſens ».

« APRÈS avoir couru environ cinq lieues de l'endroit où nous étions mouillés la veille, le fond s'éleva régulièrement juſqu'à ſix braſſes. Il eut été dangereux de ſe trouver ſur une moindre profondeur, puiſque nous avions alors le flot : je laiſſai donc tomber l'ancre dans le milieu du canal, qui a près de douze milles de large, & j'envoyai deux bateaux pour prendre les ſondes ».

« LES bateaux n'ayant pas trouvé une profondeur de trois pieds d'eau au-deſſus de celle que nous avions, je réſolus, ſans avancer plus loin avec le vaiſſeau, d'aller reconnoître le canal juſqu'à ſon débouquement, ou ſi c'étoit une baie, d'en faire le tour. Comme il paroiſſoit courir fort avant dans les terres, c'étoit une occaſion favorable d'examiner l'intérieur de la contrée, ſa population, ſon état de culture & ſes productions ».

« AUSSI-TÔT que le ſoleil eut commencé d'éclairer l'horiſon, je fis armer deux bâtimens à rames, & je m'embarquai avec MM. Banks, Solander & Tupia. Nous trouvâmes que le canal ſe terminoit à une rivière, neuf milles environ au-deſſus de l'endroit où le vaiſſeau étoit à l'ancre. Nous entrâmes dans cette rivière avec le commencement du flot, & à trois milles au-deſſus de ſon embouchure, l'eau n'étoit plus ſalée : à un mille plus loin, nous vîmes un bourg bâti ſur une petite éminence ſablonneuſe ; mais il étoit environné d'un marais profond ; ce que les habitans conſidéroient ſans doute comme une défenſe ».

« LES Indiens nous ayant apperçus, accoururent & nous firent de preſſantes invitations de deſcendre à terre ; nous acceptâmes l'offre, & nous entrâmes dans leur bourg, malgré le marais. Ils nous reçurent à bras ouverts : Toiava, notre ami, les avoit déja entretenus

de nous, & leur avoit donné une haute opinion de notre bienfaiſance : mais notre deſſein n'étoit pas de faire un long ſéjour chez ces honnêtes Indiens; nous avions en vue d'autres curioſités ».

« NOUS remontâmes la rivière juſqu'à près de quinze milles de ſon embouchure; & trouvant que la contrée continuoit de ſe préſenter ſous le même aſpect ſans aucun changement ſenſible, & que nous n'eſpérions pas pouvoir la remonter juſqu'à ſa ſource, nous deſcendîmes ſur la rive occidentale pour examiner de grands arbres qui en ombrageoient les bords ».

« NOUS avions déja vu la même eſpéce d'arbre à la baie de Pauvreté & à celle de Hawkes : un de ces arbres avoit dix-neuf pieds huit pouces de circonférence, meſuré à ſix pieds au-deſſus du terrein, & ſa tige droite s'élevoit à quatre-vingt-dix-neuf pieds de hauteur; ce qui lui donnoit environ trois cens cinquante pieds de ſolidité.

En avançant, nous en vîmes pluſieurs autres beaucoup plus conſidérables : nous coupâmes un de ces arbres encore jeune, & le bois nous en parut ſolide & peſant. Peut-être n'eſt-il pas propre à faire des mâts ; mais il n'y en a pas de plus excellent pour faire des planches ; & s'il étoit poſſible de trouver quelque moyen de le rendre plus léger, il n'y auroit alors aucune contrée en Europe qui put produire d'auſſi beaux mâts. Nous obſervâmes pluſieurs autres eſpeces d'arbres dans le bois ; mais elles nous étoient inconnues ».

« La rivière, à cette hauteur, étoit auſſi large que la Tamiſe à Greenwich, & la marée montante y eſt de la même force : elle n'a cependant pas autant de profondeur ; mais elle a aſſez d'eau pour les vaiſſeaux de la moyenne grandeur, & ſon fond vaſeux eſt ſi doux, qu'un vaiſſeau en échouant ne ſouffriroit aucun dommage ».

« Nous nous rembarquâmes pour

deſcendre avec le juſant; nous nommâmes cette rivière la Tamiſe. A notre retour, les habitans du bourg où nous étions deſcendus nous voyant entrer dans le canal, vinrent avec leurs pirogues chargées de diverſes proviſions, & traitèrent amiablement de tout ce qu'ils avoient à leur bord ».

« Ce ne fut que le lendemain que nous pûmes regagner le vaiſſeau. Du 21 au 24, nous remontâmes la rivière en rangeant ſa rive occidentale. Parvenus au Nord-Oueſt de la pointe des Iſles qui ſont ſituées ſur cette rive, nous revirâmes de bord, & reprîmes notre route au Nord-Oueſt. Les vents forcés & par grains du Sud-Oueſt-quart-Oueſt & de l'Oueſt-Sud-Oueſt ne nous permirent pas de ranger la terre de trop près : nous n'en eûmes qu'une vue éloignée pendant une courſe de douze lieues ».

« Notre latitude obſervée étoit alors de trente-ſix degrés quinze minutes

vingt ſecondes, nous n'étions pas éloignés de plus de deux milles d'une pointe de la principale terre ; de trois lieues & demie d'une Iſle très-élevée, qui nous reſtoit au Nord-Eſt-quart-d'Eſt, dans cette poſition la ſonde nous donna vingt-ſix braſſes d'eau. La pointe la plus éloignée que nous puſſions découvrir ſur le continent nous reſtoit au Nord-Oueſt ; mais nous appercevions pluſieurs Iſles qui giſſent au Nord de cette direction ».

« La pointe de terre, par le travers de laquelle nous nous trouvions & que je nommai la *Pointe Rodney*, peut être conſidérée comme terminant au Nord-Oueſt l'embouchure de la rivière de la Tamiſe, en comprenant ſous ce nom la profonde baie qui s'étend juſqu'à l'eau douce de la rivière ; & le promontoire que nous doublâmes en y entrant, & que j'appellai le *Cap Colville*, la termine au Nord-Eſt ».

« Le cap Colville gît par les trente-

ſix degrés vingt-ſix minutes de latitude auſtrale, & par les cent quatre-vingt-treize degrés quatorze minutes de longitude. Il s'élève directement de la mer à une hauteur prodigieuſe, & il eſt remarquable par un énorme rocher qui eſt comme ſuſpendu à ſon ſommet, & qu'on apperçoit à une très-grande diſtance ».

« De la pointe méridionale de ce cap, la rivière court dans la direction du Sud-quart-Sud-Eſt. Elle n'a nulle part moins de trois lieues de largeur dans une étendue de quatorze lieues au-deſſus du cap : ſes bords enſuite ſe rapprochent, & elle continue le même cours à travers une contrée baſſe ou une large vallée, parallele au rivage de la mer ; mais il ne nous a pas été poſſible d'en appercevoir la ſource ».

« Le côté oriental de cette rivière, depuis ſon embouchure juſqu'à ſon retréciſſement, n'eſt qu'une chaîne de hautes collines en grande partie boi-

ſées ; mais le côté occidental eſt moins élevé, & la contrée y eſt par-tout couverte d'arbres & de verdure. La terre, qui n'y eſt cultivée qu'en quelques endroits, paroît être de la plus grande fertilité ».

« A l'endroit où la rivière ſe reſſerre, le terrein eſt couvert de mangliers & d'autres arbuſtes ; mais plus loin il eſt planté de ſuperbes arbres qui fourniroient les plus beaux bois de conſtruction : en quelques endroits le bois s'étend juſqu'au bord de la rivière, & lorſqu'il en eſt à quelque diſtance l'eſpace intermédiaire eſt marécageux ».

« Il eſt vraiſemblable que la rivière eſt poiſſonneuſe ; car en pluſieurs endroits nous vîmes des perches dreſſées pour tendre des filets. La plus grande profondeur de l'eau y eſt de vingt-ſix braſſes, & elle décroît régulièrement juſqu'à une braſſe & demie. Elle eſt de trois à quatre braſſes à l'endroit où l'eau devient douce ; mais là ſe trouvent de

grands bancs de ſable. Malgré cela un moyen vaiſſeau peut remonter cette rivière fort avant avec le flot, qui élève perpendiculairement les eaux à la hauteur de dix pieds. Dans les ſyzygies le flot commence ſur les neuf heures du matin ».

« SUR la rive orientale de la rivière à ſix lieues du cap Colville, on voit nombre de petites Iſles qui paroiſſent former avec le continent pluſieurs bons ports. Vis-à-vis ſont d'autres Iſles ſur le côté de l'Oueſt, où l'on trouveroit ſans doute encore de bons havres ; & d'ailleurs la rivière offre par-tout un ancrage ſûr avec un fond ſuffiſant ; car elle eſt défendue de la mer par une chaîne d'Iſles de différente grandeur qui traverſent ſon embouchure. Et par cette raiſon, je les nommai *les Iſles de la Barrière*. Elles giſſent Nord-Oueſt & -Sud-Eſt dans une étendue de dix lieues. La pointe méridionale de la chaîne eſt au Nord-Eſt & entre deux

& trois lieues du cap de Colville ; & la pointe ſeptentrionale eſt au Nord-Eſt & à quatre lieues & demie de la pointe de Rodney. La pointe de Rodney, qui eſt à l'Oueſt-Nord-Oueſt & à la diſtance de neuf lieues du cap de Colville, eſt ſituée par les trente-ſix degrés quinze minutes de latitude Sud, & par cent quatre-vingt-douze degrés quarante-huit minutes de longitude ».

Les Indiens, qui habitent les bords de cette rivière, ne ſont pas nombreux en proportion de la grande étendue de cette contrée. Ce ſont généralement de beaux hommes, robuſtes & actifs : ils ſont dans l'uſage de ſe peindre tout le corps en rouge, ce que nous n'avions pas encore obſervé parmi les autres Indiens. Leurs pirogues ſont grandes, d'une conſtruction bien entendue, ornées de bas-reliefs d'auſſi bon goût qu'aucune de celles que nous ayons vues ſur cette côte ».

« Nous courûmes juſqu'au ſoir entre

le continent & les Iſles ; & nous vînmes mouiller dans une baie par quatorze braſſes d'eau, fond de ſable. Dès que nous fûmes à l'ancre, nous prîmes en un moment avec nos lignes une centaine de poiſſons, qu'on nomme brêmes de mer. Ces poiſſons étoient du poids de ſix à huit livres piece. On en avoit par conſéquent aſſez pour nourrir l'équipage pendant deux jours. Le ſuccès de cette pêche, fit donner à la baie le nom de la *Baie de la Brême*. Les deux pointes qui la forment giſſent entr'elles Nord & Sud, dans un éloignement de cinq lieues. Sa largeur eſt preſque par-tout entre trois & quatre lieues : il paroît y avoir au fond une rivière d'eau douce ».

« LA pointe ſeptentrionale de la baie, qu'on nomma la pointe de la Brême, eſt très-élevée & bien remarquable par pluſieurs rochers pointus qui en couronnent le ſommet. On pourroit la reconnoître encore à pluſieurs petites

Iſles qui ſont devant, & qu'on appella *la Poule & les Poulets*. L'une de ces Iſles eſt haute & ſon ſommet ſe termine par deux pointes. La pointe de la Brême, éloignée de dix-ſept lieues & demie du cap de Colville dans la direction du Nord quarante-un degrés à l'Oueſt, eſt par les trente-cinq degrés quarante-ſix minutes de latitude méridionale ».

« De la pointe de Rodney à celle de la Brême, j'eſtime dix lieues. La côte dans cette étendue eſt baſſe & plantée d'arbres, diſtribués par groupes; & entre la mer & la terre ferme la plage eſt couverte de bancs de ſable. Nous n'apperçûmes point d'habitans ſur cette partie de la côte, mais des feux dans la nuit, qui annoncent qu'elle eſt peuplée ».

« Nous ſortîmes de cette baie à la pointe du jour, & nous prolongeâmes la côte portant le cap au Nord. L'aiguille aimantée y déclina de douze

degrés quarante-deux minutes vers l'Eſt. La latitude obſervée à midi fut de trente-ſix degrés trente-ſix minutes Sud. La pointe de la Brême nous reſtoit au Sud, diſtante de dix milles; & la terre la plus ſeptentrionale que nous euſſions en vue, nous reſtoit dans le Nord-Nord-Oueſt. A cette hauteur, nous étions à deux milles du rivage, & nous avions vingt-ſix braſſes d'eau ».

« La contrée parut être baſſe & unie, mais boiſée. Nous vîmes quelques maiſons iſolées, deux ou trois bourgs, défendus par des retranchemens, & dans les environs la terre ſembloit être en bon état de culture ».

« Dans la ſoirée ſept grandes pirogues nous accoſtèrent, elles avoient à leurs bords près de deux cens hommes. Quelques-uns montèrent dans le vaiſſeau, & nous dirent qu'on leur avoit déja parlé de nous. Je fis des préſens à deux d'entr'eux qui paroiſſoient être des Chefs. Mais quand ils

furent ſortis du vaiſſeau, les autres ſe montrèrent fort turbulens. Quelques pirogues s'approchèrent pour traiter; & quelques Indiens cherchèrent à tromper, refusèrent de livrer ce qu'ils avoient vendu après en avoir reçu le prix. A la décharge d'un coup de fuſil chargé à dragées, tiré contre un des plus mutins, tous s'éloignèrent en même tems à une certaine diſtance du vaiſſeau, d'où au milieu de leurs chants guerriers, ils nous défièrent au combat. Je penſai qu'il convenoit de les intimider : une légère fuſillade, ſuivie d'un coup de canon pointé par-deſſus leurs têtes, les fit fuir à force de rames vers le rivage ».

« DANS le jour ſuivant nous continuâmes de prolonger la côte en portant au Nord. Vers le ſoir deux pirogues abordèrent le vaiſſeau ; ceux qui les montoient nous dirent qu'ils étoient informés de l'aventure de la veille, & ils traitèrent d'une manière paiſible.

Deux

Deux autres pirogues beaucoup plus grandes & remplies de monde, arrivées à une certaine distance, hélèrent les premieres, & après une courte conférence, elles s'approchèrent du vaisseau. Les dernières paroissoient porter des personnes d'un rang supérieur : elles étoient décorées de bas-reliefs & d'autres ornemens ».

« Ces Indiens avoient diverses armes ; des casse-têtes de talc verd & d'os de baleine, auxquels ils paroissoient attacher un grand prix. Ils étoient d'une couleur plus bronzée, que ceux que nous avions vus au Sud. Ils avoient le visage & le corps peints de divers traits d'un bleu foncé : ce qu'ils nomment l'*Amoco*. Ces traits étoient larges sur les fesses, & tracés en ligne spirale. Plusieurs avoient les cuisses presqu'entièrement peintes ; les lignes de séparation faisoient d'abord croire qu'ils portoient des culottes de toile peinte rayée ».

« CES Indiens refusèrent long-tems d'échanger leurs armes contre tout ce qu'on vouloit leur offrir. Il y en eût un cependant qui convînt de donner une piece de talc, taillée en forme de hache, pour une piece d'étoffe. Il reçut ce prix & s'éloigna ſans remettre l'arme ; un coup de fuſil, tiré à travers ſa pirogue le ramena, & il rendit la piece de drap. Alors toutes les pirogues ſe retirèrent ».

« A midi nous vîmes la côte s'étendre du Sud-quart-Sud-Eſt au Nord-Oueſt-quart-Oueſt, & une pointe remarquable nous reſtoit à l'Oueſt à la diſtance de quatre ou cinq milles. Vers les trois heures, nous amenâmes cette pointe, que je nommai le cap *Brett*. Ce cap eſt beaucoup plus élevé qu'aucune autre partie de la côte adjacente. A ſon ſommet eſt un haut morne, & à ſon Nord-Eſt-quart-de Nord à la diſtance d'environ un mille, on voit un Iſlot ou un rocher, percé à jour, &

qui par conſéquent préſente l'arche d'un pont ».

« Ce cap, eſt appellé par les Naturels *Motugogogo* : il gît par les trente-cinq degrés dix minutes trente ſecondes de latitude auſtrale, & par les cent quatre-vingt-douze degrés quatorze minutes de longitude. Il y a une grande & belle baie ſur le côté occidental de ce cap. Elle s'ouvre au Sud-Oueſt-quart-d'Oueſt. Dans l'intérieur, il paroît y avoir pluſieurs petites Iſles. La pointe qui en forme l'entrée du Nord-Oueſt ſe trouve à trois ou quatre lieues du cap Brett dans la direction de l'Oueſt trois degrés au Nord; & je l'ai nommée la *Pointe Pococke*».

« Sur le côté occidental de cette baie, nous vîmes pluſieurs villages, les uns ſur des Iſles, les autres ſur le continent; & pluſieurs grandes pirogues pleines d'Indiens, qui avoient meilleur air que tous ceux que nous euſſions encore vus. Leurs cheveux

noirs étoient attachés ſur le ſommet de la tête avec des plumes blanches. Dans chaque pirogue, il y avoit deux ou trois Chefs, qu'on diſtinguoit à leurs vêtemens, couverts de peaux de chiens. Le plus grand nombre étoit peint, comme les précédens ».

« DANS le cours de la journée, la route que nous fîmes en prolongeant la côte ne fut que de ſix ou huit lieues. Cependant nous ne vîmes guère moins de cinq cens Indiens autour du vaiſſeau ; ce qui prouve ſans doute que la population eſt nombreuſe dans cette partie de la contrée ».

« LE jour ſuivant à huit heures du matin, nous avions dépaſſé un groupe d'Iſles, voiſines du continent, diſtantes de vingt-deux milles du cap Brett, dans la direction du Nord-Oueſt-quart-Oueſt un demi-rumb à l'Oueſt. Il y avoit alors ſi peu de vent que nous reſtâmes près de deux heures ſans faire route. Pluſieurs pirogues vinrent dans cet inter-

valle nous vendre des poiſſons, que nous nommâmes Cavalles, & ce même nom fut donné à ce groupe d'Iſles ».

« Les Indiens étoient très-inſolens; tout en nous vendant leurs poiſſons, ils nous faiſoient de fréquentes menaces : & à l'arrivée de quelques autres pirogues, comptant ſur la ſupériorité de leur nombre, ils firent pleuvoir ſur nous une grêle de pierres. Quelques coups de fuſil dont l'un d'eux fut atteint au moment où il lançoit une pierre, ne purent leur en impoſer; mais à une fuſillade mieux nourrie, ils ſe hatèrent de regagner le rivage; & nous pourſuivîmes notre route ».

« Le vent qui ſouffloit de la partie du Nord quelques degrés à l'Oueſt étoit directement de bout. Du vingt-ſept au vingt-neuf que le vent fut de ce rumb, nous ne courûmes que des bordées déſavantageuſes. Voyant qu'il n'y avoit que du terrein à perdre à ce triſte exercice, je portai ſur une baie qui eſt à

l'Oueſt du cap Brett; & vers les onze heures du matin, nous y vînmes mouiller par quatre braſſes & demie d'eau, ſur le côté du ſud-Oueſt d'une des Iſles qui bordent le Sud-Eſt de la baie ».

« JE n'aurois pas laiſſé ſi promptement tomber l'ancre, ſi nous n'euſſions pas diminué de fond tout d'un coup. J'envoyai auſſitôt le maître avec deux bateaux armés, pour prendre les fondes. Il découvrit bientôt que nous étions mouillés ſur un banc qui part de la pointe du Nord-Oueſt de l'Iſle, & qu'au de-là il y avoit depuis huit juſqu'à dix braſſes d'eau ».

« NOUS ne tardâmes pas à être environnés d'une affluence de pirogues, qui portoient près de quatre cens Indiens. Quelques-uns furent reçus à bord. Je donnai une piece d'étoffe à l'un d'eux, qui paroiſſoit être un Chef, & je diſtribuai aux autres quelques bagatelles ».

« UNE de ces pirogues prit le me-

ment où nous étions à table, pour enlever la bouée. Un coup de fusil tiré pardessus leurs têtes ne put les forcer à se désister de leur entreprise; on tira sur eux à dragées; mais ils étoient trop éloignés: ils avoient déjà la bouée dans leur pirogue. On fut donc obligé de tirer à balles; & l'un d'eux ayant été blessé, ils jettèrent la bouée pardessus bord. A la décharge d'un canon, toutes les pirogues prirent la fuite; mais Tupia les rappella, en les assurant qu'on n'étoit pas dans l'intention de leur nuire, & qu'on ne demandoit pas mieux, que de se lier d'amitié avec eux. Plusieurs pirogues se rapprochèrent du vaisseau, & ils se conduisirent de manière à faire croire qu'ils seroient désormais plus honnêtes ».

« APRÈS avoir mouillé sur une plus grande profondeur d'eau; je fis armer deux bateaux, & j'allai débarquer sur l'Isle avec MM. Banks & Solander. En quittant le vaisseau, nous observâmes

que les pirogues qui étoient autour, ne nous ſuivoient pas, ce qui nous parut de bon augure. Mais nous n'étions pas à terre, qu'elles ramèrent vers différentes parties de l'Iſle. Nous nous trouvions dans une petite anſe, & en un moment, nous fûmes environnés de deux ou trois cens Indiens; les uns ſortant des pointes de l'anſe & les autres ſe montrant ſur les hauteurs. Tous étoient armés; mais ils ne marchoient pas enſemble, ils arrivoient les uns après les autres, & d'un air de négligence, qui ne ſembloit pas annoncer qu'ils euſſent deſſein de nous attaquer; & nous ne voulions pas commencer les hoſtilités ».

« Nous allâmes à eux, & tirant une ligne ſur le ſable, nous leur fîmes entendre qu'ils n'euſſent pas à paſſer outre. Ils furent d'abord tranquilles; mais ils tenoient leurs armes prêtes à lancer, & ils paroiſſoient plutôt irréſolus que paiſibles ».

« TANDIS que nous étions dans cet état deſuſpenſion, arriva un autre corps d'Indiens. Voyant leur nombre s'accroître, ils devinrent plus hardis. Ils commencèrent à chanter & à danſer; ce qui eſt le prélude ordinaire du combat: cependant ils différoient encore leur attaque. Mais une partie s'étant détachée pour courir à nos bateaux, qu'ils tentèrent de tirer à bord; ce fut le ſignal auquel ceux qui étoient en préſence, s'avancèrent pour paſſer la ligne de défenſe ».

« NOTRE ſituation devenoit alors trop critique pour devoir reſter plus longtems dans l'inaction. Je couchai en joue le plus avancé, & tirai ſur lui à dragée: en même-tems M. Banks & deux autres firent feu ſur le reſte. A cette fuſillade, ils tournèrent le dos, & ſe retirèrent en déſordre; mais un des Chefs, qui étoit à dix toiſes environ de diſtance, les rallia, ſe mit à leur tête; les encourageant de la voix & du geſte, & bran-

lant ſon caſſe-tête, il les ramena à la charge ».

« M. BANKS fit feu ſur ce Chef, qui, ſaiſi de frayeur au ſiflement de la balle, prit la fuite avec ſes compagnons. Cependant, ils ne ſe diſperſèrent pas, & ſe raſſemblant ſur une hauteur, ils paroiſſoient n'attendre qu'un Chef plus intrépide, pour renouveller l'attaque. Ils étoient trop éloignés pour tirer ſur eux à dragées : nous tirâmes à balles ; mais aucun d'eux n'ayant été atteint, ils reſtèrent en corps ».

« L'OFFICIER, qui commandoit à bord, apperçut les mouvemens des Indiens, dont il découvrit pluſieurs bandes, que nous ne voyions pas. Il ſentit le danger que nous allions courir, une fois enveloppés au milieu de ce nombre prodigieux d'hommes armés & furieux. A l'inſtant il mit une croupière ſur le cable, pour préſenter à l'Iſle le travers du vaiſſeau, & fit feu de quelques canons. Le jeu inattendu de l'artillerie &

le ſifflement des balles, qui paſſoient un peu au-deſſus de leurs têtes, les pénétrèrent d'une ſi grande terreur, & les firent fuir avec tant de précipitation, qu'en un moment, on n'en vit plus un ſeul ».

« DANS cette affaire, il n'y eut que deux Indiens de bleſſés, & pas un ſeul ne perdit la vie. Mais ſi nous n'euſſions pas contenu nos gens, il en ſeroit arrivé autrement; car la ſoldateſque, qui ne ſe plaît que dans le déſordre, brûloit d'impatience d'exterminer ces Indiens ».

« QUAND nous nous vîmes dans une tranquille poſſeſſion de l'anſe, nous rosâmes nos armes, & commençâmes à cueillir du céleri, qui y croît en une très-grande abondance. Quelque tems après nous nous rappellâmes avoir vu quelques Indiens ſe cacher dans le creux d'un rocher. Nous y allâmes, & un vieillard, qui étoit un des Chefs, à qui le matin j'avois fait préſent d'une piece

d'étoffe, en ſortit avec ſa femme & ſon frere, & ſe jettant à genoux, ils nous ſupplièrent de les recevoir ſous notre protection. Nous les reçûmes avec bonté. Le vieillard nous dit alors qu'il avoit un autre frere, qui étoit du nombre de ceux qui avoient été bleſſés, & il nous demanda avec un vif intérêt, s'il mourroit de ſa bleſſure. Nous l'aſſurâmes qu'il ne devoit pas craindre pour ſa vie; & lui mettant dans la main quelques petits plombs & des balles, nous lui fîmes entendre que ceux qui étoient atteints de ces dernières, perdoient la vie; mais que les autres n'occaſionnoient qu'une bleſſure légère. Raſſurés par nos bonnes façons, ils reprirent courage, vinrent s'aſſeoir auprès de nous, & comme une dernière preuve de notre amitié, nous leur fîmes quelques petits préſens ».

« AUSSITÔT après, nous nous rembarquâmes, & ayant ramé vers une autre crique de la même Iſle, nous

grimpâmes ſur une hauteur qui commandoit la contrée à une diſtance conſidérable. Je ne penſe pas qu'on puiſſe imaginer un coup-d'œil plus agréable. On découvroit des Iſles innombrables, qui formoient autant de havres, dont les eaux étoient ſi paiſibles, qu'aucun mouvement n'en ridoit la ſurface; des maiſons éparſes & iſolées, pluſieurs petits bourgs & des terres dont la culture ſoignée annonçoit la population du territoire. L'un de ces bourgs ou villages, étoit très-peu éloigné. Nous en vîmes ſortir pluſieurs habitans, qui s'avancèrent vers nous, en prenant grand ſoin de nous faire appercevoir qu'ils étoient déſarmés ».

« LES vents contraires, les calmes nous retinrent pluſieurs jours dans cette baie; les Indiens continuèrent de traiter avec nous. Dans une viſite que nous leur fîmes ſur le continent, un Indien nous montra l'inſtrument dont ils font uſage pour ſe piquer la peau.

les calmes fréquens, nous contrarièrent. Nous nous maintînmes à la vue de la baie juſques dans l'après-midi. Sur les dix heures du ſoir, un calme abſolu nous mit dans la plus critique ſituation. Aucune voile ne portoit, & la marée qui étoit dans toute ſa force, nous entraînoit vers la terre avec une telle rapidité, qu'avant d'avoir pu faire aucune manœuvre pour nous élever, nous n'étions déjà plus qu'à une encablure des briſans ».

« A l'inſtant la chaloupe miſe dehors, prit le vaiſſeau à la toue: nos gens, à qui la vue du péril donnoit une nouvelle activité, ramèrent de toutes leurs forces, & une légère briſe de terre ſecondant leurs efforts, nous vîmes avec une joie indicible, le vaiſſeau prendre de l'air & écarter la terre, dont nous étions ſi près, que Tupia converſoit avec les Indiens aſſemblés ſur le rivage, qu'on entendoit parler diſtinctement, malgré le bruit des vagues

gues qui briſoient avec fureur ſur les rochers ».

« UNE heure après avoir échappé à cet accident, le vaiſſeau toucha ſur un rocher à fleur d'eau, & nous replongea dans la plus grande conſternation. Mais la violence du choc, ne nous cauſa aucun déſaſtre, nous eûmes dans la minute, vingt braſſes d'eau. Dans le jour, nous avions bien vu la mer briſer aux environs de cette place; mais nous avions penſé que c'étoit l'effet des ſouffleurs qui s'étoient montrés ».

« CE rocher eſt à la diſtance d'un demi-mille, à l'Oueſt-Nord-Oueſt de l'Iſle la plus ſeptentrionale de celles qui ſont ſur le côté du Sud-Eſt de la baie ».

« CETTE baie, comme on l'a déjà obſervé, eſt ſur le côté occidental du cap Brett. Le grand nombre d'Iſles qui bordent ſon rivage lui firent donner le nom de *Baie des Iſles*. Je n'ai point pris tous les relevemens de cette baie, ce

qui auroit exigé un tems trop conſidérable. J'ai penſé qu'il ſuffiſoit de pouvoir aſſurer qu'elle nous avoit offert un excellent mouillage, & divers rafraîchiſſemens ».

« Ce n'étoit pas alors la ſaiſon des racines; mais on avoit du poiſſon en abondance. Nous l'achetions des Indiens, qui réuſſiſſoient à faire de grandes pêches, tandis que rien ne ſe prenoit dans nos filets. En voyant notre ſeine, ils ne purent s'empêcher de rire, & nous montrèrent les leurs d'un air de triomphe. Elles étoient en effet, d'une taille énorme; & le filet fait de l'écorce d'une plante, étoit d'une grande force. Ces ſeines, qui avoient cinq braſſes de profondeur, occupoient une étendue de trois à quatre cens braſſes ».

« La pêche ſemble être la principale occupation des habitans de cette partie de la contrée. Nous vîmes autour de leurs bourgs, un grand nombre de

filets, amoncelés comme des meules de foin, & couverts de chaume, pour les préſerver de l'humidité. Nous les voyions dans toutes les maiſons que nous avons viſitées, s'occuper à faire ces filets. Les eſpeces de poiſſons les plus communes dans cette baie ſont la paſtenague, la brême de mer, le mulet, le maquereau & le requin ».

« LES Indiens qui en habitent les bords y ſont plus nombreux qu'en aucune autre partie de la contrée. Nous ne nous apperçûmes pas qu'ils fuſſent réunis en corps de peuple ſous un Chef unique; mais quoique les villages où ils réſident fuſſent fortifiés, ils vivoient entr'eux dans la paix & l'union ».

« DANS les ſyzygies on y a la marée haute de ſix à huit heures du matin, & le flot y monte perpendiculairement à la hauteur de ſix à huit pieds. D'après les obſervations que j'ai été à portée de faire ſur les marées de ce parage, il

m'a paru que le flot portoit du Sud au Nord, & le juſant du Nord au Sud ; & qu'il y a un courant qui vient de l'Oueſt, & court au Sud-Eſt, ou au Sud-Sud-Eſt, dans la direction de la côte ».

## CHAPITRE V.

*Navigation de la baie des Iſles au détroit de la Reine Charlotte ; deſcription de cette partie de la côte.*

« NOTRE poſition, le 7 Décembre à midi, étoit par les trente-quatre degrés cinquante-neuf minutes de latitude méridionale & cent quatre-vingt-onze degrés cinquante-quatre minutes de longitude ; & le cap Brett nous reſtoit au Sud-Sud-Eſt un demi-rumb à l'Eſt dans un éloignement de dix milles. Dans l'après-midi nous rangeâmes les Iſles que nous avions nommées *les Cavalles*, & d'où la côte court dans la direction de l'Oueſt-quart-Nord-Oueſt ».

« A ſept lieues à l'Oueſt des Cavalles, nous nous trouvâmes à l'ouvert d'une baie profonde, qui court Sud-Eſt-

quart-Oueſt & Oueſt-Sud-Oueſt. Nous en découvrîmes le fond : la terre parut y être baſſe & unie. Nous la nommâmes *la Baie Doutleſſ*, *la Baie ſure*. L'entrée en eſt formée par deux pointes qui giſſent entr'elles Oueſt-Nord-Oueſt & Eſt-Sud-Eſt, à cinq mille de diſtance l'une de l'autre. Le vent contraire ne nous permit pas d'y faire quelques obſervations ; nous portâmes ſur la terre la plus à l'Oueſt que nous euſſions en vue ; mais avant d'y arriver, nous fûmes ſurpris par le calme ».

« DURANT ce calme, pluſieurs pirogues vinrent reconnoître le vaiſſeau, mais à une certaine diſtance. Le rapport qu'on leur avoit fait de notre artillerie, les intimidoit, & on eut toutes les peines du monde à leur perſuader de s'approcher. Après leur avoir acheté quelques pieces d'étoffe & du poiſſon, nous leur fîmes quelques queſtions ſur le giſſement des côtes de la contrée, & nous apprîmes, à l'aide

de Tupia, qu'à trois jours de marche; pour une de leurs pirogues, la côte tournoit droit au Sud, ſans s'étendre davantage à l'Oueſt. Nous en conclûmes que c'étoit-là la terre que Taſman avoit découverte ».

« COMME les réponſes de ces Indiens montroient qu'ils avoient de l'intelligence, nous leur demandâmes s'ils n'avoient pas connoiſſance de quelqu'autre contrée: ils répondirent qu'ils n'en avoient jamais viſité d'autres; mais que leurs ancêtres leur avoient dit qu'au Nord-Oueſt-quart-de-Nord, ou au N. à-Nord-Oueſt, il y avoit une contrée d'une vaſte étendue, appellée *Vlamaroa*, où quelques-uns de leurs habitans avoient fait voile dans une grande pirogue; qu'il n'en étoit revenu qu'une partie, & qu'après un mois de navigation, ils avoient trouvé une contrée où les habitans mangent des cochons. Tupia s'informa ſi ces avanturiers avoient amené quelques cochons

à leur retour, ils dirent que non. « Votre hiſtoire eſt donc fauſſe, reprit Tupia; car on n'imaginera jamais que des hommes ayent viſité une contrée où l'on peut ſe procurer des cochons, & ſoient revenus ſans en ramener ». Le ſubtil Tupia ne prenoit pas garde que puiſqu'ils déſignoient le cochon par le nom de *Booah*, qu'on lui donne dans les Iſles de la mer du Sud, il falloit, de toute néceſſité, qu'ils euſſent eu quelque communication avec des peuples à qui cet animal étoit connu.

« En continuant de prolonger la côte, le 10 à midi, nous étions à huit lieues des Cavalles qui nous reſtoient au Sud-Eſt-quart-d'Eſt, à trois lieues; & au Sud-quart-Sud-Oueſt de la baie Doutleſs. Ici notre latitude auſtrale fut de trente-quatre degrés quarante-quatre minutes. Dans la ſoirée, on obſerva par l'azimuth la déclinaiſon de l'aiguille aimantée de douze degrés quarante-une minutes vers l'Eſt; & ſon inclinaiſon

du côté du pole, élevé de douze degrés quatre minutes ».

« LE lendemain dans la matinée, nous étions à ſept lieues à l'Oueſt de la baie Doutleſs, dont le fond n'eſt pas éloigné du fond d'une autre grande baie que forme ici le rivage. Ces deux baies ne ſont ſéparées que par une langue de terre baſſe ou péninſule, que j'ai nommée *Kunckle point*, la *Pointe de la jointure.* Vers le milieu de cette dernière baie, à laquelle nous donnâmes le nom de *Baie ſablonneuſe*, on découvre une haute montagne ſur un rivage éloigné, & je la nommai la *Montagne du Chameau.* La latitude eſt ici de trente-quatre degrés cinquante-une minutes Sud, & la longitude de cent quatre-vingt-dix degrés cinquante-une minutes. On y trouve de vingt-quatre à vingt-cinq braſſes d'eau d'un très-bon fond : mais il ne paroît pas qu'il y ait rien dans cette baie qui puiſſe engager un vaiſſeau d'y mouiller. La contrée eſt

nue, déſolée & très-baſſe, à l'exception de la montagne du Chameau. La terre ne préſente que des dunes de ſable blanc; mais ſon apparente ſtérilité n'empêche pas qu'elle ne ſoit habitée: nous vîmes un village à l'Oueſt de la montagne du Chameau, & un autre ſur le côté oriental. Cinq pirogues pleines d'Indiens ramèrent ſur le vaiſſeau; mais elles demeurèrent loin derrière ».

« ETANT arrivés le 15 à l'extrémité ſeptentrionale de la nouvelle Zélande, nous fîmes voile à l'Oueſt, & le lendemain à midi nous étions par la latitude de trente-quatre degrés dix minutes Sud, & par la longitude de cent quatre-vingt-onze degrés quarante-cinq minutes, éloignés de la terre de ſept lieues, malgré tous nos efforts pour la prolonger à une vue diſtincte. Nous donnâmes le nom de *Cap-Nord* à l'extrémité ſeptentrionale de la terre : il gît par les trente-quatre degrés vingt-deux minutes de latitude auſtrale, & cent

quatre-vingt-dix degrés quarante-ſix minutes de longitude. Il forme la pointe ſeptentrionale de la baie ſablonneuſe, & une péninſule qui s'avance au Nord-Eſt, terminée par un promontoire. L'iſthme qui unit ce promontoire à la principale terre, eſt très-baſſe : c'eſt par cette raiſon que de différens points il préſente l'apparence d'une Iſle. Il eſt encore plus remarquable quand on le découvre du côté du Sud ; alors il ſe montre ſous la forme d'une haute montagne ronde au Sud-Eſt de la pointe du cap. Nous vîmes ſur ce cap un heppa ou village fortifié, & quelques habitans. Le côté du Sud-Eſt paroît offrir un bon mouillage où les vaiſſeaux ſeroient à l'abri des vents du Sud-Oueſt & du Nord-Oueſt ».

« LE 25, faiſant voile au Sud-Oueſt, nous eûmes la vue de la terre dans le Sud-Eſt-quart-Sud, à la diſtance de quatre lieues, & que nous vérifiâmes être une petite Iſle. A ſa pointe du Sud-Oueſt,

on apperçoit un grouppe d'Iſles encore plus petites, & une autre à ſa pointe du Nord-Eſt : ce ſont ces Iſles qu'Abel Taſman appella les *Trois-Rois*. La principale gît par la latitude auſtrale de trente-quatre degrés douze minutes, & par la longitude de cent ſoixante-neuf degrés cinquante-trois minutes. Sa diſtance du cap Nord eſt de quatorze à quinze lieues dans la direction de l'Oueſt, quatorze degrés Nord ».

« Nous perdîmes la terre de vue juſqu'au 30, que nous eûmes connoiſſance du cap Marie Vandiemen qui nous reſtoit au Nord-Eſt à ſix lieues de diſtance. Le jour ſuivant, n'étant qu'à trois lieues de la côte, nous eûmes le cap Vandiemen au Nord-quart-Oueſt ; & la montagne du Chameau nous reſtoit alors au Nord, quatre-vingt-trois degrés à l'Eſt ».

« Il eſt remarquable que la montagne du Chameau, qui de l'autre côté nous a paru être à un mille du rivage

de la mer, ne ſemble pas en être plus éloignée de ce côté-ci : on doit en conclure que la terre ne peut pas avoir plus de deux ou trois milles de largeur d'un rivage à l'autre ».

« DEPUIS notre départ du cap Brett, nous avions eu un tems toujours orageux, des vents terribles par grains & par raffales ſi violentes, que je n'avois encore rien éprouvé de ſemblable : ce qui doit paroître d'autant plus extraordinaire, que nous étions alors dans le milieu de l'été de cet hémiſphère, & par les trente-cinq degrés de latitude. Pendant cinq ſemaines que nous eûmes les vents en tourmente, nous ne pûmes faire que cinquante lieues ; il étoit heureux que nous fuſſions au large en luttant contre ces tempêtes ; ſi nous euſſions été près des terres, il eſt probable que nous ne ſerions pas revenus raconter nos aventures ».

« ON a déja obſervé que le cap Nord eſt l'extrémité la plus ſeptentrionale de

teur conſidérable. Je la nommai le *Cap Boiſé*. A onze milles de cette pointe, dans la direction du Sud-Oueſt un demi-rumb à l'Oueſt, ſe trouve une très-petite Iſle que je nommai l'*Iſle Gannet*; & à ſept lieues du même cap, dans la direction du Sud, dix-ſept degrés à l'Oueſt, on voit une pointe haute et carpée, que je nommai la *Pointe Albetroſs*. Elle gît par les trente-huit degrés quatre minutes de latitude Sud, & par les cent quatre-vingt-douze degrés cinquante-neuf minutes de longitude. Sur le côté ſeptentrional de cette pointe, le rivage forme une baie qui paroît offrir un abri & un mouillage ».

« LE 12, nous eûmes la vue d'une montagne non moins élevée que le Pic de Ténériffe : ſa cime couverte de neige, s'élève au-deſſus des nuages. Je lui donnai le nom de *Mont d'Egmont*. Il eſt par les trente-neuf degrés ſeize minutes de latitude, & par les cent quatre-vingt-douze degrés cinquante-ſix minutes de longitude.

longitude. Sa baſe paroît être d'un vaſte circuit, & il s'élève graduellement juſqu'à ſon ſommet. Il eſt près du rivage, & la contrée baſſe & unie qui l'environne étant couverte d'arbres & de verdure, rend ce mont encore plus remarquable. Le rivage au-deſſous forme un grand cap, que j'appellai le *Cap d'Egmont*. Sa diſtance du cap Albetroſs eſt de vingt-ſept lieues dans la direction du Sud-Sud-Oueſt, un demi-rumb à l'Oueſt. On découvre deux petites Iſles ſur le côté du Nord, voiſines d'une pointe de la principale terre, qui s'élève en forme conique à une conſidérable hauteur. Au Sud du cap, la terre court Sud-Eſt quart d'Eſt & Sud-Sud-Eſt. Le rivage ſemble être par-tout d'un difficile accès ».

## CHAPITRE VI.

*Curieux incidens arrivés à la Baie de la Reine Charlotte ; paſſage dans le détroit qui ſépare la nouvelle Zélande en deux diviſions ; navigation autour des côtes de la ſeconde diviſion.*

« APRÈS avoir dépaſſé le cap d'Egmont, nous nous trouvâmes dans une vaſte baie, dont nous n'appercevions pas le fond qui nous reſtoit au Sud. Le côté occidental, coupé en mondrains, qui laiſſent entr'eux de riantes vallées, paroît former pluſieurs baies. Je portai ſur l'une de ces baies qui court au Sud-Oueſt. Le 15 Janvier à huit heures du matin, nous étions en dedans de l'entrée, remarquable par un récif qui borde la pointe du Nord-Oueſt, & par quelques Iſles qui ſont face à la pointe du Sud-Oueſt. Comme il faiſoit preſque calme, le flot ou le courant nous

porta à deux encablures du rivage du Nord-Oueſt, où nous avions cinquante-quatre braſſes d'eau : mais nous nous en éloignâmes en faiſant prendre le vaiſſeau à la toue par nos bâtimens à rames. Dans ce même-tems, nous vîmes une pirogue qui traverſoit la baie, & un village ſitué ſur la pointe d'une Iſle, en dedans de la baie, & éloigné de ſept ou huit milles de l'entrée. Nous portâmes ſur cette Iſle, dont nous rangeâmes le côté du Sud-Oueſt ; & dans l'inſtant, les habitans du village furent en armes. Nous mouillâmes dans une anſe ſûre & commode, ſur le côté du Nord-Oueſt de la baie, en face du côté du Sud-Oueſt de l'Iſle, ſur onze braſſes d'eau d'un fond doux ».

« DANS cette poſition, nous étions éloignés du village d'environ quatre fois la portée du canon. Quatre pirogues en furent auſſitôt dépêchées pour nous reconnoître, & s'il étoit poſſible, pour nous enlever. Ces Indiens étoient

tous bien armés, & vêtus d'une tunique qui leur deſcend juſqu'à la chûte des reins, & attachée ſur l'épaule. Leurs cheveux étoient relevés ſur le ſommet de la tête, mais ſans plumes ».

« Ils tournèrent pluſieurs fois autour du vaiſſeau, agitant leurs armes & pouſſant des cris menaçans. Ils commencèrent enfin leur attaque, en nous lançant quelques pierres. Tupia leur adreſſa la parole pour les détourner de toute hoſtilité; mais ſes diſcours paroiſſoient faire ſur eux peu d'impreſſion. Nous commencions à craindre d'être forcés de faire feu pour notre propre défenſe, quand un vieillard, qui paroiſſoit jouir d'une grande conſidération, demanda de monter dans le vaiſſeau. A l'inſtant tous ſes compatriotes s'empreſsèrent autour de lui, pour le détourner de ce deſſein: mais malgré leurs repréſentations & leurs inſtances, il ſe rendit à notre bord».

« Nous le reçûmes avec toutes les expreſſions de l'amitié & de la bien-

veillance. Tupia, ſelon la coutume de la nouvelle Zélande, le ſalua, en ſe joignant le nez avec lui. L'accueil que nous fîmes à ce vieillard, en préſence de tous les Indiens, qui étoient dans de vives appréhenſions, leur fit pouſſer des cris de joie. Quelques momens après nous le renvoyâmes avec pluſieurs préſens pour ſes compagnons ».

« Dès qu'il fut rentré dans ſa pirogue, les Indiens commencèrent à danſer. Mais il étoit difficile de dire dans quelle diſpoſition; car la danſe, comme le chant, annonce également chez eux la paix ou la guerre: cependant, ils ne tardèrent pas à ſe retirer à leur fort, & nous allâmes deſcendre dans le fond de l'anſe, vis-à-vis le vaiſſeau ».

« Nous trouvâmes un ruiſſeau dont l'eau étoit parfaite; & la contrée préſentoit une forêt d'une vaſte étendue. Comme nous avions avec nous la ſeine, nous la tendîmes avec un tel ſuccès, que nous prîmes environ trois

cens livres de différentes sortes de poissons ».

« Le lendemain de très-bonne heure, nous eûmes la visite des Indiens. Ils étoient au nombre de cent, & avoient avec eux des femmes, que nous vîmes avec plaisir : c'étoit un signe qu'ils venoient dans de pacifiques intentions ; cependant, ils devinrent turbulens, & nous craignîmes des violences de leur part. S'étant mis à la poursuite de notre chaloupe qui portoit à terre quelques pieces à l'eau, nous crûmes nécessaire de les intimider. Une légère fusillade les engagea à se désister de leur poursuite. Ils avoient quelques mauvais poissons dans leurs pirogues, & proposèrent d'en traiter. J'y consentis, & j'envoyai un homme dans un petit canot, pour faire les échanges. Un des Indiens voulut se saisir des papiers qu'il tenoit à la main ; & les ayant manqué, il se mit en posture de défense, & branloit son casse-tête, comme s'il eût voulu le lancer.

Mais dans cet inſtant, un coup de fu- ſil chargé à dragées l'atteignit au ge- nou, & mit fin à la traite ».

« Les Indiens firent néanmoins plu- ſieurs fois le tour du vaiſſeau. Tupia s'entretint avec eux ſur les traditions qu'ils avoient des antiquités de leur contrée. A ce ſujet Tupia fut conſeillé de leur demander s'ils avoient vu ou entendu dire qu'il eût jamais paru ſur leur côte un ſemblable vaiſſeau. Il ré- pondirent négativement, de ſorte qu'il ne s'étoit conſervé parmi eux aucun ſouvenir de Taſman, quoique nous ne fuſſions qu'à cinq milles au Sud de la baie des Meurtriers, que Taſman place au quarantiéme degré cinquante minu- tes, & la hauteur obſervée à midi nous donna quarante-un degrés cinq minutes trente-deux ſecondes ».

« Les femmes & quelques hommes, qui étoient dans ces pirogues, portoient de grandes touffes de plumes attachées à leurs cheveux, relevés ſur le ſommet

de la tête, ce qui ſembloit donner à leur taille plus d'élevation ».

DANS l'après-midi, nous allâmes débarquer à une autre anſe, diſtante de deux milles de celle où nous étions à l'ancre. Sur notre route, nous vîmes flotter ſur l'eau, le corps d'une femme, morte ſelon l'apparence, depuis quelques jours. Deſcendus à terre, une famille d'Indiens prit la fuite à notre vue. Un ſeul étoit reſté, & Tupia converſant avec lui, les autres ſe rapprochèrent, à l'exception d'un vieillard & d'un enfant, qui ſe tinrent dans l'éloignement en continuant de nous obſerver. Nous apprîmes de ces Indiens, que la femme que nous avions vue ſur l'eau, étoit morte naturellement, & que conformément à leur coutume, ils l'avoient jettée dans la mer, liée à une pierre, que quelque accident avoit, ſans doute, détachée.

QUAND nous débarquâmes, ces Indiens s'occupoient à faire cuire un

chien dans un four, à la manière des Otahitiens. Ils avoient avec eux quelques corbeilles, que nous fûmes curieux d'examiner; mais nous fûmes frappés d'horreur, d'y trouver pluſieurs membres humains rôtis. Nous ne pouvions douter qu'ils n'en euſſent mangé; car les veſtiges de leurs dents étoient encore marqués en pluſieurs endroits qu'ils avoient rongés.

« Nous étions déjà dans la certitude que ces peuples étoient antropophages; ils nous avoient eux-mêmes confirmés dans cette opinion; mais juſqu'à ce moment, nous n'avions pas eu la démonſtration oculaire de ce fait ».

« Ils nous informèrent que cinq ou ſix jours avant notre arrivée, une pirogue d'un diſtrict ennemi, s'étoit montrée dans leur baie; qu'ils avoient auſſitôt attaqué ceux qui étoient à bord, & en avoient tué ſept, qu'ils avoient mis à la broche. Ils penſent avoir un droit inconteſtable ſur les ennemis qu'ils ont

tués dans un combat ; & ils ne croient pas devoir les laiſſer dévorer par les corbeaux, ſur leſquels ils prétendent la préférence. Il eſt du moins certain qu'ils n'imaginent pas qu'il y ait quelque infamie dans cet uſage : loin d'en rougir, ils nous en parloient comme d'une coutume que la raiſon & le droit autoriſent ».

« DANS ce ſiécle, où le ſepticiſme s'étend ſur tous les objets de la croyance humaine, quelques perſonnes ſe ſont perdues en de vains raiſonnemens, pour révoquer en doute la véracité des voyageurs, qui dans leurs relations ont avancé qu'il y avoit des peuples antropophages ſur pluſieurs côtes de l'Afrique & de l'Amérique ; mais nous prions ces mêmes perſonnes, un peu trop portées à regarder comme fabuleux des récits qui ne leur paroiſſent peu vraiſemblables que par l'ignorance où ils ſont de la nature de l'homme ; nous les prions, dis-je, de ne pas prendre la

même liberté dans cette occasion. Ce fait est trop bien éclairci pour pouvoir être rendu douteux par les impertinentes objections de quelques visionnaires ».

« La proximité où le vaisseau étoit du rivage nous procura une jouissance aussi agréable qu'inattendue. L'aurore n'étoit pas encore naissante, que nous fûmes réveillés par les chants des oiseaux. Le nombre en étoit incroyable; & dans leurs tendres concerts ils paroissent chanter d'émulation. Cette mélodie champêtre avoit des charmes qu'on ne peut décrire ».

« Dans la matinée, nous eûmes la visite d'une pirogue: c'étoit ce même vieillard que nous avions reçu à bord. Tupia renoua la conversation sur ce qui s'étoit passé la veille. « Quand vous mangez un homme, dit Tupia, que faites-vous de la tête? La mangez-vous? Nous n'en mangeons que la cervelle, répliqua le vieillard; c'est un

mets délicieux; ſi vous étiez curieux d'en goûter, dites-le moi, dès demain je veux vous en régaler ». Il informa encore Tupia qu'ils attendoient leurs ennemis, qui ne manqueroient pas de vouloir venger la mort des ſept hommes qu'ils avoient tués, & dont ils avoient fait d'excellens repas ».

« Le jour ſuivant, les Indiens furent plus tranquilles que de coutume; aucune pirogue n'approcha le vaiſſeau: le ſilence regnoit ſur le rivage; la pêche & toutes leurs autres occupations étoient ſuſpendues. Nous préſumâmes qu'ils s'attendoient dans ce jour à une attaque. Nous étions attentifs à tout ce qui ſe paſſoit ſur le rivage; mais notre curioſité ne fut pas ſatisfaite ».

« Nous nous embarquâmes dans la chaloupe pour prendre une exacte connoiſſance de la baie, qui eſt d'une prodigieuſe étendue. Elle renferme un nombre étonnant de petits ports, d'anſes & de criques, dans toutes les direc-

tions. Nous dirigeâmes notre route du côté de l'Oueſt; mais la contrée, dans la place de notre deſcente, n'offrant qu'une forêt impénétrable, nous ne vîmes rien qui méritât d'être remarqué ».

« DANS notre retour, nous apperçûmes une petite barque où étoit un ſeul homme, occupé à la pêche. Nous ramâmes vers lui, & à notre grande ſurpriſe, il ne parut y faire aucune attention; nous étions ſous ſes yeux, qu'il continuoit ſa pêche, ſans prendre plus garde à nous que ſi nous euſſions été inviſibles. Nous le priâmes de tirer ſon filet, pour l'examiner, & il eut cette complaiſance. Il étoit d'une forme circulaire, tendu par deux cerceaux, & de ſept ou huit pieds de diamètre. Le ſommet étoit ouvert, l'appât étoit attaché au fond: avec ce filet il prenoit une quantité de poiſſons. Il eſt vrai qu'il eſt très-abondant dans cette baie, & qu'il ne faut pas grand art pour le prendre ».

« NOTRE vieillard revint le lendemain pour nous faire voir quatre têtes dont ils avoient mangé les cervelles. Il ne reſtoit plus que les cheveux & la chair, qui étoit molle; mais elle n'avoit aucune odeur. On avoit employé quelque ingrédient pour en empêcher la putréfaction. M. Banks en acheta une des quatre, & le vieillard ne la lui céda qu'à regret: jamais il ne voulut conſentir à en vendre une ſeconde. Ce ſont ſans doute, des trophées que le vainqueur conſerve avec le même ſoin que les Sauvages de l'Amérique conſervent les chevelures qu'ils ont levées à leurs ennemis vaincus ».

« EN examinant la tête qu'avoit achetée M. Banks, nous obſervâmes qu'elle avoit reçue un coup ſur les tempes, qui lui avoit briſé le crâne ».

« CE même jour nous allâmes reconnoître une autre partie de la baie. La contrée, dans l'endroit où nous deſcendîmes, n'offroit aucune apparence

de culture. Nous ne rencontrâmes pas un ſeul Indien ; mais nous découvrîmes un excellent port ».

« DANS une pêche que firent MM. Banks & Solander, à la ligne, ils prirent une prodigieuſe quantité de poiſſons, ſur les rochers, où il y avoit entre quatre & cinq braſſes d'eau. Chaque nuit on tendoit la ſeine, & il étoit rare qu'on n'en prît pas aſſez pour en faire manger à tout l'équipage ».

« JE m'embarquai avec MM. Banks & Solander, dans le deſſein de reconnoître l'entrée de la baie : mais après avoir ramé cinq heures ſans l'avoir encore en vue, nous deſcendîmes ſur le côté du Sud-Eſt, pour voir ce qu'il étoit poſſible de découvrir du ſommet des montagnes ».

« MM. BANKS & SOLANDER s'occupèrent d'abord à chercher des plantes ; pour moi, je grimpai ſur une des montagnes. Dès que j'en eus atteint la cime, je découvris l'ouverture de la baie, in-

terceptée par les montagnes, qui dans cette direction, s'élèvent encore plus haut, & qui ſont rendues inacceſſibles par des bois impénétrables. J'eus tout lieu de m'applaudir de ma curioſité ; je vis la mer ſur le côté oriental de la contrée, & un paſſage qui conduit de l'Eſt à l'Oueſt, un peu à l'Eſt de l'entrée de la baie où étoit le vaiſſeau. La principale terre ſur le côté du Sud-Eſt de l'entrée, paroiſſoit être une chaîne de hautes montagnes, & former une partie du côté Sud-Eſt du détroit. La terre, du côté oppoſé, paroiſſoit courir à l'Eſt, auſſi loin que la vue pouvoit s'étendre ; & la mer ſembloit s'ouvrir au Sud-Eſt, & baigner la côte orientale. Je vis auſſi ſur le côté oriental de l'entrée de la baie, quelques Iſles que j'avois d'abord priſes pour une partie de la principale terre ».

« APRÈS avoir fait cette précieuſe découverte, je deſcendis la montagne, & nous nous rembarquâmes pour retourner

tourner au vaiſſeau. Sur notre route nous reconnûmes les anſes & les criques qui ſont derrière les Iſles que j'avois découvertes du ſommet de la montagne. Chemin faiſant, nous eûmes la vue d'un ancien village, où il y avoit quelques maiſons, qui, depuis longtems, paroiſſoient avoir été abandonnées ; nous apperçûmes auſſi un autre village habité ; mais le jour étoit trop avancé pour le viſiter, & il étoit neuf heures du ſoir, avant que nous fuſſions de retour à bord ».

« Nous devions une viſite aux habitans du village qui étoit ſur l'Iſle voiſine de notre vaiſſeau, & qui, à notre arrivée, étoient venus nous rendre leurs hommages. Nous en fûmes reçus avec mille marques d'une ſincère amitié. Ils s'empreſsèrent à nous montrer toutes les parties de leurs habitations, qui ſont commodes & propres. L'Iſle ſur laquelle le village eſt ſitué, paroît avoir été arrachée du continent, & n'en eſt

ſéparée que par une crevaſſe ſi étroite, qu'on pourroit preſque ſauter de l'un à l'autre. Les côtés de cette Iſle preſque taillés à pic, rendent leurs fortifications peu néceſſaires. Il y avoit une légère paliſſade & un échaffaud pour ſoutenir l'attaque du côté où l'accès de l'Iſle ſeroit le plus praticable ».

« DANS un endroit de ce village, nous remarquâmes avec quelque ſurpriſe, une croix exactement ſemblable à un crucifix. Elle étoit ornée de plumes : nous leur demandâmes à quel ſujet elle avoit été dreſſée, & ils nous répondirent que c'étoit le monument d'un mort ; nous avions auparavant été informés qu'ils n'enterroient pas leurs morts, & qu'ils les jettoient, avec une pierre, au fond de la mer. Pourquoi cet homme faiſoit-il une exception ? & à quelle occaſion une croix pour monument ? Mais ils refuſèrent de répondre à nos queſtions ».

« DANS une autre incurſion, nous

rencontrâmes une famille nombreuſe d'Indiens, dont la coutume eſt de ſe diſperſer dans différentes anſes où le poiſſon ſe trouve en abondance, & de ne vivre dans les forts, que lorſqu'ils ont à ſe défendre contre un ennemi qui les pourſuit. Ils vinrent au-devant de nous, & nous conduiſirent à leurs compagnons. Ils étoient environ trente hommes, femmes & enfans. Nous en fûmes accueillis avec des démonſtrations de joie. Quelques petits préſens furent acceptés avec la plus vive reconnoiſſance. Nous reçûmes les embraſſemens des deux ſexes, des jeunes gens & des vieillards, & nous nous quittâmes avec une mutuelle & parfaite ſatisfaction ».

« Nous deſcendîmes le jour ſuivant dans une des baies qui ſont ſur la côte orientale de l'entrée de la grande baie, pour découvrir plus particulièrement le détroit qui paſſe entre les mers de l'Eſt & de l'Oueſt. Nous grimpâmes ſur

une montagne d'une hauteur considérable, d'où nous en eûmes une vue très-étendue. Nous jugeâmes qu'il n'avoit pas moins de quatre lieues de largeur; le tems brumeux ne nous permit point de voir le Sud-Eſt du détroit. Je réſolus de tenter ce paſſage dès que nous ſerions prêts à remettre en mer ».

« Au pied de la montagne, nous trouvâmes une autre famille Indienne, qui nous reçut avec ces expreſſions de plaiſir, qui annoncent l'amitié & la bienveillance. De-là, nous allâmes dans un bourg dont les habitans nous avoient fait viſite. Il étoit d'un ſi difficile accès, que ce n'étoit qu'au riſque de nous caſſer le cou, que nous ſatisfaiſions notre curioſité. Les habitans furent charmés de nous voir; ils nous conduiſirent partout. Ce bourg, fortifié à leur manière, renfermoit une centaine de maiſons. Les Indiens furent ſi enchantés de nous & de nos petits préſens, qu'en les quittant, ils remplirent notre chaloupe de

poiſſons ſecs, dont ils font d'ordinaire de grandes proviſions ».

« APRÈS avoir pris poſſeſſion de l'Iſle au nom du Roi d'Angleterre, je fis, à l'aide de Tupia, quelques informations auprès de notre vieillard, au ſujet du détroit : il en confirma l'exiſtence, & nous aſſura qu'une pirogue pouvoit faire, en peu de jours, le tour de la diviſion méridionale de la nouvelle Zélande, qu'il nomma *Tovy Poenammoo*, l'eau du Talc verd ; mais qu'il falloit un tems bien plus conſidérable pour faire la circon-navigation de l'autre diviſion, à laquelle il donna le nom d'*Eaheinamauwe* ; & celui de *Tievawitte*, à la terre des bords du détroit ».

« AU moment où nous étions ſous voile, notre vieillard, dont le nom étoit Topaa, ſe rendit à bord pour prendre congé de nous. J'engageai Tupia à lui faire de nouvelles queſtions au ſujet de Taſman. Le vieillard dit qu'il n'avoit pas connoiſſance qu'il fut jamais venu

ſur leur côte un pareil vaiſſeau ; que ſeulement il tenoit de ſes ancêtres qu'un jour il étoit arrivé d'une contrée lointaine, nommée *Vlimaroa*, un petit vaiſſeau où il y avoit quatre hommes, qui furent tués à leur deſcente. Interrogé ſur le giſſement de cette terre éloignée, il montra le Nord. Ces peuples nous avoient déja parlé d'Ulimaroa, que quelques-uns de leurs ancêtres avoient viſitée, mais dont ils n'avoient comme ce vieillard que des notions confuſes ».

« COMME nous attendions un vent favorable, MM. Bancks & Solander allèrent à terre pour tenter quelque nouvelle découverte d'hiſtoire naturelle. Ils trouvèrent une tribu Indienne la plus affable qu'ils euſſent encore vue. Les principales perſonnes étoient une veuve & un joli enfant âgé de dix ans. La veuve, en deuil & ſanglante ſuivant leur coutume, étoit aſſiſe ſur des nattes avec ſon fils : les autres, au nombre de

ſoixante ou ſoixante & dix des deux ſexes, étoient aſſis autour d'eux en plein air ; car ils paroiſſoient n'avoir d'autre couvert que le ciel, dont ils avoient appris par un long uſage à ſoutenir les inclémences. Cette petite horde fit à nos deux curieux des amitiés ſans nombre, & les preſſoit de reſter juſqu'au lendemain. Ils ſe ſeroient volontiers rendus à cette obligeante invitation, ſi le vaiſſeau n'eut pas été ſur le point de faire voile. Ils regrettèrent beaucoup de n'avoir pas connu plutôt cette ſociété ; avec laquelle ils auroient en un jour eu plus de connoiſſance des mœurs & du caractère des habitans de cette contrée, qu'ils n'avoient pu en acquérir durant tout notre ſéjour ſur cette côte ».

« Nous profitâmes d'un vent favorable, le 6 Février, pour ſortir de cette grande baie, que je nommai le *canal de la Reine Charlotte*, & dont je vais donner la deſcription ».

« L'ENTRÉE du canal eſt ſituée par les quarante-un degrés de latitude auſtrale, & cent quatre-vingt-douze degrés cinquante-ſix minutes de longitude ; & vers le milieu du côté Sud-Oueſt du détroit. La terre de la pointe Sud-Eſt du canal, bordée par deux petites Iſles & quelques rochers, fait la partie la plus reſſerrée du détroit. De la pointe Sud-Oueſt du canal part un récif qui met deux milles au large, dans la direction du Nord-Oueſt-quart de Nord. Ce récif s'élève en partie au-deſſous de l'eau ».

« IL eſt donc aiſé de reconnoître les deux pointes qui forment l'entrée du canal, qui s'ouvre dans une étendue de trois lieues. Le canal court du Sud-Oueſt au Sud-Sud-Oueſt & à l'Oueſt-Sud-Oueſt l'eſpace au moins de dix lieues. Il renferme un certain nombre de ports, les plus beaux qu'on puiſſe voir. La terre forme l'anſe où nous avons relâché. Les Naturels lui donnent le

nom de Totarranue : & je nommai l'anſe elle même, l'*anſe du Vaiſſeau*. Pour la commodité & la ſureté, elle n'eſt inférieure à aucune de celles qui ſont dans le canal, ſur le côté occidental duquel elle eſt ſituée. Elle eſt la plus Sud de trois anſes qui ſont en de-là de l'Iſle Motuara, qui eſt à ſon Eſt».

« ON peut entrer dans l'anſe du Vaiſſeau entre Motuara & une autre Iſle longue, appellée *Hamote*, ou entre Motuara & le rivage occidental. Dans ce dernier chenal il y a deux bancs de roches à trois braſſes au-deſſous de l'eau, qu'on peut reconnoître aux mauvaiſes herbes qui y croiſſent ».

« LE flot y monte dans les ſyzygies à la hauteur perpendiculaire de ſept ou huit pieds. Il vient du Sud-Eſt & porte avec force ſur la pointe Nord-Oueſt de l'entrée, & ſur le récif qui la borde. Le juſant reverſe avec encore plus de rapidité au Sud-Eſt ſur les rochers & les Iſles qui ſont à la pointe

Sud-Eſt du canal. La déclinaiſon de l'aiguille aimantée y fut de treize degrés cinq minutes vers l'Eſt ».

« LA terre aux environs du canal, que nous avions apperçue à cauſe de ſa grande élévation, à vingt lieues en mer, eſt une chaîne de hautes montagnes, coupées par des vallées profondes. Toute la contrée eſt plantée de grands arbres, qui feroient d'excellens bois de conſtruction : mais trop durs & trop peſants pour ſervir de mâts. Toute la côte eſt ſi poiſſonneuſe, que ſans ſortir de notre anſe, nous prenions une aſſez grande quantité de poiſſons, pour ſervir journellement la table de tout l'équipage ; & le long des côtes on trouve des oiſeaux de terre & de mer en abondance ».

« CETTE côte n'a guère au-delà de quatre cens habitans qui vivent diſperſés ſur le rivage. Leur nourriture eſt le poiſſon & les racines de fougère : Car dans ce canton nous n'avons vu

aucun champ cultivé. A l'apparence du danger, ils ſe retirent dans des forteresſes. Ils ſont pauvres, ſi on les compare aux habitans de la côte orientale que nous avions viſitée. Leurs pirogues ſont ſimples & ſans ornemens. Le commerce que nous avons eu avec eux ne conſiſtoit qu'en poiſſons; & ils n'ont rien autre choſe dont ils puiſſent diſpoſer. Ils ont quelque connoiſſance de l'utilité du fer : ils préféroient les clous à tout ce qu'on pouvoit leur offrir : le papier, que d'abord ils recherchoient, perdit toute ſa valeur quand ils virent que la pluie le détruiſoit. Par cette même raiſon, ils firent peu de cas des étoffes d'Otahiti; mais ils mettoient une haute valeur à nos groſſières étoffes de la Province de Kent; ce qui montre qu'ils apprécioient judicieuſement ce que nous leur préſentions à leur uſage. On ne peut pas en dire autant de leurs voiſins qui font une plus brillante figure ».

ENVIRON neuf lieues au Nord du cap de Tierawitte & du même côté, eſt une Iſle remarquable par la grande élévation de ſes terres, & qu'on apperçoit en ſortant du canal dont elle eſt éloignée de ſix ou ſept lieues. Je la nommai l'*Iſle du Veſtibule.*

« DU cap Tierawitte, la terre court Sud-Eſt-quart-d'Eſt environ huit lieues; & ſe termine en une pointe qui eſt la terre la plus Sud de la première diviſion. Cette pointe fut nommée le *cap Palliſer.* Elle gît par les quarante-un degrés trente-quatre minutes de latitude auſtrale, & par cent quatre-vingt-treize degrés quarante-deux minutes de longitude. Après avoir doublé le cap Tierawitte, nous nous trouvâmes par le travers d'une baie profonde; dans le fond les terres paroiſſoient baſſes & couvertes de grands arbres. Je la nommai la *Baie Sombre* ».

« A douze ou treize lieues du cap Koamaroo qui eſt le nom que les Na-

turels donnent à la pointe Sud-Eſt de l'entrée du canal de la Reine Charlotte, eſt une pointe à laquelle je donnai le nom de *cap Cambel.* Sa poſition eſt par les quarante-un degrés quarante-quatre minutes de latitude Sud, & par cent quatre-vingt-treize degrés cinquante-ſix minutes de longitude. Ce cap & celui de Palliſer forment l'entrée méridionale du détroit. Ils giſſent entr'eux Oueſt-quart-Sud-Oueſt & Eſt-quart-Nord-Eſt entre treize à quatorze lieues de diſtance ».

« APRÈS avoir traverſé le détroit, quoique les terres de part & d'autres fuſſent viſibles, je jugeai à propos pour écarter juſqu'à la poſſibilité de l'erreur, de faire voile au Nord juſqu'à ce que j'euſſe reconnu le cap Turnagain. Parvenu à cette hauteur & ne pouvant plus douter de la réalité du détroit, je remis le cap au Sud, dans le deſſein de reconnoître les côtes de la ſeconde diviſion de la nouvelle Zélande ».

« LE 11, nous étions à la hauteur du cap Palliſer. Dans le voiſinage de ce cap règne une chaîne de briſans dont quelques-uns s'élèvent au-deſſus de l'eau; & la terre, depuis le cap Turnagain, eſt en pluſieurs endroits baſſe & unie, couverte d'arbres & de verdure qui en rendent le coup d'œil agréable; mais à quelques pas du rivage elle s'élève en hautes montagnes. Du cap Palliſer, nous gouvernâmes Sud-Oueſt-quart-Oueſt ſur la terre la plus Sud que nous euſſions en vue ».

« NOUS nous trouvâmes en calme par la latitude auſtrale de quarante-deux degrés trente-quatre minutes, étant par le travers d'une montagne dont la cime eſt couverte d'une neige éternelle. M. Banks s'étoit mis dans un canot pour tirer quelques oiſeaux & voguoit déja au loin, quand nous apperçûmes avec nos lunettes quatre doubles pirogues ayant à leurs bords cinquante hommes, quitter le rivage

& ramer vers le canot. Nous lui fîmes auſſi-tôt ſignal de revenir à bord; mais il ne le remarqua pas. Nous étions loin du rivage & il étoit loin du vaiſſeau. Je craignis qu'il ne découvrit pas les pirogues à tems pour regagner le bord; mais bientôt nous le vîmes ramer ſur nous; & il arriva avant les Indiens, qui probablement ne l'avoient pas apperçu, ayant fixé toute leur attention ſur le vaiſſeau. S'en étant approchés à un jet de pierre, ils s'arrêtèrent en fixant ſur nous des regards où ſe peignoit une ſurpriſe mêlée d'admiration, toute l'éloquence de Tupia ne fut pas capable de les faire avancer d'un pas de plus. Revenus de leur premier étonnement, ils voguèrent rapidement vers le rivage. D'après leur conduite je nommai la terre d'où ils étoient partis, *la terre des Lorgneurs* ».

« Le 16, nous reconnûmes une Iſle, ſur la côte que nous prolongions. Je la nommai *l'Iſle de Banks*. Elle eſt par les

quarante-trois degrés trente-deux minutes de latitude méridionale & par cent quatre-vingt-dix degrés onze minutes de longitude, elle eſt d'une forme ronde & ſa circonférence eſt d'environ vingt lieues. Ses terres aſſez élevées pour être apperçues à douze ou quinze lieues en mer, ſont inégales & préſentent une ſurface irrégulière, dont l'aride nudité n'annonce rien moins que la fécondité du ſol. Elle n'eſt cependant pas dénuée d'habitans».

« Les vents frais du Sud nous contrarièrent beaucoup durant cette navigation. La ſaiſon la plus orageuſe dans ces parages approchoit, & il nous tardoit de doubler les terres les plus méridionales. La veille du 9 Mars, un calme abſolu, qui régna toute la nuit, augmenta encore notre impatience; mais au jour naiſſant, nous nous vîmes preſque ſur les briſans. Quelques minutes d'un vent frais & notre ruine étoit inévitable : nous dûmes notre ſalut à

ce

ce calme heureux de la précédente nuit, qui avoit été le ſujet de nos plaintes. Ces rochers que nous nommâmes les *Trapes* ſont à vingt milles environ au Sud-Eſt de l'extrémité méridionale de la nouvelle Zélande ».

« LE jour ſuivant, nous parvînmes à doubler la pointe méridionale qui eſt par les quarante-ſept dégrés dix-neuf minutes de latitude auſtrale, & par cent quatre-vingt-cinq degrés dix-huit minutes de longitude. Nous reprîmes alors notre route vers le Nord avec un vent favorable ».

« LA terre, le long de cette côte, n'offre qu'un aſpect horrible : ce n'eſt qu'une chaîne de montagnes taillées à pic, qui élèvent juſqu'au ciel, leurs cimes, couvertes de neiges auſſi anciennes que le monde. Les rochers, qui leur ſervent de baſe, par-tout eſcarpés, en rendent les bords inacceſſibles. Auſſi ne découvrîmes nous nulle part les plus légers veſtiges qui annonçaſſent

que cette terre eut des habitans ».

PARVENUS par les quarante degrés trente-trois minutes de latitude auſtrale, & à dix lieues environ de l'entrée du canal de la Reine Charlotte, nous entrâmes dans une baie que je nommai la baie de l'Amirauté, qui fut le terme de notre circonnavigation autour de la nouvelle Zélande.

## CHAPITRE VII.

*Deſcription de la nouvelle Zélande; ſa ſituation, ſon étendue, ſon climat & ſes productions.*

LA nouvelle Zélande, comme on l'a déja obſervé, fut découverte par Abel Taſman, navigateur Hollandois, le 13 Décembre 1642. Il en prolongea la côte occidentale depuis le trente-quatrième juſqu'au quarante-troiſième degré de latitude auſtrale. Il entra dans le détroit qui diviſe les deux Iſles; mais attaqué par les Naturels au moment où il ſe mettoit à l'ancre dans une place qu'il a nommée la *baie des Meurtriers*, il ne deſcendit pas à terre. Il donna à la contrée le nom de *Terre des Etats*, & elle eſt aujourd'hui généralement déſignée ſous celui de nouvelle Zélande.

COMME toute cette contrée, à l'exception d'une partie de la côte, apperçue par Taſman, étoit reſtée entièrement inconnue, pluſieurs Géographes avoient penſé qu'elle faiſoit partie du continent des Terres auſtrales; mais depuis la circonnavigation des Anglois autour de ſes côtes, on ſçait qu'elle eſt compoſée de deux grandes Iſles ſéparées l'une de l'autre par un détroit qui a quatre à cinq lieues de largeur.

CES Iſles ſont ſituées entre les latitudes de trente-quatre & de quarante-huit degrés, & entre les longitudes de cent quatre-vingt-trois & cent quatre-vingt-ſeize degrés.

LA plus ſeptentrionale de ces Iſles eſt appellée par les Naturels *Eaheinomauwe*, & la plus méridionale, *Tovai Poenammoo*.

TOVAI Poenammoo, comme on a déja eu occaſion de le dire, n'eſt preſque qu'une chaîne de montagnes, qui donnent à la contrée un air triſte &

ſauvage. D'après toutes les apparences elle eſt abſolument ſans culture & la population n'y eſt pas nombreuſe.

EAHEINOMAUWE ſe montre ſous un aſpect beaucoup plus agréable : le terrein en eſt inégal, montagneux ; mais les collines & les montagnes laiſſent entr'elles de belles vallées coupées de ruiſſeaux couvertes de verdure & de grands arbres. Les hauteurs en ſont boiſées juſqu'à leurs cimes. Le ſol des vallées & des plaines eſt léger, de peu de profondeur ; mais il paroît être fertile. MM. Banks & Solander, qui en connoiſſent toutes les productions, qui ont bien conſidéré la nature du ſol, penſent que les graines & les fruits d'Europe y jouiroient de la plus grande proſpérité. A en juger d'après les végétaux que nous avons trouvés ici, il y a lieu de croire que dans l'hiver le froid ne s'y fait pas ſentir avec tant de vigueur qu'en Angleterre : l'été n'y eſt pas plus chaud ; mais la chaleur y eſt

égale, plus ſoutenue. Si cette contrée étoit habitée par des peuples auſſi induſtrieux que ceux d'Europe, elle ne produiroit pas ſeulement les choſes de première néceſſité, mais toutes celles qui donnent la commodité du luxe.

Les ſeuls quadrupèdes de la contrée, les ſeuls du moins qu'ayent vus les Anglois, ſont des chiens & des rats; & ces derniers y ſont peu communs: les chiens ſont des animaux domeſtiques que les habitans n'élèvent que pour les faire ſervir à leur table. Il pourroit ſe faire qu'il y eut d'autres quadrupèdes; mais c'eſt ce qui n'eſt pas vraiſemblable. Les habitans attachent de l'orgueil à porter des vêtemens ornés de poils & de plumes; & on ne leur a jamais vu d'autre parure que des poils de chiens. Il y a cependant quelques loups marins ſur la côte; mais M. Cook préſume qu'il eſt bien rare qu'on en prenne. On leur a vu des dents de ces amphibies façonnées en forme de poinçon, qu'ils por-

tent sur leur poitrine comme un ornement, & auxquels ils mettent un grand prix; mais on n'a pas remarqué qu'ils en eussent des peaux. Ce qui pourroit faire croire qu'il se trouve des baleines sur leurs côtes, c'est qu'ils avoient quelques armes faites d'os de baleine, ou de quelques os exactement de la même apparence.

A l'égard des oiseaux, les especes n'en sont pas nombreuses, & elles ne diffèrent pas ou presque pas de celles d'Europe. On y voit une quantité prodigieuse de petits oiseaux dont le ramage est très-agréable.

Les oiseaux de l'Océan viennent aussi visiter les côtes, particulièrement les albetros, les plongeons, les outardes & quelques pingouins, animaux si singuliers qu'on ne sauroit dire de quel genre ou de quelle espece ils sont. Ils forment une espece mitoyenne entre les oiseaux & les poissons : ils ont des plumes très-fines, & qu'on prendroit

pour des poils de la fineſſe de la ſoie : leurs aîles, dont ils ne ſe ſervent que pour plonger & non pas pour accélérer leurs mouvemens, même ſur la ſurface de l'eau, ſont proprement des nageoires revêtues de très-petites plumes ſemblables à des écailles.

Les inſectes n'y ſont pas en grand nombre : quelques cerfs-volans, des papillons, des couſins, les mêmes qu'on voit en Europe, quelques moſquites & des taons ſont les ſeules eſpeces qu'on y trouve. Les moſquites & les taons, exactement ſemblables à ceux du Nord de l'Amérique, inſectes qui font le ſupplice des pays où ils abondent, ſont ici en trop petite quantité pour être incommodes.

Une mer extrêmement poiſſonneuſe dédommage avec uſure, de la rareté des animaux terreſtres. A cet égard la variété égale l'abondance. On y voit des maquereaux de pluſieurs eſpeces, dont une eſt exactement ſemblable à

celle qu'on pêche sur les côtes de l'Angleterre. Ils se rassemblent ordinairement sur de grands bancs de sable, où l'on en fait une pêche abondante. Outre ces différentes sortes de maquereaux, on y trouve une quantité d'autres poissons qui diffèrent de toutes les especes connues en Europe. Mais ce que la mer offre en plus grande abondance, c'est les écrevisses de mer, qui font un excellent mets : elles paroissent être de l'espece de celles qui furent trouvées à Juan Fernandès par l'équipage du Lord Anson, avec cette différence qu'elles ne sont pas à beaucoup près de la même grosseur. On rencontre enfin le long des côtes une étonnante variété de coquillages.

Les arbres occupent le rang principal entre les productions végétales de cette contrée, couverte d'immenses forêts. Ces arbres de la plus grande & de la plus belle élévation fourniroient d'excellens bois de construction, de

charpente & de charronage : il n'y a même point d'uſage auquel on ne puiſſe les employer avec ſuccès, à l'exception des mâts de navire, à cauſe du poids & de la dureté du bois. On en trouve une eſpece particulièrement remarquable par ſes fleurs d'un beau rouge foncé, dont le bois eſt ſi dur & ſi peſant qu'on le prendroit pour du bois de fer. La plus grande eſpece eſt celle qui croît ſur les terres marécageuſes : ſa tige eſt haute, droite & du diamêtre du plus gros mât : ſes feuilles reſſemblent à celles de l'if, & ſes fruits ſont des graines raſſemblées par petits bouquets.

Les plantes dont la verdure & les fleurs embelliſſent cette contrée, ſont très-variées dans leurs eſpeces, mais preſque toutes connues des Naturaliſtes. On pourroit en compter plus de quatre cens eſpeces, dont les principales ſont le laiteron, la belle de nuit, deux eſpeces de gramen, communes en Angleterre, deux ou trois ſortes de fougères,

ſemblables à celles des Indes occidentales, & quelques autres qui ſe trouvent dans toutes les parties du monde.

Mais parmi toutes les plantes qui croiſſent ſans culture, il y en a peu dont on puiſſe ſe nourrir. Celles de ce genre ſont le céleri, une eſpece de creſſon, une plante ſemblable à celle qu'on nomme en Angleterre, *quartier d'agneau* ou *poule graſſe*. L'arbre de choux, la racine de fougère & une autre racine inconnue. Entre les plantes cultivées, il n'y a guère que l'iniam, la patate douce & le coccos qui ſoient d'un goût agréable. Ils cultivent particulièrement l'iniam & la patate douce. On en voit des plantations d'une conſidérable étendue.

Une des plantes que ces Indiens cultivent avec le plus de ſoin, eſt la courge, qui leur fournit des vaiſſeaux à divers uſages. Le mûrier chinois, ſi commun à Otahiti eſt encore une production de leur terre. Mais il y eſt ſi rare, & les toiles qu'ils en fabriquent

ſont en ſi petite quantité, qu'ils n'en font guère d'autre uſage que de les couper par morceaux qu'ils attachent à leurs oreilles comme un ornement.

MAIS de toutes les différentes plantes, tant arbres qu'arbriſſeaux, il n'y en a point qui produiſe des fruits; à moins qu'on ne veüille donner ce nom à quelques baies, qui n'ont ni goût ni ſaveur, & qu'on ne voit manger que par les enfans. Une plante qui leur eſt d'une utilité infinie, eſt celle dont ils font le même uſage, qu'on fait du chanvre & du lin en d'autres contrées. Il y en a de deux eſpeces. Les feuilles de l'une & de l'autre reſſemblent à celles des grands joncs qu'on nomme glaïeux; mais leurs fleurs ſont plus petites, & leurs touffes plus nombreuſes. Les fleurs ſont jaunes dans une eſpece, & dans l'autre d'un rouge foncé.

LES feuilles de ces plantes, avec très-peu de préparation, ſe changent en une étoffe dont ils font leur vêtement or-

dinaire. Avec ces feuilles, ils font des courroies, des lignes, des cordages à tous les uſages & d'une force très-ſupérieure à ceux qu'on fait avec le chanvre : de ces mêmes feuilles, par une autre préparation, ils tirent de longues fibres déliées, qui ont le brillant de la ſoie & la blancheur de la neige. Ces fibres d'une force ſurprenante ſervent à fabriquer des étoffes d'une grande fineſſe : c'eſt enfin avec ces mêmes feuilles que, ſans autre préparation que de les couper en bandes d'une largeur convenables, & de les nouer enſemble, ils font leurs filets, dont quelques-uns ſont d'une progieuſe étendue.

UNE plante qu'on peut employer à tant d'importans objets & d'une utilité ſi générale, ſeroit une précieuſe acquiſition pour les Nations Européennes. Cette plante robuſte exige peu de culture : elle eſt peu délicate ſur le choix du terrein : elle croît également ſur la croupe des montagnes, & dans les val-

lées, ſur les terres ſéches & ſur les marécageuſes : elle paroît préférer & ſe plaire davantage dans les lieux humides, où elle jouit d'une plus grande proſpérité ; mais il n'y a point de climat où elle ne doive réuſſir.

Le rivage de la mer, en quelques endroits & particulièrement dans la baie de Mercure, eſt couvert d'une grande quantité de ſable ferrugineux. C'eſt-là une marque qu'il y a quelques mines de fer dans les environs ; mais le pays n'a rien offert d'ailleurs qui puiſſe faire conjecturer qu'il y ait d'autres métaux.

Si quelque nation de l'Europe ſongeoit jamais à y faire un établiſſement, il conviendroit que la colonie naiſſante occupât les bords de Tamiſe, ou la contrée qui borde la baie des Iſles. Dans l'une & l'autre places, on auroit l'avantage d'une excellente rade, & par le moyen de la rivière, on pourroit étendre les établiſſemens & établir une

communication avec les parties intérieures de l'Isle. Des forêts d'arbres de haute fûtaie fourniroient tous les bois qu'on pourroit desirer pour construire à très-peu de frais des navires propres à telle navigation qu'on jugeroit à propos. Pour remonter la rivière au-dessus de l'endroit où elle se resserre, il faudroit qu'un vaisseau ne tirât pas plus de douze pieds d'eau, à cause de quelques grands bancs de sable qui s'y rencontrent.

La population n'y est pas nombreuse en proportion de l'étendue de la contrée. Il n'y a que les bords de la mer qui soient peuplés, & presque toute la côte occidentale depuis le cap Marie Vandiemen, jusqu'au Mont d'Egmont, est entièrement inhabitée.

## CHAPITRE VIII.

*Deſcription des habitans de la nouvelle Zélande; de leurs habitations & de leur genre de vie.*

LES habitans de la nouvelle Zélande ſont d'un belle taille : ils ont les membres bien proportionnés ; le corps droit, & tous les muſcles en ſont parfaitement deſſinés. Ils ſont robuſtes, leur chair ferme & ſoutenue leur donne un air d'embonpoint, ſans être gras. Loin d'être mous & pareſſeux, comme les Indiens des Iſles de la Société, ils ſont au contraire leſtes, actifs & pleins de vigueur. Souples & légers dans tous leurs mouvemens, ils découvrent dans tout ce qu'ils font une merveilleuſe adreſſe de la main. En quelque nombre qu'ils ſoient dans leurs pirogues, ils voguent avec une incroyable rapidité ;

&

& les coups de rames partent dans des tems ſi égaux & ſi bien enſemble, que les rameurs paroiſſent n'avoir qu'une même ame. Ils ſont généralement de couleur bronzée; mais dans quelques-uns elle eſt plus foncée que celle des Eſpagnols qui ont été expoſés au ſoleil: dans d'autres cette couleur eſt un peu plus claire.

Les femmes n'ont rien dans l'extérieur qui annonce la délicateſſe de leur ſexe, à l'exception de la voix, qu'elle ont fort douce; & la douceur de leur voix, n'y ayant aucune différence dans l'habit de l'un & l'autre ſexe, ſert particulièrement à les faire reconnoître. Elles ont cependant, comme les femmes de toutes les autres contrées, plus de gaieté, d'enjouement & de feu, que les hommes.

Les deux ſexes ont les traits du viſage agréables; les cheveux d'un noir d'ébéne; les dents régulières, aſſez petites & plus blanches que l'ivoire. Tous

paroiſſent jouir d'une ſanté inaltérable; auſſi parviennent-ils ſans infirmité à la plus heureuſe vieilleſſe.

LES hommes comme les femmes ſemblent avoir beaucoup de douceur & d'aménité dans le caractère. Entr'eux ils ſont tendres, affectueux, vivent en bonne intelligence & dans une étroite union; mais ils ſont cruels, implacables à l'égard de leurs ennemis, à qui ils ôtent impitoyablement la vie pour les dévorer.

IL doit paroître d'abord étrange que dans un pays, où les habitans n'ont rien à ſe diſputer, une guerre éternelle leur mette continuellement les armes à la main; & que chaque petit diſtrict, habité par un peuple, humain, affable, généreux, ſoit dans une inimitié conſtante avec tout ce qui l'environne. Mais il peut ſe faire que dans un combat, il y ait plus à gagner pour le vainqueur, qu'on ne pourroit d'abord le croire, & que ces peuples ſont pouſſés à commettre de mutuelles hoſtilités par des

motifs qu'aucun degré d'amitié & d'affection n'eſt capable de ſurmonter. Il paroît que le poiſſon & quelques racines compoſent toute leur nourriture ; mais cette ſubſiſtance ne peut ſe procurer que ſur les côtes ; encore n'eſt-ce qu'en certain tems de l'année que la pêche eſt abondante. C'eſt une conſéquence néceſſaire que les tribus qui vivent dans l'intérieur des terres, ſi quelques-unes y ont leur réſidence, & mêmes celles qui ſont ſur les côtes ſoient ſouvent expoſées à périr par la famine. La contrée ne produit ni brebis, ni chèvres, ni cochons, ni aucune eſpece de bétail : ils n'ont point d'oiſeaux privés, & ne connoiſſent pas l'art d'en prendre d'autres en quantité ſuffiſante pour en faire des proviſions. Si quelque circonſtance ne permet pas à une tribu de faire ſa proviſion de poiſſon, ou ſi on vient à l'en priver après l'avoir faite, elle n'a pour y ſuppléer que quelques chiens & des racines, dont les

principales ſont les iniams, les patates & les racines de fougère; & quand par accident cette reſſource vient encore à manquer, elle eſt alors dans une ſituation qui doit la porter aux extrémités les plus violentes : mais les tribus mêmes qui habitent les bords de la mer doivent quelquefois ſe trouver dans cet état de déſeſpoir ; ſoit parce que leurs plantations auront été dévaſtées, ou n'auront rien produit, ſoit parce que la pêche n'aura pas été aſſez abondante pour en faire des proviſions ſéches.

Ces conſidérations paroiſſent expliquer pourquoi ces peuples, dont les tribus ſont continuellement expoſées aux incurſions les unes des autres, ont fait de chaque village un fort, & rendre en même tems raiſon de l'horrible coutume de manger ceux qui ont perdu la vie les armes à la main ; car on ne doit pas ſuppoſer que celui que la famine a forcé d'égorger ſon voiſin, puiſſe être touché d'humanité à la vue de ce

corps ſanglant, qui, mis à la broche, calmera la faim qui le dévore.

MAIS ſi l'on a rencontré juſte dans l'origine d'une ſi barbare coutume, il faut alors obſerver que le mal ne finit pas avec la cauſe qui l'a produit; cette coutume que la néceſſité a fait naître, eſt enſuite adoptée par la vengeance.

QUELQUES Philoſophes peuvent prétendre qu'il eſt au fond très-indifférent de manger ou d'enterrer un corps mort; mais ſans entrer dans cette diſcuſſion, on peut dire que dans la ſuppoſition même que cette pratique ne fut pas en elle-même criminelle, elle eſt très-pernicieuſe dans ſes conſéquences; elle déracine du cœur de l'homme un principe qui fait la plus grande ſureté de la vie; car l'horreur d'un tel mets eſt bien plus propre à retenir la main du meurtrier, que le ſentiment du devoir ou la crainte du châtiment.

PARMI ceux qui ſont accoutumés à dévorer des membres humains, la mort

doit perdre de ſon horreur ; & dès que l'homme ne frémit plus à la vue d'un cadavre ſanglant, il lui en coute peu d'égorger ſon ſemblable. Le ſentiment du devoir & la crainte du châtiment ſont plus aiſément ſurmontés, que les ſentimens de la nature, ou que les préjugés, qui inculqués dès l'âge le plus tendre, ſont en quelque manière greffés ſur la nature. L'horreur du meurtre vient moins de la perſuaſion intime du crime, que de ſon effet naturel ; celui qui s'eſt familiariſé avec le carnage, n'éprouve plus une ſecrète horreur à la vue d'un cadavre encore palpitant & tout dégoûtant de ſang. En Angleterre, où les loix & la religion infligent le même ſupplice dans ce monde & dans l'autre aux voleurs & aux meurtriers, on voit une foule d'hommes voler après une mûre délibération, & ces voleurs ſont rarement aſſaſſins, avec la certitude même de ſe procurer de plus grands avantages. Mais il y a de très-fortes rai-

ſons de croire que des hommes dans l'uſage de ſe repaître de mets humains, & de trancher un cadavre avec tout auſſi peu de ſenſibilité, que nos cuiſiniers découpent un lièvre, ne ſentiroient pas plus d'horreur à commettre un aſſaſſinat qu'à voler dans les poches ; & dès lors ils deviendroient meurtriers par les légères tentations qui les ont rendu fripons.

Si quelqu'un pouvoit douter que ce raiſonnement fut concluant, qu'il s'interroge lui-même, & qu'il ſe demande ſi, dans ſa propre opinion, il ne ſe croiroit pas plus en ſûreté avec un homme que l'idée ſeule du meurtre fait friſſonner, que s'il étoit au pouvoir de celui qui tenté d'ailleurs de lui ôter la vie, ne ſeroit arrêté que par des conſidérations d'intérêt?

Quoiqu'il en ſoit, la ſituation & les circonſtances où ſe trouvent les peuples de la nouvelle Zélande, ſont favorables aux Nations Européennes qui ſe

propoſeroient d'y établir une colonie. Leur état de guerre les met dans la néceſſité de chercher de la protection, & leur caractère les rend capables de s'attacher par la reconnoiſſance, malgré tous les grands raiſonnemens que peuvent faire en faveur de la vie ſauvage ceux qui vivent dans l'abondante & luxurieuſe pareſſe ; il n'eſt pas douteux que c'eſt un bienfait que de civiliſer des peuples qui, comme ceux de la nouvelle Zélande, ſont au défaut d'induſtrie fréquemment expoſés à manquer du néceſſaire phyſique, & qui en conſéquence ſont réduits à la triſte alternative de s'égorger entr'eux pour ſe dévorer, ou de périr par la faim.

Mais quelle que ſoit la cauſe qui porte ces peuples à la guerre, étant dans l'habitude de regarder les étrangers comme autant d'ennemis, ils ſont toujours diſpoſés à les attaquer, à moins qu'ils ne leur reconnoiſſent une ſupériorité marquée. « Quand nous arrivâ-

mes ſur leurs côtes, dit M. Cook, ils ne penſoient pas qu'il y eût d'autre ſupériorité que celle que donne le nombre; & ils regardèrent tous nos ſignes d'amitié comme un artifice, ſuggéré par la crainte, pour les abuſer & nous ſouſtraire à leurs coups; mais lorſqu'après nous avoir forcés de nous ſervir contr'eux de nos armes, ils eurent une pleine conviction du pouvoir que nous avions de leur nuire & de notre humanité, qui ne nous permettoit de faire uſage de nos armes que pour notre propre défenſe, ils devinrent à notre égard des amis affectionnés; ils avoient en nous une confiance illimitée, & faiſoient tous leurs efforts pour nous inſpirer la même ſécurité ».

« TANT qu'ils nous conſidérèrent comme des ennemis qui n'avoient d'autre deſſein que de les mettre à contribution, ils ne ſe firent aucun ſcrupule d'employer tous les moyens imaginables de nous tromper. Convenoient-ils

du prix de ce qu'ils propoſoient de vendre, une fois en poſſeſſion de la valeur ils ne rougiſſoient pas de retirer la choſe offerte; ſur ce principe, qu'on ne doit rien à ſon ennemi».

En la nouvelle Zélande les mœurs ne ſont pas les mêmes qu'à Otahiti & dans les Iſles de la Societé, à l'égard des actions dont la publicité eſt proſcrite par la pudeur. On trouve parmi les nouveaux Zélandois la réſerve & la circonſpection des nations civiliſées. Les femmes ne ſont pas inacceſſibles; mais elles ſavent rendre leur défaite auſſi décente qu'une Européenne peut le faire le jour de ſes nôces; & ce qui eſt à leur avantage, c'eſt que leur conſentement n'eſt pas un crime dans leur opinion. Lorſqu'on ſollicite les faveurs des jeunes femmes, elles font entendre, que la permiſſion de leur ami eſt néceſſaire; & ordinairement il ſuffit d'un léger préſent pour l'obtenir. Ces petits préliminaires arrangés, il faut

traiter la femme pendant une nuit avec les mêmes attentions qu'on auroit pour ſon épouſe ; l'amant qui violeroit ces égards par quelques libertés, ſe tromperoit dans ſon attente.

UN Anglois qui avoit fait quelques propoſitions de galanterie à une femme d'un certain rang, reçut du mari la réponſe ſuivante ; « La femme que vous avez ſollicitée ſe fera honneur de répondre à vos deſirs ; mais vous devez d'abord me faire un préſent convenable : vous pourrez enſuite vous rendre auprès de nous & y paſſer la nuit ; car la lumière du jour ne doit pas être témoin de ce qui ſe paſſera entre vous ».

ON a déja obſervé que la propreté qui embellit le peuple aimable d'Otahiti n'eſt pas portée à ce même degré de ſoin chez ces Inſulaires ; & le climat qui ne leur permet pas de ſe baigner ſi ſouvent & de ſe laver avec le même plaiſir, ſemble être la cauſe de cette

différence. Mais ce qu'il y a en eux de repouſſant, c'eſt l'uſage de s'oindre les cheveux avec de l'huile. Dans les perſonnes du premier rang, cette huile toujours fraîche n'a preſque pas d'odeur; mais leurs inférieurs ſe ſervent ſouvent d'une huile rance, qui les rend auſſi puants que les Hottentots.

Ces Indiens portent la barbe, mais courte; leurs cheveux ſont relevés ſur le ſommet de la tête, où il forment une touffe, qu'ils décorent de plumes de divers oiſeaux & de différentes manières ſuivant la fantaiſie & le caprice. Quelquefois ils attachent à chaque temple une de ces plumes qui ſe courbent en avant. Parmi les femmes, les unes ſe coupent les cheveux très-courts, d'autres les laiſſent croître & flotter ſur leur épaules.

C'est un uſage général dans les deux ſexes de ſe peindre le corps, en s'imprimant ſur différentes parties des

traits ineffaçables, de la même manière que les Otahitiens. Cette opération, qu'on appelle à Otahiti le Tattowing, reçoit en nouvelle Zélande le nom d'*Amoco*. Les femmes ne ſe font d'ordinaire piquer la peau que ſur les lévres; & quelquefois, ce qui eſt rare, ſur quelque autre partie du corps. Les hommes ſemblent au contraire ajouter annuellement de nouveaux traits à ceux qu'ils ont déja, comme un ornement de leur âge; de manière que ceux qui ont vieilli ſont preſque tout couverts de ces traits de la tête aux pieds.

Mais outre l'amoco, ils s'impriment encore d'autres traits également ineffaçables, & d'une eſpece très-extraordinaire. Ce ſont des ſillons d'une ligne de profondeur ſur autant de largeur: les ſommets de ces ſillons ſont enſuite dentelés. Ces traits qui ſont noirs, leur donnent un aſpect effrayant. Les vieillards ont le viſage tout couvert de ces traits, qui les défigurent. Les jeunes

gens, comme les femmes, ne ſe font faire l'amoco que ſur les lèvres; mais ils l'étendent à meſure qu'ils avancent en âge. Ces traits dégoûtant aux yeux d'un Européen, s'impriment avec beaucoup d'art. Ils ſont généralement en ligne ſpirale ſur le viſage; mais tracés avec propreté & même avec élégance. Ceux d'un côté correſpondent exactement à ceux de l'autre. Mais le nombre & la forme des traits qu'ils s'impriment tant ſur le viſage que ſur le corps, varient ſuivant le goût & la fantaiſie; & à cet égard, les diſtricts diffèrent encore entr'eux. A Otahiti, les feſſes étoient le principal ſiége de ces traits; en nouvelle Zélande, c'eſt le viſage; il n'eſt pas même ordinaire qu'ils gravent ſur les feſſes aucun ornement.

Ces peuples croient devoir joindre à ces traits une autre décoration; c'eſt de ſe peindre le corps avec de l'ocre rouge. Quelques-uns ſe frottent avec l'ocre pur, d'autres le détrempent dans

de l'huile & ſe l'appliquent en larges taches, qui reſtent humides. Il eſt difficile de ravir un baiſer à une jeune beauté ainſi coloriée, ſans que l'empreinte n'en reſte ſur la joue.

LE vêtement d'un Indien de la nouvelle Zélande paroît à la première vue, le plus groſſier & le plus ſauvage qu'on puiſſe imaginer. Il eſt fait de feuilles d'une eſpece de glaïeux, qu'on a déjà décrite en parlant des productions végétales de cette contrée. Chacune de ces feuilles ſe coupe en trois ou quatre bandes, qui, lorſqu'elles ſont ſéches, ſe treſſent & forment une eſpece d'étoffe qui tient le milieu entre le filet & la natte. Les bouts qu'on ne treſſe pas, forment des franges longues de ſept à huit pouces, dans la partie ſupérieure de la piece.

L'HABIT complet eſt compoſé de deux de ces pieces; l'une s'attache ſur les épaules avec un cordon, & deſcend juſqu'aux genoux; à l'extrémité du cor-

don, qui fait l'office d'un lacet, eſt une aiguille d'os, qui ſert à paſſer le cordon à travers quelques œillets de la partie ſupérieure du vêtement. L'autre piece ſe met autour des reins, & touche preſqu'à terre. Les hommes ſeuls portent ce dernier vêtement, encore n'eſt-ce qu'en certaines occaſions.

Les habitans de la nouvelle Zélande, loin de pratiquer l'uſage de la circonciſion, regardent au contraire, le prépuce comme une choſe ſi néceſſaire, qu'ils l'attachent par-devant avec une ligature, pour couvrir le gland, & lui conſerver toute ſa ſenſibilité. Cette ligature tient à une ceinture qu'ils ont coutume de porter. Ils laiſſent voir avec aſſez d'indifférence, toutes les parties de leur corps, à l'exception du gland, qu'ils ſont ſoigneux de cacher; & quand par complaiſance, ils conſentirent à délier le prépuce qui le recouvre, ce ne fut jamais qu'avec une eſpece de confuſion.

LEUR manufacture n'eſt point bornée à cette étoffe groſſière dont ils font leurs vêtemens ordinaires, ils en fabriquent de deux autres eſpeces; l'une a la groſſièreté de nos toiles d'étoupe, mais elle eſt beaucoup plus forte. L'autre eſpece eſt tiſſue de manière que les fils qui ſervent de chaîne, & à travers leſquels ils paſſent la trame, ſont environ à trois lignes de diſtance les uns des autres. Sur les bordures ſont des broderies de deſſeins biſarres, & dont les figures ſont nuancées de diverſes couleurs. Mais le grand luxe dans les habits, eſt de les décorer de peaux de chiens, coupées par bandes, & couſues de diſtance en diſtance. Cette économie de fourure, annonce que les chiens, qui ſont les ſeuls quadrupèdes du pays, n'y ſont pas même communs. Pour ſuppléer à cet ornement, auquel ils attachent un grand prix, ils décorent leurs vêtemens de plumes de di-

verſes couleurs, & particulièrement de plumes rouges de perroquet.

Mais ce qui eſt peut-être oppoſé à l'uſage de toutes les contrées du monde, eſt que les femmes ſont ici plus négligées que les hommes dans leurs parures. Leurs cheveux, qu'elles portent très-courts, lors même qu'elles les laiſſent croître, ne ſont jamais relevés ſur le ſommet de la tête; & jamais elles ne les ornent de plumes. Leurs habits ne diffèrent de ceux des hommes, ni pour la matière ni pour la forme; mais elles ne quittent guère la ſeconde piece de leur vêtement, qui les couvre de la ceinture en bas. Si cela leur arrive lorſqu'elles vont ramaſſer des huîtres, elles prennent bien garde de n'être pas apperçues des hommes. La chaſte Diane ne parut pas plus confuſe aux yeux d'Actéon, qui la ſurprit nue, au milieu de ſes Nymphes, que le furent quelques-unes de ces Indiennes, que les

Anglois trouvèrent nues de la ceinture aux pieds, dans la baie de Tolaga, occupées à amaſſer des coquillages.

Les deux ſexes ſe percent les oreilles, & à force de les étendre, les trous deviennent aſſez grands pour y paſſer au moins le doigt. Ils y portent divers ornemens, tels que des petits morceaux d'étoffe, des os de gros oiſeaux, des petites figures de pierre ou de bois; ils mettoient les clous qu'ils recevoient des Anglois, & tout ce qu'il étoit poſſible d'y pouvoir attacher.

Les femmes paſſent quelquefois à travers leurs oreilles, du duvet d'albetros, qui a l'éclat & la blancheur de la neige, & qu'elles étendent devant & derrière en une touffe de la groſſeur du poing environ; ce qui ne leur meſſied pas. Elles portent des bracelets faits d'os d'oiſeaux, de coquillages & des différentes matières qu'elles peuvent percer & enfiler dans des cordons.

Les uns & les autres portent au cou

en forme de colier, des petites pierres de talc, ſur leſquelles ſont gravées des demi-figures humaines; mais dans un goût groteſque. Quelques-uns ſe percent la cloiſon du nez, & paſſent à travers une plume, qui débordant ſur chaque joue, fait l'ornement le plus comique dont on ſe ſoit jamais aviſé.

LEURS maiſons ſont ce qu'ils paroiſſent faire avec le moins d'art. Elles ne ſont guère plus conſidérables que des chenils. Rarement elles ont plus de dix-huit ou vingt pieds de long, ſur huit ou dix de large, & cinq ou ſix de haut. Les bois de charpente ſont très-menus. Les interſtices des murs & du toît ſont remplis de foin, ce qui eſt aſſez proprement fait. Quelques-unes ſont, dans l'intérieur, recouvertes d'écorce d'arbre. Le toît a deux côtés, inclinés l'un vers l'autre en faîtière, comme les toîts de nos granges. La porte, qui eſt à un bout, eſt ſi baſſe, que

pour y entrer, il faut ſe traîner ſur ſes genoux & ſur ſes mains.

PRÈS de cette porte eſt une ouverture de forme quarrée, pratiquée dans le mur, & à deux fins ; car elle ſert de fenêtre & de cheminée : le foyer, qui eſt de ce même côté, & près du centre du mur, eſt renfermé dans un trou quarré, & environné de bois ou de pierre.

DANS l'endroit de la maiſon le plus apparent, & c'eſt généralement près de la porte, eſt une planche ſur laquelle ſont quelques gravures en bas-reliefs. Cette groſſière ſculpture eſt à leurs yeux, d'un grand prix, & ils en font le même cas, que nous faiſons de nos tableaux. Le plancher, le long de l'intérieur des murs, eſt recouvert de paille : c'eſt le lit de la famille.

ON ſe doute bien que l'ameublement doit répondre à la ſimplicité de l'édifice. Auſſi cet article n'eſt-il pas conſidérable. Les corbeilles qui renferment les proviſions, les calebaces

pour conſerver l'eau fraîche, les maillets pour battre leurs racines de fougère, ſont en dehors de la caſe ; en dedans eſt une caiſſe où ils mettent leurs étoffes, quelques outils groſſiers, leurs armes & des plumes, qui ſervent à orner leurs cheveux.

Les principaux, qui ſont obligés de repréſenter, de tenir un plus grand état & d'avoir par conſéquent un domeſtique plus nombreux, ont trois ou quatre maiſons renfermées dans une enceinte fermée par une paliſſade de dix ou douze pieds de haut, & dont les interſtices ſont remplis de foin.

Ces peuples, qui dans leurs maiſons, ſemblent n'avoir en vue que de ſe défendre des inclémences du tems, s'y expoſent avec la plus grande indifférence dans les courſes qu'ils font pour ſe procurer des proviſions de poiſſon & de racines. Quelquefois ſeulement ils dreſſent un hangard du côté oppoſé au vent ; & le plus ſouvent, négligeant

cette précaution, ils dorment avec leurs femmes & leurs enfans ſous des arbriſſeaux, à côté de leurs armes.

La tribu qui ſe trouvoit à la baie de Mercure, à la deſcente des Anglois, & qui, comme on l'a dit, ſe montoit à quarante ou cinquante perſonnes, ne conſtruiſit jamais le moindre couvert pour ſe défendre des injures de l'air durant la nuit, quoique dans ce même-tems il y eut de fréquentes pluies.

Les végétaux & le poiſſon ſont, comme on l'a obſervé, leur principale nourriture. Les végétaux, qui leur tiennent lieu de pain, ſont des racines de fougère, qui croiſſent ſur les montagnes. Dans les jours de réjouiſſance, on voit ſur leurs tables des pingouins, des albetros & quelques autres oiſeaux.

N'ayant point de vaiſſeaux propres à faire bouillir de l'eau, toute leur cuiſine ſe réduit à rôtir leurs viandes, ou à les faire cuire dans un four ſouterrein, à la manière des Otahitiens.

SUR les côtes ſeptentrionales de l'Iſle, les terres ſont cultivées ; on y voit diverſes plantations d'iniams, de patates douces, de coccos ; mais on n'apperçoit rien de ſemblable dans le Sud. Les habitans de cette partie de l'Iſle ſont réduits à ſubſiſter de racines de fougère & de poiſſon ; il faut en excepter les grandes fêtes : car dans ces jours de réjouiſſance, ils mettent des chiens au four & des oiſeaux à la broche, ou du moins, quelques-uns de leurs compatriotes tués dans une bataille.

LEUR boiſſon ordinaire & unique, eſt l'eau. Ils ont le bonheur d'ignorer l'uſage des liqueurs fortes.

SI l'intempérance & l'oiſiveté ſont, comme il eſt vraiſemblable, les cauſes de toutes maladies critiques & chroniques, il n'eſt pas ſurprenant que ces peuples, ſobres & toujours actifs, jouiſſent d'une ſanté parfaite & inaltérable. « Il ne nous eſt pas arrivé, dit M. Cook, dans les différentes viſites

que nous leur avons faites, de rencontrer une ſeule perſonne infirme. Dans le nombre de ceux que nous avons pu voir nuds, jamais nous n'avons obſervé la plus légère éruption ſur la peau, ni aucune marque cauſée par des éruptions. Ceux qu'à quelques taches ſur la peau, nous avions pris pour des lépreux ou des ſcorbutiques, étoient très-ſains, comme nous le vérifiâmes; & ces taches avoient été occaſionnées par l'écume de la mer, qui en ſe ſéchant, avoit laiſſé ſur la peau, des ſels en poudre très-fine ».

« Une autre preuve de ſanté eſt la promptitude avec laquelle leurs bleſſures ſe cicatriſent. Lorſque nous vîmes l'Indien qui avoit reçu une balle dans le bras, ſa bleſſure paroiſſoit être dans un état ſi voiſin de la guériſon, que ſi je n'euſſes pas ſu qu'on n'y avoit mis aucun appareil, j'aurois fait d'exactes recherches ſur les vulnéraires & l'art chirurgical de la contrée ».

MAIS une dernière preuve que ces Insulaires sont exempts des infirmités qui troublent notre vie, est l'heureuse vieillesse à laquelle ils parviennent. Dans un âge avancé, ils deviennent chauves, & perdent leurs dents, sans montrer aucun autre signe de décrépitude, & lorsqu'ils n'ont plus la vigueur de la jeunesse, ils en ont encore la vivacité & l'enjouement.

## CHAPITRE IX.

*De la Marine, de la Culture des terres, des Armes, du Gouvernement, de la Religion, &c. des habitans de la nouvelle Zélande ; doute ſur l'exiſtence d'un Continent méridional.*

C'EST dans la conſtruction de leurs pirogues que les nouveaux Zélandois font particulièrement preuve de génie. Ces pirogues ſont longues, étroites & aſſez reſſemblantes aux bateaux que la Nouvelle-Angleterre envoie à la pêche de la baleine. Les plus grandes ſont deſtinées à être armées en guerre, & elles contiennent de quarante à quatre-vingt & même juſqu'à cent combattans. Celle que M. Cook meſura à Tologa avoit ſoixante-huit pieds & demi de long, cinq de large & trois & demi de haut. Ses fonds étoient fins, taillés en coin,

& formés ſur la longueur de trois pieces de bois de 1 ½ ou 2 pouces d'épaiſſeur, creuſées ſur le dehors & attachées enſemble par de fortes lieures. Chaque côté du bâtiment, étoit formé d'une ſeule planche entière, de ſoixante-trois pieds de longueur, haute de dix ou douze pouces, & d'environ un pouce trois lignes d'épaiſſeur : ces côtés étoient proprement travaillés & liés aux pieces du fond avec beaucoup d'adreſſe & de ſolidité. Un nombre conſidérable de traverſes étoient poſées d'un plat-bord à l'autre : elles y étoient fortement amarées de chaque côté, comme devant faire la liaiſon principale de toutes les parties de la barque. L'éperon ſailloit de cinq ou ſix pieds hors du bâtiment & s'élevoit de quatre pieds & demi. L'ornement de l'arrière étoit fixé ſur l'extrémité de la barque, comme l'étembord d'un vaiſſeau l'eſt ſur ſa quille. Il avoit deux pieds de longueur, un pouce & demi d'épaiſſeur, & s'élevoit d'environ dix-ſept pieds.

TOUTES leurs pirogues, à l'exception de quelques-unes faites d'un ſeul tronc d'arbre creuſé au feu, ſont conſtruites ſur ce plan. Il y en a peu qui ayent moins de vingt pieds de longueur. Quelques-unes des plus petites ſont à balancier; elles ſont quelquefois accouplées; mais cela n'eſt pas commun. Les bas-reliefs de l'avant & de l'arrière des pirogues, d'une moyenne grandeur, conſiſtent en figures humaines, dont la tête eſt d'une laideur monſtrueuſe. Mais celles qu'ils arment en guerre, ſont magnifiquement décorées.

LEURS pagaies ſont petites, légères & proprement faites. La palme eſt d'une forme ovale, ou plutôt de la forme d'une grande feuille. Son extrémité eſt en pointe, ſa plus grande largeur eſt dans le milieu, & elle diminue enſuite graduellement dans le manche. Toute ſa longueur eſt d'environ ſix pieds, dont le manche en a quatre & la palme deux. A l'aide de ces ra-

mes, ils paroiſſent voler ſur les eaux.

MAIS rien n'eſt ſi miſérable que de voir manœuvrer leurs pirogues à la voile. Ils ne ſavent guère marcher autrement que vent en poupe. La voilure de filet ou de natte eſt tèndue entre deux perches, fixée verticalement ſur chacun des plats-bords, & qui ſervent, à la fois, de mâts & de vergues. Deux cordages, qui font la fonction d'écoutes, ſont attachés au-deſſus du ſommet de chaque perche. Deux hommes aſſis ſur l'arrière, ayant chacun une pagaie en main, gouvernent ces pirogues, groſſièrement appareillées.

TOUS leurs grands ouvrages s'exécutent avec l'herminette, la hache & le ciſeau, qui leur ſert encore de tarrière. N'ayant aucune connoiſſance des métaux, leurs herminettes & leurs haches ſont faites d'une pierre noire très-dure, ou de talc verd. Leurs ciſeaux ſont faits d'os humains, ou de petits

fragmens de jaſpe. Ils eſtiment leurs haches au-deſſus de tout ce qu'ils poſsèdent. Ils emploient à finir les ouvrages les plus précieux, de petits outils de jaſpe, qu'ils jettent dès qu'ils ſont émouſſés. Il eſt probable qu'ils parviennent à rendre tranchantes leurs haches, ainſi que leurs armes, en réduiſant quelques morceaux de jaſpe en une poudre, dont ils ſe ſervent pour aiguiſer deux pieces l'une contre l'autre.

Leurs filets, particulièrement leurs ſeines, ſont d'une prodigieuſe étendue. Une pareille ſeine ne peut être que l'ouvrage de tout un bourg, & c'eſt probablement auſſi une propriété commune. On connoît déjà leurs autres filets d'une forme circulaire. Leurs hameçons ſont faits d'os ou de coquilles, & généralement aſſez mal travaillés. Les corbeilles où ils mettent le poiſſon, ſont de forme & de grandeur différentes, l'oſier eſt employé à faire ces corbeilles.

Ces peuples entendent très-bien la culture de la terre, qu'ils rendent auſſi meuble que peuvent le faire nos jardiniers. Les racines ſont placées ſur de petites monticules régulièrement alignées en quinquonce. L'inſtrument qui leur ſert de bêche & de charrue, n'eſt autre choſe qu'un pieu long, étroit, & tranchant par le bout, avec un autre petit morceau de bois qui le traverſe à quelque diſtance du tranchant, pour pouvoir preſſer deſſus avec le pied. Cet inſtrument de trois pouces de largeur, ſert à retourner un champ de ſix ou ſept âcres d'étendue. Il eſt vrai que le ſol étant léger & ſablonneux, fait peu de réſiſtance.

La culture des terres, les fabriques & les arts paiſibles ſont mieux connus & plus pratiqués dans la partie ſeptentrionale de cette contrée: car dans le Sud, à peine en voit-on quelque apparence: mais l'art de la guerre fleurit également ſur toute la côte.

Leurs

LEURS armes ſont très-variées & toutes très-meurtrières. Les principales ſont la lance, le dard, & le caſſe-tête.

LA lance a quatorze ou quinze pieds de longueur : les deux bouts ſont pointus & quelquefois armés d'os. Ils manient cette arme avec une merveilleuſe adreſſe ; ils la ſaiſiſſent par le milieu, de manière que la partie de derrière balançant celle de devant, il eſt très-difficile d'en parer le coup.

ON a déjà fait ſuffiſamment connoître leurs autres armes. On eſt étonné que l'arc & la fronde ſoient inconnus à ces peuples naturellement belliqueux. Ils lancent à la main, les dards & les pierres ; mais ils n'en font guère uſage que pour défendre leurs forts contre les aſſiégeans. Sur mer ou ſur terre, ils combattent ordinairement corps à corps, ce qui rend leurs batailles très-meurtrières. Le caſſe-tête paroît être l'arme de préférence dans les combats ; il eſt alors attaché autour du poignet

par un fort cordon, de peur qu'on ne le leur enlève. Ils le portent ordinairement à leur ceinture, comme un ornement militaire : il fait même partie de leur habillement, comme le poignard chez les Asiatiques, & l'épée parmi les Européens.

L'USAGE des armes défensives leur est inconnu. Les Chefs portent un bâton de commandement, qui est ordinairement une côte de baleine. Cette côte, blanche comme la neige, est ornée de gravure, de poils de chien & de plumes. Ceux à qui cette marque de distinction est déférée, sont des hommes d'un certain âge, & qui ont le corps tout couvert de l'amoco.

SUR les pirogues armées en guerre, on voit un ou plusieurs de ces Commandans, suivant le nombre des combattans. « Ces pirogues, dit M. Cook, s'arrêtoient à une encablure de notre vaisseau : les Chefs, alors, se levant de leur place, revêtoient un habit de céré-

monie, qui eſt généralement de peau de chien, & tenant haut leur bâton de commandement, ils dirigoient les autres, ſur ce qu'ils devoient faire. Quand ils étoient hors de la portée d'une lance ou d'une pierre, ils n'imaginoient pas que nous puſſions les atteindre avec nos armes, & ils nous défioient généralement dans les mêmes termes : *Haromai, karomai, harre uta a patoo-patoo oge.* « Oſez nous ſuivre à terre & nous vous tuerons tous avec nos caſſe-têtes ». En prononçant ces menaces, ils s'approchoient inſenſiblement du vaiſſeau : ils répondoient par intervalle, aux queſtions qu'on leur faiſoit, & par intervalle, ils renouvelloient leur défi, juſqu'à ce qu'encouragés par notre timidité apparente, ils entonnaſſent leurs chants guerriers, en commençant à danſer, ce qui étoit le prélude de l'attaque qui devoit ſuivre, & qui quelquefois, ſe terminoit par une grêle de pierres, ſatisfaits de nous

avoir fait une insulte dont nous n'osions tirer vengeance ».

RIEN au monde n'est plus comique que leur danse guerrière. Ce sont des mouvemens violens, des contorsions hideuses & des grimaces épouventables. Tout en chantant, ils tirent la langue d'un pied, roulent leurs yeux de manière à laisser voir un cercle de blanc autour de l'iris, & se déforment le visage d'une façon propre à glacer d'effroi leurs ennemis : en même-tems ils branlent leurs lances, agitent leurs dards, & fendent l'air avec leurs casse-têtes.

CETTE danse, non moins horrible qu'originale, est toujours accompagnée d'un chant, qui est vraiment sauvage, sans être désagréable : chaque strophe se termine par un soupir haut & profond qu'ils poussent ensemble & en mesure. La danse, dont tous les mouvemens sont violens, rapides, demande, dans l'exécution, une force &

une ſoupleſſe qu'on ne voit pas ſans admiration.

Ils n'ont point d'inſtrument de muſique; mais des trompettes guerrières de deux eſpeces : l'une eſt la conque, qu'on nomme *la trompe de Triton.* Elle rend un ſon à peu-près ſemblable à celui qu'on pourroit faire en ſoufflant dans une corne de vache; l'autre eſt un tuyau de bois, de deux pieds environ, de longueur, & extrêmement applati dans le milieu de ſa convexité. Le ſon qu'elle produit eſt rauque & lugubre. On pourroit en compter un troiſiéme : c'eſt un ſifflet qu'ils portent d'ordinaire au coup, & qui n'eſt qu'un petit morceau de bois creuſé, ouvert à chaque bout, & qui a deux autres trous dans ſa longueur. Mais ils ſont bien perſuadés que ces inſtrumens n'ont rien de muſical, auſſi n'eſſaient-ils jamais d'en tirer des ſons meſurés.

On a déjà fait connoître leurs forteresſes, qu'ils nomment *Hippa.* Les peu-

ples ſont leur réſidence ordinaire dans ces hippas, depuis la baie de l'Abondance, juſqu'au canal de la Reine Charlotte; mais on ne voit point de ces bourgs fortifiés dans les environs de la baie de Pauvreté, de Hawks, de Tegadao, de Tologa; on n'apperçoit que quelques maiſons diſperſées, & ſur les hauteurs quelques échaffauds, fournis d'armes de traits, où ils ſe retirent dans une dernière extrémité, pour combattre avec plus d'avantage.

Les forts mêmes ne peuvent guère ſervir qu'à repouſſer un ennemi dont l'attaque a été bruſque & inopinée; mais il ſeroit impoſſible d'y ſoutenir un ſiége. Les proviſions de racines & de poiſſon ſec qu'on y voit, ne peuvent être réſervées que pour des ſaiſons de diſette, qui arrivent pluſieurs fois dans l'année : d'ailleurs, tandis que l'ennemi rôde dans les environs, on peut bien puiſer de l'eau dans les ſources voiſines; mais la pêche & la recolte

des racines deviennent impraticables.

SUR toute cette partie de la côte, les peuples ſemblent vivre dans un état de ſécurité, & ſe prévaloir de leur avantage: leurs plantations ſont plus nombreuſes, leurs pirogues mieux décorées; & l'art de la gravure & des fabriques y eſt porté plus loin. C'eſt auſſi le territoire le plus peuplé. Ils doivent, ſans doute, cette apparence de paix & d'abondance à leur réunion ſous un ſeul Chef ou Roi. « Car les habitans de toute cette côte, obſerve M. Cook, ſe reconnoiſſent ſujets d'un Souverain qu'ils nomment *Teratu* ».

« C'EST avec un vif regret, pourſuit M. Cook, que nous nous vîmes obligés de quitter cette Iſle, ſans connoître autrement ce Prince que de nom. Sa domination s'étend au Nord & à l'Oueſt, ſur environ quatre-vingt lieues de l'Iſle. Mais nous n'avons pas ſu juſqu'où s'étendoient les limites de ſon Empire à l'Oueſt. Dans la baie de Mercure,

ſon autorité n'y eſt plus reconnue ».

« DANS les domaines de Teratu, nous vîmes pluſieurs Chefs ſubordonnés, qui paroiſſoient jouir d'une haute conſidération, & qui probablement, adminiſtroient la juſtice. Ces Magiſtratures ſont-elles amovibles, ou à vie ? C'eſt ce dont nous ne fûmes pas informés ».

LES petites ſociétés ou les tribus de la contrée méridionale paroiſſent avoir pluſieurs choſes en commun, particulièrement leurs étoffes & leurs filets. Les deux ſexes mangent enſemble. Les hommes cultivent la terre, font les filets, vont à la chaſſe des oiſeaux & à la pêche ; & les femmes font la recolte des racines, ramaſſent les huîtres & les autres coquillages, préparent les repas, & fabriquent les étoffes.

« TOUT ce que nous avons appris de leur religion, dit M. Cook, c'eſt qu'ils reconnoiſſent des Êtres ſupérieurs dont l'un eſt l'Être ſuprême, & les

autres lui ſont ſubordonnés. Leur tradition ſur l'origine du monde & la formation de l'homme, eſt à peu-près la même que celle des Otahitiens. Tupia qui eût avec leurs Prêtres quelques converſations ſur ces matières théologiques, parut avoir des connoiſſances bien plus profondes; & par-tout où il voulut diſcourir de religion avec leurs Prêtres, il étoit bientôt environné d'une foule de peuple. Ils admiroient ſa vaſte érudition; tous l'écoutoient dans un profond ſilence & avec un ſaint reſpect ».

« Il nous fut impoſſible d'être exactement informés de l'eſpece d'hommage qu'ils rendent à leurs Divinités. Nous ne vîmes aucun lieu conſacré au culte public; nous apperçûmes ſeulement près d'une plantation de patates, une petite enceinte de figure quarrée; dans le milieu étoient dreſſés quelques pieux façonnnés comme ceux qui leur ſervent de bêche, & auxquels on avoit

ſuſpendu une corbeille de racine de fougère ; nous apprîmes que c'étoit une offrande que le propriétaire avoit faite aux Dieux pour ſe les rendre propices, dans l'eſpérance d'en obtenir une recolte abondante ».

« AU ſujet des obſéques, il nous ſeroit impoſſible de rien affirmer : les récits que nous en ont faits les naturels, ſemblent ſe contredire. Dans les parties ſeptentrionales, ils nous dirent qu'ils enterroient leurs morts, & dans les méridionales, qu'ils les jettoient dans la mer, après les avoir liés à une pierre. Ce qu'il y a de certain, c'eſt que nous ne vîmes aucune foſſe, & qu'ils ne parloient des morts qu'avec une apparence de myſtère ».

« MAIS quels que puiſſent être les ſépulchres, les vivans ſont eux-mêmes des monumens qui rappellent la mémoire des morts. Il en eſt peu dans l'un & l'autre ſexe qui n'aient le corps cicatriſé : ces cicatrices annon-

cent les bleſſures qu'ils ſe ſont faites, comme une marque de leurs regrets d'avoir perdu un parent ou un ami. Nous avons vu de ces bleſſures ſi récentes, que le ſang en ruiſſeloit encore; c'étoit là une preuve de la mort de quelques-uns d'entr'eux; & il eſt fort extraordinaire qu'aucune cérémonie funèbre ne ſoit jamais parvenue à notre connoiſſance. A l'égard de la croix que nous remarquâmes près du canal de la Reine Charlotte, nous n'en pûmes tirer aucun éclairciſſement des naturels, qui ſe contentèrent de nous dire d'un air myſtérieux, que c'étoit le monument d'un mort ».

UNE remarque importante & qui jette dans le plus grand étonnement, c'eſt que la langue des habitans de la nouvelle Zélande eſt, à quelques différences près, la même que celle d'Otahiti & des Iſles de la Société. Il y a même plus de reſſemblance & d'analogie, entre ces deux langues qu'on n'en rencontre entre cel-

les de quelques provinces d'Angleterre. Si l'on fait d'ailleurs attention qu'il n'y a aucun rapport entre nos idées & les ſons que nous employons pour les rendre ſenſibles & les communiquer à ceux dont nous voulons être entendus; & qu'il eſt de la plus grande évidence que les ſuggeſtions de la nature, bien moins encore celles de la raiſon, n'ont pu porter des peuples diſtincts, ſéparés, n'ayant entr'eux aucune relation, à fixer la même ſignification aux mêmes ſons, & à y attacher préciſément la même idée comme le moyen de leur liaiſon mutelle; on ſera forcé d'en conclure que ces peuples ont une origine commune.

Les uns & les autres ont une tradition, que leurs ancêtres avoient autrefois habité une autre contrée; & conformément à la tradition de ces deux peuples, le nom de cette contrée eſt *Heawije*. Mais dans la ſuppoſition que ces peuples ſoient originairement par-

tis d'une même contrée pour venir peupler ces Iſles; à des diſtances ſi éloignés, il reſteroit encore à ſçavoir quelle étoit cette primitive contrée ? « Notre opinion, dit M. Cook, eſt que ces peuplés ne ſont point venus de l'Amérique qui eſt à l'Eſt; & à moins qu'on n'imagine qu'il y ait au Sud un continent à une latitude modérée, il s'enſuivra qu'ils ſont venus de l'Oueſt».

« MAIS juſqu'à préſent, notre navigation n'a pas été favorable à l'opinion qui admet un continent méridional; elle a démontré qu'au moins les trois quarts d'une étendue qu'on avoit regardée comme terre ferme, étoient occupés par les eaux. Les principaux navigateurs dont on a fait valoir l'autorité en cette occaſion, ſont Taſman, Juan Fernandès, Lhermite, Quiros & Roggewin; mais il eſt démontré par la route qu'a ſuivie l'Endeavour que les terres apperçues par ces marins célébres, & qu'on a gratuitement ſuppo-

ſées faire partie d'un même continent, ne ſont que quelques Iſles diſperſées dans l'immenſité de la mer pacifique. Elle a de même ruiné toutes les raiſons alléguées en preuve d'un continent auſtral pour conſerver l'équilibre entre les deux hémiſphères ; car ſi cette prétention étoit fondée, il faudroit convenir d'après l'étendue de mer que nous avons déja parcourue, que l'hémiſphère auſtral eſt beaucoup trop léger. Lorſqu'ayant doublé le cap Horn, nous courûmes au Nord ; arrivés par les quarante degrés de latitude auſtrale, nous nous trouvions par les cent dix degrés de longitude à l'Oueſt du méridien de Greenwich ; & lorſque nous reprîmes notre route au Sud après avoir quitté Ulitea, parvenus par la même latitude quarante degrés, notre longitude étoit de cent quarante-cinq degrés ; la différence eſt de trente-cinq. Quand nous arrivâmes par la latitude de trente degrés, la différence de longitude entre les

deux routes fut de vingt-un; mais, comme à la ſeule inſpection d'une carte, on découvre entre les tropiques un vaſte eſpace qui n'a jamais été reconnu par aucun navigateur, on pourroit croire que le continent auſtral peut à travers ces parages s'avancer juſques vers l'équateur : je vais donc expoſer mes raiſons pour croire qu'il n'y a aucune pointe ou cap d'un continent méridional au Nord du quarantième parallèle de l'hémiſphère auſtral ».

« Il eſt hors de toute vraiſemblance, malgré ce qu'a allegué M. Dalrymple à l'égard de Quiros, que ce navigateur ait vu au Sud de deux Iſles, qu'il découvrît entre les vingt-cinq & vingt-ſix degrés de latitude auſtrale, & que je ſuppoſe être entre les cent trente & les cent quarante degrés de longitude à l'Oueſt du méridien de Greenwich; il eſt dis-je contre toute apparence qu'il y ait apperçu les marques d'un continent, ni quelqu'autre choſe qui

dans ſon opinion fut le ſigne indubitable d'une pareille terre. S'il eût eu cette conviction, il auroit certainement fait voile au Sud pour chercher ce continent, & s'il l'eût cherché, dans la ſuppoſition que les ſignes fuſſent indubitables, il l'auroit reconnu : la découverte d'un continent méridional étoit l'unique objet de ſon voyage : & il paroît que perſonne au monde n'avoit cette découverte plus à cœur ; ſi donc il fut par la latitude de vingt-ſix degrés Sud, & par la longitude de cent quarante-ſix degrès à l'Oueſt de Greenwich, où les Iſles qu'il apperçut ſont placées par M. Dalrymple, on peut hardiment en inférer qu'aucune partie d'un continent auſtral ne s'étend à cette latitude ».

Il paroîtra, je crois, d'une égale évidence d'après la relation du voyage de Roggewin, qu'entre les longitudes de cent trente & de cent cinquante degrés à l'Oueſt du méridien de Greenwich, il n'y a aucun continent au Nord

de

de trente-cinq degrés de latitude Sud. M. Pingré, dans le Mémoire qu'il a publié sur le passage de Vénus, a inséré un extrait du voyage de Roggewin, & une carte de la mer du Sud. Il suppose dans ce Mémoire, que ce navigateur ayant quitté l'Isle de Pâques, qu'il place par la latitude de ving-huit degrés trente minutes Sud, & par la longitude de deux cens cinquante-quatre degrés, à compter du premier méridien, fit voile au Sud-Oueſt jusques par les trente-quatre degrés Sud, & ensuite à l'Oueſt-Nord-Oueſt. Si ce fut là sa route, il est démontré qu'il n'y a point de continent au Nord de trente-cinq degrés Sud ».

« S'il faut en croire M. Dalrymple, ce navigateur suivit une autre route; il pense que de l'Isle de Pâques, il fit voile au Nord-Oueſt, prenant ensuite une route peu différente de celle que le Maire avoit faite; mais il est peu probable qu'un homme qui sur sa demande

eſt envoyé à la recherche d'un continent auſtral, ait pris une route où d'après le Maire, il étoit aſſuré de ne pas le rencontrer. Il faut néanmoins convenir qu'il n'eſt pas aiſé d'aſſigner la route qu'a ſuivie Roggewin, parce que dans la relation qui fut publiée de ce voyage on n'y fait mention ni des latitudes ni des longitudes ».

« J'AVOUE, pour mon compte, que dans la mer du Sud, je n'ai trouvé ſur ma route à l'Oueſt, au Nord, & au Sud, aucun ſigne qui annonçât l'exiſtence d'un continent. J'ai bien vu fréquemment de nombreuſes compagnies d'oiſeaux; mais ils ne différoient pas de ceux qu'on rencontre à la plus grande diſtance des terres : j'ai apperçu des goëmons & toutes ces mauvaiſes herbes qui croiſſent ſur les rochers; & je n'en ai pas inféré le voiſinage des terres; parce que c'eſt un fait que des pois, qu'on appelle *œil de bœuf*, & qu'on ſait ne croître qu'aux Indes occiden-

tales, ſont jettés annuellement ſur la côte d'Irlande, qui en eſt éloignée au moins de douze cens lieues ».

« Je crois avoir prouvé qu'il n'y a point de continent au Nord du quarantième parallèle de l'hémiſphère méridional. Je ne puis rien affirmer ſur ce qui eſt plus au Sud; ce voyage a donc ſervi à réduire la poſſibilité du ſite d'un continent, dans cet hémiſphère, au Nord de quarante degrés, à un ſi petit eſpace, qu'il n'y a pas lieu de croire qu'il reſte encore long-tems inconnu. Les voyages qu'on entreprendra pour réſoudre abſolument la queſtion d'un continent auſtral, procureront toujours l'avantage de découvrir un grand nombre d'Iſles entre les Tropiques, qui n'ont jamais été viſitées par les Européens. Tupia nous a fait la deſcription de plus de cent trente Iſles qui nous ſont inconnues, & de ſa propre main, il en a tracé environ ſoixante & quatorze ſur une carte ».

## CHAPITRE X.

*Deſcente ſur la côte orientale de la nouvelle Hollande ; incidens qui y ſont arrivés ; deſcription de la contrée & de ſes habitans.*

APRÈS une circon-navigation de ſix mois autour de nouvelle Zélande, M. Cook prenant ſon point de départ du cap Farewell, ſitué par les quarante degrés trente-trois minutes de latitude auſtrale, & par les cent quatre-vingt-onze degrés quarante-une minutes de longitude, fit voile à l'Oueſt, dans le deſſein d'attérir ſur la côte orientale de la nouvelle Hollande, dont il eut connoiſſance le 19 Avril 1770.

LA pointe la plus méridionale de la côte fut eſtimée être par la latitude auſtrale de trente-ſept degrés cinquante-huit minutes, & par la longitude de

cent ſoixante-ſix degrés trentre-quatre minutes. Elle fut appellée la pointe Hicks, du nom du premier Lieutenant qui l'avoit apperçue, à la diſtance de cinq ou ſix lieues.

DE la pointe Hicks, la côte court d'un côté au Sud-Oueſt & de l'autre au Nord-Eſt ou plutôt à l'Eſt. M. Cook ne vit aucune terre au Sud de la Nouvelle Hollande, quoique le tems fut ſerein, & que par ſa longitude comparée avec celle de Taſman, telle que l'a donnée Rembrantſe dans les extraits du journal de Taſman, la terre de Vandiemen eût dû ſe montrer au Sud. « Je n'aſſurerai pas, dit-il, que ces deux terres ſe joignent; mais j'ai eu lieu de le conjecturer par la chûte ſubite de la mer dès que le vent fut un peu calmé ».

« ÉTANT par la latitude de trente-ſept degrés cinquante minutes Sud, & par cent ſoixante-ſept degrés douze minutes de longitude, les extrémités de la terre s'étendoient du Nord-Oueſt à

l'Eſt-Nord-Eſt, & je vis une pointe remarquable qui nous reſtoit au Nord vingt degrés à l'Eſt à la diſtance d'environ quatre lieues. Cette pointe s'élève en un mondrain de figure ronde ; je la nommai la *pointe du Bélier*, toute la partie de la côte que nous avions vue, paroiſſoit être baſſe & unie : le rivage étoit couvert de ſable blanc, mais la contrée étoit boiſée & couverte de verdure ».

« VERS les ſix heures du ſoir nous étions à deux lieues d'une petite Iſle, voiſine d'une pointe du continent, à laquelle je donnai le nom de cap Howe. Il eſt encore remarquable par quelque mondrains du continent, qui n'en ſont pas éloignés, en ce que la terre court d'un côté au Sud-Oueſt & de l'autre au Nord ».

« COMME nous prolongions la côte à la diſtance de quatre lieues environ par un très-beau tems, nous avions une vue exacte de la terre, qui ſe montroit

ſous un aſpect très-agréable : elle eſt d'une hauteur modérée, heureuſement diverſifiée par l'inégalité du terrein, par des collines, des vallons de verdure, des pieces d'eau, & par des petites plaines généralement couvertes d'arbres. Les collines s'élèvent en pente douce juſqu'à leur cime. Pluſieurs fumées qui s'élèvoient de divers endroits nous annoncèrent qu'elle avoit ſes habitans ».

« Le 21, nous étions par le travers d'une haute montagne, dont le pied s'avance juſqu'au bord de la mer. Je lui donnai le nom de *cap Dromadaire*, à cauſe de ſa reſſemblance avec le dos de cet animal. Le rivage forme en cet endroit une pointe que j'appellai la *pointe du Dromadaire* ; au-deſſus eſt un mondrain pyramidal. Cette pointe eſt ſituée par les trente-ſix degrés dix-huit minutes de latitude auſtrale, & par les cent ſoixante-ſept degrés quarante-ſix minutes de longitude ».

« ARRIVÉ à midi par les trente-cinq degrés quarante-neuf minutes de latitude auſtrale, le cap Dromadaire nous reſtant au Sud trente degrés à l'Oueſt, diſtant de douze lieues, nous eûmes la vue d'une baie dans laquelle étoient trois ou quatre petites Iſles. Elle paroiſſoit fournir peu d'abri contre les vents du large ».

« A meſure que nous prolongions la côte on voyoit de nouvelles fumées s'élever le long du rivage. Vers les cinq heures du ſoir, nous nous trouvions par le travers d'une pointe de terre, dont la pente eſt ſi roide que je la nommai la *pointe Droite*. Nous rangeâmes enſuite le rivage de ſi près que nous diſtinguâmes pluſieurs Indiens ſur la plage: ils paroiſſoient être noirs. Le 22, nous eûmes la vue d'un pic remarquable par ſa reſſemblance avec un colombier, & par cette raiſon je l'appellai le *Colombier*. Dans ce même tems une petite Iſle baſſe, nous reſtoit dans le Nord-

Oueſt, à la diſtance de deux ou trois lieues. Cette petite Iſle touche preſque le rivage ».

« ENTRE le cap Dromadaire & le Colombier, nous apperçûmes de hautes montagnes, qui à l'exception de deux, ſont toutes couronnées d'arbres : les deux autres ſont très-remarquables : leur cime eſt une plaine unie, défendue tout autour par des rochers eſcarpés. La contrée eſt preſque par-tout couverte de grands & magnifiques arbres».

« UNE pointe dont nous eûmes connoiſſance le jour de la Saint-George, fut nommée le *cap George*. A deux lieues au Nord de ce cap le rivage ſemble former une baie, où l'on pourroit mouiller à l'abri des vents du Nord-Eſt. La pointe ſeptentrionale de cette baie, fut nommée à cauſe de ſa figure le *Long Nez*; & environ huit lieues plus au Nord eſt une autre pointe, que la couleur de la terre m'engagea à nommer la pointe Rouge; ſa latitude eſt par les trente-

quatre degrés vingt-neuf minutes Sud, & par cent ſoixante-huit degrés cinquante minutes de longitude. Au Nord-Oueſt de la pointe rouge, à quelque diſtance du rivage, on voit une colline dont la croupe eſt exactement ſemblable à la forme d'un chapeau ».

« PARVENU, le 27, par la latitude de trente-quatre degrés dix minutes, je fis mettre l'jole en mer pour tenter une deſcente. Nous vîmes dans ce même tems pluſieurs Indiens qui marchoient à grands pas le long du rivage; quatre d'entr'eux portoient de petites pirogues ſur leurs épaules : je penſai qu'ils alloient les lancer à l'eau pour arriver au vaiſſeau, mais je me trompai. Alors je m'embarquai dans l'jole avec MM. Banks, Solander, Tupia & quatre matelots : nous voguâmes du côté où les Indiens étoient aſſis ſur des rochers & paroiſſoient nous attendre; mais quand nous en fûmes à un quart de mille, ils ſe levèrent & fuirent précipitamment

dans les bois. Néanmoins nous réſolûmes de débarquer & d'avoir avec eux une entrevue; nous fûmes encore trompés dans notre attente; une lame énorme qui battoit toute la rive rendoit la deſcente impraticable ».

« Le 28, à la pointe du jour, nous découvrîmes une baie où, ſelon toute apparence, on devoit être à l'abri de tous les vents; je réſolus d'y mouiller: j'envoyai la chaloupe aux ordres du Maître pour en ſonder l'entrée, dont nous n'étions éloignés que d'environ un mille. Nous apperçûmes dix Indiens ſur le rivage, qui à notre approche quittèrent leur feu & ſe retirèrent ſur une petite éminence, d'où ils pouvoient obſerver tous nos mouvemens. Bientôt deux pirogues, ayant chacune deux hommes à bord, deſcendirent ſur le rivage au-deſſous de l'éminence, & les Indiens qui les montoient allèrent joindre leurs compagnons ».

« Les Indiens voyant approcher la

chaloupe, ſe retirèrent tous plus avant ſur la hauteur; un ſeul ſe cacha entre les rochers, près de l'endroit du débarquement. La chaloupe rangeant le rivage, la plupart des Indiens la ſuivirent à une certaine diſtance ».

« Le Maître m'informa à ſon retour que pluſieurs Indiens raſſemblés ſur le rivage à une anſe qui eſt un peu endedans de la baie, l'avoient invités à deſcendre par des ſignes & des paroles dont il n'avoit pas compris la ſignification, & qu'il les avoit tous vus armés de longues piques & de ſabres de bois ».

« Les Indiens qui n'avoient pas ſuivi la chaloupe, voyant le vaiſſeau s'approcher du rivage, firent pluſieurs geſtes menaçans & agitèrent leurs armes: de ce nombre il y en avoit particulièrement deux qui faiſoient une groteſque figure; leur viſage ſembloit être poudré à blanc, & le corps étoit peint de larges bandes de la même couleur,

qui traverſant obliquement la poitrine & le dos, avoient l'apparence des bandoulières de nos ſoldats : des bandes de la même eſpece étoient tracées autour des jambes & des cuiſſes. Ils étoient armés de ſabres de bois environ de deux pieds & demi de longueur, & ils ſembloient ſe parler avec beaucoup de chaleur ».

« NOUS entrâmes dans la baie, & nous y laiſsâmes tomber l'ancre ſur le côté du Sud par ſix braſſes d'eau, ayant la pointe méridionale de l'entrée au Sud-Eſt, & la pointe ſeptentrionale à l'Eſt. En y entrant, nous vîmes ſur l'une & l'autre pointe de la baie, quelques cabanes & pluſieurs familles d'Indiens. Sous la pointe méridionale, étoient quatre pirogues ayant chacune à bord un ſeul homme : ils étoient ſi occupés à ſuivre le poiſſon, qu'ils frappoient avec leurs lances, qu'ils n'apperçurent pas le vaiſſeau au moment de ſon paſſage ».

« L'ENDROIT où nous avions mouillé étoit vis-à-vis d'un petit hameau de ſix ou huit maiſons. Comme nous nous diſpoſions à mettre dehors la chaloupe, nous vîmes ſortir du bois une vieille femme ſuivie de trois enfans : elle portoit du bois de chauffage ; chacun de ſes enfans avoit auſſi ſon petit fardeau : lorſqu'elle fut près des maiſons, trois autres enfans plus jeunes que les premiers vinrent au-devant de la vieille : elle fixa pluſieurs fois ſes regards ſur le vaiſſeau ; mais elle ne marqua ni frayeur ni étonnement. L'inſtant d'après elle fit du feu ; & les quatre pirogues revinrent de la pêche ».

« CES hommes débarquèrent, hâlèrent à terre leurs pirogues, & ſe mirent à préparer leur dîner. Suivant toutes les apparences, nous ne leur cauſions pas de grandes inquiétudes ; à peine paroiſſoient-ils nous remarquer, quoique nous n'en fuſſions pas éloignés d'un demi-mille. Nous obſervâmes que

de tous les Indiens que nous avions vu ſur cette côte, il n'y en avoit pas un ſeul qui eût quelque apparence de vêtement; la vieille elle-même étoit nue, ſans ceinture, ſans une ſeule feuille pour couvrir les parties naturelles ».

« Nos bateaux étant armés, nous nous embarquâmes avec Tupia pour aller à terre; nous ramâmes vers l'endroit du rivage où nous voyions les Indiens, & nous commencions à croire qu'ayant fait ſi peu d'attention à l'arrivée du vaiſſeau dans leur baie, ils verroient notre deſcente avec la même indifférence; mais il en arriva autrement ».

« Dès que nous fûmes près du rivage, deux d'entr'eux vinrent pour s'oppoſer à notre débarquement & les autres prirent la fuite. Chacun de ces deux champions étoit armé d'une lance d'environ dix pieds de longueur, & d'un bâton court qu'ils paroiſſoient ma-

nier comme une machine propre à donner plus de jeu à leur lance. Ils nous adreſsèrent la parole d'un ton rauque & menaçant : leur langage avoit quelque choſe de dur & de barbare ; Tupia ne put en comprendre un ſeul mot ; ils branloient leurs lances & paroiſſoient réſolus d'empêcher la deſcente de tout leur pouvoir, quoiqu'ils ne fuſſent que deux & que nous fuſſions quarante ».

« Il eût été difficile de ne pas admirer leur courage. L'inégalité du nombre ne me permit pas de commencer par commettre des hoſtilités : j'ordonnai au bateau d'arrêter ; alors nous leur fîmes des ſignes d'amitié, & pour gagner leur bienveillance, je leur jettai des clous, des grains de raſſade & quelques autres colifichets, qu'ils ramaſsèrent, & dont ils parurent charmés. Je leur fis ſigne que nous avions beſoin d'eau, & j'employai tous les moyens dont je pus m'aviſer pour les convaincre que nous ne voulions pas leur nuire ».

« Ils

« ILS nous firent à leur tour quelques ſignes que je pris pour une invitation de deſcendre à terre ; mais nous voyant avancer, ils ſe préſentèrent pour s'oppoſer à notre débarquement. L'un étoit un jeune homme de dix-neuf ou vingt ans, l'autre paroiſſoit être d'un moyen âge. Ne pouvant vaincre autrement leur opiniâtreté, je tirai un coup de fuſil entr'eux. Au bruit du coup, le plus jeune laiſſa tomber un faiſceau de lances ſur le rocher ; mais revenant bientôt à lui-même, il s'en reſſaiſit ſur le champ. Nous ayant lancé une pierre, un coup de mouſquet chargé à dragées atteignit le plus âgé à la jambe : ſe ſentant bleſſé, il courut vers l'une des maiſons qui n'étoient éloignées que d'environ cinquante toiſes ».

« J'ESPÉRAI alors que toute conteſtation étoit finie, & nous débarquâmes ; mais nous avions à peine quitté le bateau, que nous le vîmes revenir avec une eſpece de bouclier pour ſe mettre

à l'abri de nos coups. Dès qu'il fut à portée, il fit voler ſur nous une lance & ſon camarade une autre : elles tombèrent à l'endroit où nous étions en plus grand nombre ; mais ne bleſsèrent perſonne. A la décharge d'un troiſième coup de fuſil, l'un d'eux jetta une autre lance, & à l'inſtant ils prirent la fuite ».

« Si nous les euſſions pourſuivis, peut-être aurions-nous pris l'un des deux ; mais, ſur le ſoupçon que leurs lances ne fuſſent empoiſonnées, je ne crus pas qu'il fût prudent de nous engager dans les bois ».

« Nous allâmes viſiter leurs maiſons, dans l'une deſquelles nous trouvâmes les enfans qui s'étoient cachés [illegible]ière un bouclier & quelques écorces : nous ne fîmes pas ſemblant de les appercevoir ; & en ſortant, nous laiſsâmes dans la maiſon quelques grains de raſſade, des rubans, quelques pieces d'étoffe & d'autres préſens, que nous préſumâmes

devoir nous procurer l'amitié des habitans à leur retour. Nous en emportâmes toutes les lances qui y étoient : elles varioient pour la longueur de ſix juſqu'à quinze pieds; toutes étoient armées d'os de poiſſon, & les arrêtes en étoient très-aigues. Nous obſervâmes qu'elles étoient imprégnées d'une ſubſtance viſqueuſe de couleur verdâtre; ce qui favoriſoit l'opinion qu'elles étoient empoiſonnées ».

« En ſe retirant dans le bois, ils laiſsèrent ſur le rivage leurs pirogues. La ſtructure en eſt de la plus grande ſimplicité; ce qui les compoſe eſt l'écorce dégagée d'un demi-tronc d'arbre nouée à chaque extrémité par des liens d'un bois blanchâtre & flexible, & ſéparée dans le milieu par des pieces de bois qui les traverſent. Ces frêles barques ont de douze à quinze pieds de longueur ».

« Nous fîmes enſuite des recherches pour trouver quelques ſources d'eau fraîche; mais ce fut inutilement; nous

ne découvrîmes d'autre eau douce que dans un trou qu'on avoit creuſé dans le ſable ».

« Nous étant rembarqués, nous déposâmes nos faiſceaux de lances à bord, & nous allâmes deſcendre ſur la pointe ſeptentrionale de la baie, où à notre arrivée nous avions vu un certain nombre d'Indiens ; mais elle étoit alors entièrement déſerte. Nous y trouvâmes de l'eau fraîche, qui tombant du haut des rochers formoient au bas pluſieurs étangs ; mais ils étoient ſitués de manière à ne pouvoir nous en procurer ſans difficulté pour notre uſage ».

« Je penſai qu'il y avoit encore plus d'avantage à creuſer des puits dans le ſable. Je débarquai le lendemain ſur la pointe méridionale avec des travailleurs ; mais ſur de plus exactes recherches, nous eûmes le bonheur de découvrir un petit ruiſſeau, dont l'eau étoit parfaite, & qui ſuffiſoit pour fournir à tous nos beſoins ».

« En retournant à la maiſon où nous avions vu les enfans, nous eûmes le chagrin de trouver qu'on n'avoit touché à aucune des choſes que nous y avions laiſſées la veille; & nous n'apperçûmes pas un ſeul Indien ».

« Après avoir débarqué nos pieces à l'eau, & placé une garde pour protéger les travailleurs, j'allai dans la chaloupe reconnoître la baie, & en prendre les ſondes. Dans cette excurſion, je vis pluſieurs Indiens, mais tous prirent la fuite à mon approche. Dans une place où je débarquai, je trouvai pluſieurs petits feux, ſur leſquels cuiſoient des moules fraîches; j'y vis auſſi quelques huîtres d'une largeur conſidérable ».

« Les travailleurs étant retournés à bord pour dîner, dix ou douze Indiens ſe rendirent dans cette place, conſidérèrent les pieces à l'eau avec une grande attention, ſans y toucher, & s'éloignèrent avec les pirogues qu'ils avoient laiſſées ſur le rivage ».

« LES travailleurs étant revenus à leur poste dans l'après-midi, seize ou dix-huit Indiens, tous armés, se montrèrent à cinquante toises environ de distance, où ils s'arrêtèrent : deux d'entr'eux s'avancèrent de quelques pas ; & M. Hiks qui commandoit le détachement alla à leur rencontre avec un second ; en approchant ils leur montrèrent quelques présens, & leur firent tous les signes d'amitié imaginables ; mais ces signes de bienveillance ne produisirent aucun effet ; car avant qu'ils pussent arriver à eux, ils se retirèrent, & il eût été inutile de les poursuivre ».

« LE soir j'allai avec MM. Bancks & Solander descendre dans une petite anse sablonneuse, sur la rive septentrionale de la baie, où en trois ou quatre coups de filet, nous prîmes plus de trois cens livres de poissons ».

« LE lendemain avant la naissance du jour, on entendit les cris des In-

diens qui étoient revenus dans les maiſons qu'ils avoient abandonnées. Dès que le jour parût on les vit marcher le long du rivage & l'inſtant d'après ils ſe retirèrent dans les bois, où à la diſtance d'environ un mille des bords de la mer, ils allumèrent pluſieurs feux ».

« Les travailleurs retournèrent à terre : & ceux qui devoient couper des herbes, s'étant un peu éloignés du gros de la troupe, apperçurent quinze ou ſeize Indiens qui s'avançoient ſur eux : tous étoient armés de bâton, qui reluiſoient comme des fuſils ; à leur approche, les faucheurs ſe retirèrent vers le détachement de la marine. Les Indiens, encouragés par cette apparence de fuite ſe mirent à les pourſuivre ; mais ils s'arrêtèrent à une certaine diſtance, & ayant pouſſé de grands cris, ils rentrèrent dans le bois. Le ſoir, ils répétèrent la même manœuvre. Je les ſuivis, moi-même le long du rivage pendant un tems conſidérable, ſans

pouvoir les engager à s'arrêter ».

« CE même jour, la hauteur méridienne du ſoleil obſervée un peu en dedans de l'entrée méridionale de la baie, donna pour le lieu de l'obſervation une latitude de trente-quatre degrés Sud. L'inclinaiſon de l'aiguille aimantée fut de onze degrès trois minutes vers l'Eſt »,

« LE jour ſuivant, qui étoit le premier de Mai, nous nous propoſâmes de faire une incurſion dans la contrée, dans le deſſein d'attirer quelques Indiens par de bonnes façons, & de les renvoyer à leurs amis avec des préſens; eſpérant que cette marque de nos paiſibles intentions ſuffiroit pour les engager à nous faire viſite & à entrer avec nous en quelque liaiſon. Nous partîmes convenablement équippés pour cette expédition »,

« NOUS viſitâmes d'abord les cabanes qui étoient près de l'aiguade, & où les Indiens ſe rendoient toutes les nuits,

Quoique nos petits préſens n'euſſent pas été emportés, nous en laiſsâmes de nouveaux d'un peu plus de valeur; tels que des étoffes, des miroirs, des peignes, & des grains de raſſade; de-là nous nous avançâmes dans la contrée. Elle eſt unie médiocrement, élevée, couverte de bois dont les clairières permettent à la vue de s'étendre & de découvrir une aſſez grande étendue de pays. La verdure, les plantes, les arbuſtes, qui croiſſent en une exceſſive abondance ſur toute la ſurface de cette terre, annoncent ſa fertilité ».

« Nous vîmes pluſieurs maiſons d'Indiens, & diverſes places où ils avoient paſſé la nuit couchés ſur l'herbe ſans aucun abri; mais nous ne vîmes qu'un ſeul habitant, qui, au moment qu'il nous apperçut, prit la fuite. Nous laiſsâmes par-tout des marques de notre bienfaiſance ».

« Nous eûmes la vue, mais très-fugitive & très-imparfaite d'un petit

animal, de la groſſeur à peu près d'un lapin. Le levrier de M. Banks l'apperçut & l'auroit probablement atteint, ſi au moment qu'il partit il ne s'étoit pas bleſſé contre un tronc d'arbre, caché ſous de longues herbes ».

« NOUS obſervâmes la fiente d'un quadrupède frugivore, que nous jugeâmes être de la groſſeur d'un daim; & les veſtiges d'un autre, qui paroiſſoit être de la taille d'un loup; nous donnâmes la chaſſe à un troiſième dont les pieds reſſemblent à ceux de la belette ».

« UNE foule d'oiſeaux étoient perchés ſur la cime des arbres : entre les différens oiſeaux qu'on voit voler en nombreuſes compagnies, nous en avons remarqué un dont le plumage, nuancé de toutes les couleurs de l'iris, étoit de la plus grande beauté; cet oiſeau eſt de l'eſpece du loriot, & nous le nommâmes loriquet ».

« LES arbres ne ſont pas fort variés. L'eſpece la plus conſidérable produit

une réſine aſſez ſemblable à celle que les Naturaliſtes nomment *Sang de Dragon*. Dans quelques-uns de ces arbres, on avoit taillé des degrés à trois pieds de diſtance l'un de l'autre, pour pouvoir grimper commodément juſqu'à leur cime ».

« M. GORE, le ſecond Lieutenant, qui le matin avoit été envoyé pour faire la pêche à la pointe de la baie, voulut revenir par terre, & prenant avec lui un quartier-maître, il renvoya ſon bateau. Ils avoient à peine fait deux milles dans les terres, qu'ils ſe virent pourſuivis par vingt-deux Indiens. Quand M. Gore faiſoit face, les Indiens s'arrêtoient, toujours prêts à fuir dès qu'on faiſoit mine d'aller à eux ; mais le voyoient-ils reprendre ſa route, ils continuoient de le ſuivre ; cependant ils ne l'attaquèrent pas, quoiqu'ils fuſſent tous armés de lances. Lorſque les Indiens apperçurent le reſte de la troupe, ils rallentirent leur pourſuite, & s'arrê-

tèrent à la distance d'un quart de mille, où ils parurent tranquilles ».

« M. MONCKHOUSE avec deux ou trois autres imaginèrent de se servir contre les Indiens d'un stratagême qui pensa leur être à eux-mêmes funeste. Leur dessein étoit de s'approcher des Indiens, d'aussi près que ceux-ci le permettroient sans se retirer; &, feignant alors d'être saisis de frayeur, de fuir subitement, pour les engager dans une poursuite téméraire; ce qui vraisemblablement fourniroit l'occasion de les environner & de se saisir de quelques-uns d'eux. Mais les Indiens se conduisirent comme s'ils avoient soupçonné le piege qu'on vouloit leur tendre. Nos gens n'avoient pas encore fui devant eux l'espace de six toises, après leur avoir témoigné cette crainte simulée, que les Indiens coururent dessus & lancèrent sur eux leurs armes, en poussant des cris terribles. Un des Officiers, entendant les

cris des Indiens tourna la tête, & voyant voler les lances dont il pouvoit être percé, ſe ſauva derrière un arbre qu'il eut à peine le tems d'atteindre, quoiqu'il n'en fut qu'à quelques pieds de diſtance. Une de ces lances s'enfonça dans l'endroit qu'il venoit de quitter, un autre pénétra profondément dans l'arbre qui lui ſervoit de bouclier. Entre pluſieurs autres qui tombèrent en différens endroits, une vint s'attacher aux branches d'un arbre, préciſément au-deſſus de la tête de celui qui avoit couru avec le plus de vîteſſe, & qui ſe trouvoit déja à plus de cent cinquante pas des Indiens; une autre lui paſſa entre les jambes en entrant dans la terre. Les Indiens, ayant lancé leurs traits ne ſongèrent point à continuer leur pourſuite; ils ſe retirèrent dans le bois: & nos gens, heureuſement échappés du danger, ramaſsèrent ces lances & revinrent à l'aiguade. J'arrivai dans ce moment avec MM. Banks, Solander &

Tupia. Voulant convaincre les Indiens qu'ils ne nous inſpiroient aucune crainte, & que nous ne voulions leur faire aucun mal, nous nous avançâmes vers eux; mais malgré toutes nos invitations, nous ne parvînmes jamais à les engager à nous attendre ».

« TUPIA, qui étoit devenu un très-bon chaſſeur, s'écartoit ſouvent dans les bois, pour tirer des perroquets. Il nous dit qu'il avoit une fois rencontré neuf Indiens; & qu'au moment qu'ils l'apperçurent, ils fuirent avec précipitation & en déſordre ».

« LE jour ſuivant douze pirogues, montées chacune par un Indien, s'approchèrent du côté de l'aiguade, & n'en étant qu'à la diſtance d'un demi-mille, ils s'occupèrent à la pêche, ſans paroître ſonger à autre choſe. Cependant quelques-uns de nos gens étoient à chaſſer dans le voiſinage de cette place: un Indien, dont la curioſité fut enfin excitée par le bruit de quelques

coups de fusils, hâla sa pirogue à terre, & alla observer les chasseurs. Environ un quart-d'heure après il revint, lança sa pirogue à l'eau, & rejoignit ses compagnons. Cet incident montre que les Indiens acquirent la connoissance du pouvoir de nos armes à feu, dans les momens mêmes où nous nous en doutions le moins; car cet Indien, qu'avoit observé par hazard M. Banks, n'avoit été remarqué par aucun des chasseurs qu'il avoit été reconnoître ».

« TANDIS que M. Banks s'occupoit à faire une riche collection de plantes aux environs de l'aiguade, j'allai avec MM. Solander & Monckhouse au fond de la baie pour examiner cette partie de la contrée, & faire de nouvelles tentatives pour former quelque liaison avec les Naturels. Nous apperçûmes onze ou douze petites pirogues, montées chacune par un seul homme : & qui à notre approche se retirèrent sur un bas fond ».

« A l'endroit où nous débarquâmes, nous vîmes d'autres Indiens, qui ſautèrent à l'inſtant dans leurs pirogues, & nagèrent avec célérité pour s'éloigner de nous. Nous pénétrâmes dans la contrée juſqu'à une certaine diſtance; le coup d'œil en étoit à peu près le même que dans la partie que nous avions déja parcourue; mais le ſol étoit beaucoup plus riche : car au lieu d'être ſablonneux, il étoit compoſé d'une terre noire végétale, dont le lit s'étendoit à une grande profondeur. Un pareil ſol ſeroit d'une grande fertilité, &, je penſe, très-propre à la production de toutes les eſpeces de grain ».

« DANS le bois, nous trouvâmes un arbre dont le fruit a la couleur & la forme de la ceriſe; ce fruit, qui a un petit goût d'acide, n'eſt pas déſagréable. La campagne eſt en quelques endroits ſablonneux, ſemée de roches : mais ces places ſtériles ne ſont pas d'une grande étendue & ſont d'ailleurs

rachetées

rachetées par des prairies ſuperbes ».

« En revenant à notre bateau, nous apperçûmes quelques fumées ſur une autre partie de la côte ; & nous ramâmes à l'inſtant de ce côté dans l'eſpérance d'y rencontrer des Indiens ; mais à notre approche, ils s'éloignèrent avec précipitation. Nous trouvâmes ſur le rivage ſix petites pirogues & ſix petits feux, ſur leſquels étoient des moules, & un peu plus loin quelques huîtres. Nous mangeâmes une partie de leur dîner, & nous leur laiſsâmes en échange des grains de raſſade & quelques colifichets propres à leur plaire ».

« Le lendemain, le tems ne me permettant pas de faire voile, je fis partir pluſieurs détachemens pour divers endroits, dans la vue d'eſſayer encore s'il ne ſeroit pas poſſible d'avoir quelque commerce avec les Indiens. Un quartier-maître, s'étant écarté de ſa petite troupe, fit rencontre d'un vieillard, d'une femme & de quelques petits enfans. Ils

étoient assis sur un siège de gazon, au bord d'un ruisseau qu'ombrageoit un arbre touffu ; & ils n'apperçurent le quartier-maître qu'au moment où il fut à côté d'eux. A sa vue, ils parurent saisis de frayeur, mais sans songer à prendre la fuite. Cet homme qui n'avoit rien à leur donner qu'un perroquet qu'il avoit tué, le leur offrit ; mais ils refusèrent de l'accepter, le repoussant de la main par crainte ou par aversion. Il ne resta pas long-tems avec eux, parce qu'appercevant plusieurs pirogues qui pêchoient sur le rivage, il craignit que les Indiens ne descendissent à terre pour l'attaquer. Il rapporta que ces Insulaires étoient d'une couleur très-bronzée, & non pas noire ; que le vieillard avoit les cheveux gris & épais, la barbe longue & rude ; que la femme avoit les cheveux coupés courts ; & que les uns & les autres étoient absolument nuds ».

« La belle collection de plantes que

MM. Banks & Solander firent dans les environs de cette baie, m'engagea à lui donner le nom de la *baie de Botanique*. Elle eſt ſituée par les trente-quatre degrés de latitude auſtrale & cent ſoixante-neuf degrés quatre minutes de longitude ».

« CETTE baie eſt d'une vaſte étendue, & réunit tous les avantages qu'on peut ſe propoſer dans un mouillage. L'eau fraîche & le bois s'y trouvent en abondance. On n'y voit que deux eſpeces d'arbres propres au bois de conſtruction. Ces arbres ſont au moins auſſi gros que les chênes d'Angleterre : l'une, à peu de choſe près, en a l'apparence, & elle diſtille cette gomme réſineuſe, appellée *Sang de Dragon* ; ſon bois eſt dur, peſant, & d'une couleur auſſi foncée que celui du *lignum vitæ*. L'autre produit des arbres d'une tige droite, élevée, qu'on prendroit, de loin, pour des pins ; ſon bois a beaucoup de reſſemblance avec celui du chêne verd de

l'Amérique. La contrée en général, eſt baſſe, unie & boiſée ».

« LES bois, comme on l'a déjà obſervé, ſont peuplés d'un nombre prodigieux d'oiſeaux d'une beauté rare, & particulièrement d'une eſpece de perroquets, dont le plumage efface les plus brillantes couleurs. Nous y vîmes auſſi quantité de corneilles, exactement ſemblables à celles d'Angleterre. Dans le voiſinage du fond de la baie, il y a de grands bancs de ſable, là ſe retirent une foule d'oiſeaux aquatiques, dont le grand nombre nous étoit entièrement inconnu. Il y en avoit une eſpece particulièrement remarquable, par l'oppoſition du blanc & du noir qui nuançoient leur plumage; ils étoient plus gros que des cignes, & avoient quelque reſſemblance avec le pélican. Sur ces bancs de ſable & de vaſe, ſe trouve une immenſe quantité d'huîtres, de moules, de pétoncles & d'autres coquillages: les habitans, qui en font leur princi-

pale nourriture, viennent avec leurs barques légères ſur ces bancs de ſable, & y prennent à la main ces cruſtacées. Nous n'avons point remarqué qu'ils les mangeaſſent cruds; mais ayant ſouvent de petits feux dans leurs canots, ils ne vont pas toujours à terre pour les préparer ».

« Les coquillages ne ſont pas leur ſeule nourriture, la pêche qui eſt très-abondante ſur la côte, leur fournit une grande variété de poiſſon qu'ils ſavent prendre de diverſes manières ».

« Les Indiens qui habitent les environs de cette baie, vont nuds, & ne portent pas même une ceinture pour cacher les parties naturelles. Il n'eſt pas apparent qu'ils ſoient nombreux, ni qu'ils vivent en ſociété. Nous les avons vus comme les autres animaux, diſperſés le long de la côte & dans les bois. Il nous ſeroit difficile de rien dire de bien poſitif ſur leurs mœurs & leurs uſages, puiſque nous n'avons pas eu

avec eux la moindre liaiſon. Depuis l'inſtant de réſiſtance qu'ils opposèrent à notre deſcente, ils ne s'approchèrent plus de nous, & ne touchèrent à aucun des articles que nous avions laiſſés dans leurs cabanes ».

« DANS les ſyzygies, le flot qui commence ici à huit heures du matin, s'élève à la hauteur perpendiculaire de cinq ou ſix pieds ».

## CHAPITRE XI.

*Deſcription de la côte depuis la Baie de Botanique juſqu'à celle de la Trinité; ſes habitans & ſes productions.*

« APRÈS une relâche de huit jours, nous fîmes voile de la baie de Botanique, & nous continuâmes à prolonger la côte. Nous arrivâmes à midi par le travers d'une baie, où le mouillage paroît être bon; je l'appellai *le port Jackſon.* Notre latitude étoit trente-trois degrés cinquante minutes Sud. Cette baie eſt à trois lieues au Nord de la baie de Botanique. A cette hauteur l'aiguille aimantée déclina de huit degrés vers l'Eſt. Au coucher du ſoleil, la terre la plus ſeptentrionale que nous euſſions en vue, nous reſtoit au Nord vingt-ſix degrés à l'Eſt. Et la côte dans le Nord, quarante degrés à l'Oueſt, à la diſtance de quatre lieues, paroiſſoit hachée &

former une baie, que je nommai *la Baie Rompue*. Elle eſt au trente-troiſiéme degré quarante-deux minutes de latitude auſtrale ».

« LE lendemain nous vîmes une pointe de terre qui ſembloit former trois angles ſaillans, & je lui donnai le nom de *Cap des trois Pointes*. Dans l'après midi, nous apperçûmes pluſieurs fumées s'élever de divers endroits de la côte ».

« NOUS rangeâmes, le 10, une pointe baſſe pierreuſe, que j'appellai *la Pointe-Etienne*. Sur ſon côté ſeptentrional, on voit une ouverture, que je nommai *le Port-Etienne*. Il me parut que dans cette ouverture on étoit à l'abri de tous les vents. Elle gît par les trente-deux degrés quarante minutes de latitude auſtrale, & cent ſoixante-neuf degrés cinquante minutes de longitude. A l'ouvert du Port, ſont trois petites Iſles, dont deux ſont très-élevées, & ſur le continent près du rivage, on voit quel-

ques collines de forme ronde, que de loin on ſeroit tenté de prendre pour des Iſles ».

« ENVIRON à quatre ou cinq lieues de la Pointe-Etienne, le rivage préſente deux mondrains, que j'ai nommés *le Cap Hawke.* Il gît par les trente-deux degrés quatorze minutes de latitude, & par les cent ſoixante-dix degrés onze minutes de longitude. A la hauteur de trente-un degrés quarante minutes Sud, ſont trois hautes montagnes contigues l'une à l'autre; comme elles ont entr'elles une grande reſſemblance, nous les nommâmes *les trois Freres.* On peut les appercevoir à la diſtance de quatorze ou quinze lieues ».

« PARVENUS à la latitude de trente-un degrés, nous apperçûmes un cap ſur lequel nous vîmes des feux qui produiſoient une grande quantité de fumée. Je l'appellai *le Cap Enfumé.* Il eſt d'une hauteur conſidérable. Sur ſa cime eſt une monticule de forme ronde, &

au-delà, on en voit deux autres plus conſidérables. Différentes fumées ſe faiſoient remarquer le long des autres parties de la côte ».

« A meſure qu'on s'avance au Nord de la baie de Botanique, la terre s'élève de plus en plus : entre cette baie & la latitude de trente degrés, elle eſt agréablement diverſifiée par une chaîne de collines dont les vallons tapiſſés de verdure & plantés de grands arbres, offrent d'admirables perſpectives ; mais près du rivage, elle eſt généralement baſſe & ſablonneuſe, à l'exception des pointes, où le roc ſe montre à nud ».

« LE 14, nous paſsâmes entre la terre & quelques petites Iſles pierreuſes, dont la plus ſeptentrionale eſt par le vingt-neuviéme degré cinquante-huit minutes de latitude auſtrale, diſtante de la terre d'un peu plus de deux lieues ».

« DANS cette proximité de la côte, nous apperçûmes un grand nombre de

fumées, & nous découvrîmes avec nos lunettes, environ une vingtaine d'Indiens ; chacun d'eux portoit ſur le dos, un gros paquet, que nous conjecturâmes être des feuilles de palmier pour couvrir leurs maiſons. Nous les obſervâmes pendant plus d'une heure : ils marchoient le long du rivage, au-delà d'un ſentier qui conduiſoit à une colline d'une pente aiſée, & derrière laquelle nous les perdîmes de vue. Aucun d'eux ne s'arrêta pour regarder le vaiſſeau ; ils ne paroiſſoient marquer ni curioſité ni ſurpriſe, quoiqu'il fût impoſſible que le vaiſſeau n'eût pas frappé leurs regards ».

« Nous eûmes connoiſſance le 15, d'une haute pointe qui nous reſtoit au Nord-Oueſt-quart-Oueſt, à la diſtance de trois milles. Elle gît par la latitude, de vingt-huit degrés trente-ſept minutes trente ſecondes Sud, & par cent ſoixante-onze degrés onze minutes de longitude. Depuis cette pointe, à la-

quelle je donnai le nom de *Cap Biron;* la côte court ſur le Nord treize degrés à l'Oueſt. La terre eſt élevée & montueuſe dans l'intérieur de la contrée; mais elle s'abaiſſe près du rivage ».

« QUAND on a dépaſſé le cap Biron, il ne faut pas ranger la côte de trop près, à cauſe d'une pointe de terre, ſous laquelle eſt une petite Iſle, & d'où part une chaîne de briſans qui s'étendent à deux lieues au large: mais leur giſſement peut être reconnu à une haute montagne, eſcarpée vers la cime, qui en eſt au Sud-Oueſt-quart-Oueſt. Je l'ai nommée *le Mont d'Avertiſſement:* elle eſt à ſept ou huit lieues dans les terres. Sa latitude eſt de vingt-huit degrés, vingt-deux minutes Sud. Dans ſes environs la terre eſt haute & montueuſe; mais le mont eſt de lui-même ſi remarquable, qu'on ne ſauroit manquer de le découvrir. La pointe de terre d'où partent les briſans, reçut le nom de *Pointe du Danger*. Au nord de cette

pointe la terre eſt baſſe & court ſur le Nord-Oueſt-quart-de-Nord, & revient enſuite au Nord ».

« A la hauteur de vingt-ſept degrés ſix minutes la terre fait une pointe, que j'ai nommée *la Pointe du Guet*. Sur le côté ſeptentrional de cette pointe, le rivage forme une large baie ouverte, qui reçut le nom de *Baie de Moreton*. Dans le fond de cette baie, la terre eſt ſi baſſe, qu'on pouvoit à peine l'appercevoir du haut des mâts. On découvre à l'ouvert de la baie, & à trois ou quatre milles de la pointe du Guet, quelques rochers à fleur d'eau. La pointe ſeptentrionale de la baie fut nommée le *Cap Moreton* : elle ſe trouve par la latitude de vingt-ſix degrés cinquante-ſix minutes ».

« Du cap Moreton, la côte court droit à l'Oueſt, à perte de vue ; elle laiſſe une ouverture qui eſt peut-être l'embouchure d'une rivière ; ce que le vent ne nous a pas permis de vérifier :

mais elle ſeroit remarquable pour tout autre Navigateur par trois hautes montagnes qui en ſont au Nord. La ſingularité de leur forme, qui eſt celle d'une verrerie, peut les faire aiſément reconnoître. Je les ai nommées les *Verreries*. Elles ſont un peu avancées dans les terres, à une très-petite diſtance l'une de l'autre : la plus ſeptentrionale des trois eſt auſſi la plus haute & la plus large. Au Nord de ces trois montagnes, il y a pluſieurs collines terminées en pointe, mais bien moins remarquables ».

« On découvre par les vingt-cinq degrés cinquante-huit minutes de latitude auſtrale, & par les cent-ſoixante-dix degrés cinquante-trois minutes de longitude, une pointe de terre dont la ſaillie eſt ſi inégale, qu'elle ſemble former deux petites Iſles. Par cette raiſon je l'appellai la *Pointe des deux Iſles*. De-là la terre s'étend dans le Nord-Oueſt, & forme une large baie ouverte : elle eſt ſi baſſe & ſi unie dans

le fond, qu'on la diſtinguoit à peine étant ſur le pont ».

« CETTE partie de la côte eſt d'une médiocre hauteur; mais l'aſpect en eſt moins agréable que dans toute l'étendue que nous avions déja relevée. Nous découvrîmes avec nos longues vues que la terre eſt couverte de ſables mouvans qui ſemblent ne pas ſéjourner longtems dans la même place; car nous vîmes en pluſieurs endroits des arbres à demi-enterrés & dont les ſommets étoient encore verds, & en d'autres, les troncs nuds de ceux que les ſables avoient environnés aſſez longtems pour les deſſécher. De loin en loin on appercevoit quelques bouquets de bois remplis de broſſailles; mais rien n'annonçoit que la contrée eût des habitans ».

« PARVENUS à la hauteur de vingt-cinq degrés trois minutes, nous étions par le travers d'une pointe de terre, ſur laquelle étoient aſſemblés un grand nombre d'Indiens, & que je nommai

le *Cap Indien*. A quatre milles & au Nord-quart-Nord-Oueſt de ce cap, on en voit un autre de la même apparence, & d'où la terre court à l'Oueſt. Près du rivage, il eſt bas & ſablonneux; mais on n'apperçoit point la terre derrière. Entre ces deux caps, nous vîmes pluſieurs fumées dans le jour, & des feux pendant la nuit ».

« La terre la plus ſeptentrionale que nous euſſions alors en vue paroiſſoit ſe terminer en une pointe d'où part un récif qui s'étend au Nord, autant que la vue peut porter. Je nommai cette pointe la Pointe Sablonneuſe, à cauſe de deux grands eſpaces recouverts de ſable blanc. Son élévation eſt telle, qu'on peut la découvrir de douze lieues par un tems ſerein. Elle gît par les vingt-quatre degrés quarante-cinq minutes de latitude auſtrale, & par cent ſoixante-dix degrés cinquante minutes de longitude ».

« De cette pointe, la terre court ſur le

le Sud-Oueſt à perte de vue, & forme une baie profonde, qui fut appellée la *Baie d'Hervey.* Arrivés à la hauteur de vingt-quatre degrés, nous nous trouvâmes par le travers de la pointe méridionale d'une grande baie ouverte où je réſolus de mouiller. Avec nos longues vues nous diſtinguâmes des cocotiers; c'étoit des arbres que nous n'avions pas vus depuis que nous avions quitté les Iſles qui ſont entre les Tropiques. Nous apperçûmes auſſi deux hommes qui marchoient le long du rivage, ſans daigner faire la plus légère attention à notre vaiſſeau. Le ſoir nous entrâmes dans la baie, & nous y laiſſâmes tomber l'ancre par cinq braſſes d'eau fond de ſable fin ».

« Le jour ſuivant, de très-bonne heure, nous deſcendîmes à terre pour examiner la contrée: nous débarquâmes ſur la pointe méridionale de la baie, où nous trouvâmes un canal qui conduit dans un grand lac. Je ſuivis ce

canal pour le reconnoître : il y eut trois braſſes d'eau juſqu'à un mille au-deſſus de ſon entrée. Là je trouvai un bas-fond ſur lequel l'eau n'avoit pas plus d'une braſſe de profondeur ; mais au-deſſus de ce banc on retrouvoit trois braſſes ».

« LE canal eſt ſur le rivage méridional de la baie : ſon entrée eſt formée par cette rive à l'Eſt, & à l'Oueſt par une grande pointe de ſable. Il a près d'un quart de mille de largeur, & ſa direction eſt le Sud-quart-Sud-Oueſt. Le mouillage y ſeroit très-sûr, & l'on y auroit l'avantage d'un petit ruiſſeau d'eau fraîche qui vient s'y décharger. Les bas-fonds ne m'ont pas permis de le remonter juſques dans le lac ».

« NOUS découvrîmes pluſieurs marais d'eau ſalée, ſur leſquels, ainſi que ſur les côtés du lac, croît le vrai manglier, tel qu'on le trouve dans les Indes occidentales. Sur les branches de ces arbres, nous vîmes pluſieurs fourmil-

lières, dont l'eſpece eſt remarquable par ſa couleur d'un verd de pré. Sur ces arbres ſont auſſi des chenilles vertes en grande quantité. Ces inſectes ont le corps épais & velu ; ils étoient rangés par file ſur les feuilles. En les touchant, nous éprouvâmes que leurs poils avoient la propriété de l'ortie, la douleur eſt plus vive, mais moins durable ».

« La contrée n'eſt pas dans cette partie ſi fertile qu'aux environs de la baie de Botanique : le ſol eſt ſec, ſabloneux, mais les pentes des collines ſont couvertes d'arbres, qui croiſſent ſéparément & ſans arbriſſeau ; nous retrouvâmes encore ici l'arbre qui diſtille la gomme, ſemblable au ſang de dragon ; mais il diffère à quelques égards de ceux que nous avions vus de cette eſpece. Ses feuilles ne ſont pas ſi longues, & penchent vers la terre comme celles du ſaule pleureur. Nous obſervâmes encore qu'il ne produit pas une

gomme ſi abondante, ce qui eſt contraire à l'opinion générale, que les climats les plus chauds, ſont ceux où les arbres en diſtillent une plus grande quantité ».

« ENTRE les bas-fonds & les bancs de ſable, nous vîmes pluſieurs gros oiſeaux, dont quelques-uns étoient de l'eſpece de ceux de la baie de Botanique; ils étoient plus gros que des cignes, & nous jugeâmes que ce pouvoit être des pélicans. Ils étoient ſi ombrageux qu'on ne pouvoit pas les approcher de la portée du fuſil ».

« SUR le rivage nous apperçûmes pluſieurs eſpeces d'outardes: nous en tirâmes une. Elle étoit de la groſſeur d'une poule d'Inde & peſoit dix-ſept livres & demie. Nous convînmes tous, que nous n'avions pas mangé d'oiſeau d'un goût plus exquis depuis notre départ d'Angleterre. Cette circonſtance nous fit nommer l'entrée du canal, *la Baie des Outardes*. Elle gît par les

vingt-quatre degrés quatre minutes de latitude auſtrale, & cent ſoixante-neuf degrés vingt-trois minutes de longitude ».

« La mer ſembloit être très-poiſſonneuſe; mais malheureuſement notre ſeine ſe déchira à la première levée. Sur les bancs de vaſe aux pieds des mangliers, on voit une immenſe quantité d'huîtres de diverſes eſpeces, & entr'autres des huîtres perlières & des marteaux. Si dans les endroits où l'eau eſt plus profonde, il y a de pareilles huîtres en égale abondance, on pourroit établir ici une riche pêcherie de perles fines ».

« De retour à bord, nous fûmes informés que pendant notre abſence, les naturels, au nombre de vingt, s'étoient montrés ſur le rivage, vis-à-vis du vaiſſeau; mais nous qui étions à terre, quoique nous viſſions des fumées en pluſieurs endroits, nous n'apperçûmes aucun habitant. Ces fumées ſe trou-

voient à une trop grande distance, pour y aller par terre : nous fûmes à celle qui étoit la plus voisine ; nous y trouvâmes dix petits feux qui brûloient encore, & les restes de quelques autres ; mais les Indiens s'étoient éloignés. Auprès de ces feux étoient quelques vases d'écorce d'arbre, des coquilles & des os de poisson, qui étoient les débris d'un repas récent ».

Nous vîmes à terre plusieurs pieces d'écorce de la longueur & de la largeur d'un homme, ce qui nous fit conjecturer que c'étoit là les lits des naturels. D'autres pieces d'écorce, d'un pied & demi de haut, étoient plantés le long des feux en forme de paravant ; & tout cela se trouvoit dans un bosquet dont les arbres fournissoient un très-bon abri contre les vents. La place paroissoit être bien battue, & comme nous n'apperçûmes pas même les vestiges d'une seule cabane, nous conjecturâmes que les Indiens de cette contrée ne se soucioient pas

plus d'habiter des maiſons, que de porter des habits, & qu'ils ſe plaiſoient, ſans doute, à dormir ſous la voute céleſte. Tupia jettoit un œil de pitié ſur des mœurs ſi groſſières; & ſecouant la tête d'un air de ſupériorité, il dit que ces habitans étoient des *Taata Enos*, « de pauvres miſérables ».

« Je meſurai l'élevation des eaux du dernier flot, & j'en trouvai la hauteur perpendiculaire de huit pieds. D'après le tems du juſant de ce même jour, je conclus que dans les ſyzygies, le flot devoit commencer vers les huit heures du matin ».

« Ayant fait voile de cette baie, nous découvrîmes, étant par les travers de la pointe du Nord, une chaîne de briſans qui s'étend dans le Nord-Nord-Oueſt, l'eſpace de deux ou trois milles, avec un rocher à fleur d'eau, à leur pointe extérieure. Arrivés à la hauteur du Tropique, nous étions par le travers d'une pointe, que par cette raiſon, je

nommai *le Cap du Capricorne*. Sa longitude eſt de cent ſoixante-huit degrés quarante-trois minutes ».

« CE cap s'élève à une prodigieuſe hauteur ; le roc y montre par-tout le nud : on peut le reconnoître à quelques Iſles qui en ſont au Nord-Oueſt, & à quelques rochers qui s'en trouvent au Sud-Eſt à la diſtance d'environ une lieue. Sur ſon côté occidental il paroît y avoir un lac, & nous vîmes ſur les deux pointes qui en forment l'entrée, un nombre incroyable de gros oiſeaux, ſemblables au pélican ».

« LA terre la plus ſeptentrionale que nous euſſions alors en vue, reſtoit au Nord vingt-quatre degrés à l'Oueſt du cap du Capricorne ; mais la principale terre courroit ſur le Nord-quart-Nord-Oueſt, un demi-rumb Nord. La terre s'abaiſſe le long du rivage, elle eſt preſque toujours couverte de ſable, les pointes exceptées, qui ſont d'ordinaire des rochers très-élevés. La contrée eſt

très-inégale, & fréquemment entrecoupée de montagnes; elle ne préſente qu'un aſpect ſauvage, & la nature ſemble y être marâtre ».

« PARVENUS par les vingt-trois dégrés de latitude auſtrale, nous paſsâmes en terre de la dernière rangée d'Iſles, qui ſont face au continent, laiſſant entre la principale terre & le vaiſſeau, pluſieurs petites Iſles que nous rangeâmes de très-près. La principale terre eſt ici très-élevée & montueuſe, ainſi que les terres de pluſieurs Iſles, qui giſſent à cette hauteur. Elles ſont d'un très-petit circuit, & préſentent toutes la même apparence de ſtérilité ».

« A dix-ſept lieues du cap du Capricorne, dans la direction du Nord vingt-ſix degrés à l'Oueſt, la terre forme une pointe, au-deſſus de laquelle on apperçoit nombre de hautes montagnes, ce qui fut cauſe que je nommai cette pointe *le cap Multiple*. Entre ces deux caps, le rivage forme une vaſte baie,

que j'appellai *la baie de Keppel*, & toutes les Iſles qui la bordent reçurent le nom d'*Iſles de Keppel*. Cette baie offre un bon ancrage; mais je ne dirai pas quels ſont les divers rafraîchiſſemens qu'on peut s'y promettre. Quoique nous y fuſſions à l'ancre, nous ne prîmes d'autre poiſſon que des crabes à pattes azurées: peut-être y trouveroit-on de l'eau douce en différens endroits; les Iſles & le continent étant habités. Nous apperçûmes des fumées & des feux ſur la principale terre, & quelques habitans ſe montrèrent ſur les Iſles ».

« Du cap Multiple, la côte s'étend dans le Nord-Nord-Oueſt. La terre du cap eſt haute, & forme pluſieurs montagnes, dont la mer baigne le pied. Trois Iſles qui ſont à la même hauteur, rendent ce cap remarquable. La première eſt près du rivage, les deux autres en ſont à huit milles: l'une de ces dernières eſt raſe & plate; l'autre eſt élevée & de forme circulaire ».

« ETANT par les vingt-deux degrés quinze minutes de latitude auſtrale, nous nous trouvâmes par le travers d'une pointe, que je nommai *le cap Townshend*. Sa longitude eſt par les cent ſoixante-ſept degrés cinquante-huit minutes. Ses terres ſont hautes & unies ; il eſt boiſé en partie ; mais il eſt encore plus nud. Au Nord de ce cap ſont pluſieurs Iſles qui mettent à quatre ou cinq milles en mer. Au Sud-Eſt, à trois ou quatre lieues, la côte forme une baie, dans le fond de laquelle il ſemble y avoir une ouverture ou un port ».

« A l'Oueſt du cap la terre court ſur le Sud-Oueſt, un demi-rumb au Sud, & là, elle forme une vaſte baie qui tourne à l'Eſt, & communiquant ſelon toute apparence, avec l'ouverture, fait une Iſle de la terre du cap. Dès que nous eûmes amené le cap, nous portâmes à l'Oueſt, dans le deſſein de paſſer en terre des Iſles diſperſées dans cette baie en très-grand nom-

bre, & qui s'étendent au large, à perte de vue, même du haut des mâts. Ces Iſles différent toutes les unes des autres pour la hauteur des terres, l'étendue & le circuit; & quoique très-nombreuſes, il n'y en a pas deux qui ſe reſſemblent ».

« Au milieu de ce prodigieux amas d'Iſles, la navigation devenoit très-périlleuſe. Etant par le vingt-deuxiéme degré huit minutes de latitude auſtrale, j'envoyai deux bateaux aux ordres du maître pour ſonder l'entrée d'un enfoncement que nous avions à l'Oueſt, à la diſtance d'environ une lieue, où je me propoſois de mouiller, pour attendre la nouvelle lune, & profiter de ce tems pour reconnoître la contrée. Les bateaux, ne tardèrent pas à ſignaler un mouillage; nous les ſuivîmes & laiſsâmes tomber l'ancre ſur cinq braſſes d'eau, à une lieue environ en dedans de l'entrée de l'enfoncement, que je conjecturai, d'après mes obſervations

ſur la marée, être une rivière qui remonte dans la contrée, à une diſtance conſidérable ».

« DANS la vue d'échouer le vaiſſeau & d'en nettoyer le fond, je débarquai avec MM. Banks & Solander, pour trouver une place convenable. Mais nous fûmes bientôt aſſiégés par des nuées de moſquites, & pour comble de déſagrément, la terre étoit couverte d'une eſpece d'herbes dont les ſemences étoient armées de pointes, qui à chaque pas nous déchiroient les jambes. Nous trouvâmes bientôt différentes places, où l'on pouvoit commodément échouer le vaiſſeau; mais le défaut d'eau fraîche étoit un grand obſtacle ».

« NOUS avançâmes dans la contrée, nous vîmes de ces arbres qui diſtillent la gomme, appellée *ſang de dragon*; & nous obſervâmes que la quantité de gomme étoit encore moindre à cette latitude. Sur les branches de ces arbres & de quelques autres, nous trouvâmes

des fourmillières faites de glaiſe, & de la grandeur d'un boiſſeau ; quelques-unes reſſembloient à celles qu'a décrites M. Sloan, dans ſon Hiſtoire Naturelle de la Jamaïque. Les fourmis étoient petites & avoient le corps blanc. Mais ſur une autre eſpece d'arbre, nous trouvâmes de petites fourmis noires, qui perçoient toutes les branches, & qui après en avoir tiré la moëlle, ſe logeoient dans la cavité qui la contenoit : cependant, ces branches où ces inſectes s'étoient creuſé leur logement, & où ils fourmilloient, portoient des feuilles & des fleurs, & paroiſſent dans un état auſſi floriſſant que ſi elles euſſent été parfaitement ſaines. Nous rencontrâmes, dans ce même lieu, un nombre ſi prodigieux de papillons, que l'air en étoit obſcurci dans une conſidérable étendue. Mais ce qui fixa particulièrement notre attention, ce fut une eſpece de poiſſon ſingulière. Il étoit de la groſſeur du *mino*, & il avoit deux très-fortes

nâgeoires. Il ſe trouvoit dans une place abſolument ſéche, où nous ſuppoſâmes que l'avoit laiſſé le flot; mais il ne paroiſſoit pas languir par le manque d'eau; car à notre approche, il ſautoit à l'aide de ſes nâgeoires, avec la légèreté d'une grenouille ».

« Le jour ſuivant je m'embarquai avec le Docteur Solander, pour remonter la rivière, ou le canal. Nous y entrâmes avec le flot, & nous avions déjà fait huit lieues, long-tems avant la haute marée. Sa largeur, depuis l'entrée juſqu'où nous étions arrivés, avoit été entre deux & cinq milles, dans la direction du Sud-Oueſt-quart-de-Sud; mais ici elle s'ouvroit & formoit un grand lac, qui, au Nord-Oueſt, communiquoit avec la mer. J'obſervai encore un bras de ce lac qui s'étendoit à l'Eſt, & il n'eſt pas hors de vraiſemblance qu'il ait communication avec la mer au fond de la baie, qui eſt à l'Oueſt du cap Townshend ».

« SUR le côté du Sud de ce lac, regne une chaîne de collines où j'aurois voulu monter; mais nous avions la haute marée, & le jour étant trop avancé, je craignis de toucher de nuit ſur des bas fonds, ce qui auroit été d'autant plus déſagréable, que le ciel menaçoit de pluie. La prudence ne permettoit donc pas de s'arrêter plus long-tems ».

DANS cette incurſion, j'apperçus deux Indiens dans l'éloignement. Ils ſuivirent quelque tems le bateau le long du rivage; mais j'aimai mieux profiter du flot qui me favoriſoit, que de les attendre. Je vis auſſi des feux & des colonnes de fumée; les uns & les autres paroiſſoient être à une grande diſtance.

TANDIS que je prenois connoiſſance du canal avec M. Solander, M. Banks avec quelqu'autres perſonnes, faiſoient des efforts pour pénétrer dans la contrée. Ils trouvèrent dans leur courſe, un marais couvert de *mangliers*, qu'ils entreprirent

entreprirent de paſſer. Ils marchèrent à travers, enfonçant juſqu'aux genoux dans la fange; mais ils ne tardèrent pas à ſe repentir de leur entrepriſe. Le fond étoit couvert de branches d'arbres entrelacées les unes dans les autres. Souvent le pied gliſſoit à travers, & ils ſe trouvoient quelquefois ſi embarraſſés, que pour ſe ſoutenir, ils étoient forcés de s'appuyer des mains dans la vaſe. Ils parvinrent en une heure de tems, à traverſer cette fondrière d'environ un quart de mille de largeur.

Ils arrivèrent bientôt à une place où il y avoit eu quatre petits feux. Quelques coquilles & des os de poiſſon étoient les débris du frugal repas qu'avoient fait les Indiens. Dans le voiſinage de ces feux, ils obſervèrent quelques lits d'herbe, où il paroiſſoit que quatre ou cinq perſonnes avoient dormi. On vit quelques outardes; on n'en tira point, ni aucune autre eſpece d'oiſeaux, à l'exception de quelques lori-

quets, dont le plumage efface les plus riches couleurs. La contrée avoit un air de déſolation : la terre, en grande partie couverte de ſables mouvans, n'offroit aucun ruiſſeau, aucune ſource d'eau fraîche ; ce qui doit naturellement faire préſumer que cette terre ingrate n'a point d'habitans à demeure. Les gouffres creuſés par les torrens qui tombent des montagnes, annoncent ſeulement qu'en certaines ſaiſons, les pluies ſont violentes & continues.

« JE nommai le canal où le vaiſſeau étoit à l'ancre, le *Canal de la Soif*, à cauſe de la rareté des eaux douces. Il gît par les vingt-deux degrés dix minutes de latitude auſtrale, & par cent ſoixante-ſept degrés vingt-trois minutes de longitude. Il eſt reconnoiſſable à un groupe de petites Iſles qui s'étendent du rivage, juſqu'à cinq lieues dans la direction du Nord-Oueſt, & par un autre groupe d'Iſles en face de l'entrée, qui mettent quatre lieues en mer. Sur

chacune des pointes qui forment l'entrée, eſt un mondrain de forme ronde; celui de la pointe du Nord-Oueſt, eſt une péninſule, que l'eau environne à marée haute. Ces deux pointes ſont diſtantes l'une de l'autre d'environ deux milles, & on peut les ſerrer de très-près ſans aucun danger ».

« DANS le canal on trouve un excellent mouillage, ſur ſept, ſix, cinq & quatre braſſes d'eau, & des places très-commodes pour échouer un vaiſſeau, où l'eau s'élève dans le flot juſqu'à la hauteur de dix-huit pieds. Dans les ſyzygies le flot commence vers les onze heures ».

« AYANT fait voile du canal de la Soif, nous arrivâmes le lendemain, par le travers d'un grand enfoncement, à l'Oueſt, qu'on a déſigné ſur les cartes, par le nom de *large canal*. Son entrée n'a pas moins de neuf ou dix lieues de largeur. Le dedans & le dehors ſont parſemés d'Iſles, & probablement de

bas-fonds ; car nos ſondes étoient très-irrégulières, paſſant ſubitement de dix à quatre braſſes d'eau. La pointe du Nord-Oueſt de l'entrée du large canal, que je nommai *le Cap Palmerſton*, gît par les vingt-un degrés trente minutes de latitude auſtrale, & par cent ſoixante-ſix degrés quarante-ſept minutes de longitude ».

« ENTRE ce dernier cap & celui de Townshend, la côte forme une immenſe baie, qui préſente pluſieurs ouvertures. Je nommai cette baie *la Baie des Ouvertures* ».

« DU cap Palmerſton, la côte court ſur le Nord-Oueſt, le Nord-Oueſt-quart-de-Nord, & le Nord-Nord-Oueſt. Elle forme une pointe ou promontoire par les vingt degrés cinquante-ſix minutes de latitude. A cette hauteur la contrée change d'aſpect ; diverſifiée par des montagnes, des plaines, des vallées, parée d'une riante verdure & plantée de grands arbres, elle préſente de char-

mantes perſpectives. Les Iſles ſituées parallelement à la direction de la côte, diſtante de cinq juſqu'à huit ou neuf milles, ſont différentes en hauteur & en étendue : il y en a peu qui ayent plus de cinq lieues de circuit, & pluſieurs n'en ont guère que quatre milles. Outre cette chaîne d'Iſles à une certaine diſtance du continent, il y en a une foule d'autres qui bordent la côte, & d'où nous appercevions des fumées s'élever de différens endroits ».

« A dix lieues du cap Hillsborough, dans la direction du Nord-Oueſt, on arrive à un paſſage entre une grande Iſle, qui n'eſt peut-être qu'un groupe de petites Iſles, & une pointe du continent, à l'Oueſt de laquelle la terre forme un grand enfoncement, qui n'eſt qu'une baie. De cette pointe, que je nommai *le Cap Conwai*, la côte court ſur le Nord-Oueſt-quart-Oueſt un demi-rumb à l'Oueſt. La latitude du cap eſt de vingt-ſix degrés trente-ſix minutes Sud, & ſa

longitude de cent ſoixante-ſix degrés deux minutes. La baie qui eſt entre ce cap & le cap Hillsborough, reçut le nom de *Baie de Repulſe*. A l'entrée de cette baie, du côté du cap Conwai, ſont deux ou trois petites Iſles, qui en cas de mouillage, mettroient les vaiſſeaux à l'abri des vents du Sud & du Sud-Eſt, qui ſemblent être ici les vents regnans ».

« DANS le prodigieux amas d'Iſles qui ſont ſur cette côte, il y en a une particulièrement remarquable, par la grande élevation de ſes terres en forme pyramidale : elle eſt à l'Eſt-quart-Sud-Eſt, à dix milles du cap Conwai, & du côté méridional du paſſage. La largeur du paſſage eſt depuis trois juſqu'à ſept milles ; ſa longueur de neuf à dix lieues ; ſa direction eſt Nord-quart-Nord-Oueſt un demi-rumb à l'Oueſt, Sud-quart-Sud-Eſt, un demi-rumb à l'Eſt. Il eſt formé par le continent à l'Oueſt, & à l'Eſt par les Iſles, dont l'une a au moins cinq lieues de lon-

gueur. On y trouve depuis vingt-cinq juſqu'à trente braſſes d'eau : l'ancrage y eſt bon par-tout; & l'on peut conſidérer le paſſage comme une rade ſure, à l'exception des baies & des anſes qui ſont en très-grand nombre des deux côtés, & où les vaiſſeaux pourroient être comme dans un baſſin ».

« Les terres, de part & d'autre, du paſſage ſont élevées, & coupées en collines, qui laiſſent entr'elles des vallées & des plaines, boiſées & couvertes de diverſes plantes, qui préſentent une verdure de toutes les nuances. Sur l'une de ces Iſles, nous découvrîmes avec nos longues vues, deux hommes, une femme, & une pirogue à balancier, qui paroiſſoit être plus grande & d'une conſtruction mieux étendue que ces chétives barques d'écorce, nouées aux deux bouts, que nous avions vues ſur d'autres parties de la côte ».

« Ce paſſage, découvert le jour de la Pentecôte, fut nommé *le Paſſage de*

*la Pentecôte ;* & je donnai aux Iſles qui le forment, le nom d'*Iſles de Cumberland.* Faiſant voile en dehors du paſſage, nous nous trouvâmes par le travers d'une pointe que forme le continent; elle fut nommée *le Cap de Glouceſter.* C'eſt un haut promontoire, ſitué par les dix-neuf degrés cinquante-neuf minutes de latitude auſtrale, & par cent ſoixante-cinq degrés quarante-une minutes de longitude. On peut le reconnoître par une Iſle qui en eſt au Nord-quart-Nord-Oueſt, un demi-rumb à l'Oueſt, à la diſtance de cinq ou ſix lieues, que je nommai *l'Iſle Holborne* ».

« A l'Oueſt du cap Glouceſter, la terre qui ſe fait Sud-Oueſt & Sud-Sud-Oueſt, forme une profonde baie. Je l'appellai *la Baie Edgecumbe* ».

« DANS la direction du Oueſt-Nord-Oueſt, & à quatorze lieues du cap de Glouceſter, eſt une pointe de terre, qui, parce qu'elle s'élève ſubitement des terres baſſes qui l'environnent, fut

nommée *le Cap Upſtard*, le cap d'une ſubite élevation. Il eſt par les dix-neuf degrés trente-neuf minutes de latitude auſtrale, & par cent ſoixante-quatre degrés cinquante-huit minutes de longitude. Il eſt d'une hauteur ſuffiſante pour être apperçu à la diſtance de douze lieues. Les terres, en cet endroit, ſont montueuſes & n'ont, comme le cap, qu'une apparence de nudité ».

« De ce cap, la côte court ſur l'Oueſt-Nord-Oueſt. En continuant de prolonger la côte dans une direction à peu-près parallele, & à la diſtance de deux ou trois lieues, nous parvînmes ſous le dix-neuviéme degré une minute de latitude auſtrale, à l'ouvert d'une baie, qui s'étendoit du Sud un demi-rumb Eſt, au Sud-Oueſt un demi-rumb Sud, à la diſtance de deux lieues. Je lui donnai le nom de la *Baie de Cleaveland*. Elle paroît avoir cinq ou ſix milles d'étendue en tous ſens. Sa pointe orientale fut appellée *le Cap Cleaveland*.

La pointe occidentale qui avoit l'apparence d'une Iſle, reçut le nom de *l'Iſle Magnétique*, parce que ſa proximité influa ſur la direction de l'aiguille aimantée. Les deux pointes très-hautes, paroiſſent arides, ſtériles, ainſi que les terres qui forment le contour de la baie : cependant cette baie n'eſt pas ſans habitans. Nous vîmes pluſieurs fumées s'élever de différens endroits du fond ».

« ENVIRON à dix-huit lieues du cap Cleaveland, dans la direction du Nord cinquante degrés à l'Oueſt, la terre préſente une pointe que je nommai *la Pointe du Mondrain.* Entre l'Iſle Magnétique & cette pointe, le rivage forme une vaſte baie, qui reçut le nom de *Baie d'Hallifax.* En face de cette baie, ſe trouve un groupe de pluſieurs Iſles, qui la mettent à l'abri de tous les vents ».

« DE la pointe du mondrain, la terre court au Nord-Nord-Oueſt. A onze

milles de cette pointe, dans la direction du Nord-quart-Nord-Oueſt, un demi-rumb à l'Oueſt, la terre fait une autre pointe que je nommai le *Cap Sandwich :* entre ces deux pointes, la côte eſt élevée & paroît bordée de rochers eſcarpés, ſur leſquels il n'y a pas d'apparence de terre. Le cap Sandwich eſt non-ſeulement remarquable par les rochers qui s'élèvent à pic par-deſſus ; mais encore par une petite Iſle qui en eſt à l'Eſt diſtante d'un mille, & de quelques autres qui en ſont au Nord, dans un éloignement de deux lieues environ ».

« Du cap Sandwich, la terre court à l'Oueſt, enſuite au Nord, & forme une belle & grande baie, à laquelle je donnai le nom de *Baie de Rockingham*, qui paroît offrir un bon abri & un excellent mouillage. En face de la pointe ſeptentrionale de la baie, eſt un groupe de petites Iſles ; entre les trois extérieures & celles qui ſont du côté du

rivage, je trouvai un canal d'un mille de largeur par où je paſſai. Sur l'une des plus voiſines, nous découvrîmes avec nos longues-vues trente Indiens, hommes, femmes & enfans, qui étoient réunis & les regards fixés avec une grande attention ſur le vaiſſeau. C'étoit le premier exemple de curioſité que nous euſſions encore vu parmi eux. Ils étoient exactement nuds, ayant des cheveux courts & de la même carnation que les autres habitans de la côte».

« ARRIVÉS par le travers de la pointe ſeptentrionale de la baie Rockingham, à la hauteur de dix-ſept degrés cinquante-neuf minutes Sud, nous reconnûmes qu'elle étoit formée par une Iſle dont les terres ſont d'une prodigieuſe élévation : elle eſt déſignée dans les cartes ſous le nom de *Dunk-Iſle*. Sa grande proximité du rivage empêche qu'on ne puiſſe aiſément l'en diſtinguer. Prolongeant la côte dans la direction du Nord-Oueſt, entre trois &

quatre lieues de diſtance, nous arrivâmes par le travers de quelques petites Iſles, que je nommai les *Iſles Frankland :* elles ſont éloignées du continent d'environ deux milles. Dans cette poſition, la terre la plus ſeptentrionale que nous viſſions nous reſtoit au Nord-quart-Nord-Oueſt, un demi-rumb à l'Oueſt, & nous crûmes qu'elle faiſoit partie du continent : mais nous découvrîmes qu'elle formoit une Iſle d'une conſidérable hauteur, de quatre milles environ de circuit. Je paſſai entre cette Iſle & la pointe du continent, dont elle eſt éloignée de près de deux milles. La hauteur obſervée à midi étant dans le milieu de ce canal, fut de ſeize degrés cinquante-ſept minutes ».

« La pointe du continent, par le travers de laquelle nous étions alors, fut appellée le *Cap Grafton.* Il eſt par les ſeize degrés cinquante-ſept minutes de latitude auſtrale, & par les cent ſoixante-quatre degrés trente-cinq minutes de

longitude. La terre en cet endroit, ainſi que dans un eſpace de vingt lieues de côte au Sud, eſt élevée, montueuſe & d'une apparente ſtérilité; on apperçoit de loin en loin quelques arbres iſolés ».

« Du cap Grafton la terre court ſur le Nord-Oueſt-quart-Oueſt. En rangeant ce cap dans la même direction, nous découvrîmes une baie qui en eſt diſtante de trois milles à l'Oueſt, & nous y vînmes mouiller à environ deux milles du rivage ſur quatre braſſes d'eau, fond de vaſe, ayant la pointe orientale de la baie au Sud, ſoixante-quatorze degrés à l'Eſt, la pointe occidentale au Sud, quatre-vingt-trois degrés à l'Oueſt, & une Iſle couverte de bois & de verdure, qui eſt au large & en face de la baie, dans le Nord, trente-cinq degrés à l'Eſt. Je nommai cette Iſle, qui eſt au Nord-quart-Nord-Eſt, un demi-rumb à l'Eſt, à la diſtance de trois ou quatre lieues du cap Grafton, l'*Iſle Verte* ».

« AUSSI-TÔT que le vaiſſeau fut à l'ancre, nous nous mîmes dans la chaloupe pour aller à terre. Comme mon principal objet étoit de nous procurer de l'eau, & que le fond de la baie étoit une terre baſſe couverte de mangliers où il n'étoit pas probable qu'il y eût de l'eau fraîche, nous vînmes ranger la pointe du cap. Nous y trouvâmes deux petits ruiſſeaux que la lame & le roc qui bordoit le rivage rendoient d'un très-difficile accès. En tournant le cap, je vis encore une ſource qui ſe jettoit dans une anſe ſablonneuſe, mais où il n'étoit pas aiſé de débarquer ».

« QUAND nous deſcendîmes à terre, la contrée ne s'offrit à nos regards que comme une chaîne de collines eſcarpées où les roches étoient à peine recouvertes d'un peu de terre. Cet aſpect triſte & ſauvage, joint à la difficulté de faire de l'eau, me fit réſoudre à ne pas perdre le tems à chercher plus loin d'autres ſources ».

« De retour à bord, nous reprîmes notre route & prolongeâmes le rivage qui court Nord-Nord-Oueſt, un demi-rumb à l'Oueſt, juſqu'à une pointe entre laquelle & le cap Grafton le rivage forme une vaſte baie, mais peu profonde. Elle fut nommée la *Baie de la Trinité*, du nom du jour de ſa découverte ».

CHAPITRE

## CHAPITRE XII.

*Situation critique des Anglois dans leur route depuis la Baie de la Trinité juſqu'à la rivière de l'Endeavour ; deſcription de la contrée adjacente ; ſes habitans, ſes productions.*

JUSQU'A ce moment, M. Cook avoit pris les relevemens de la côte orientale de la Nouvelle-Hollande, qu'il avoit prolongée dans une étendue d'environ quatre cens cinquante lieues, au milieu des écueils multipliés, ſans avoir éprouvé aucun fâcheux accident ; mais il touchoit au moment où les prodiges de navigation qu'il avoit faits furent ſur le point d'être enſevelis dans le ſein de la mer avec ſon vaiſſeau, lui & ſon équipage. Cette circonſtance cruelle lui fit nommer la pointe ſeptentrionale de la baie de la Trinité le *Cap de Tribulation.*

CE cap gît par les ſeize degrés ſix minutes de latitude auſtrale, & par cent ſoixante-trois degrés deux minutes de longitude. Sachant que cette latitude eſt celle qu'on aſſigne ſur les cartes aux Iſles découvertes par Quiros, & que quelques Géographes joignent à la Nouvelle-Hollande, il s'éleva de la côte & gagna le large en faiſant voile à l'Eſt-Nord-Eſt & au Nord-Eſt-quart-d'Eſt, dans le deſſein de découvrir quelques-unes de ces Iſles : une jolie briſe favoriſoit cette navigation ; mais vers les onze heures du ſoir, au moment que chacun ſe croyant dans une parfaite ſécurité, ſongeoit à goûter les douceurs du repos, le fond paſſa ſubitement de vingt braſſes à dix-ſept, & l'inſtant d'après, le vaiſſeau échoua ſur un rocher de corail, près de l'endroit où M. de Bougainville, à la vue des briſans qui l'environnoient, abandonna le projet de pouſſer plus loin à l'Oueſt.

DANS un ſi grand péril, on ſe hâta

de ſerrer les voiles & de mettre dehors la chaloupe & les canots; mais les ſondes priſes donnèrent la triſte conviction que le vaiſſeau ſe trouvoit ſur un rocher, comme on l'avoit craint. On amena les baſſes vergues & les mâts de hune : on porta une ancre vers le Sud; le vaiſſeau talonnant avec violence, on en mouilla une autre dans le Sud-Oueſt.

Il fallut paſſer la nuit dans cette ſituation funeſte, au milieu des plus vives inquiétudes, & dans l'attente cruelle d'un naufrage inévitable. Dès que les premiers rayons du crépuſcule commencèrent à éclairer l'horiſon, on travailla à diminuer le poids de la charge du vaiſſeau; on jetta par-deſſus bord ſix gros canons, quelques pieces à l'eau, le bois de chauffage, le leſte de pierre & de fer, & les menues proviſions.

Mais cette conſidérable diminution de poids n'empêchant pas le vaiſſeau de faire une prodigieuſe quantité d'eau,

on fit les diſpoſitions néceſſaires pour donner aux pompes du mât de miſaine un libre jeu. A midi le vaiſſeau prit une forte bande à ſtribord. Ce mouvement, qui ſembloit être le ſignal d'une ruine prochaine, plongea tout l'équipage dans une morne conſternation. On eſſaya de parer à ce nouveau danger par l'habileté de la manœuvre : on allongea une petite ancre dans l'Oueſt; on frappa des palans ſur les cables de deux ancres, & virant deſſus, le vaiſſeau ſe trouva ſoutenu ſur ſes cinq ancres.

A quatre heures la marée étant baſſe, on reconnut qu'en pluſieurs endroits le vaiſſeau étoit à ſec ſur le roc, quoique le juſant n'eut baiſſé que de quatre pieds. Cette nouvelle circonſtance étoit d'autant plus accablante, qu'elle ne laiſſoit entrevoir aucun moyen de ſortir le vaiſſeau de l'écueil ſur lequel le moindre vent l'auroit infailliblement briſé.

A neuf heures & demie le vaiſſeau ſe redreſſa, & bientôt on parvint à le mettre à flot : alors filant le cable d'affourche & la petite ancre, qui furent perdus l'un & l'autre, on porta en avant la groſſe ancre & les ancres de côté.

Il ne reſtoit encore qu'une foible lueur d'eſpérance ; l'eau augmentoit continuellement, malgré le conſtant uſage des pompes ; dans cette conjoncture lugubre, on voyoit l'inſtant où le vaiſſeau couloit à fond ſur ſes ancres ; il n'y avoit preſque plus d'autre parti qu'à ſe réfugier ſur les rochers, à moins qu'une briſe favorable ne rapprochât le vaiſſeau du rivage, où ſauvant tout ce qui auroit pu mettre l'équipage en état de conſtruire une petite barque, il auroit tâché de ſe rendre aux Indes Orientales dans quelques établiſſemens Européens.

Il enviſageoit déja cette affligeante perſpective comme une reſſource unique, lorſque contre toute attente, on

réuſſit ſi bien à boucher les voies d'eau, que le jeu d'une ſeule pompe ſuffiſoit pour en arrêter le progrès. Bientôt il s'éleva un vent favorable qui permit de mettre à la voile, & de gagner le rivage de la Nouvelle-Hollande. Les bateaux envoyés en avant à la recherche d'un mouillage, eurent le bonheur de trouver un havre au Nord-Oueſt, diſtant de deux ou trois lieues.

Le vaiſſeau vint mouiller un peu en dehors de ce havre. Le paſſage étoit ſi étroit qu'on n'oſa s'y engager avant d'avoir fait marquer par des bouées la direction du chenal ; mais le vent qui avoit heureuſement calmé, tandis qu'on étoit ſur les rochers, commença de fraîchir avec tant de force, qu'il ſe paſſa trois jours avant de pouvoir y entrer ; & malgré toutes les précautions qu'on put prendre, le vaiſſeau toucha deux fois dans le paſſage.

Les Anglois parvenus en dedans du havre, avec une ſatisfaction plus aiſée

à imaginer qu'à décrire, le vaiſſeau fut conduit à côté d'un banc voiſin de la rive ſeptentrionale d'une rivière, où il fut amarré, & où chacun ſe félicita d'être ainſi échappé à un naufrage qui paroiſſoit inévitable.

Le vaiſſeau mis en ſureté, le bagage & les proviſions déchargés, on l'échoua ſur le banc, pour l'examiner & réparer ſes voies d'eau. On trouva quatre de ſes bordages enfoncés, & une grande partie de ſon doublage & de la fauſſe quille emportée : mais ce fut pour les Anglois un grand ſujet d'admiration & de ſurpriſe de voir que la pointe d'un rocher qui avoit pénétré dans le vaiſſeau, s'y étoit briſée, & par-là avoit opéré leur ſalut. Si ce morceau de roche qui avoit fait une ouverture conſidérable dans le fond du vaiſſeau, ne ſe fut pas en même tems détaché de ſa baſe, pour y demeurer comme enchaſſé, & empêcher l'eau de s'y précipiter, rien alors ne pouvoit les ſauver & ils couloient bas.

TANDIS qu'on s'occupoit des réparations du vaiſſeau, M. Cook grimpa ſur une des plus hautes collines pour prendre une vue étendue de la contrée. Mais le coup d'œil qu'elle lui offrit n'étoit rien moins qu'agréable, les terres voiſines de la rivière étoient baſſes & couvertes de mangliers, dont les tiges étoient baignées par la mer dans le flot; & les terres plus élevées ſembloient n'être que des roches pelées, peu propres aux productions des végétaux. M. Banks, qui dans ce même-tems avoit fait un tour dans la contrée, avoit trouvé quelques cabanes, où étoient encore les débris de quelques repas que les Indiens y avoient faits; mais il paroiſſoit qu'elles n'avoient pas été fréquentées depuis quelques mois.

IL traverſa enſuite la rivière pour en reconnoître les environs du côté oppoſé; mais l'aſpect n'en étoit pas moins miſérable; ce n'étoit qu'une chaîne de collines de ſable, où il apperçut quel-

ques cabanes récemment abandonnées. Dans cette courſe il vit de nombreuſes compagnies de pigeons & de corneilles. Il tira quelques pigeons d'un ſuperbe plumage : les corneilles, exactement ſemblables à celles qu'on voit en Angleterre, étoient ſi ombrageuſes qu'il ne put en approcher. Il apperçut en pluſieurs endroits du rivage une grande quantité de pierres ponces, à une diſtance aſſez conſidérable au-deſſus de l'élévation de la haute marée : on ne peut cependant pas douter qu'elles n'y euſſent été portées par des marées extraordinaires.

QUELQUES chaſſeurs qu'on avoit envoyé tirer des pigeons rapportèrent qu'ils avoient vu un animal de la taille d'un lévrier ; qu'il avoit le corps grêle, le poil couleur de gris de ſouris, & qu'il étoit d'une grande vîteſſe à la courſe.

LE jour ſuivant preſque tout l'équipage avoit vu l'animal dont les chaſſeurs avoient rendu compte. Un matelot,

qui avoit été roder dans les bois, aſſura à ſon retour qu'il avoit vu le diable en perſonne, & qu'il l'avoit reconnu à ſes cornes & à ſes aîles. On découvrit que le prétendu diable, dont l'apparition avoit été ſi formidable, étoit le *Bat.* « Il faut convenir, dit M. Cook, que les bats de la Nouvelle-Hollande ſont bien propres à inſpirer l'épouvante; car ils ſont preſque noirs, & de la groſſeur d'une perdrix. Il eſt vrai qu'ils n'ont point de cornes; mais l'imagination d'un homme qui croit voir lucifer ſupplée aiſément à ce défaut ».

M. GORE, envoyé avec un détachement à la recherche des divers rafraîchiſſemens qu'on pourroit procurer aux malades, revînt avec quelques choux palmiſtes, & quelques régimes de bananes. Les bananiers ſont très-petits dans cette contrée; & leurs fruits, quoique d'un bon goût ſont fort pierreux.

CE même jour M. Cook vit un des animaux que les gens de l'équipage

avoient décrit ſi ſouvent. Sa couleur étoit d'un gris de ſouris, mais très-éclaircie; & il étoit de la taille & de la figure d'un lévrier. On auroit pu le prendre pour un chien ſauvage, ſi au lieu de courir, il n'avoit ſauté comme un liévre ou un dain. Ses jambes ſemblent être très-menues, & l'empreinte de ſes pieds eſt ſemblable à celle des pieds d'une chèvre. Mais l'herbe étoit ſi haute que M. Cook ne put l'obſerver exactement, & le terrein étoit trop inégal & trop difficile pour lui donner la chaſſe. M. Bancks eut auſſi une vue très-imparfaite de cet animal; & il penſe qu'il eſt d'une eſpece qui n'eſt pas encore connue des Naturaliſtes.

On rapporta d'une courſe qu'on avoit faite dans le bois, des feuilles d'une plante qu'on crut être de l'eſpece de celle qu'on nomme coccos, dans les Indes Occidentales; mais ſes racines étoient trop âcres pour être mangées, cependant les feuilles ſont peu infé-

rieures à l'épinard. Il croiſſoit dans l'endroit où l'on avoit trouvé cette plante, une grande quantité de palmiers, de bananiers ſauvages dont les fruits étoient pierreux, & un autre fruit de la groſſeur d'une petite pomme d'amour, mais plus applatie, & d'une couleur de pourpre foncé. Ce fruit fraîchement cueilli eſt d'un goût âpre, mais au bout de quelques jours il devient doux, & n'eſt pas moins agréable qu'une pomme ordinaire.

M. BANKS découvrit une plante, connue dans les Indes Occidentales ſous le nom de choux caraïbe; il ſervit à l'équipage de verdure. Il obſerva ſur quelques arbres des fourmillières d'une forme pyramidale, & qui reſſembloient beaucoup à ces pierres, qu'en Angleterre on dit être des monumens des Druides. Les fourmis étoient de l'eſpece de celles des Indes Orientales, les inſectes du monde les plus pernicieux. M. Gore, qui ce même jour avoit

fait cinq ou ſix milles dans la campagne, vit bien des pas d'hommes, & les traces de trois ou quatre ſortes d'animaux; mais il n'apperçut ni hommes ni bêtes.

UNE éclipſe du premier ſatellite de Jupiter obſervée le 29 Juin, par MM. Green & Cook, plaça le lieu de l'obſervation par les quinze degrés vingt-ſix minutes de latitude auſtrale, & par cent ſoixante-deux degrés cinquante-huit minutes trente ſecondes de longitude. Un quartier-maître Américain qui étoit allé à la chaſſe, rapporta qu'il avoit vu un loup exactement ſemblable à ceux de ſon pays; & qu'il l'avoit tiré, ſans l'atteindre. M. Gore de ſon côté avoit vu deux animaux aſſez reſſemblans à des chiens; leur poil étoit couleur de paille, ils avoient la vîteſſe & la taille d'un liévre; & il trouva ſur le rivage une coquille de noix de coccos, qui étoit remplie de barnaques. Elle avoit ſans doute été portée par la mer, de

la terre du Saint-Eſprit de Quiros.

LE maître qu'on avoit envoyé pour découvrir un paſſage entre les écueils innombrables qui bordoient la côte, & qui s'étendoient au large à perte de vue, revînt avec la nouvelle qu'il en avoit trouvé un. Il reconnut que ces briſans étoient des rochers de corail, dont pluſieurs découvroient à baſſe mer. Deſcendu ſur l'un de ces rochers, il y trouva des pétoncles d'une groſſeur ſi prodigieuſe qu'une ſeule auroit fait le repas de deux perſonnes; ce rocher étoit auſſi tout couvert d'une immenſe quantité de divers coquillages dont il chargea ſon bateau. Dans la ſoirée, il avoit débarqué dans une petite baie, éloignée du vaiſſeau d'environ trois lieues. Sa préſence troubla quelques Indiens qui y étoient à ſouper. Dès qu'ils l'apperçurent ils fuirent avec la plus grande précipitation; mais il ne vit ni cabane ni chaumière.

M. BANKS voulant prendre une con-

noiſſance exacte de la rivière & de la contrée adjacente, s'embarqua avec M. Gore & quelques autres pour la remonter, ſe propoſant d'employer deux ou trois jours à cette expédition. Pendant l'eſpace d'environ trois lieues, ils ne virent de part & d'autre que des marais, couverts de mangliers; mais à l'endroit où la rivière commençoit à ſe reſſerrer en un canal étroit, ſes bords ceſſoient d'être marécageux & plantés de mangliers; dès lors ils devenoient eſcarpés & bordés d'arbres de la plus riante verdure, entre leſquels on diſtinguoit un arbre reſſemblant à celui du quinquina. La terre, généralement baſſe & recouverte d'une couche épaiſſe de longues herbes dont le ſol eſt partout entrelacé, pourroit être d'une grande fécondité, ſi l'on ſe donnoit la peine de la mettre en état de culture.

TUPIA apperçut un animal, que d'après ſa deſcription M. Banks jugea être un loup. Ils virent trois ou quatre ſortes

d'animaux, qu'ils ne réuſſirent pas à tirer, & une eſpece de bat, qui échappa de même à leur diligence & à leur adreſſe.

ILS choiſirent pour paſſer la nuit leur quartier près des bords de la rivière, où ils allumèrent un feu : mais des eſſaims de moſquites vinrent les y aſſiéger ; elles les pourſuivoient au milieu de la fumée & juſques dans le feu, que malgré la chaleur du climat, ils auroient enduré plus volontiers que l'aiguillon de ces odieux inſectes. Le feu, les mouches & le défaut d'un meilleur lit que la terre, leur fit paſſer cette nuit moins à dormir, qu'à faire de continuels vœux pour le retour du jour.

L'AURORE naiſſante mit fin aux tourmens de nos voyageurs, qui reprirent gaiement leur route. Dans l'eſpace de quelques milles, ils vîrent quatre animaux de l'eſpece dont on a déja parlé. Le lévrier de M. Banks donna la chaſſe

à

à deux; mais ſautant légèrement au-deſſus des longues herbes épaiſſes & entrelacées, ils les perdit bientôt de vue. On obſerva que cet animal ne couroit pas ſur ſes quatre pieds; mais qu'il ſautoit ſur ſes pieds de derrière, comme le gerbua & le tarſier dont M. de Buffon a donné la deſcription.

La rivière, de plus en plus reſſerrée entre ſes bords, ſe changea bientôt en un ruiſſeau d'eau douce, où cependant le flot s'élevoit encore à une hauteur conſidérable; mais dans le juſant l'eau devint ſi baſſe, qu'ils furent forcés de ſortir du bateau & de le traîner le long du rivage juſqu'à ce qu'ils puſſent trouver une place pour y paſſer, s'il étoit poſſible une nuit moins cruelle que la précédente.

Ils eurent le bonheur d'en rencontrer une qui leur offrit cette eſpérance. Tandis qu'ils étoient occupés à ſortir leurs équipages du bateau, ils apperçurent une fumée à la diſtance d'environ

un demi-quart de mille : ils ne doutoient pas qu'ils ne trouvaſſent autour de ce feu quelques Indiens, avec leſquels on cherchoit depuis long-tems à former quelque liaiſon. Trois d'entr'eux partirent à l'inſtant pour ſe rendre à ce feu; mais en y arrivant, ils le trouvèrent déſerté : ils conjecturèrent que les Indiens avoient été les premiers à les appercevoir. Le feu brûloit encore dans le creux d'un vieux arbre pourri; quelques branches en avoient été fraîchement rompues, avec leſquelles il paroiſſoit que les enfans avoient joué. Quelques petites cabanes étoient dans le voiſinage, où ils trouvèrent des fours creuſés en terre : on avoit tout récemment fait cuire quelques poiſſons à la manière des Otahitiens; on en voyoit encore les débris.

TROMPÉS dans leur attente, ils retournèrent à leur quartier; c'étoit un large banc de ſable ſous le couvert d'un arbriſſeau. Leurs lits furent des

feuilles de bananier, qu'ils étendirent ſur le ſable, & qui avoient toute la molleſſe d'un matelas : leurs manteaux ſervirent de couverture, & quelques bottes d'herbe furent les oreillers ſur leſquels ils eſpérèrent goûter les douceurs du repos, ſans réfléchir ſur le danger d'être trouvés dans cet état par les Indiens.

Nos voyageurs ayant paſſé la nuit dans un paiſible ſommeil, trouvèrent le matin la rivière groſſie par le flot, & la contrée ne leur offrant rien qui fut digne de leurs recherches, ils ſe rembarquèrent & deſcendirent la rivière ſans aucun autre incident.

Dans ce même tems, le Maître revint d'une autre expédition ; il avoit été à ſept lieues en mer ; il croyoit qu'on ne pouvoit ſans péril entrer dans le chenal, qu'il avoit d'abord regardé comme un paſſage. Il rapporta avec lui un grand nombre de tortues, dont trois

peſoient enſemble ſept cens quatre-vingt-onze livres.

LE vaiſſeau étant radoubé, il fallut ſonger aux moyens de le remettre à flot : pour faciliter cette opération, on l'environna de pieces à l'eau, liées d'un bord & d'autre par des pieces de bois qui paſſoient ſous ſa quille. Néanmoins on ne put y parvenir ſans le ſecours de la marée, qu'on attendit encore quelques jours.

APRÈS l'avoir remis à flot, on l'échoua ſur un banc proche la rive méridionale de la rivière, de façon à pouvoir viſiter ſon derrière ; mais le trouvant très-peu endommagé dans cette partie, on le remit de nouveau à flot, & l'on s'occupa à repaſſer le gréement & à rembarquer les munitions.

DES Indiens, au nombre de ſept ou huit, ſe montrèrent ſur la rive méridionale de la rivière; & deux d'entr'eux deſcendirent ſur une pointe ſablon-

reuſe vis-à-vis le vaiſſeau : mais au moment où ils virent M. Cook qui s'avançoit vers eux pour leur parler, ils ſe retirèrent avec la plus grande précipitation.

Le jour ſuivant on en vit quatre autres ſur une pointe de la rive ſeptentrionale ayant avec eux une petite pirogue. Pendant quelque tems, ils parurent fort occupés à harponner des poiſſons. Quelques perſonnes de l'équipage vouloient aller à eux ; mais M. Cook s'y oppoſa. L'expérience avoit fait voir que d'aller à leur rencontre, c'étoit un moyen de les faire fuir, plutôt que de ſe procurer avec eux une entrevue. Il réſolut donc d'eſſayer une autre méthode, qui étoit de les laiſſer tranquilles, ſans paroître prendre d'eux aucune connoiſſance. Cette méthode réuſſit ; deux Indiens s'approchèrent du vaiſſeau à la portée du fuſil, & là ils adreſsèrent la parole aux gens de l'équipage, & firent à haute voix une

harangue fort longue; mais comme elle étoit inintelligible pour les Anglois, ils y répondirent par des cris de joie & par tous les ſignes d'amitié & d'invitation dont ils purent s'aviſer.

DURANT cette conférence, ils s'approchèrent de plus en plus: ils levèrent leurs lances, non d'une manière menaçante, mais probablement pour faire entendre que ſi on leur faiſoit quelques injures, ils avoient des armes pour en tirer vengeance.

QUAND ils furent près du vaiſſeau, on leur jetta quelques pieces d'étoffe, des clous, des grains de raſſade, du papier & d'autres bagatelles, qu'ils reçurent ſans la plus légère apparence de ſatisfaction; mais quelqu'un s'étant aviſé de leur jetter un petit poiſſon, ils en témoignèrent la plus grande joie, & faiſant ſigne qu'ils alloient chercher leurs compagnons, ils ramèrent vers le rivage.

DANS ce même tems, quelques per-

ſonnes de l'équipage, parmi leſquels étoit Tupia, débarquèrent du côté oppoſé de la rivière : la pirogue revint auſſitôt avec les quatre Indiens, & après avoir reçu de nouveaux préſens, ils allèrent deſcendre du même côté où étoient les Anglois : chacun d'eux tenoit en main deux lances & un bâton qui leur ſert à les lancer. Ils s'avancèrent du côté où Tupia & ceux de ſa bande étoient aſſis.

TUPIA vint à leur rencontre, les engagea à mettre bas leurs armes, & les conduiſant où étoient les Anglois, ils les fit aſſeoir à côté de lui. Ils ne montrèrent d'abord ni crainte, ni défiance; mais voyant débarquer quelques autres perſonnes du vaiſſeau, ils parurent ſoupçonner qu'on vouloit ſe mettre entr'eux & leurs armes. On eut grand ſoin de les convaincre qu'on n'avoit pas cette intention; on leur fit encore quelques préſens comme une nouvelle preuve qu'on deſiroit leur amitié.

APRÈS avoir été avec eux dans une parfaite cordialité jusqu'au tems du dîner, les Anglois leur firent signe qu'ils alloient manger, & les invitèrent à venir manger avec eux; mais ils ne jugèrent pas à propos d'accepter ces dernières offres, & ils se retirèrent dans leurs pirogues.

L'UN de ces Indiens paroissoit être dans la maturité de l'âge, & les trois autres dans leur printems : ils joignoient à une médiocre stature des membres minces & déliés, une couleur bronzée, des cheveux noirs sans être laineux, lisses dans les uns & bouclés dans les autres.

DAMPIERE, qui a visité la côte occidentale de cette contrée, observe qu'il manque aux Indiens qu'il a vu deux dents de la mâchoire supérieure; ceux de la côte orientale n'ont point ce défaut. Quelques parties de leurs corps avoient été peintes en rouge; & l'un d'eux avoit divers traits de couleur blan-

che imprimés ſur la lévre ſupérieure & ſur la poitrine ; ce qu'ils appellent le *Carbanda*. Leur figure n'avoit rien de déſagréable ; on remarquoit dans leurs yeux de la vivacité & du feu ; leurs dents étoient unies, blanches ; ils avoient la voix douce, ſonore, & ils répétoient avec facilité les paroles qu'ils entendoient prononcer.

Le jour ſuivant, trois de ces Indiens reparurent avec un nouveau compagnon devant le vaiſſeau, & montèrent à bord. Ils préſentèrent ce dernier en le nommant *Yaparico*. Il portoit un ornement biſarre ; c'étoit un os d'oiſeau de la groſſeur du doigt, de cinq ou ſix pouces de longueur, qu'il s'étoit inſéré dans la cloiſon des narines. En y prenant garde, on s'apperçut qu'ils avoient tous la cloiſon du nez percée ainſi que les oreilles. Ils avoient des bracelets de cheveux treſſés. Ils ſemblent auſſi paſſionnés pour les ornemens que les habitans de la

Terre de Feu, quoiqu'ils ne portent aucune eſpece de vêtement. Charmés des amitiés qu'on leur témoignoit, ils ne paroiſſoient pas preſſés de ſe retirer; mais voyant qu'on examinoit leur pirogue avec attention, ils en furent allarmés; à l'inſtant même ils ſautèrent dedans, & ramèrent vers le rivage, ſans prononcer une ſeule parole.

TROIS Indiens entrèrent le jour ſuivant dans la tente de Tupia. Charmés de l'accueil qu'on leur fit, l'un d'eux alla ſur le champ, chercher deux de leurs compagnons. A ſon retour, il les préſenta conformément à leur uſage, en déclinant leur nom. C'eſt une formalité à laquelle ils ne manquent jamais en ces occaſions ».

COMME ils avoient reçu avec joie, le poiſſon qu'on avoit jetté dans leur pirogue, la première fois qu'ils s'étoient approchés du vaiſſeau, on crut leur faire plaiſir de leur en préſenter; & ce préſent fut reçu avec la plus grande

indifférence ; cependant, ils firent ſigne qu'on le leur apprêta ; ce qui fut fait ſur le champ. Mais après en avoir goûté, ils donnèrent le reſte au chien de M. Banks. Ils reſtèrent avec les Anglois toute la matinée, ſans vouloir s'écarter de leur pirogue de plus de dix toiſes.

TANDIS que les Anglois ſe promenoient avec ces Indiens, on en apperçut deux autres ſur la rive oppoſée de la rivière. On découvrit avec les longues-vues, que c'étoit une femme & un enfant. La femme étoit exactement nue. Elle portoit un collier fait de coquillages, & un bracelet de divers tiſſus. L'un & l'autre avoient un morceau d'écorce attachée ſur le front, pour ſe garantir des rayons du ſoleil, & un os leur traverſoit noblement la cloiſon des narines.

LEUR langage rude & groſſier différoit de tous ceux qu'on avoit entendus dans la mer du Sud. Ils répétoient continuellement le mot de *Chercau*, qu'on

crut être un terme d'admiration : & dès-qu'ils voyoient quelque choſe de nouveau, ils s'écrioient, *cher, tut, tut, tut !*

LEUR pirogue n'avoit pas plus de dix pieds de longueur ; elle étoit très-étroite, mais à balancier, comme celle des Iſles, quoiqu'inférieure à tous égards.

LEURS lances étoient les mêmes que celles des Indiens de la baie des Botaniſtes, avec cette différence, qu'elles n'avoient qu'une ſeule pointe, faite de l'aiguillon de la paſtenague, & garnie ſur les arrêtes avec d'autres os du même poiſſon ; c'étoit une arme terrible, & l'inſtrument dont ils ſe ſervoient pour la lancer, paroiſſoit fait avec art.

M. GORE, qui étoit allé faire un tour dans le bois avec ſon fuſil, parvint à tirer un de ces animaux extraordinaires, qui avoient fixé particulièrement l'attention. Il ne reſſemble pas mal au gerbua, dans ſa forme & dans ſes mouve-

mens; mais il en différe beaucoup par la taille. Le gerbua n'eſt pas plus gros qu'un rat ordinaire, & cet animal, parvenu à toute ſa croiſſance, eſt de la groſſeur d'une brebis. Celui de M. Gore étoit encore fort jeune & ne peſoit que trente-huit livres. La tête, le cou & les épaules ſont très-petits, proportionnellement au reſte du corps, dont la longueur eſt preſque celle de ſa queue, qui va toujours en diminuant vers le bout. Ses jambes de devant n'ont que huit pouces de longueur, celles de derrière en ont vingt-deux. Sa marche eſt par ſauts & par bonds; mais ſe tenant droit ſur ſes jambes de derrière, tandis que celles de devant ſont repliées ſur la poitrine. Sa peau eſt recouverte d'un poil court, d'un gris de ſouris foncé; la tête & les oreilles ont une légère reſſemblance avec celles d'un lièvre. Cet animal eſt appellé par les Indiens, *Kanguroo*. Il fait un mets délicieux.

Les Indiens, qui ſe familiariſoient de

plus en plus avec les Anglois, vinrent leur faire viſite. L'un d'eux fit voler une lance d'environ huit pieds de longueur, avec une légèreté & une vîteſſe ſurprenantes; & quoiqu'elle ne fût qu'à quatre pieds de terre, elle entra profondément dans un arbre à cinquante pas de diſtance. Ils demandèrent enſuite d'aller à bord. On les y conduiſit, & MM. Cook & Banks allèrent prendre une vue plus particulière de la contrée; mais ils étoient ſur-tout menés par la curioſité de reconnoître la mer, dont les écueils multipliés, & étendus au large, les tenoient dans de vives inquiétudes.

Après avoir marché l'eſpace de ſept ou huit milles le long du rivage au Nord, ils montèrent ſur une colline très-élevée, d'où portant au loin leurs regards, ils eurent la triſte conviction que le danger de leur ſituation égaloit au moins leurs craintes; car de quelque côté qu'ils tournaſſent les yeux, ils

voyoient la mer ſemée de bas-fonds & d'écueils, ſur leſquels les vagues briſoient avec fureur; les pointes de ces chaînes de briſans s'élevoient de loin en loin, ſur la ſurface de l'eau. Ils découvroient des écueils ſans nombre, & qui ne laiſſoient entrevoir aucune apparence de paſſage, qu'à travers des détroits dont les ſinuoſités devoient rendre la navigation très-périlleuſe.

Les Indiens, qui avoient vu avec des yeux de concupiſcence une douzaine d'énormes tortues ſur le pont, revinrent le lendemain. Ils avoient avec eux un plus grand nombre de lances que de coutume; les ayant poſées près d'un arbre, ſous la garde de deux d'entr'eux, les autres ſe rendirent à bord.

On s'apperçut bientôt que leur deſſein étoit d'obtenir une tortue, dont ils étoient, ſans doute, auſſi friands que les Anglois. Ils demandèrent d'abord, qu'on leur en donnât une, & ſur le refus qu'on leur en fit, le mécontent-

tement ſe peignit dans leurs yeux & dans leurs geſtes. On leur offrit quelques biſcuits, qu'ils arrachèrent des mains avec indignation & les jettèrent par-deſſus bord.

L'UN d'eux réïtéra ſa demande à M. Banks, & ſe voyant refuſé, il frappa du pied d'un air furieux & dans un tranſport de rage, il le repouſſa. Voyant leurs prières infructueuſes, ils ſe ſaiſirent de deux tortues, & les traînèrent du côté de leur pirogue: il fallut les leur ôter de force. Trompés dans leur attente, ils rentrèrent dans leur pirogue & ramèrent vers le rivage. En débarquant, ils ſe ſaiſirent de leurs armes, & prenant un tiſon de deſſous une chaudière de goudron qu'on faiſoit bouillir, ils mirent le feu à l'herbe, & firent tous leurs efforts pour répandre la flâme de toute part & embrâſer la campagne. Ils y réuſſirent avec tant de facilité & de promptitude, qu'on eut toutes les peines du monde à ſauver de cet incendie

ſubit

ſubit, les lignes, les filets & la tente de M. Banks, qui étoient encore ſur le rivage. Quelques coups de fuſils à dragées tirés ſur eux, tandis qu'ils exécutoient ce deſſein de vengeance, leur firent prendre la fuite. Quelques heures après on parvint à les ramener, & ils ſe montrèrent tranquilles & paiſibles.

Dans les jours ſuivans un des matelots, envoyé dans le bois pour cueillir quelque verdure, s'étant écarté des autres, arriva dans un lieu où étoient quatre Indiens. Ils avoient allumé du feu & faiſoient rôtir un oiſeau & un quartier de kanguroo, dont le reſte étoit ſuſpendu à un arbre. Le matelot qui ſe trouvoit ſans armes, fut ſaiſi de frayeur ; mais il eut la préſence d'eſprit de ne pas fuir ; & jugeant que c'étoit s'expoſer ſûrement au danger que de paroître le craindre, il vint à eux d'un air enjoué & leur offrit ſon couteau en préſent. Ils le reçurent, & après ſe l'être paſſé de main en main, ils le lui rendirent. Il

voulut prendre congé des Indiens, qui n'étoient pas disposés à le lui accorder. Il sut encore dissimuler ses craintes, & s'assit à côté d'eux avec une tranquillité apparente. Ils l'examinèrent de la manière la plus attentive & particulièrement ses habits. Leur curiosité satisfaite, ils le traitèrent civilement, & l'ayant gardé près d'une demi-heure, ils lui firent signe qu'il pouvoit se retirer. Il n'attendit pas qu'on lui en réïtérât l'ordre; mais en les quittant, comme il ne prenoit pas bien son chemin, ils quittèrent leur feu, & le mirent dans la route qu'il devoit suivre pour arriver au vaisseau.

M. Banks, dans une course du côté opposé de la rivière, trouva amoncelées en un tas, les différentes pieces d'étoffe qu'on avoit données aux Indiens, qui les avoient abandonnées, comme d'inutiles meubles. Ils faisoient très-peu de cas de tout ce qui étoit dans le vaisseau, à l'exception des tor-

tues, qui avoient excité leur attention.

Il arriva à MM. Banks & Solander, qui faiſoient de continuelles recherches ſur l'Hiſtoire Naturelle, en traverſant une vallée profonde, dont les côtés, quoique preſque auſſi eſcarpés que des murs, étoient couverts d'arbres & d'arbuſtes, de trouver une eſpece de noix qui piqua vivement leur curioſité. Ces noix, qui étoient à terre, venoient d'un arbre connu ſous le nom d'*Anacardium orientale*, que peut-être aucun Botaniſte d'Europe n'a jamais vu. Ils firent les plus diligentes recherches pour le découvrir, mais à leur grand regret, ils ſe donnèrent d'inutiles ſoins: haraſſés & n'en pouvant plus, ils renoncèrent à de plus longues perquiſitions, & reprirent la route du vaiſſeau.

Mais le lendemain, M. Banks battant la campagne, eut la bonne fortune de prendre un animal de l'eſpece des *Pareſſeux*: c'étoit une femelle, & il prit avec elle ſes deux petits. On trouva

qu'ils avoient beaucoup de reſſemblance avec l'eſpece que M. de Buffon, dans ſon Hiſtoire naturelle, décrit ſous le nom de *phalanger ;* mais ce n'étoit pas la même. M. de Buffon ſuppoſe que cette race eſt particulière à l'Amérique ; il eſt certainement dans l'erreur ſur ce point : car, comme Pallas l'a obſervé dans ſa *Zoologie*, le phalanger eſt lui-même originaire des Indes Orientales.

M. GORE tira un autre kanguroo, qui étoit du poids de quatre-vingt-quatre livres. Cependant d'après l'examen, cet animal n'étoit pas dans ſa pleine croiſſance. Ses dernières dents machelières n'étoient pas encore formées ; mais il ſe trouva d'un goût bien moins exquis que le précédent.

LES vents qui furent long-tems contraires retinrent M. Cook beaucoup plus long-tems qu'il ne l'auroit deſiré. Ce ne fut que le 4 d'Août qu'il parvînt à ſortir de la rivière, en ſe faiſant re-

morquer par ſes bâtimens à rames. « En dehors de la rivière, dit-il, je laiſſai tomber l'ancre par quinze braſſes d'eau fond de ſable; la prudence ne me permettoit pas de courir au milieu des écueils qui nous environnoient, avant de les avoir reconnus à mer baſſe, afin de pouvoir me déterminer ſur l'endroit où je devois porter. Je doutois encore s'il ne falloit pas retourner au Sud, en rondiſſant le long des briſans, plutôt que de chercher un paſſage au Nord. L'une & l'autre routes devenoient également périlleuſes ».

« QUAND nous fûmes à l'ancre, le havre d'où nous avions fait voile, nous reſtoit au Sud ſoixante-dix degrés à l'Oueſt, à la diſtance d'environ cinq lieues; la pointe la plus ſeptentrionale du continent, qui fut en vue, & que je nommai le cap Bedfort, au Nord vingt degrés à l'Oueſt diſtante de trois lieues & demie. Ce cap gît par les quinze degrès ſeize minutes de latitude auſtra-

le, & par cent ſoixante-deux deg
cinquante-ſix minutes de longitude.
Nord-Eſt de ce cap nous apperçevi
la terre qui ſe montroit ſous l'appare
de deux grandes Iſles. Et notre latitu
par l'obſervation eſt de quinze deg
trente-deux minutes ».

## CHAPITRE XIII.

*Deſcription particulière de la côte & de la contrée adjacente, depuis la rivière de l'Endeavour juſqu'à l'extrémité ſeptentrionale de la Nouvelle-Hollande.*

LE havre qu'on venoit de quitter reçut le nom de *rivière de l'Endeavour*. Ce n'eſt qu'un canal aſſez étroit qui court en formant pluſieurs ſinuoſités trois ou quatre lieues dans les terres, & au haut duquel on trouva un petit ruiſſeau d'eau douce. Un vaiſſeau n'y trouveroit pas une ſuffiſante quantité d'eau à un mille au-deſſus de la barre. Mais ſur la barre à marée baſſe il n'y a pas plus de neuf ou dix pieds d'eau, & pas au-deſſus de dix-ſept ou dix-huit dans le vif de la marée : de ſorte qu'entre la haute & la baſſe mer il y a une différence de neuf pieds d'eau, au com-

mencement du flot. Dans les ſyzygies, on a la haute marée entre neuf & dix heures du matin.

Il faut obſerver que cette partie de la côte eſt tellement embarraſſée de chaînes de briſans, de bas fonds & d'écueils de tous les genres, que l'entrée du havre en eſt rendue d'un très-difficile accès. Le plus ſûr pour y entrer eſt de ranger de très-près la pointe du Sud. Sa poſition peut toujours être reconnue à ſa latitude qu'on a aſſignée d'après les plus exactes obſervations. Il y a quelques hautes terres au-deſſus de la pointe du Sud ; mais la pointe du Nord eſt formée par une plage très-baſſe & ſablonneuſe, qui s'étend à trois milles au Nord, où la terre commence à s'élever.

Les rafraîchiſſemens qu'on peut avoir dans cette relâche conſiſtent principalement en tortues ; mais il faut les aller chercher cinq lieues en mer. En différens endroits de la plage ſablon-

neuſe, & ſur les dunes le long du rivage de la mer, on trouve du pourpier & une eſpece de pois dont la tige ſarmenteuſe rampe ſur la terre. Ces deux légumes ſont d'une grande utilité pour les malades. Néanmoins la meilleure verdure qu'il eſt poſſible de s'y procurer, ce ſont les feuilles des coccos, dont a parlé comme d'une plante connue dans les Indes Occidentales ſous le nom de chou caraïbe; ſes feuilles ont un goût qui tient un peu de l'épinard, & elles ne lui ſont pas inférieures; ſes racines ne ſont pas bonnes; peut être parviendroit-on à les améliorer par une culture convenable. Ces coccos croiſſent de préférence dans les terres marécageuſes. Les palmiers qu'on y rencontre ſont très-petits & produiſent très-peu de choux.

Sur cette partie de la côte, outre le kanguroo, le pareſſeux & le chat-tigre, il y a des loups & diverſes eſpeces de ſerpens, dont quelques-uns ſont veni-

meux. On n'y voit d'autres animaux privés que des chiens, encore l'eſpece n'en eſt-elle pas nombreuſe.

ENTRE les oiſeaux de terre, on voit des corneilles, des milans, des faucons, des coqs de bruyères de deux eſpeces, une ſorte de loriquets d'une beauté admirable, & une foule de plus petits oiſeaux inconnus en Europe.

QUAND aux oiſeaux de rivière ou de mer, il y a des hérons, des canards qui perchent ſur les arbres, des oies ſauvages, des corlieus & quelques autres; mais tous ces oiſeaux ne ſont pas en grand nombre.

LA ſurface de la contrée eſt coupée par pluſieurs chaînes de collines, qui en diverſifient le coup d'œil par des hauteurs, des vallées, des bois & des plaines. Le ſol des collines eſt dur, ſec & pierreux; cependant il produit des arbres, des arbuſtes & des herbes groſſières. Le ſol des vallées & des plaines eſt en quelques endroits ſablonneux,

en d'autre glaiſeux, & en d'autres pierreux comme celui des collines. Mais le terrein eſt généralement boiſé, & préſente du moins l'apparence de la fertilité. Tout le pays ſoit des collines & des vallées, ſoit des bois & des plaines, abonde en fourmillières, dont quelques-unes ont ſix ou huit pieds de haut, & deux fois autant de circonférence.

Les arbres y ſont de diverſes eſpeces. L'arbre qui diſtille la gomme, appellée ſang de dragon, eſt le plus commun; il n'eſt pas ſi gros dans cette partie de la côte, que vers le Sud. Des deux côtés de la rivière, dans tout ſon cours, il croît une prodigieuſe quantité de mangliers. Toutes les parties de la contrée ſont arroſées par des ruiſſeaux d'une eau excellente, & qui ſont à une très-petite diſtance l'un de l'autre; & quoique les Anglois y fuſſent dans une ſaiſon de ſéchereſſe, des ſources voiſines de leur mouillage leur

fournirent de l'eau en abondance.

MAIS il falloit ſortir de ces parages funeſtes, & le nombre innombrable de briſans dont on ſe voyoit entouré étoit bien capable de plonger dans la conſternation les plus déterminés marins. « Perſiſtant toujours, dit M. Cook, dans le deſſein de m'ouvrir un paſſage au Nord, je levai l'ancre le 5 Août dans l'après-midi, & je fis le Nord-Eſt-quart-d'Eſt. Nous apperçûmes bientôt dans le Nord-Eſt-quart-de-Nord une petite Iſle de ſable, ſur une bature, à la diſtance de deux ou trois milles, & de l'avant à nous une chaîne de briſans ».

« A la vue de ces écueils, nous louvoyâmes à petits bords, nos bâtimens à rames, qui ſondoient continuellement en avant, ne trouvèrent ſur la partie la plus voiſine de la bature de l'Iſle que ſix pieds d'eau. Nous laiſsâmes auſſi-tôt tomber notre groſſe ancre, & filâmes tout le cable. Le vent étant devenu très-frais à la marée baſſe,

nous nous efforçâmes de découvrir un paſſage du haut des mâts; vaines eſpérances. A ſept heures du ſoir, voyant que le vaiſſeau commençoit à chaſſer, je laiſſai tomber la ſeconde ancre, & je fis amener baſſes vergues & mâts de hunes ».

« Nous reſtâmes dans cette poſition juſqu'au dix qu'un tems plus modéré nous permît de mettre à la voile. A midi nous étions entre un promontoire de la principale terre & trois Iſles; éloignés du promontoire de deux lieues, & de quatre des Iſles. Notre latitude par l'obſervation étoit de quatorze degrés cinquante-une minutes. Nous crûmes appercevoir un paſſage devant nous, & nous commençâmes à eſpérer qu'enfin nous étions hors de danger. En raiſon de cet eſpoir je nommai le promontoire le *Cap Flateur*. Il gît par la latitude de quatorze degrés cinquante-ſix minutes & par cent ſoixante-deux degrés cinquante-huit minutes de

longitude. Ce promontoire, d'une pro— digieuſe hauteur, forme en ſortant de la— mer deux collines derrière leſquelles— on en découvre une troiſième, & des— deux côtés le terrein eſt bas & ſablon— neux. Mais ce cap peut être encore— mieux reconnu par trois Iſles qui ſont— au large : la plus ſeptentrionale, qui eſt— la plus grande, en eſt à cinq lieues dans— la direction du Nord-Nord-Eſt.

Du cap Flateur, la terre court droit— au Nord-Oueſt & enſuite au Nord— Oueſt-quart-Oueſt. Je gouvernai au— Nord-Oueſt-quart-Oueſt pour m'avan— cer ſur l'ouverture que nous avions cru— découvrir, quand le bas Officier cria— de la hune qu'il voyoit la terre de l'a— vant à nous s'étendre autour des Iſles— en terre deſquelles nous étions, & un— grand récif entre nous & la terre. Je— montai à la grande hune, d'où je dé— couvris diſtinctement le récif qui étoit— ſi fort au vent à nous, qu'il nous étoit— impoſſible de le doubler ; mais ce qu'il

avoit pris pour la terre ne me parut être qu'une chaîne de petites Iſles. Le maître & quelques autres montèrent après moi; tous furent d'opinion que ce qu'on avoit pris pour la terre de l'avant à nous, n'étoit pas un groupe d'Iſles, mais le continent, & pour rendre leur rapport plus allarmant, ils ajoutoient qu'ils voyoient des briſans tout autour de nous ».

« NOUS laiſsâmes immédiatement tomber l'ancre ſous une pointe du continent par cinq braſſes d'eau & à la diſtance d'un mille du rivage. Le cap Flateur nous reſtoit au Sud-Eſt, dans un éloignement de trois lieues & demie. Dès que le vaiſſeau fut à l'ancre j'allai à terre, & montant ſur la pointe qui étoit très-élevée j'eus une vue très-étendue de la côte, qui couroit dans le Nord-Oueſt-quart-Oueſt l'eſpace de neuf ou dix lieues, le ciel qui n'étoit pas ſans nuage ne me permettoit pas de voir à une plus grande diſtance.

Neuf ou dix petites Iſles baſſes & quelques bâtures ſe montroient en face de la côte ; j'obſervai encore quelques grands bancs de ſable entre le continent & les trois Iſles hautes, au-delà deſquelles j'étois dans la perſuaſion qu'il y avoit d'autres petites Iſles, & non pas une partie du continent, comme on l'avoit voulu prétendre ».

« A l'exception de la pointe que je nommai *la pointe d'Obſervation*, & le cap Flateur, la terre, au Nord du cap Bedfort eſt baſſe & recouverte par intervalle de ſable blanc & de broſſailles ou de buiſſons dans un eſpace de dix ou douze milles dans les terres, qui alors s'élèvent à une hauteur conſidérable. Au Nord de la pointe d'Obſervation, la côte s'abaiſſe & forme une plage unie qui s'étend à perte de vue ».

« Le lendemain je m'enbarquai avec M. Banks pour nous rendre à celle des trois hautes Iſles qui étoit la plus ſeptentrionale, & qui étant à cinq lieues

lieues au large devoit être un poſte favorable pour découvrir diſtinctement la ſituation des écueils, & les paſſages qu'ils laiſſoient entr'eux. J'envoyai en même-tems le maître prendre les ſondes entre les Iſles baſſes & le continent ».

« A notre deſcente dans l'Iſle, nous montâmes ſur la plus haute colline, intérieurement agités par un mélange d'eſpérance & de crainte proportionné à l'importance de l'objet & à l'incertitude de l'événement. En portant mes regards tout autour de l'Iſle, je découvris une chaîne de roches au-delà des Iſles, entre deux & trois lieues de diſtance, qui s'étendoit ſur une ligne Nord-Oueſt & Sud-Eſt, beaucoup plus loin que la vue ne pouvoit porter. La mer briſoit ſur ces récifs avec une incroyable fureur; j'en conjecturai qu'au-delà il ne devoit pas y avoir de bas-fonds. Et je conçus l'eſpoir de paſſer à travers des coupures que j'appercevois dans le récif ».

« LE tems étoit ſi embrumé qu'il étoit difficile de bien reconnoître les objets: je réſolus donc de paſſer la nuit dans l'Iſle, eſpérant que le ciel ſeroit peut-être plus ſerein dans la matinée. Dès l'aube du jour, j'envoyai un des contre-maîtres qui étoit avec moi ſonder entre l'Iſle & les récifs, & reconnoître les paſſes qu'on y appercevoit; je montai une ſeconde fois ſur la colline; mais la brume étoit encore plus épaiſſe que le jour précédent ».

« LE contre-maître fut de retour vers midi. Entre l'Iſle & les récifs, il avoit trouvé de quinze à vingt braſſes d'eau; mais le vent avoit tellement fraîchi qu'il n'avoit pas oſé ſe riſquer dans une des paſſes du récif, qui lui paroiſſoit très-étroite. Son rapport ne me découragea point; je jugeai par ſa deſcription, qu'il n'avoit vu qu'avec les yeux de la crainte qui exagère les dangers ».

« TANDIS que je m'occupois des moyens de ſortir de ces parages, hé-

riſſés d'écueils & ſemés de bas-fonds, M. Banks entièrement livré à l'étude de la nature parcouroit l'Iſle pour trouver de nouvelles plantes. Cette Iſle, qu'on découvre de douze lieues en mer, peut en avoir huit de tour. Ce n'eſt preſque qu'un immenſe amas de roches pelées. On voit ſeulement du côté du Nord-Oueſt quelques baies ſablonneuſes & quelques terres baſſes couvertes de longues herbes & d'arbres de l'eſpece de ceux du continent. Nous y trouvâmes de l'eau fraîche en deux endroits : dans le premier, c'étoit un ruiſſeau qui alloit ſe perdre dans la mer ; mais dont les eaux étoient ſaumâtres ; dans le ſecond, c'étoit un étang, derrière une baie ſablonneuſe, l'eau en étoit douce & bonne ».

« MALGRÉ la diſtance où cette Iſle eſt du continent, elle eſt viſitée par les Indiens : nous y trouvâmes quelques hutes, conſtruites ſur les hauteurs, & de conſidérables amas de coquillages.

Comme nous ne vîmes d'autres animaux dans cette Iſle que des lézards, nous la nommâmes *l'Iſle du Lézard*. Les deux autres Iſles qui en ſont éloignées de quatre ou cinq milles ſont beaucoup moins grandes; dans leur voiſinage ſont trois autres Iſles plus petites encore. Elles ſont défendues par des récifs & des bancs de ſable particulièrement au Sud-Eſt ».

« DANS notre retour, nous deſcendîmes ſur une petite Iſle, où nous vîmes un prodigieux nombre d'oiſeaux de terre & de mer. Nous trouvâmes le nid d'un aigle, dans lequel étoient quelques aiglons que nous tirâmes : nous vîmes auſſi le nid d'un autre oiſeau qui nous eſt inconnu; il étoit conſtruit à terre avec des branches d'arbres : il n'avoit pas moins de vingt-ſix pieds de circonférence, & de deux pieds huit pouces de haut. Nous donnâmes à cette Iſle le nom de *l'Iſle de l'Aigle* ».

« A mon arrivée à bord, je fus in-

formé par le maître, qui avoit reconnu les fondes entre les petites Isles & le continent, qu'en dehors il avoit trouvé de dix à quinze braſſes d'eau, & pas au-deſſus de ſept en terre des Isles; mais qu'une bâture qui s'étendoit du continent & ſe prolongeoit dans un eſpace de deux lieues rendoit ce canal très-étroit ».

« En comparant le rapport du maître avec mes propres obſervations, je craignis que ſi je perſiſtois à ranger la côte, je ne couruſſe riſque d'être enfermé par le grand récif, & forcé par conſéquent de retourner & de chercher un autre paſſage. Les dangers d'une pareille navigation nous firent réſoudre à nous élever de la côte, juſqu'à ce qu'on pût la rallier avec moins de riſques ».

« Nous appareillâmes avec les premiers rayons du jour. Nous gouvernâmes au Nord-Eſt pour ranger la côte du Nord-Oueſt de l'Iſle du Lézard,

ayant la chaloupe en avant pour reconnoître les ſondes ſur toutes les parties de la route. A midi le Nord-Oueſt de l'Iſle du Lézard nous reſtoit à l'Eſt-Sud-Eſt, à la diſtance d'un mille ; nous avions quinze braſſes d'eau, & notre latitude par l'obſervation étoit de quatorze degrés trente-huit minutes. A deux heures, nous étions au vent d'une des ouvertures du grand récif que nous avions apperçu de l'Iſle. Je revirai de bord & courus au Sud-Oueſt ; tandis que le maître reconnoiſſoit le paſſage : bientôt il fit le ſignal de le ſuivre ; & en très-peu de tems nous nous trouvâmes en dehors du récif. Dès que nous fûmes dégagés de cette chaîne de briſans, nous n'eûmes point de fond avec une ligne de cent cinquante braſſes, & nous trouvâmes une vaſte mer, dont les lames venoient du Sud-Eſt ; ce qui nous annonçoit qu'il n'y avoit près de nous ni terre ni bas-fonds dans cette direction ».

« La passe qui nous conduisit en dehors des brisans & dans une mer ouverte gît par les quatorze degrés trente-deux minutes de latitude australe. Elle peut toujours se reconnoître à trois grandes Isles, que j'ai nommées les *Isles de la Direction*. Le canal est au Nord-Est un demi-rumb Nord de l'Isle du Lézard, à la distance de trois lieues. Sa longueur est d'un tiers de mille, sur une même largeur ».

Les Isles découvertes par Quiros, sous le nom de Terre Australe du Saint-Esprit, gissent sur ce parallele; mais il seroit difficile de dire si c'est bien avant dans l'Est, leur longitude étant très-incertaine. Quelques Géographes les ont placées sur la longitude de la côte Orientale de la Nouvelle-Hollande, que Quiros n'a pas apperçue; puisque dans la relation de son voyage, il plaça sa découverte à vingt-deux degrés à l'Est de cette côte.

« Après avoir passé la nuit sur *les*

*bords*, je fis voile au Nord-Nord-Oueſt un demi-rumb à l'Oueſt, & enſuite au Nord-Oueſt un demi-rumb au Nord. A midi notre latitude, par l'obſervation, étoit de treize degrés quarante-ſix minutes; & dans ce moment, nous avions perdu toute terre de vue. A ſix heures, nous diminuâmes de voile, & paſsâmes la nuit en panne le cap au Nord-Eſt. Le lendemain nous gouvernâmes à l'Oueſt pour rallier la côte, afin d'être ſûrs de ne point manquer le détroit, s'il étoit vrai qu'il en exiſtât un entre la nouvelle Guinée & la nouvelle Hollande. Nous étions à midi, par les treize degrés deux minutes de latitude auſtrale, & par cent ſoixante-un degrés quarante-une minutes de longitude. Bien-tôt on apperçut la terre dans l'Oueſt-Sud-Oueſt. A deux heures on vit la même terre s'étendre dans le Nord-Oueſt: elle ſe montroit ſous l'apparence de pluſieurs montagnes, ſemblables à des Iſles. Vers les trois

heures nous découvrîmes une chaîne de rochers entre la terre & le vaiſſeau, qui s'étendoit, à perte de vue, au Sud; mais nous crûmes les voir ſe terminer au Nord, à notre hauteur. Ce que nous en prenions pour le terme dans cette direction, parut bien-tôt n'être qu'une ouverture dans le récif; car alors on vit la chaîne des briſans s'étendre au Nord, ſans en appercevoir la fin ».

Nous ſerrâmes le vent au plus près: il étoit alors à l'Eſt-Sud-Eſt; mais paſſant à l'inſtant au Nord-quart-Nord-Eſt, & ſoufflant directement ſur les récifs, il étoit douteux que nous puiſſions les écarter. Le calme ſurvint avec la nuit; & le jour vint nous éclairer ſur les dangers de notre ſituation. A quatre heures du matin, nous étions à une très-petite diſtance des briſans ſur leſquels nous entraînoit la marée montante. A cinq heures le vaiſſeau étoit en dedans des lames, & à vingt toiſes des rochers, quoique la ſonde ne donnât

point de fond. Bien-tôt après nous découvrîmes, entre les rochers, une petite ouverture, à travers laquelle nous nous efforçâmes de touer le vaiſſeau; mais le juſant qui en ſortoit, ne nous permit point d'y arriver ».

« AVANT le retour du flot, qui, malgré tous nos efforts, nous auroit infailliblement portés ſur les briſans, nous découvrîmes une autre ouverture près d'un mille à l'Oueſt. Je l'envoyai à l'inſtant reconnoître, & nous réſolûmes de tenter ce nouveau paſſage, comme l'unique moyen de ſalut ».

« A l'aide d'une légère briſe de l'Eſt-Nord-Eſt & de nos bâtimens à rames, nous entrâmes dans ce canal, où le flot qui nous auroit briſé ſans cette ouverture, s'y précipitant en torrent, nous porta au-delà des récifs avec une rapidité incroyable, & nous empêcha par-là, de chaſſer ſur l'un ou l'autre côté du canal, qui n'avoit pas plus d'un mille de largeur. Tandis que nous étions

comme lancés à travers ce golfe, nos ſondes furent de trente à ſept braſſes, très-irrégulières, & le fond vaſeux ».

« AUSSITÔT que nous nous vîmes en dedans des briſans, nous laiſsâmes tomber l'ancre par dix-neuf braſſes d'eau, ſur un fond de corail & de coquilles ».

« TELLE eſt la viciſſitude de la vie : nous nous croyions heureux d'avoir regagné une ſituation, de laquelle tous nos efforts tendoient à nous éloigner, il y avoit à peine deux jours. Les rochers & les bas-fonds ſont toujours redoutables au navigateur, lors même qu'on en connoît le giſſement ; ils deviennent plus dangereux dans les parages qui n'ont jamais été fréquentés ; mais dans cette partie du globe, ils ſont plus à craindre & plus funeſtes qu'en aucune autre : car ici ce ſont des récifs de roches de corail, non moins eſcarpés que des murs, & qui s'élèvent d'une profondeur d'eau incommenſurable.

Ces briſans, toujours ſubmergés dans le flot, ſont à fleur d'eau ou découvrent à mer baſſe ».

« TANDIS que nous étions mouillés, les énormes vagues de la vaſte mer du Sud trouvant dans ces récifs, une réſiſtance ſubite, ſe briſoient ſous nos yeux avec une violence inconcevable en lames que les tempêtes n'ont jamais pu produire dans l'autre hémiſphère ».

« LE danger de naviger dans les parties inconnues de cette mer, étoit pour nous bien plus imminent, dans un vaiſſeau naufragé, qui à chaque inſtant, menaçoit ruine; joint à ce que nous étions à la veille de manquer de vivres, & de toutes les autres proviſions indiſpenſables dans une navigation. Mais la gloire de découvrir des contrées juſqu'alors inconnues, & d'ouvrir de nouvelles routes aux navigateurs, nous roidiſſoient contre tous les genres d'obſtacles; & nous préférions d'être accuſés d'imprudence & de témérité, par

cette foule d'hommes oiſifs, lâches & voluptueux, toujours prêts à cenſurer les entrepriſes que le ſuccès n'a point couronnées, plutôt que de laiſſer imparfaite une découverte que nous avions déjà ſuivie avec tant de péril ».

« DÈS-LORS, je réſolus de ranger la côte de la nouvelle Hollande, en faiſant voile au Nord, quelles qu'en puſſent être les conſéquences; car ſi nous fuſſions repaſſés en dehors du récif, nous aurions pu tellement écarter la côte, qu'il nous eût été impoſſible de déterminer, ſi cette contrée ſe joint ou ne ſe joint pas à la nouvelle Guinée, queſtion que j'étois réſolu d'éclaircir ».

« LA latitude du lieu où nous étions à l'ancre fut trouvée par l'obſervation, de douze degrés trente-huit minutes Sud, & la longitude de cent ſoixante degrés cinquante-ſix minutes. La côte couroit du Nord ſoixante-ſix degrés Oueſt au Sud-Oueſt-quart-Sud, & ſa

partie la plus voiſine étoit à neuf lieues de diſtance. Nous nommâmes l'ouverture par où nous avions paſſé, *le Canal de la Providence.* Il nous reſtoit à l'Eſt-Nord-Eſt, à la diſtance de dix ou douze milles. De cette poſition, nous appercevions un promontoire d'une conſidérable hauteur ſur le continent; il fut nommé *le Cap de Weymouth.* Sur ſon côté ſeptentrional il y a une baie à laquelle je donnai le nom de *Baie de Weymouth.* Le cap & la baie ſont par les douze dégrés quarante-deux minutes de latitude auſtrale, & par cent ſoixante dégrés vingt-ſix minutes de longitude. M. Banks qui étoit allé avec les bateaux à la pêche ſur les récifs, en rapporta pluſieurs eſpeces de corail, & de ce nombre étoit le *Tubipora Muſica* ».

« DE-LA, nous fîmes voile au Nord-Oueſt, au milieu de petites Iſles, de bas-fonds, de rochers à fleur d'eau, & d'écueils de toute eſpece. Nos bateaux qui étoient en avant pour diriger

la route, trouvoient les ſondes irrégulières, elles varioient à chaque jet, de cinq ou ſix braſſes, entre dix & vingt-ſept braſſes d'eau ».

« Nous étions à midi par les douze degrés vingt-huit minutes de latitude auſtrale, & à la diſtance d'environ quatre lieues du continent, qui s'étendoit du Sud-quart-Sud-Oueſt au Nord ſoixante-onze degrés à l'Oueſt, & quelques petites Iſles depuis le Nord quarante degrés à l'Oueſt, juſqu'à cinquante-quatre degrés à l'Oueſt. Le ſoir nous nous mîmes à l'ancre. La plus ſeptentrionale des petites Iſles nous reſtoit à l'Oueſt un demi-rumb au Sud, diſtante de trois milles : ces Iſles déſignées dans les cartes ſous le nom d'*Iſles de Forbes*, ſont à cinq lieues environ du continent, qui forme en cet endroit une pointe très-élevée, que j'appellai *la Pointe du Dard*. De cette pointe la côte ſe fait plus Oueſt, & dans cette direction, elle eſt baſſe & ſablonneuſe.

Au Sud elle s'élève & forme une chaîne de collines le long du rivage ».

« Nous gouvernâmes ſur une Iſle qui n'étoit qu'à une petite diſtance du continent, & qui nous reſtoit au Nord quarante degrés à l'Oueſt, à la diſtance d'environ cinq lieues. Nous rangeâmes le côté du Nord-Eſt de cette Iſle, que nous laiſsâmes entre nous & la principale terre. Elle a près d'une lieue de circuit. Nous y vîmes cinq ou ſix Indiens, dont deux étoient armés de lances : ils deſcendirent tous ſur une pointe du rivage pour obſerver le vaiſſeau, & ſe retirèrent. Au Nord-Oueſt de l'Iſle, ſont pluſieurs Iſles baſſes dans le voiſinage du continent ; & au Nord & à l'Eſt, un grand nombre d'iſlots & de bas-fonds ; de ſorte que de toute part nous étions environnés d'écueils ; mais après les dangers que nous avions courus, nous voyions d'un œil d'indifférence, les briſans les plus redoutables. La principale terre paroiſſoit être baſſe

&

& couverte par intervalle d'un beau ſable blanc. A midi notre latitude obſervée étoit de douze degrés, & la longitude de cent ſoixante degrés ſeize minutes ».

« LE continent en face des Iſles dont on vient de faire mention, forme une pointe, que je nommai *le Cap Grenville*, Il gît par les onze degrés cinquante-huit minutes de latitude auſtrale, & par cent cinquante-neuf degrés cinquante-deux minutes de longitude. Entre ce cap & la pointe du Dard, le rivage forme une baie à laquelle j'ai donné le nom de *Baie-Temple*. A neuf lieues du cap de Grenville, dans la direction de l'Eſt un demi-rumb au Nord, ſont quelques Iſles dont les terres s'élèvent à une grande hauteur. Je les ai nommées *les Iſles de Sir Charles Hardy;* & celles qui giſſent à la hauteur du cap, *les Iſles de Kockburn*. Le ſoir nous vînmes à l'ancre au Nord-Eſt d'un groupe d'Iſles qui ſont au Nord-Oueſt & à quatre

lieues du cap Grenville. La multitude d'oiſeaux que nous y vîmes, les fit appeller *les Iſles de l'Oiſeau.* La principale terre étoit baſſe & couroit autant au Nord qu'au Nord-Oueſt quart de Nord, & une chaîne d'Iſles ſablonneuſes s'étendoit dans le Nord-Eſt ».

« LE matin nous fîmes de la voile, gouvernant au Nord-Nord-Eſt, ſur quelques Iſles baſſes dans cette direction. Nous parvînmes à midi par les onze degrés vingt-trois minutes de latitude auſtrale, & par cent cinquante-neuf dégrés cinquante-cinq minutes de longitude. Le continent, diſtant de quatre lieues, couroit au Nord, il ne préſentoit qu'une plage ſablonneuſe. Les Iſles & les écueils qui nous environnoient ſont trop nombreux pour être particulièrement nommés ».

« CONTINUANT de faire voile au milieu de ces innombrables écueils avec toutes les précautions que peut ſuggérer la prudence, nous nous trouvâmes

le lendemain à midi, par les dix degrés trente-ſix minutes. La partie la plus voiſine du continent, qui étoit auſſi la plus ſeptentrionale, nous reſtoit à l'Oueſt deux degrés Sud, à la diſtance d'environ quatre milles. Cette pointe, qui eſt le promontoire ſeptentrional de la contrée, reçut le nom de *Cap d'York*. Sa longitude eſt de cent cinquante-neuf degrés dix-ſept minutes. La latitude de ſa pointe Nord eſt de dix degrés trente-ſept minutes, & celle de l'Eſt de dix degrés quarante-deux minutes. La terre ſur la pointe de l'Eſt & à ſon Sud, s'abaiſſe preſque au niveau de la ſurface de la mer; le coup d'œil n'annonce qu'une terre dénuée de plantes, & une région ingrate ».

« Au Sud du cap le rivage forme une grande baie ouverte, que je nommai *la Baie de Newcaſtle*. On découvre dans cette baie quelques Iſles raſes, & quelques bas-fonds. La contrée adjacente eſt auſſi preſque au niveau des eaux, &

recouverte de ſable. Mais dans la partie ſeptentrionale du cap, la terre s'élève & forme une chaîne de collines couvertes d'arbres & de verdure; le rivage forme pluſieurs petites baies, qui ſemblent offrir un bon mouillage; dans le voiſinage de la pointe orientale du cap ſont trois petites Iſles. De l'une de ces Iſles part une bature qui s'étend fort loin au large. On voit auſſi une Iſle tout près de la pointe ſeptentrionale. On découvroit pluſieurs autres Iſles à une diſtance conſidérable : elles s'étendoient depuis le Nord-quart-Nord-Oueſt, juſqu'à l'Oueſt-Nord-Oueſt, & derrière ces Iſles une chaîne de terres d'une grande élevation, que nous conjecturâmes être auſſi des Iſles. On diſtinguoit encore d'autres Iſles depuis le Nord juſqu'à ſoixante-onze degrés à l'Oueſt ».

« Nous prolongeâmes le continent en rondiſſant le long du promontoire; & nous ne fîmes pas quatre lieues ſans

découvrir que la terre que nous avions de l'avant, & que nous avions prise pour faire partie du continent, formoit des Isles détachées l'une de l'autre par plusieurs canaux. Je dépêchai aussitôt les bateaux avec des instructions convenables pour nous conduire à travers celui qui étoit le plus voisin du continent; mais appercevant des rochers & des bas-fonds dans ce canal, je fis le signal aux bateaux de reconnoître l'autre canal au Nord, laissant quelques Isles entre nous & la principale terre. Nous suivîmes nos bateaux à travers ce canal: nous n'eûmes pas au-dessous de cinq brasses d'eau, dans la partie la plus étroite du passage, où la distance d'une Isle à l'autre étoit d'un mille & demi environ ».

« VERS les quatre heures, ayant fait près de deux milles dans ce canal, qui paroissoit traverser la nouvelle Hollande, nous laissâmes tomber l'ancre par six brasses & demie d'eau d'un très-bon

fond. Le canal commençoit ici à s'élargir. Le continent couroit ſur le Sud-Oueſt. Sa pointe la plus éloignée que nous euſſions en vue nous reſtoit au Sud quarante-huit degrés à l'Oueſt, & la pointe la plus méridionale des Iſles ſur le côté Nord-Oueſt du paſſage, reſtoit au Sud ſoixante-ſeize degrés à l'Oueſt. Il ne ſe montroit aucune terre entre ces deux pointes; & nous conçûmes l'eſpérance flatteuſe d'avoir enfin trouvé un paſſage à la mer des Indes ».

« IMPATIENS d'en avoir une entière certitude, à peine fûmes nous à l'ancre, que nous nous embarquâmes pour deſcendre ſur l'Iſle qui eſt au Sud-eſt du paſſage. Au moment du mouillage nous avions vu ſur cette Iſle pluſieurs Indiens; & lorſque nous voguâmes ſur le rivage, nous en apperçûmes dix ſur une hauteur : neuf étoient armés de lances & le dixième portoit un arc & un faiſceau de flêches; c'étoit ce que

nous n'avions pas encore vu en la poſſeſſion des habitans de cette contrée. nous obſervâmes que deux de la troupe portoient autour du cou des ornemens de nacre de perle. Trois d'entr'eux dont l'un étoit l'archer, deſcendirent ſur le rivage vis-à-vis de nous. Il y avoit lieu de croire qu'ils vouloient s'oppoſer à notre deſcente; mais lorſque nous n'en étions plus qu'à une portée de fuſil, ils ſe retirèrent lentement ».

« NOTRE premier ſoin à terre fut de grimper ſur la plus haute colline. De ſa cime on ne découvroit aucune terre entre le Sud-Oueſt & le Oueſt-Sud-Oueſt. Il n'y avoit donc plus de doute que ce canal ne fût le détroit qui ſépare la Nouvelle-Hollande de la Nouvelle-Guinée. La terre au Nord-Oueſt du paſſage conſiſtoit en un grand nombre d'Iſles d'étendue & de hauteur différentes, rangées les unes derrière les autres autant que l'œil pouvoit porter au Nord & à l'Oueſt, ſur

une chaîne d'environ treize lieues ».

« COMME j'étois ſur le point de quitter la côte orientale de la Nouvelle-Hollande, que j'avois prolongée depuis le trente-huitième degré de latitude juſqu'à cette place, aſſuré d'ailleurs qu'aucun navigateur ne l'avoit jamais reconnue, je pris poſſeſſion de la contrée au nom du Roi d'Angleterre, ſous le nom de *Nouvelle Galles méridionale*. Nous célébrâmes cette priſe de poſſeſſion par trois décharges de mouſqueterie, auxquelles on répondit du vaiſſeau par trois volées de canon. L'Iſle où ſe fit cette formalité fut appellée *l'Iſle de Poſſeſſion* ».

« DEPUIS l'inſtant que nous étions rentrés parmi les écueils, nous n'avions eu qu'un flot modéré : il portoit régulièrement au Nord-Oueſt, & le juſant reverſoit au Sud-Eſt. A l'endroit où nous étions, le flot commence entre une & deux heures du matin dans les ſyzygies. Il monte à la hau-

teur perpendiculaire de douze pieds ».

« LE jour ſuivant, dans la matinée, quelques Naturels ſe montrèrent ſur le rivage; nous découvrîmes avec nos longues-vues que c'étoit des femmes : elles étoient nues, comme les autres habitans de cette contrée. Bientôt après nous fîmes voile au Sud-Oueſt. A midi la pointe du Sud-Oueſt de la plus grande Iſle du côté Nord-Oueſt du détroit nous reſtoit au Nord ſoixante-onze degrés à l'Oueſt à huit milles de diſtance. Je l'ai nommée le cap Cornouailles. Il gît par les dix degrés quarante-trois minutes de latitude auſtrale & par cent cinquante-huit degrés quarante-une minutes de longitude. Quelques terres qui ſe trouvent dans le milieu du paſſage furent nommées les *Iſles de Wallis*. Notre latitude obſervée étoit de dix degrés quarante-ſix minutes Sud ».

« NOUS gouvernâmes ſur l'Oueſt-Nord-Oueſt, & enſuite au Nord-Oueſt-quart-Oueſt ſur une petite Iſle que

nous avions en vue. Le calme qui survint nous obligea de laiſſer tomber l'ancre près de cette Iſle. J'y deſcendis avec M. Banks, & nous trouvâmes qu'à l'exception de quelques bouquets de bois, ce n'étoit qu'un rocher ſtérile, habité par un nombre innombrable d'oiſeaux, dont une grande partie étoit de l'eſpece de ceux qu'on nomme des *Niais*, & du nom de ces oiſeaux, l'Iſle fut appellée *l'Iſle des Niais* ».

« UNE légère briſe s'étant levée du Sud-Oueſt, accompagnée de houles, annonçoit que nous étions à l'Oueſt de la Carpentarie, ou à l'extrémité ſeptentrionale de la Nouvelle-Hollande; & que la mer étoit alors ouverte à l'Oueſt. Il étoit donc démontré que la Nouvelle - Hollande & la Nouvelle-Guinée ſont deux Iſles ſéparées, ou les différentes parties d'un même continent ».

« L'ENTRÉE Nord-Eſt du détroit gît par les dix degrés trente-neuf minutes de-

latitude auſtrale, & par cent cinquante-huit degrés cinquante-quatre minutes de longitude. Elle eſt formée par le continent ou l'extrémité ſeptentrionale de la Nouvelle-Hollande au Sud-Eſt, & au Nord-Oueſt, par une chaîne d'Iſles que j'ai nommées les *Iſles du Prince de Galles*. Il eſt bien probable que ces Iſles s'étendent juſqu'à la Nouvelle-Guinée ».

« Le paſſage fut appellé le *Détroit de l'Endeavour*, du nom du vaiſſeau. Sa longueur du Nord-Eſt au Sud-Oueſt eſt de dix lieues, & il a environ cinq lieues de largeur; à l'exception de l'entrée du Nord-Eſt, où il a un peu moins de deux milles, ſe trouvant reſſerré par des Iſles qui giſſent à cette hauteur ».

## CHAPITRE XIV.

*Deſcription particulière de la Nouvelle-Hollande ; de ſes productions & de ſes habitans.*

LA Nouvelle-Hollande, ou conformément au nom que M. Cook lui a donné, la Nouvelle-Galles méridionale eſt la plus grande de toutes les Iſles connues. La longueur de ſa côte orientale en ligne droite n'a pas moins de vingt-ſept degrés, ou de cinq cens quarante lieues. D'où il paroît que ſa ſurface quarrée eſt égale ou plus grande que l'Europe.

AU Sud du trente-quatrième degré de latitude la terre ne s'élève guère au-deſſus de la ſurface des eaux : au Nord elle forme pluſieurs chaînes de collines & de montagnes ; mais en général on ne peut pas dire que cette

contrée ſoit montueuſe ; toutes ſes hauteurs priſes enſemble ne font qu'une très-petite partie de ſa ſurface, ſi on les compare à l'étendue de ſes plaines & de ſes vallées.

L'ASPECT que préſente cette contrée annonce une terre plus ſtérile que féconde. Cependant elle eſt boiſée dans tous les endroits où le terrein s'élève, &, en pluſieurs, les vallées ainſi que les plaines abondent en herbages. Il eſt vrai que le ſol eſt fréquemment ſablonneux, & l'on voit des plaines immenſes couvertes d'un ſable mouvant, & où dans les places les mieux expoſées, la végétation paroît moins animée qu'au Sud de la contrée : les arbres n'y ſont pas d'une ſi belle élévation, & toutes les plantes y ſont moins riches & croiſſent avec moins de vigueur.

LES bords des baies à la diſtance d'un mille aux environs offrent un terrein marécageux, étant journellement ſubmergé par le flot. Ces terres vaſeu-

ſes ſont généralement couvertes de mangliers. On trouve auſſi des marais dans l'intérieur des terres; ces marais produiſent une quantité étonnante de diverſes plantes qui y végétent avec la plus grande vigueur. En quelques endroits le ſol eſt capable d'amélioration; mais en grande partie, il eſt d'une telle aridité qu'il ſemble ne pouvoir admettre aucune eſpeee de culture.

La côte, dans toute la partie qui eſt au Nord du vingt-cinquième degré, contient un grand nombre de baies & de havres, où les vaiſſeaux peuvent mouiller à l'abri de tous les vents.

Toute la campagne eſt arroſée par quantité de ſources & de ruiſſeaux qui du pied des collines coulent & ſerpentent à travers les vallées & les prairies, & dont les eaux fraîches ſe rendent dans les anſes multipliées des baies. Il n'eſt peut-être pas un ſeul mouillage, ſi l'on excepte le *canal de la Soif*, où

l'on ne puiſſe ſe procurer de l'eau douce avec la plus grande facilité.

Les eſpeces des différens arbres qui croiſſent ſur cette terre ne ſont pas fort diverſifiées. Entre les arbres de haute futaie & qu'on peut regarder comme propres à faire des bois de conſtruction, il n'y en a que deux ſortes. Les premiers ſont ceux qui produiſent la gomme, ces arbres d'une grande élévation, croiſſent dans toutes les parties de la contrée : les feuilles ſont étroites & ont beaucoup de reſſemblance avec celles du ſaule : la gomme ou réſine qu'ils diſtillent eſt d'un rouge foncé, & reſſemble exactement à ce que l'on nomme ſang de dragon. Peut-être en eſt-ce réellement; car on ſçait que cette ſubſtance eſt le produit de plus d'une eſpece de plante.

Les arbres de la ſeconde eſpece ſont ceux qui croiſſent comme nos ſapins. On en a fait déja particulièrement mention dans la deſcription qu'on a fait de

la baie de Botanique. Ces deux ſortes d'arbres ſont, comme on l'a obſervé, d'un bois dur & peſant. Outre ces arbres il y en a d'autres d'une écorce douce, facile à détacher de la tige, & qui eſt la même que celle dont on ſe ſert dans les Indes Orientales pour le calfatage des vaiſſeaux.

On y trouve des palmiers de trois différentes ſortes. La première, qui croît en abondance dans les parties méridionales de la contrée, a des feuilles, dont l'épanouiſſement eſt pliſſé en éventail ; ſon choux eſt très-petit, mais d'une douceur qui le rend délicieux; & les noix qu'il produit en quantité, feroient pour les cochons une admirable nourriture.

La ſeconde eſpece reſſemble plus aux palmiſtes de l'Amérique : ſes feuilles ſont grandes & empennées comme celles du cocotier ; ſon chou différe de celui de la première eſpece : il eſt moins doux, mais plus gros.

La

LA troiſième eſpece qui, comme la ſeconde ne fut trouvée que dans les parties ſeptentrionales, a rarement plus de dix pieds d'élévation : ſes feuilles aſſez petites ſont compoſées de filioles rangées aux deux côtés d'un filet qui les ſupporte toutes : elles reſſemblent à celles de quelque eſpece de fougère. Elle ne produit point de choux, mais une prodigieuſe quantité de noix de la groſſeur d'un marron, & d'une forme plus ſphérique. Les capſules de ce fruit trouvées dans les endroits où les Indiens avoient fait des feux, firent croire aux Anglois qu'on pouvoit en manger ; mais ceux qui en firent l'eſſai éprouvèrent que l'émétique eſt un vomitif moins violent.

OUTRE ces eſpeces de palmier il y a des arbriſſeaux, des [illegible]uſtes, entièrement inconnus en Eu[illegible]pe ; particulièrement une eſpece de figuier ſauvage, dont le fruit eſt très-chétif, une ſorte de prunier, & une troiſième eſpece qui porte une pomme pourprée : elle

aquiert un très-bon goût, gardée pendant quelques jours.

LES plantes ſont ici d'eſpeces très-variées. M. Banks en a fait une riche & précieuſe collection ; mais la plupart ſont peu ſucculentes. On a eu occaſion de parler de la racine & des feuilles d'une plante qui reſſemble au coccos de l'Amérique, & d'une eſpece de pois qui croît ſur une tige ſarmenteuſe & rampante. On peut y ajouter une ſorte de perſil & de pourpier, & deux d'iniams : l'une a la forme d'une rave, l'autre eſt ronde & recouverte de fibres dures & ligneuſes. Toutes les deux ſont très-petites, mais douces & agréables.

ON ne répétera point ce qu'on a déjà dit des différentes eſpeces de fruits que produit cette contrée.

ENTRE les quadrupèdes on a fait mention du chien, on a donné une deſcription particulière du kanguroo, & d'un autre animal, qui eſt une eſpece

de pareſſeux, reſſemblant au phalanger dont parle M. de Buffon. On y voit une eſpece de belette, que les Naturels nomment *Quollo :* ſon dos noir eſt tâcheté de blanc ; mais le ventre eſt d'un beau blanc ſans mêlange. Quelques perſonnes de l'équipage prétendent avoir apperçu des loups ; & M. Cook avoue qu'il en a reconnu les traces.

Les oiſeaux aquatiques de cette contrée ſont les mouettes, des oies de deux eſpeces, des corlieus, des canards, des ſarcelles, des pélicans d'une taille conſidérable & pluſieurs autres. Entre les oiſeaux de terre, ſont les corneilles, les perroquets, les perruches, les coqs de bruyère, & une quantité d'autres oiſeaux d'une grande beauté. Les pigeons y ſont très-ombrageux ; mais comme ils volent par compagnie, il eſt toujours facile de les tirer. Ces oiſeaux ſont ici du plus ſuperbe plumage.

Parmi les reptiles, ſont pluſieurs eſpeces de ſerpens, dont quelques-uns

ſont venimeux ; des ſcorpions, des mille pieds & des lézards. Il y a très-peu d'inſectes : de ce nombre ſont les moſquites & les fourmis. On y voit pluſieurs eſpeces de fourmis ; les unes ſont de couleur verte & conſtruiſent ſur les arbres leurs fourmillières, qui ſont de grandeur & de forme différentes. Les autres ſont noires, elles vivent dans l'intérieur des branches des arbres, qu'elles creuſent pour s'y loger. Une troiſième eſpece vit dans l'intérieur d'une racine qui croît ſur l'écorce des arbres. Ce qu'il y a d'étonnant, c'eſt que la végétation de cette plante, pénétrée de toute part par ces inſectes, n'en eſt pas altérée.

La mer poiſſonneuſe ſur toute la côte, fournit beaucoup plus que la terre à la ſubſiſtance des habitans. Les différentes ſortes de poiſſons qu'on pêche ſur ce rivage, ſont preſque toutes inconnues en Europe. Sur les bas-fonds & les récifs, on trouve un nombre in-

croyable de tortues vertes d'une étonnante groſſeur, diverſes eſpeces d'huîtres, entre leſquelles eſt l'huître perlière.

La ſeule relation qu'on ait jamais eue de cette contrée fut publiée par Dampierre. Ce navigateur eſt en général d'une grande véracité ; mais il s'eſt trompé ſur quelques particularités de la Nouvelle-Hollande. Les habitans que Dampierre a vus ſur la côte occidentale, ſont à la vérité à une grande diſtance des Indiens de la côte orientale qu'a viſitée M. Cook ; mais l'éloignement n'eſt pas moindre entre les deux extrémités de la côte orientale ; & comme il y a une parfaite uniformité entre les mœurs & les coutumes de leurs habitans, il eſt à préſumer que dans une autre direction elles doivent être peu différentes.

Le nombre des habitans de cette contrée n'eſt point du tout en proportion avec ſon étendue. M. Cook obſerve qu'il n'en a jamais vu plus de

trente enſemble, encore étoit-ce à la baie de Botanique, où les hommes, les femmes & les enfans s'étoient raſſemblés ſur un rocher pour voir paſſer le vaiſſeau. Quand ils formèrent le projet d'attaquer les Anglois, ils n'étoient pas plus de quinze : auſſi leurs hangards ne ſe trouvent-ils que de loin en loin. L'intérieur de la contrée eſt bien d'une étendue immenſe; mais il eſt à croire que ce ne ſont que des déſerts : s'il y a des habitans, ils ſont encore moins nombreux que ſur les côtes. Comment concevoir que des hommes puiſſent ſubſiſter au centre d'une vaſte contrée inculte? Et s'il étoit vrai que les habitans du centre cultivaſſent les terres, cet art ſeroit-il abſolument ignoré ſur les côtes? Seroit-il poſſible qu'on n'en retrouvât pas la plus légère trace? Dans une étendue de cinq cens quarante lieues, les Anglois n'ont pas vu un ſeul pouce de terrein cultivé. Il en faut donc conclure que cette contrée man-

que d'habitans dans tous les lieux où la mer ne peut pas contribuer à leur nourriture.

Le ſeul endroit où les Anglois aient eu avec eux quelque commerce, c'eſt ſur la rivière de l'Endeavour. La horde de ces Indiens n'étoit compoſée que de vingt-une perſonnes; douze hommes, ſept femmes, un garçon & une fille. On n'a guère vu les femmes que dans l'éloignement; & lorſque les hommes venoient ſur les bords de la rivière, ils n'y amenoient jamais leurs femmes.

Ces Indiens, comme on l'a obſervé, ne ſont pas de la taille héroïque des Patagons; mais dans leur médiocre ſtature, ils ſont bien faits & joignent de la force & de la vigueur à beaucoup de ſoupleſſe & de légèreté. Leur phiſionomie n'eſt pas ſans expreſſion, & ils ont la voix douce & efféminée. Avec une carnation peu différente de celle des Négres, leurs traits ne ſont

point du tout déſagréables ; ils n'ont point comme les Négres le nez plat, les lévres épaiſſes & les jambes tournées en dehors ; leurs dents ſont unies & auſſi blanches que l'ivoire ; leurs cheveux, d'un beau noir d'ébène, ſont naturellement longs ; mais ils ſont généralement dans l'uſage de les porter courts : ces cheveux ne ſont point crépus, mais liſſes : on a obſervé que dans quelques-uns ils ſont le crochet.

Ces Indiens ſont preſque toujours couverts de vaſe, d'écume & de ſable ; mais ils ne ſe frottent ni d'huile ni de graiſſe : leurs barbes, épaiſſes & rudes, ſont de la couleur de leurs cheveux. N'ayant point d'inſtrumens tranchants, ils tiennent leurs barbes & leurs cheveux courts en en brûlant la pointe.

Les deux ſexes ne portent aucune eſpece de voile, pas même une ceinture pour ſe couvrir les parties naturelles. Ils ne voyent dans la nudité aucune indécence.

L'ORNEMENT dont ils paroiſſent faire le plus de cas eſt un os qui leur traverſe la cloiſon du nez. Il ſeroit difficile d'aſſigner la cauſe qui a jamais pu les porter à ſe faire une opération ſi douloureuſe & ſi incommode pour une décoration ſi bouffonne & ſi originale. Ce bijou burleſque eſt de la groſſeur du doigt & de cinq ou ſix pouces de longueur. Ce n'eſt pas leur ſeul ornement; ils ſe percent les oreilles pour y en attacher d'autres à-peu-près de la même groſſeur : ils portent encore des colliers faits de coquillages proprement coupés & enfilés.

ILS ſont dans l'uſage de ſe peindre le corps de blanc & de rouge. Cette dernière couleur eſt étendue ſur les épaules & ſur la poitrine. Le blanc eſt par bandes, les unes étroites & d'autres larges. Le plus ordinairement ils ſe peignent les bras & les jambes de ces raies blanches étroites; mais ſur le corps ils leur donnent plus de largeur.

On doit même dire que dans ces traits ils mettent de l'élégance & du goût. La couleur blanche ſe répand encore par petites taches ſur le viſage, & forme un cercle autour de chaque œil.

Le rouge paroît être de l'ocre ; mais M. Cook n'a pu découvrir quelle étoit la compoſition du blanc : il étoit grenu, ſavonneux au toucher & preſque du poids du blanc de plomb. On leur a vu ſur le corps de grandes cicatrices ; & ils ont fait entendre qu'elles provenoient des bleſſures qu'ils s'étoient faites à la mort d'un parent ou d'un ami.

Ils ne paroiſſent pas avoir de réſidence à demeure : leurs maiſons, ſi l'on peut leur donner ce nom, ſont conſtruites avec moins d'art que dans aucune autre Iſle de la Mer du Sud : elles ne ſont pas moins miſérables que les chétives cabanes des habitans de la Terre de Feu. Ces mauvaiſes hutes ſont faites de quelques pieux qui ſe croiſent à quatre ou cinq pieds au-deſſus du

terrein, & recouvertes de morceaux d'écorce d'arbres poſés les uns à côté des autres ſans aucune liaiſon. En avançant vers le Nord, où le climat devient plus chaud, ces cabanes ne ſont qu'une eſpece d'auvent dreſſé pour le moment; & le plus ſouvent, s'ils ne doivent faire qu'un très-court ſéjour dans l'endroit, ils dorment en plein air, ou ſous quelques arbriſſeaux.

Le ſeul meuble qu'on leur ait vu dans ces maiſons, eſt un vaſe long qui n'eſt qu'un morceau d'écorce d'arbre noué aux deux bouts avec des branches d'oſier : ce vaiſſeau ſert à conſerver l'eau, qu'ils ſont quelquefois obligés d'aller chercher à une grande diſtance. Les hommes portent un petit ſac de réſeau attaché à un cordon qu'ils ſe paſſent autour du cou. Ce ſac contient une petite quantité de blanc & de rouge, des lignes & des hameçons, quelques pointes de dards, les os & les coquillages qui compoſent leur pa-

rure : c'eſt-là leur tréſor ; ils ne connoiſſent point d'autres richeſſes.

LEURS hameçons ſont faits avec autant d'adreſſe que de propreté. Leurs lignes ſont des cordages faits de quelques végétaux ; elles varient pour la groſſeur depuis un demi-pouce juſqu'à la fineſſe d'un cheveu.

LE poiſſon paroît faire leur principale nourriture. Le kanguroo & les oiſeaux ſont ſi ombrageux qu'il ne leur eſt pas facile de s'en procurer. Le ſeul végétal qu'on peut regarder comme un article de leur nourriture, eſt l'iniams, à moins qu'ils ne mangent quelques-uns des fruits dont on a fait mention.

IL ne paroît pas qu'ils mangent les animaux cruds : n'ayant point de vaſe pour les faire bouillir, ils les font griller ſur le charbon, ou cuire dans des fours, à la manière des Otahitiens, ou rôtir avec des broches de bois fichées en terre auprès du feu.

Ils ne connoiſſent d'autre boiſſon que l'eau ; on n'a pas obſervé qu'ils fiſſent aucun uſage de plantes propres à produire l'ivreſſe : cependant pluſieurs d'entr'eux mâchent continuellement des feuilles d'une ſorte de plante, comme on fait du tabac en Europe & du bétel dans les Indes. Peut-être eſt-ce une eſpece de bétel ; mais ces feuilles n'affectent ni les dents ni les lévres.

Comme ils n'ont point de filets, ils prennent le poiſſon à la ligne, ou le dardent avec des lances appropriées à cet uſage. Ils le prennent encore à la main dans les creux des récifs & ſur les batures qui aſſéchent dans le juſant.

On n'a pas eu occaſion de voir leur manière de chaſſer ; mais on conjecture par les entailles pratiquées dans les gros arbres pour monter juſqu'à leurs cimes, qu'ils y prennent leur poſte pour guetter les animaux quand il en paſſe aſſez pour pouvoir les atteindre avec leurs lances. Ces mêmes degrés peuvent

auſſi leur ſervir à prendre les oiſeaux qui viennent faire leurs nids ſur ces arbres.

LEURS armes ſont la lance & le bouclier : les lances, faites d'un bois léger, ſont armées d'une longue pointe d'os très-aigue ; les arrêtes en ſont garnies de petites pointes, pour rendre leurs bleſſures plus dangereuſes & même mortelles. Ils ont encore d'autres eſpeces de lances à pluſieurs pointes dont ils ſe ſervent pour darder le poiſſon. Leurs boucliers, de trois pieds de long ſur environ douze pouces de large, ſont d'une forme ovale, concave en-dedans & pourvus d'un manche. Dans quelques-uns de ces boucliers on a remarqué de petits trous deſtinés, quand ils veulent s'en couvrir la tête, à obſerver les mouvemens de leurs ennemis.

LA ſtructure de leurs pirogues n'annonce pas plus d'art & d'induſtrie que la conſtruction de leurs miſérables hutes. Chaque pirogue eſt faite d'une ſeule

écorce d'environ douze pieds de longueur, nouée à chaque bout & traverſée par quelques pieces de bois. Leurs pagaies ſont des rames courtes dont la palme a trois pouces de largeur; ils en tiennent une de chaque main & voguent avec aſſez de célérité.

Mais, outre ces légères barques d'écorce, ceux qui habitent les parties ſeptentrionales, ont encore des pirogues faites de troncs d'arbre creuſés, ayant ſur l'un des côtés un balancier pour les empêcher de chavirer.

Les ſeuls inſtrumens qu'on leur connoiſſe, ſont des herminettes de pierre groſſièrement façonnées, quelques autres petites pierres de la forme d'un coin, des maillets de bois, quelques coquilles & des fragmens de corail. Pour polir les pointes de leurs lances, ils ſe ſervent de feuilles d'une eſpece de figuier ſauvage, qui font le même effet que la prêle qu'employent nos Menuiſiers. On ſent bien qu'avec de

pareils outils, les moindres ouvrages doivent être d'une exécution difficile.

DES armes offenſives & défenſives ne permettent pas de douter que ces Indiens ne ſoient quelquefois en guerre. Si l'on jugeoit de leur bravoure par la hardieſſe avec laquelle deux d'entr'eux vinrent s'oppoſer à la deſcente des Anglois dans la baie de Botanique, il faudroit les regarder comme des peuples belliqueux, & familiariſés avec les dangers; mais leur fuite précipitée dans toutes les autres parties de la côte, ſans qu'on leur fit aucune menace, montre une crainte & une puſillanimité incompatibles avec le caractère d'une nation qui auroit quelque habitude des armes.

CHAPITRE

## CHAPITRE XV.

*Description des Isles & Côtes reconnues par les François à l'Oueſt du deux cent-vingtième méridien juſqu'à la Nouvelle-Bretagne.*

LES découvertes qui vont faire l'objet de ce Chapitre, ne comportent pas, ſans doute, le même degré d'intérêt que celles qu'a faites M. Cook autour de la nouvelle Zélande, & le long de la côte orientale de la nouvelle Hollande, aujourd'hui la nouvelle Galles méridionale; mais M. de Bougainville a ſu les rendre précieuſes aux Géographes & aux Navigateurs, par l'exacte connoiſſance qu'il donne du giſſement des Iſles & des côtes, des rochers & des bas-fonds, des marées & des courans, des différentes profondeurs & des vents, des variations de l'aiguille, en un mot

de tout ce qui peut perfectionner la navigation.

ETANT parti d'Otahiti où nous l'avons vu attérir, il reconnut le même jour une petite Iſle, que ſes ſommets iſolés lui avoient d'abord fait prendre pour trois Iſles. Elle étoit connue de l'Inſulaire qu'il amena avec lui en France, & qu'il a enſuite renvoyé dans ſa patrie comblé de ſes bienfaits. On a ſu qu'il n'y étoit pas arrivé, & que la petite vérole avoit terminé ſes jours dans l'Iſle de Bourbon. L'Iſle dont on étoit aſſez près pour en avoir une vue diſtincte, parut d'une hauteur médiocre & couverte d'arbres. Aotourou, c'eſt le nom de l'Inſulaire de M. de Bougainville, aſſuroit qu'on y trouveroit le même accueil & les mêmes rafraîchiſſemens qu'à Otahiti. Mais ſon deſſein n'étant pas de s'y arrêter, il fit voile à l'Oueſt dirigeant ſa route de manière à éviter les Iſles pernicieuſes, que Roggewin a ainſi nommées, parce qu'il y perdit un de ſes vaiſſeaux.

Il avoit déjà découvert deux chaînes d'Iſles, qu'il avoit nommées ; l'une, l'*Archipel dangereux*, l'autre, l'*Archipel de Bourbon*. Après dix-huit jours de navigation, ayant eu connoiſſance de la terre dans le Nord-Oueſt, il gouverna ſur la pointe ſeptentrionale de cette terre qui lui parut fort élevée, dans le deſſein de la reconnoître. Le même jour, avant le coucher du ſoleil, il vit un groupe de trois Iſles; l'une eſt beaucoup plus conſidérable que les deux autres. Il prolongea la bande de l'Eſt de la plus grande, depuis ſa pointe méridionale juſqu'à celle du Nord. C'eſt le plus grand côté de l'Iſle, qui eſt par-tout eſcarpée, & n'eſt à proprement parler, qu'une haute montagne, couverte d'arbres juſqu'au ſommet, ſans vallée ni plage. La mer briſoit fortement le long de la rive. On y vit des feux, quelques cabanes, couvertes de joncs & terminées en pointe, conſtruites à l'ombre des cocotiers, & une

trentaine d'Indiens qui couroient ſur le bord de la mer.

La diſtance des deux petites Iſles à la grande, eſt d'une lieue dans la direction de l'Oueſt-Nord-Oueſt: elles ſont ſéparées par un bras de mer peu large; l'une & l'autre ſont hautes & eſcarpées, le milieu de ces Iſles eſt par les quatorze degrés onze minutes de latitude auſtrale, & par deux cens neuf degrés une minute de longitude.

M. de Bougainville entroit dans le canal qui ſépare les deux petites Iſles de la grande lorſque la vue d'une pirogue qui ramoit ſur le vaiſſeau, l'engagea à mettre en panne pour l'attendre. Ces Indiens étoient nuds à l'exception des parties naturelles. Malgré tous les ſignes d'amitié qu'on leur fit, ils ne purent jamais ſe réſoudre à accoſter le vaiſſeau. A la vue d'un canot qu'on mit dehors pour aller à eux, ils ramèrent avec précipitation, vers le rivage. Pluſieurs autres pirogues dont

quelques-unes à la voile, montrèrent plus de confiance, & s'approchèrent d'assez près pour rendre les échanges praticables.

Aucun de ces Insulaires ne voulut se rendre à bord. Ils échangèrent des rafraîchissemens, des armes & quelques étoffes du pays, pour des petits morceaux d'étoffe rouge qu'ils préféroient aux clous.

Le canal entre les petites Isles & la grande, est d'une lieue & demie & paroît présenter quelque mouillage; mais le vent s'étant un peut calmé, ne permit pas à M. de Bougainville de le traverser; & il reprit sa route à l'Oueſt.

Le même jour il gouverna sur une autre terre, qui se montra d'abord sous l'aspect de trois mondrains isolés. Il reconnut que c'étoit une belle Isle, entrecoupée de montagnes & de vastes plaines, couvertes de cocotiers & d'une infinité d'autres arbres. Il en prolongea la côte méridionale entre une & deux

lieues de distance; mais les lames qui brisoient avec fureur sur toute l'étendue de la côte, sembloient en défendre l'accès. Une batture qui part de la pointe occidentale, s'étend à deux lieues au large.

Il eut, dans ce même-tems, connoissance d'une autre terre, dont la côte couroit sur le Sud-Oueſt. Elle lui parut aussi élevée & aussi étendue que la première. Elle en est éloignée d'environ douze lieues à l'Oueſt. Le ciel qui se couvrit de nuages, l'empêcha de la reconnoître. Il distingua seulement deux petites Isles d'inégale grandeur à sa pointe du Nord-Eſt.

Les pirogues qu'il vit voguer au large & dans le Sud, lui firent conjecturer qu'il y a d'autres Isles dans cette partie qui paroissent former une chaîne étendue sous le même méridien. Il étoit alors, comme il l'observe par la longitude des Isles de Pylstaart ou des Plongeons, de Middelbourg, d'Amsterdam,

de Rotterdam, des bas-fonds de Heemskerk, du Prince Guillaume, & des Iſles de Salomon, à quelques degrés près. Conſidérant toutes ces Iſles comme une troiſiéme diviſion, il les comprit ſous le nom d'*Archipel des Navigateurs*. Elles s'étendent du vingtiéme au dixiéme degrés de latitude auſtrale, entre le deux cens huitiéme & deux cens neuviéme degrés de longitude.

En perdant de vue ces dernières Iſles, il fit voile à l'Oueſt-Sud-Oueſt; il vint reconnoître une terre qui s'étoit montrée ſous l'apparence de deux Iſles ſéparées; mais ces parties élevées étoient jointes par une terre baſſe, qui ſe courbant en arc, formoit une baie ouverte au Nord-Eſt. Les vents directement contraires, ne lui permirent pas d'en approcher de plus de ſix à ſept lieues. Cette Iſle, qui fut nommée *l'Enfant perdu*, eſt par les quatorze degrés vingt minutes de latitude auſtrale, & par deux cens un degrés de longitude.

PERSÉCUTÉ près de quinze jours de ſuite par les calmes, la pluie & les orages, il obſerve que dans la mer Pacifique, l'approche des terres procure des coups de vents violens, & principalement dans les décours de la lune. « On ne ſe figure pas, dit-il, avec quel ſoin & quelles inquiétudes on navigue dans ces mers inconnues, où l'on eſt menacé de toutes parts, de la rencontre inopinée de terres & d'écueils, inquiétudes des plus vives encore dans les longues nuits de la Zône torride ».

EN continuant de courir à l'Oueſt, il reconnut deux Iſles : l'une, qu'il nomma l'*Iſle de la Pentecôte*, du nom du jour de ſa découverte ; l'autre, l'*Iſle Aurore*, parce qu'il l'apperçut aux premiers rayons de l'aurore naiſſante. Il découvrit en même-tems une petite Iſle d'une forme conique, qu'il nomma *le Pic de l'Etoile*.

IL rangea la côte orientale de l'Iſle Aurore, à une lieue & demie de diſtan-

ce. Elle n'a pas plus de deux lieues de largeur ſur une étendue de dix lieues. Ses côtes ſont eſcarpées & couvertes de bois. Bientôt il apperçut par-deſſus cette Iſle, les cimes de hautes montagnes environ à dix lieues au-delà. Elles appartenoient à une troiſiéme Iſle, qui eſt dans le Sud-Oueſt de l'Iſle Aurore. Il en côtoya la côte du Nord-Oueſt, qui a au moins douze lieues d'étendue. Cette terre eſt haute, eſçarpée & partout couverte de bois.

Les bateaux y attérirent pour y faire une coupe de bois. On tira quelques fruits des Inſulaires. Ils ſont de deux couleurs, noirs & mulâtres. On obſerva qu'ils étoient couverts de lèpres. Cette circonſtance fit donner à leur Iſle le nom d'*Iſle des Lépreux*.

Les bateaux de retour à bord, M. de Bougainville courut au Sud-Oueſt ſur une très-longue côte qu'il découvroit ſans en voir la fin. Bientôt il eut la vue des terres dans tous les points de

l'horiſon, & il ſe trouvoit comme enfermé dans un grand golfe. L'Iſle de la Pentecôte venoit rechercher au Sud la nouvelle côte qu'il avoit découverte, & il ne pouvoit ſavoir ſi elle en étoit détachée, ou ſi ce qui lui ſembloit former la ſéparation n'étoit pas une grande baie. Pluſieurs autres endroits ſur le reſte de la côte, préſentoient l'apparence de paſſages ou d'enfoncemens. L'ouverture la plus conſidérable ſe montroit dans l'Oueſt. Il courut le long d'une très-belle côte, ſur laquelle on voyoit de grands eſpaces de terrein cultivé, & le coup-d'œil annonçoit une contrée fertile & riche.

La route qu'il ſuivoit conduiſoit à cette grande ouverture de l'Oueſt. La latitude obſervée à midi fut de quinze degrés quarante minutes. Il étoit alors dans le milieu de l'ouverture, qui eſt de cinq à ſix lieues. Il rangea la côte ſeptentrionale à trois quarts de lieue de diſtance. Elle eſt peu élevée & couverte d'arbres.

APRÈS qu'il eut longé la côte du Sud l'eſpace de deux ou trois lieues, il découvrit un grand enfoncement qui ſembloit former une belle baie, à l'ouvert de laquelle étoient deux grands Iſlots. Sur le champ il envoya ſes bateaux pour la reconnoître; mais ils découvrirent que cette terre, qu'on croyoit continue, n'eſt qu'un amas d'Iſles qui ſe croiſent, & que c'eſt la rencontre de pluſieurs canaux qui forment cette apparence de baie, l'inégalité du fond ne lui permit pas d'aller s'y mettre à l'ancre. Il continua de prolonger la côte à la diſtance d'environ une lieue. Il vit ſur une pointe baſſe, une plantation d'arbres diſpoſés en allées de jardins, les Indiens y étoient raſſemblés en grand nombre; de l'autre côté de la pointe, il y avoit une apparence d'enfoncement; mais ce n'étoit qu'un coude, & il ſuivit la côte juſqu'à la pointe du Nord-Oueſt, ſans trouver de mouillage. Au-delà de cette pointe, les terres

couroient ſur le Nord-Nord-Oueſt, & s'étendoient à perte de vue. Ces terres, de la plus grande élevation, préſentoient, au-deſſus des nuages, une chaîne ſuivie de montagnes, qu'il perdit bientôt de vue en courant l'Oueſt.

Il nomma les terres qu'il venoit de découvrir, *l'Archipel des grandes Cyclades*. Il s'étend en latitude depuis le ſeiziéme juſqu'au onziéme parallele; entre le cent quatre-vingt-ſixiéme & le cent quatre-vingt-onziéme degrés de longitude. Il préſume que les Iſles que Roggewin découvrit ſous le onziéme parallele, & qu'il nomma, l'une *Thienhoven*, & l'autre *Groningue*, ſont l'extrêmité Nord de cet Archipel. Roggewin qui côtoya tout un jour Thienhoven, la voyant s'étendre en demi-cercle vers Groningue, ſans en appercevoir l'extrémité, ſoupçonna que ces terres faiſoient partie de celle que Quiros appella *la Terre Auſtrale du Saint-Eſprit*.

TOUT annonçoit à M. de Bougainville qu'il étoit arrivé à cette Terre Auſtrale. Il ne pouvoit pas douter qu'il ne fût dans la grande baie de Saint-Jacques & de Saint-Philippe, puiſque la latitude, la longitude & toutes les apparences décrites par Quiros, étoient les mêmes, à l'exception d'une ſeule circonſtance; c'eſt qu'il trouvoit un paſſage à l'endroit même où Quiros ſuppoſe que la côte eſt celle d'un continent.

LE Navigateur Eſpagnol a-t-il mal vu? demande M. de Bougainville, ou a-t-il voulu maſquer ſes découvertes? Il eſt vraiſemblable que la côte, au premier coup d'œil, ſe préſentant ſous l'apparence d'un continent qui étoit l'objet des recherches de Quiros, il aura adopté cette première idée, que le grand enfoncement que M. de Bougainville fit ſonder eſt le port de la *Vera-Cruz*; & que, ſans autre examen, il aura pris pour les embouchures des deux rivières qu'il nomme *Jourdain* & *Saint-Sauveur*, les

canaux qui ſont entre les Iſles dont la rencontre forme le port; peut-être auſſi n'a-t-il voulu que donner plus d'importance à ſa découverte; ce qui eſt encore plus plauſible, à moins qu'on ne ſuppoſe que des éruptions de volcan, des tremblemens de terre, ou les efforts des eaux n'aient déchiré cette terre pour en former pluſieurs Iſles, depuis la découverte de Quiros.

M. DE BOUGAINVILLE n'ayant point trouvé d'endroit commode pour le débarquement ſur la Terre Auſtrale du Saint-Eſprit, continua de courir à l'Oueſt. Après huit jours de navigation ſans rencontrer aucune terre, il découvrit à une demi-lieue dans le Sud, des briſans & une côte ſablonneuſe ſi baſſe, qu'elle étoit preſque au niveau de la ſur-face de la mer. Il reconnut que ce n'étoit qu'une petite Iſle de ſable, que ſon peu d'élevation rend un écueil très-dangereux lorſqu'on fait route dans la nuit par un tems couvert. Cette Iſle

étoit couverte d'oiſeaux. Il la nomma la *Batture de Diane*. Elle eſt par les quinze degrés quarante-une minutes de latitude auſtrale & par cent ſoixante-huit degrés cinquante-neuf minutes de longitude.

UNE nouvelle batture qu'il apperçut à la diſtance de trois-quarts de lieue, en pourſuivant à l'Oueſt, l'engagea à gouverner au Nord depuis une heure du matin juſqu'à quatre heures, qu'il reprit ſa route à l'Oueſt; mais une heure après, une chaîne de briſans qui s'étendoit du Nord-Nord-Oueſt au Sud-Sud-Oueſt, & dont on n'appercevoit pas la fin, préſentoit une barrière qu'il ne falloit pas ſonger à franchir, & rien n'eût été plus dangereux que de s'engager au milieu de ces écueils, ſur leſquels on voyoit la mer ſe briſer avec fureur. Il renonça donc au projet de courir plus loin à l'Oueſt, ne pouvant plus douter qu'il ne fût dans le voiſinage de la côte orientale de la nouvelle Hollande.

LE mauvais état de ſes équipages ne lui permettant pas de viſiter une côte dont les approches ſont défendues par un million d'écueils, il fit voile au Nord quelques degrés à l'Eſt. Il y avoit cinq jours qu'il couroit dans cette direction, quand il découvrit la terre qui s'étendoit depuis l'Eſt juſqu'au Nord-Oueſt.

CETTE terre, qu'une odeur délicieuſe lui avoit annoncée au lever de l'aurore, formoit un grand golfe ouvert au Sud-Eſt. « J'ai, dit-il, peu vu de pays dont le coup-d'œil fût plus beau. Un terrein bas, partagé en plaines & en boſquets, regnoit ſur le bord de la mer & s'élevoit enſuite en amphithéâtre juſqu'aux montagnes dont les cimes ſe perdoient dans les nues: on en diſtinguoit trois étages & la chaîne la plus élevée étoit à plus de vingt-cinq lieues dans l'intérieur de la contrée ».

MAIS ſa ſituation étoit trop critique pour attérir ſur cette côte, & employer du tems à la reconnoiſſance de ce magnifique

gnifique pays. Il ne ſongea donc qu'à ſortir de ce golfe par le chemin qui étoit ouvert ; mais les calmes & les vents du Sud-Eſt furent de terribles obſtacles à vaincre. Il louvoya pour parvenir à doubler la terre qui s'étendoit du Nord au Nord-Eſt-quart-Eſt. Une petite Iſle ſe montra dans le Nord-Nord-Eſt, à cinq lieues de diſtance, & il en découvrit bientôt une autre dans le Nord-Eſt cinq degrés à l'Eſt, qu'il appella l'*Iſle d'Oueſſant*. Au moment où il eſpéroit doubler ces terres, il en apperçut une nouvelle dans l'Eſt-Nord-Eſt cinq degrés Nord, & des briſans dans l'Eſt-Nord-Eſt, qui paroiſſoient ſe joindre à l'Iſle d'Oueſſant. Il eſt au Nord-Oueſt de cette Iſle une chaîne de rochers qui s'allongeoit à une demi-lieue. La première Iſle lui parut être auſſi entre deux chaînes de briſans.

Ces briſans s'étendoient beaucoup plus loin qu'il ne l'avoit penſé : il en découvroit juſques dans l'Eſt-Nord-Eſt

ſans en voir la fin. Ce qui l'obligeoit de courir dans la nuit ſur le Sud-Sud-Oueſt, reprenant de jour la route de l'Eſt. Ayant été un moment ſans appercevoir de terre, il crut avoir doublé les Iſles & les briſans; mais il ne tarda pas à découvrir dans le Nord-Eſt-quart de Nord une Iſle qui fut bientôt ſuivie de neuf ou dix autres. Il y en avoit juſque dans l'Eſt-Nord-Eſt, & derrière ces Iſles une terre plus élevée s'étendoit dans le Nord-Eſt environ à dix lieues de diſtance.

PENDANT près d'un jour & demi, il eut la vue de cette double chaîne de terres. Bientôt les terres ne lui parurent courir que ſur l'Eſt-Sud-Eſt. Cinq jours après, il revit la terre depuis le Nord juſqu'au Nord-Nord-Eſt. Cette terre extrêmement haute paroiſſoit ſe terminer par un gros cap. Il conjectura qu'elle retournoit enſuite au Nord. Il fit tous ſes efforts pour amener ce cap qu'il nomma le *Cap de la Délivrance*, &

il appella le golfe dont il fait la pointe orientale, *le golfe de la Louiſiade.*

APRÈS avoir doublé le cap de la Délivrance & s'être élevé environ ſoixante lieues dans le Nord, il eut la vue de la terre dans le Nord-Oueſt à neuf ou dix lieues de diſtance. Il reconnut que c'étoit deux Iſles. Il apperçut en même tems une côte longue & élevée qui couroit au Nord, & à meſure qu'il s'avançoit dans le Nord-Eſt, il la voyoit ſe prolonger, & tourner au Nord-Nord-Oueſt. Il ſe propoſa de rallier cette côte, de la prolonger & d'y chercher un mouillage.

DÈS qu'il en fut à environ trois lieues de diſtance, il envoya ſes bateaux aux ordres du Chevalier de Bournand pour viſiter le long de la côte pluſieurs anſes qui paroiſſoient promettre un mouillage. Mais cet Officier trouva que la côte étoit par-tout ouverte & preſque inabordable; que la vague y briſe preſque par-tout, & que les montagnes

viennent s'y terminer au bord de la mer.

CONTINUANT de prolonger la côte, il donna dans un paſſage entre cette côte & les terres qui s'étendoient dans le Nord-Oueſt. Dans le milieu de ce paſſage il y a un ras ſur lequel la mer briſe comme ſur des rochers à fleur d'eau. La côte prolongée commençoit ici à s'abaiſſer & à tourner au Nord. Il découvrit ſur cette côte de l'Eſt à peu près dans le milieu du paſſage, une belle baie, dont l'apparence promettoit un bon mouillage. Il envoya les bateaux armés aux ordres du Chevalier d'Oraiſon pour prendre les ſondes & reconnoître la baie. Les bateaux firent ſignal de bon mouillage. Mais le vent trop foible & la marée contraire le forcèrent de renoncer à mouiller dans la baie dont la pointe du Nord eſt formée par une preſqu'Iſle & qui offre dans toute ſon étendue un ancrage sûr. Cette baie & l'Iſle furent nommées *Iſle & Baie Choiſeul.*

SORTI du paſſage, il découvrit une côte longue & montueuſe dont les ſommets s'élevoient au-deſſus des nuages. Sa partie ſeptentrionale paroiſſoit ſe terminer en une pointe qu'il appella le *Cap de l'Averdi.* Comme il prolongeoit cette dernière côte il découvrit des terres plus occidentales que le cap de l'Averdi. Cette dernière côte étoit moins élevée que l'autre, & couroit ſur le Nord-Nord-Oueſt. Il gouverna deſſus & la prolongea à la diſtance de cinq lieues environ. Il donna à cette Iſle le nom de *Bouca*, parce que les habitans qui vinrent reconnoître le vaiſſeau prononcèrent ſouvent ce mot. Il eut encore connoiſſance de deux petites Iſles dans le Nord & le Nord-Oueſt au moment qu'il découvrit la Nouvelle-Bretagne, où il alla relâcher dans un port qu'il nomma le *Port Praſlin*; qui eſt ſur la pointe du Nord-Eſt de la baie de Saint George.

## CHAPITRE XVI.

*Conjecture ſur les Iſles Salomon ; découverte des Iſles de la Reine Charlotte ; deſcription de ces Iſles & de leurs habitans ; incidens arrivés à l'Iſle d'Egmont.*

ON ſçait que Mendana, parti du Pérou en 1567, reconnut pluſieurs Iſles entre le huitième & le douzième parallele entre les deux cent & deux cent dix degrés de longitude. Ces Iſles ſi célèbres par leurs riches productions, furent nommées les Iſles de Salomon ; parce qu'on ne douta point que ce Roi qui poſſédoit des richeſſes immenſes ne les eût tirées des Iſles de la mer du Sud, l'Amérique n'étant pas alors connue. Les navigateurs ont depuis cherché ces Iſles dans différentes directions ſans pouvoir les rencontrer ; ce qui ne doit point pa-

roître ſurprenant, ſi l'on conſidére que les Géographes ſont ſi peu d'accord ſur leur giſſement, qu'il n'y a pas moins de mille lieues de différence en longitude dans la poſition qu'ils aſſignent à ces Iſles.

Ces mêmes Iſles étoient un des objets de curioſité de M. Carteret, dont nous avons ſuivi les découvertes depuis Maſafuero juſqu'aux Iſles du Duc de Glouceſter, qu'il découvrit ſous le vingtième parallele par les deux cent trente-un degrés trente minutes de longitude. De-là il fit voile à l'Oueſt quelques degrés Nord dans le deſſein de reconnoître s'il étoit poſſible les fameuſes Iſles de Salomon.

Arrivé par les dix degrés de latitude auſtrale & par les deux cent dix degrés de longitude, il s'attendoit à chaque inſtant à en découvrir quelques-unes. Il ſe maintint ſur le parallele, qui eſt la latitude aſſignée à celles qui ſont les plus méridionales. Il eſſuya à cette

hauteur de continuels orages pendant neuf ou dix jours, il parvint par les dix degrés dix-huit minutes de latitude auſtrale, & par cent quatre-vingt-quinze degrés de longitude, ce qui eſt cinq degrés au-delà de la poſition qu'on leur donne ſur les cartes, ſans avoir vu aucune terre, malgré ſa plus diligente attention à obſerver.

Il eſt vraiſemblable qu'il paſſa dans le voiſinage de quelques terres, que le ciel chargé de nuages, l'empêcha d'appercevoir; car il obſerve que de nombreuſes compagnies d'oiſeaux voltigeoient alors autour du vaiſſeau. Le Commodore Byron ne fut pas plus heureux que M. Carteret dans la recherche de ces Iſles. Il paſſa au Nord de la poſition qui leur eſt aſſignée dans les cartes, & ne découvrit aucune terre dans cette partie de la mer du Sud. Ces deux navigations prouvent inconteſtablement que la ſituation des Iſles de Salomon, ſi elles ont

quelque exiſtence, eſt très-incertaine *.

M. CARTERET ayant pourſuivi ſa route vers l'Oueſt, il eut enfin la vue de la terre. C'étoit un groupe d'Iſles: il en compta d'abord ſept : il gouverna ſur deux de ces Iſles qui paroiſſoient ſe toucher, & vint laiſſer tomber l'ancre ſur le côté du Nord-Eſt de celle qui étoit la plus grande & la plus élevée. Il mouilla ſur un très-bon fond par trente braſſes d'eau à environ trois longueurs de cables du rivage.

A l'inſtant on apperçut deux Inſulaires ſur le rivage : ils étoient noirs, entièrement nuds & leurs cheveux paroiſſoient être crépus & laineux. Il envoya un bateau armé aux ordres du maître, pour découvrir l'endroit où l'on pourroit faire de l'eau, & parler à ces Indiens; mais ils diſparurent

* On trouve une Diſſertation bien curieuſe ſur les Iſles de Salomon dans la Traduction des Découvertes des Eſpagnols & des Hollandois dans la Mer du Sud, par M. Dalrymple. Cet Ouvrage ſe vend chez *Piſſot & Saillant*.

avant que le bateau touchât au rivage.

Le maître rapporta qu'à ſa deſcente il avoit trouvé en face même du vaiſſeau un ruiſſeau d'une eau excellente; mais que toute la contrée n'étant qu'une forêt impénétrable, il ſeroit difficile, peut être même dangereux, de s'expoſer à y faire de l'eau, ſi les Naturels vouloient y mettre obſtacle; que d'ailleurs on n'avoit trouvé ni végétaux ni rafraîchiſſemens d'aucun genre; & que la contrée montueuſe avoit par-tout un air ſauvage & déſolé.

Le deſagrément d'avoir continuellement les armes à la main pour ſe défendre contre les Naturels, dont l'attaque ſeroit toujours imprévue à cauſe de l'épaiſſeur du bois, les lames qui briſoient ſur la rive orientale de la baie, & qui par là rendoient l'aiguade très-difficile, décidèrent M. Carteret à chercher un mouillage qui eût moins d'inconvéniens.

Il renvoya le maître avec un bateau bien armé, & pourvu de grains de raſ-

ſade, de rubans & d'autres colifichets propres à ſe concilier l'amitié des Indiens; mais il lui donna en même-tems des ordres précis de ne courir aucun riſque, de revenir au vaiſſeau s'il voyoit qu'un certain nombre de pirogues ſe diſposâſſent à des hoſtilités; ſi au contraire il les trouvoit en petit nombre, de ne rien négliger pour leur inſpirer de la confiance, gagner leur amitié, & établir avec eux quelque commerce; de ne point quitter le bateau ſous quelque prétexte que ce put être, ni de permettre à plus de deux de ſa troupe de deſcendre à terre, & de ſe tenir alors prêt à les ſoutenir; enfin il le conjura dans les termes les plus forts de ne ſonger qu'à remplir honorablement ſon devoir, & dès qu'il auroit trouvé un lieu commode pour le mouillage de retourner à bord ſans aucun délai.

Il envoya ſur le rivage, un ſecond bateau armé, qui remplit une piece à l'eau & revint à bord. Le bateau re-

rivage, il étoit deſcendu à terre avec quatre hommes armés de fuſils & de piſtolets; que les Indiens, d'abord effrayés, étoient revenus à lui, & avoient accepté les verroteries & les rubans, avec un extrême plaiſir; que leur ayant fait ſigne qu'il deſiroit avoir des noix de coco, ils lui en avoient apporté avec toute l'apparence de l'amitié & de la bienveillance, en lui préſentant du poiſſon grillé & des iniams; que leur trouvant des diſpoſitions ſi pacifiques, il les avoit ſuivis dans leurs maiſons; mais qu'il avoit bientôt vu un grand nombre de pirogues entrer dans la baie, & pluſieurs Indiens à travers les arbres; qu'allarmé de ces apparences, il avoit quitté la maiſon où il étoit avec ſes gens, pour regagner la chaloupe; mais qu'avant d'y arriver, les Naturels l'avoient attaqué, tandis que les pirogues attaquoient ceux qui étoient reſtés dans la chaloupe.

Il dit que les Indiens étoient au

nombre de deux ou trois cens, tous armés d'arcs & de fléches, qu'ils faiſoient voler, en obſervant autant d'ordre que les troupes d'Europe les mieux diſciplinées ; que forcé de ſe défendre, il avoit fait tirer ſur les Indiens, pour s'ouvrir le paſſage à la chaloupe ; que cette fuſillade n'avoit point rallenti l'attaque des Naturels, qui malgré le nombre des morts & des bleſſés, avoient continué de tirer leurs fléches avec le même ordre ; que le grappin s'étant trouvé engagé, avoit occaſionné une perte de tems, pendant lequel, lui, & la moitié de ſon équipage, avoient été mortellement bleſſés ; qu'ayant enfin coupé le grelin & mis à la voile, les pirogues l'avoient pourſuivi avec beaucoup d'ardeur, juſqu'à ce que l'une d'elles eut été coulée à fond, & les autres forcées, par le feu de la mouſqueterie, de fuir en déſordre.

TELLE fut l'hiſtoire du Maître ; il mourut de ſes bleſſures, ainſi que deux

très-bons matelots. Mais ſi ſon propre récit ne le diſculpoit pas, il parut encore bien plus coupable, d'après le rapport de ceux qui lui ſurvécurent. Ils avouèrent que les Indiens s'étoient d'abord montrés honnêtes & bienfaiſans à leur égard, en les recevant dans leurs maiſons, où ils leur avoient offert divers rafraîchiſſemens, avec un air d'amitié & de confiance; que le Maître avoit excité leur reſſentiment & leur indignation, en ordonnant à ceux qui étoient avec lui, d'abattre un cocotier, malgré le déplaiſir viſible que cela cauſoit aux Naturels; qu'ayant vu couper l'arbre, tous, à l'exception d'un ſeul qui paroiſſoit avoir quelque autorité, s'étoient retirés; que l'inſtant d'après, on les avoit apperçus à travers les arbres, ſe raſſembler en corps; que le Maître averti que probablement ils ſe propoſoient de l'attaquer, n'avoit fait aucun cas de l'avis, & qu'au lieu de regagner promptement ſa chaloupe, comme

comme il auroit dû le faire, il s'étoit amuſé à tirer au blanc avec ſes piſtolets; que l'Indien, qui juſqu'à ce moment, étoit reſté avec lui, l'avoit quitté bruſquement pour aller ſe joindre à ſes compagnons dans le bois; que le Maître, malgré toutes ces apparences menaçantes, avoit négligé de ſe rendre au bateau, juſqu'au moment de l'attaque.

L'EXPÉDITION ayant eu un ſi malheureux ſuccès, M. Carteret réſolut d'eſſayer s'il ſeroit poſſible de ſe procurer quelque avantage dans le lieu où l'on ſe trouvoit à l'ancre. Un vent frais qui ſouffloit directement dans la baie, ayant amené l'arrière du vaiſſeau aſſez près du rivage, il découvrit un grand nombre d'Indiens, cachés derrière les arbres, & qui probablement, s'attendoient que le vent feroit échouer le vaiſſeau ſur le rivage.

LE jour ſuivant, le tems s'étant modéré, il fit touer le vaiſſeau près de

frayeur, ils ſe diſpersèrent dans le plus grand déſordre, & il ne fut plus poſſible d'en appercevoir ».

« JE renvoyai alors les bateaux à terre, avec la chaloupe pour couvrir les travailleurs. Tandis qu'ils étoient occupés à faire de l'eau, nous fîmes de tems à autre, quelques décharges d'artillerie & de mouſqueterie dans le bois, pour ôter aux Indiens l'envie de reparoître ».

« JUSQU'A ce moment, j'étois reſté ſur le pont, malgré le mauvais état de ma ſanté; mais ce même ſoir, je me trouvai ſi mal, que je fus forcé de garder le lit. Le Maître étoit mourant des bleſſures qu'il avoit reçues dans ſa querelle avec les Indiens; le Lieutenant étoit très-malade; le Canonier & trente hommes de mon équipage ſe trouvoient réduits dans un état ſi déplorable par le ſcorbut, qu'ils étoient incapables d'aucun ſervice. Sept matelots, des plus vigoureux, avoient été bleſſés avec le

travailleurs étoient à terre, que les Indiens firent voler sur eux leurs fléches, dont un des matelots fut dangéreusement blessé. On fit de la chaloupe quelques nouvelles décharges de mousqueterie dans la partie du bois d'où étoient venues les fléches, & je rappellai les bateaux, afin de pouvoir plus efficacement déloger les Indiens de leur embuscade par une volée de canon ».

« A la première volée, je vis débusquer plus de deux cens Indiens, qui couroient avec la plus grande précipitation, le long du rivage. Je jugeai que la côte se trouvoit alors nettoyée; mais en un moment, j'en apperçus un grand nombre qui s'étoient rassemblés sur la pointe occidentale de la baie, où vraisemblablement, ils se croyoient hors d'atteinte. Pour les convaincre du contraire, je fis tirer sur eux un canon de quatre chargé à balles, qui, après avoir rasé la surface de l'eau, se relevèrent pour tomber au milieu d'eux. Saisis de

manœuvre, je levai l'ancre & je côtoyai la partie de l'Iſle où j'avois d'abord envoyé la chaloupe ».

« JE donnai à cette Iſle, le nom d'*Iſle d'Egmont.* Je ne puis douter que ce ne ſoit celle que les Eſpagnols ont nommée *Sainte-Croix*, du moins la relation qu'ils en ont publiée s'accorde-t-elle parfaitement avec tout ce que j'en ai vu. Je nommai la baie où nous avions mouillé, *la Baie du Swallow*, de la pointe la plus orientale de cette baie, qui fut appellée *la Pointe du Swallow*, à la pointe ſeptentrionale de l'Iſle qui reçut le nom de *Cap Byron*, il y a environ ſept lieues à l'Eſt; & de la pointe la plus occidentale de la baie, que j'appellai *la pointe d'Hanwai*, au cap de Byron, il y a environ dix ou onze milles. Entre les pointes du Swallow & d'Hanwai, il y a, dans le fond de la baie, une troiſiéme pointe à l'Oueſt de laquelle on trouve un excellent mouillage; mais il faut bien

prendre garde de ne pas ranger cette pointe de trop près, où le fond s'élève ».

« La pointe d'Hanwai eſt défendue par un récif ſur lequel la mer briſe en élevant ſes vagues à une prodigieuſe hauteur ; & préciſément au-deſſus des briſans, eſt une petite Iſle qui a l'apparence d'un volcan. La pointe d'Hanwai doublée, nous découvrîmes un petit village bâti à l'ombre des cocotiers. Il eſt ſitué ſur le bord d'une baie, entre la dernière pointe & une autre que j'ai nommée *la Pointe d'How*. La diſtance entre ces deux pointes eſt de quatre ou cinq milles. Près du rivage, on a trente braſſes d'eau ; mais par le travers de la baie, à la diſtance d'environ deux milles, on ne trouve point de fond ».

« Après avoir dépaſſé la pointe d'How, nous nous trouvâmes à l'ouvert d'une autre baie, ou havre, qui préſente l'apparence d'un lac profond : je le nommai le *Havre de Carliſle*. En

face du havre eſt une petite Iſle, que j'appellai l'Iſle de Port-Land. De ſa côte occidentale part un récif qui s'étend juſqu'à la principale terre; & en conſéquence l'entrée dans le havre eſt du côté oriental. Sa largeur eſt d'environ deux encablures. Je crois que ce havre offre un mouillage sûr & à l'abri de tous les vents; mais un vaiſſeau ne pourroit y entrer qu'en ſe faiſant remorquer par ſes bâtimens à rames, & ſe trouveroit expoſé à l'attaque des Naturels qui portent la hardieſſe *juſqu'à la* témérité, & ſe battent avec une opiniâtreté, un ordre qu'on ne s'attendroit pas à rencontrer parmi des peuples indiſciplinés ».

« A quatre ou cinq milles à l'Oueſt de l'Iſle Port-Land, nous découvrîmes une très-jolie baie, de forme circulaire, où trois vaiſſeaux peuvent être commodément à l'ancre. Je l'ai nommé le *Port-Byron* ».

« UN de nos bateaux entra dans cette

baie; il y vît deux ruiſſeaux, les eaux de l'un étoient fraîches, & celles de l'autre ſalées. Par ſon ruiſſeau d'eau ſalée, je jugeai qu'elle devoit avoir communication avec le havre de Carliſle ».

« A trois lieues du Port-Byron, nous nous trouvâmes à l'ouvert de la baie où notre chaloupe avoit été attaquée par les Indiens, & que j'appellai par cette raiſon la *Baie de Sang*. Il y a dans cette baie un petit ruiſſeau d'eau douce, & nous y vîmes ſur le bord du rivage pluſieurs maiſons régulièrement bâties. Celle qui étoit la plus voiſine du rivage paroiſſoit être fort ſpacieuſe. C'étoit ſans doute une maiſon publique. Elle étoit d'une conſtruction très-bien entendue & proprement couverte. Nos gens à leur deſcente y avoient été reçus & bien traités. Ils avoient obſervé que la plate-forme & les murs étoient revêtus de très-belles nattes. Autour de cette maiſon, on voyoit des plantations régulières, ſemblables à

nos jardins & ceintes de quelques rangées de pierres. Nous apperçûmes du vaiſſeau les cocotiers qui s'élevoient au-deſſus des maiſons qu'ils couvroient de leurs ombres ».

« ENVIRON à trois milles de ce village, nous en vîmes un autre d'une conſidérable étendue. Sur tout le front régnoit un parapet de pierre d'environ quatre pieds ſix pouces de haut; il n'étoit pas conſtruit ſur une ligne droite; il formoit des angles ſaillans & rentrans, comme dans une fortification régulière ».

« IL y a lieu de croire d'après les armes & l'intrépidité de courage que montrent ces peuples, qu'ils ont entr'eux de fréquentes guerres; & que cette ardeur martiale qu'on leur a remarquée vient d'une longue habitude de voir & de braver le péril ».

« EN nous avançant à l'Oueſt de cette place, nous trouvâmes à la diſtance de deux ou trois milles, une

petite ouverture formant une eſpece de baie, où ſe déchargent les eaux d'une belle rivière, qui de la hune parut remonter très-loin dans les terres, à ſon embouchure elle eſt navigable pour un petit vaiſſeau. Cette belle rivière, dont les eaux embelliſſent la contrée en portant dans ſon ſein la fraîcheur & la fécondité, fut nommée la *Rivière de Granville*. A l'occident de cette rivière eſt une pointe qui reçut le nom de *Ferrers* ».

« De cette pointe la terre fait un enfoncement qui préſente une grande baie, dans le fond de laquelle eſt un bourg d'une conſidérable étendue, qui paroît être prodigieuſement peuplé. Au moment de notre paſſage il en ſortit une multitude incroyable de Négres; ils paroiſſoient tenir dans leurs mains des guirlandes de verdure, avec leſquelles ils ſe frappoient en formant des danſes ».

« A ſept milles à l'Oueſt de la pointe

Ferrers eſt une autre pointe, qui fut appellée la pointe *Carteret*, d'où s'étend une chaîne de rochers à environ une encablure au large, qui s'élève au-deſſus de l'eau. Sur cette pointe nous vîmes une grande pirogue ayant une tugne ou pavillon : un peu à l'Oueſt un grand bourg, fortifié comme celui qu'on a déjà décrit. Les habitans de ce bourg ſortirent auſſi en foule pour voir paſſer le vaiſſeau, & formèrent comme les précédens diverſes danſes circulaires ».

« L'INSTANT d'après nous les vîmes lancer pluſieurs pirogues dans la mer & voguer ſur le vaiſſeau à force de rames. Je fis mettre en panne pour les attendre : j'eſpérai les engager à monter à bord ; mais arrivés à portée de nous découvrir diſtinctement, ils s'arrêtèrent à nous conſidérer, ſans paroître avoir aucun deſſein d'aborder le vaiſſeau. Je les laiſſai donc derrière & je continuai de faire voile ».

« A un mille de la pointe Carteret

nous avions ſoixante braſſes d'eau, fond de ſable & de corail. De cette pointe la côte ſe fait Oueſt-Sud-Oueſt & Sud-Oueſt, formant un lac profond, à l'ouvert duquel eſt une Iſle, qui, avec la principale terre, forme deux entrées dans le lac : je donnai à l'Iſle le nom de *Trevanion*. L'entrée orientale a près de deux milles de largeur, & le lac, ſi le mouillage y eſt bon, eſt certainement un des plus beaux havres qu'on puiſſe voir ».

« APRÈS avoir doublé la pointe du Nord-Oueſt de l'Iſle Trevanion, qui fut nommée la pointe Trevanion, nous vîmes un grand remoux qui ſembloit annoncer qu'en cet endroit il ne devoit y avoir que quelques braſſes d'eau; j'y fis ſonder, & ce qui nous ſurprit, c'eſt qu'une ligne de cinquante braſſes ne nous donna point de fond. Le remoux n'étoit occaſionné que par la rencontre des courans. Ayant dépaſſé ce cap, je trouvai que la terre couroit

au Sud. Je côtoyai le rivage juſques par le travers de l'entrée occidentale du lac, formée par l'Iſle Trevanion & la principale terre ».

« A cet endroit l'Iſle & le continent ſemblent ne faire qu'une ville continue, & les habitans y ſont innombrables. J'envoyai un bateau pour examiner ce paſſage ; il trouva que le fond en étoit de roche & de corail, & les ſondes très-irrégulières. Les Indiens voyant le bateau s'éloigner du vaiſſeau armèrent auſſi-tôt pluſieurs pirogues pour venir l'attaquer. La première qui arriva fit voler une nuée de fléches ſur nos gens, qui étant ſur leurs gardes, y répondirent par une fuſillade, dont un des Indiens tomba ſans vie, & un autre fut dangéreuſement bleſſé ; dans le même tems un canon chargé à mitrailles, tiré du vaiſſeau, les jetta dans le plus grand déſordre. Toutes les pirogues forcèrent de rames vers le rivage, à l'exception de celle qui avoit

commencé l'attaque, & qui étant prise par le bateau avec l'Indien blessé fut amenée au vaisseau ».

« Je donnai ordre qu'on transportât l'Insulaire à bord, & au Chirurgien d'examiner ses blessures : une balle lui avoit traversé la tête & une autre lui avoit cassé le bras. Le Chirurgien étoit d'opinion que la blessure de la tête étoit mortelle. Sur ce rapport, je le fis remettre dans la pirogue, & malgré son état, il rama vers le rivage ».

« Cet Indien étoit un jeune homme ; il avoit les cheveux crépus & laineux comme les Nègres ; une petite barbe, mais tous les traits assez réguliers ; il n'étoit pas si noir que les Nègres de Guinée. Il étoit d'une taille commune ; & comme tous ceux que nous avions vus sur cette côte, il étoit exactement nud ».

« Sa pirogue étoit très-petite, d'une construction très-grossière : ce n'étoit rien autre chose qu'un tronc d'arbre

creuſé : elle étoit cependant à balancier ; mais aucune de celles qui vinrent pour attaquer le bateau n'avoit de voile ».

« CETTE place eſt à l'extrémité occidentale de l'Iſle, ſur la bande du Nord, & ſa latitude eſt la même que celle de l'extrémité orientale du même côté. La diſtance entre ces deux extrémités eſt d'environ cinquante milles Eſt & Oueſt du monde ; & il y a un très-fort courant qui porte à l'Oueſt le long du rivage ».

« JE fus obligé de me remettre au lit. Ce ne fut, comme on peut le croire, qu'avec un vif regret que j'abandonnai l'eſpoir d'obtenir des rafraîchiſſemens de cette Iſle, que tout m'annonçoit être Sainte-Croix, & où nos gens m'aſſurèrent qu'ils avoient vu des cochons, des volailles en abondance, des cocotiers, des bananiers chargés de fruits, & une immenſe variété d'autres végétaux qui nous auroient promptement rendu

rendu la ſanté & la force que nous avions perdues par les fatigues & les diverſes incommodités qu'on eſſuye dans un voyage de long cours ».

« JE ne pouvois plus me promettre des ſecours de la bienveillance des habitans, & moins encore en exiger par la force ; dangereuſement malade, une partie de mon équipage ſur les quadres & le reſte entièrement découragé, ma ſituation devenoit très-critique ; d'ailleurs, je manquois d'Officiers capables de conduire l'équipage ou de veiller aux manœuvres ».

« TANT de déſavantages réunis ne me permettoient pas de ſonger à faire aucune tentative pour amener les habitans de cette Iſle à une réconciliation : je me trouvai hors d'état de prendre les relèvemens du reſte de la côte. Le ſcorbut faiſoit journellement de nouveaux ravages, & diminuoit nos forces de plus en plus : loin donc de devoir ſonger à pourſuivre mon voyage

au Sud, il falloit ſe hâter de rentrer dans la Mer des Indes. Je donnai donc ordre qu'on fit voile au Nord, eſpérant de trouver peut-être des rafraîchiſſemens ſur la contrée que Dampierre a nommée la Nouvelle-Bretagne ».

« JE donnai le nom d'*Iſles de la Reine Charlotte* à ce groupe d'Iſles; & je leur donnai des noms particuliers à meſure que j'en approchai ».

« LA plus méridionale des deux qui étoient de l'avant à nous, au moment de leur découverte, fut nommée l'*Iſle du Lord How*, & celle dont je viens de rendre compte fut appellée l'*Iſle d'Egmont*. La première eſt par les onze degrés dix minutes de latitude auſtrale, & par cent quatre-vingt-deux degrés dix-huit minutes de longitude. Le cap Byron, la pointe Nord-Eſt de l'Iſle d'Egmont gît par dix degrés quarante minutes de latitude Sud, & par cent quatre-vingt-deux degrés vingt-quatre

minutes de longitude. Les côtés de l'Eſt de ces deux Iſles giſſent exactement ſur la même ligne, Nord-quart-Nord-Oueſt & Sud-quart-Sud-Eſt. Le paſſage qui eſt entr'eux eſt d'environ quatre milles de large, & s'étend à près d'onze lieues ».

« Ces deux Iſles paroiſſent être également riches & fertiles ; des terreins bas partagés en plaines & en boſquets, des chaînes de collines plantées de grands arbres, coupées par des vallons de verdure, des campagnes couvertes de diverſes plantations, arroſées de quantité de ruiſſeaux & par de belles rivières, forment différens payſages dont le riant aſpect annonce des terres enrichies des plus utiles productions de la nature. Les terres de l'Iſle du Lord How ſont les plus élevées, quoique moins montueuſes & moins inégales que celles de l'Iſle d'Egmont ».

« A treize lieues environ du cap Byron, dans la direction du Oueſt-

Nord-Oueſt, un demi-rumb Nord du compas, on voit une Iſle d'une forme conique & d'une élévation vraiment prodigieuſe : ſon ſommet ſe termine en entonnoir; nous en avons vu ſortir de la fumée, mais point de flammes: je l'ai nommée le *Volcan*. Une longue Iſle plate, qui, lorſque nous découvrîmes de l'avant les Iſles d'How & d'Egmont, nous reſtoit au Nord-Oueſt, reçut le nom de *Keppel*. Elle gît par les dix degrés quinze minutes de latitude auſtrale, & par cent quatre-vingt-deux degrés trente-neuf minutes de longitude. Il y en a deux autres au Sud-Eſt: je nommai la plus grande l'*Iſle du Lord Edgcomb*, & la ſeconde l'*Iſle d'Ouvry*. La première ſe préſente ſous un aſpect très-agréable. Sa poſition eſt par les onze degrés dix minutes de latitude auſtrale, & par cent quatre-vingt-deux degrés quarante-neuf minutes de longitude. Pluſieurs autres Iſles ſont ſemées dans les environs, auxquelles je

n'ai pas cru devoir donner des noms particuliers ».

« Les habitans de l'Iſle d'Egmont, dont on a déja fait la deſcription, ſont extrêmement ſouples, actifs & vigoureux. Ils ſont naturellement guerriers, & formeroient d'excellens hommes de mer. Les pirogues qui vinrent de la côte de l'Oueſt pour nous attaquer reſſembloient toutes à celle qui fut amenée à bord : elle pourroit contenir douze hommes dans l'occaſion, quoique trois ou quatre la gouvèrnent de manière à voler ſur les eaux. Sur le rivage il y en avoit d'autres plus conſidérables & à pavillon ».

« Nous trouvâmes deux arcs & un faiſceau de fléches dans la pirogue, qui fut priſe avec l'Indien. Ces peuples ſont des archers très-adroits & atteignent à une diſtance incroyable avec leurs fléches, armées de cailloux d'une pointe très-aigue. Il ne paroît pas qu'ils aient aucune connoiſſance des métaux.

L'aiguille aimantée déclina ici d'onze degrés quinze minutes vers l'Eſt ».

« COMME nous courions au Nord, nous vînmes reconnoître une petite Iſle plate & d'une médiocre élévation. Elle gît par les ſept degrés cinquante-ſix minutes de latitude auſtrale, & par cent ſoixante-ſeize degrés vingt minutes de longitude. Je l'ai nommée l'Iſle de Gower : elle n'offroit de mouillage d'aucun côté : ſes habitans ſont aſſez ſemblables à ceux de l'Iſle d'Egmont : ils nous donnèrent quelques noix de coco pour des clous & quelques autres bagatelles ».

« LE lendemain nous eûmes connoiſſance de deux autres Iſles qui giſſent entr'elles Eſt & Oueſt à la diſtance d'environ deux milles. Celle qui eſt à l'Eſt fut nommée l'*Iſle Sompſon* : elle eſt la moins conſidérable : les terres de l'autre ſont élevées & ſe montrent ſous un aſpect impoſant : nous lui donnâmes le nom de *Carteret*. Sa pointe orien-

tale eſt au Sud de l'Iſle Gower, à dix ou onze lieues de diſtance : elle ſe trouve ſituée par les huit degrés trente minutes de latitude méridionale, & par les cent ſoixante-ſeize degrés quarante-quatre minutes de longitude. Sa longueur de l'Eſt à l'Oueſt eſt d'environ ſix lieues. La déclinaiſon de l'aiguille aimantée y fut de huit degrés trente minutes vers l'Eſt.

« Ces deux dernières Iſles ſe trouvoient directement au vent à nous; je portai ſur l'Iſle Gower. Sa côte occidentale, longue d'environ deux lieues & demie, forme un enfoncement ou une eſpece de baie : toute la côte eſt plantée de grands arbres, entre leſquels nous diſtinguions principalement les cocotiers. Nous vîmes deux pirogues & un grand nombre d'Indiens que nous ſupposâmes être venus de l'Iſle Carteret pour faire la pêche ſur cette côte ».

« J'envoyai un bateau armé pour

obtenir quelques rafraîchiſſemens que les Indiens nous avoient promis la veille; mais au lieu de faire des échanges, ils ſe mirent en devoir d'enlever le bateau. Les hoſtilités étant ainſi commencées, on ſe ſaiſit de leur pirogue, où ſe trouvoient une centaine de noix de cocos, qui nous furent d'un très-grand ſecours. La pirogue pouvoit contenir huit ou dix hommes : les Indiens étoient armés d'arcs, de fléches & de lances; ainſi que les habitans de l'Iſle d'Egmont, ils étoient *entièrement nuds.* Je ne penſe pas que ces trois dernières Iſles aient jamais été vues d'aucun navigateur Européen. Il y en a certainement un grand nombre d'autres juſqu'à préſent inconnues dans cette partie de la Mer Pacifique ».

« QUELQUES jours après, faiſant voile au Nord-Oueſt, nous découvrîmes un groupe de neuf Iſles, qui, ſuivant toutes les apparences, ſont les mêmes que Taſman a reconnues, & qu'on déſigne

dans nos cartes ſous le nom d'*Ontong-Java*. Elles ſont ſituées par les quatre degrés trente-ſix minutes de latitude auſtrale, & par les cent ſoixante-onze degrés cinquante-deux minutes de longitude. Elles giſſent Nord-Oueſt-quart-Oueſt & Sud-Eſt-quart-Eſt, dans un eſpace d'environ quinze lieues ».

« L'UNE de ces Iſles eſt d'une étendue conſidérable, les huit autres ſont très-petites; ce ſont des terres baſſes & unies, mais couvertes d'arbres & de verdure. Nous y vîmes un grand nombre d'habitans; ils ſont noirs avec des cheveux crépus & laineux comme les Nègres d'Afrique. Leurs armes ſont l'arc & la fléche. Leurs pirogues ſont longues & bien travaillées. L'une de ces pirogues ſe détacha de la côte & vint reconnoître le vaiſſeau ſans vouloir l'aborder ».

« NOUS paſsâmes au Nord de ces Iſles en gouvernant à l'Oueſt-quart-Sud-Oueſt. Bientôt nous en découvrî-

mes une autre de grande étendue, mais d'une médiocre élévation : ſa verdure & ſes arbres ſembloient annoncer une terre féconde. Aucun habitant ne ſe montra ſur le rivage ; mais les feux qu'on y vit briller dans la nuit faiſoient aſſez connoître que la population devoit y être nombreuſe. Cette Iſle gît par les quatre degrés cinquante minutes de latitude Sud, & à quinze lieues à l'Oueſt de la plus ſeptentrionale des neuf Iſles. Je l'appellai l'*Iſle* de Sir Charles Hardy ».

« Les premiers rayons du jour nous firent voir une terre haute, de belle apparence, & qui formant trois montagnes dont les cimes touchoient les nues, ſe préſentoit dans l'éloignement ſous la forme de trois Iſles. Je la nommai l'*Iſle de Winchelſca :* elle eſt à dix lieues environ de la dernière, dans la direction du Sud-quart-Sud-Eſt. Nous eûmes encore connoiſſance d'une grande Iſle dans le Nord, qui eſt probable-

ment l'Isle Saint-Jean, découverte par Schouten. Dans ce même tems nous eumes la vue des hautes terres de la Nouvelle-Bretagne, où je me proposois de relâcher ».

## CHAPITRE XVII.

*Deſcription de quelques Iſles reconnues par M. Wallis dans ſon paſſage à Tinian.*

NOUS avons vu M. Wallis faire voile d'Otahiti qu'il avoit nommée l'Iſle George. Le lendemain de ſon départ il vint reconnoître une Iſle à laquelle il donna le nom de Sir Charles Saunder. Elle eſt ſituée par les dix-ſept degrés vingt-huit minutes de latitude auſtrale & par deux cent vingt-ſix degrés trente-une minutes de longitude. Cette Iſle a très-peu d'habitans; & ils paroiſſent très-éloignés du genre de vie que menent les Otahitiens.

EN quittant cette Iſle, il courut ſur une autre qu'il voyoit s'étendre du Nord-Nord-Eſt au Nord-Oueſt. Défendue par des briſans, elle étoit inac-

ceſſible. Des fumées qui s'élevoient de deux différens endroits de l'Iſle, furent les ſeuls ſignes auxquels il reconnut qu'elle étoit peuplée. Entre les différens arbres on diſtinguoit quelques cocotiers. Il l'a nomma *l'Iſle du Lord How*. Sur une étendue de dix milles elle en a environ quatre de largeur. Sa poſition eſt par les ſeize degrés quarante-ſix minutes de latitude auſtrale & par deux cens vingt-trois degrés vingt-deux minutes de longitude.

DE-LA il alla reconnoître une autre terre qui ſe montroit dans l'Oueſt-quart-Nord-Oueſt. C'eſt une Iſle baſſe & preſque à fleur d'eau environnée de briſans, d'autant plus dangereux que de nuit ou par un tems de brume on peut ſe trouver deſſus ſans avoir eu connoiſſance de la terre. Il nomma cette terre & les briſans qui la bordent les *Iſles Scilly*. Leur ſituation eſt par les ſeize degrés vingt-huit minutes de latitude auſtrale, & par deux

cens vingt-deux degrés cinq minutes de longitude.

IL courut enſuite pluſieurs jours à l'Oueſt ſans rencontrer de terres. Il eût enfin connoiſſance de deux Iſles, dont l'une d'une forme preſque circulaire & de trois milles de diamêtre fut appellée *l'Iſle Boſcawen*, & l'autre reçut le nom de *Keppel*. Cette dernière n'a guère que trois milles & demie de long ſur deux de large.

N'ÉTANT plus qu'à deux lieues de l'Iſle Boſcawen, pluſieurs *habitans* ſe montroient ſur le rivage; mais comme il ſe trouvoit ſous le vent de l'Iſle Keppel qui paroiſſoit offrir un meilleur mouillage, il gouverna ſur cette dernière.

LORSQU'IL en fut à la diſtance d'environ une demi-lieue, il découvrit avec ſa longue-vue, une multitude d'Indiens qui bordoient le rivage. Des briſans qui s'étendoient au large à une conſidérable diſtance, l'obligèrent à courir pluſieurs bords dans la nuit.

Dès l'aube du jour, il envoya les bateaux armés aux ordres d'un Officier, pour prendre les ſondes & viſiter l'Iſle. L'Officier qui les commandoit revint avec la nouvelle qu'il avoit fait le tour de l'Iſle ſans trouver de fond à la diſtance d'une encablure du rivage; qu'ayant rangé un récif, il étoit entré dans une baie profonde toute ſemée de rochers; qu'en dehors de la baie, il avoit trouvé un ancrage de quatorze à vingt braſſes d'eau fond de ſable & de corail; qu'en dedans de la baie, il y avoit vu un ruiſſeau d'une eau excellente; mais que le rivage étant rocailleux, il avoit cherché une place plus commode pour le débarquement & qu'il l'avoit trouvée à près d'un demi-mille plus loin.

Il dit qu'il ſeroit facile de faire de l'eau, mais qu'il conviendroit de protéger les travailleurs par une bonne garde pour prévenir les inquiétudes que pourroient cauſer les Naturels. Il

n'avoit point vu de cochons, & il rapporta deux volailles, quelques noix de coco, des bananes & quelques autres fruits.

TANDIS que les bateaux étoient près du rivage, deux pirogues à bord desquelles étoient ſix Indiens, vinrent les accoſter; mais dans des diſpoſitions pacifiques. Ils reſſembloient beaucoup aux habitans d'Otahiti. Leur habillement étoit d'une eſpece de nattes. Dans ce même tems environ cinquante autres deſcendirent de *la contrée*, mais ils s'arrêtèrent à près de cinquante toiſes de diſtance.

LORSQUE l'Officier qui commandoit eût fait ſes obſervations, & ſe diſpoſa à revenir à bord, trois Indiens d'une des pirogues ſe mirent dans ſon bateau; mais à environ un quart de mille du rivage, ils ſautèrent ſubitement par-deſſus bord, & nagèrent vers leur pirogue.

CES informations détournèrent M. Wallis

Wallis de s'arrêter en cet endroit, & il s'éloigna de ces deux Iſles, qui ſe trouvent ſous le quinzième parallèle par les deux cens deux degrés trente-deux minutes de longitude.

Deux jours après, comme il continuoit de courir ſur l'Oueſt-Nord-Oueſt, la terre ſe montra dans le Nord-quart-Nord-Eſt. Il mit le cap deſſus pour la reconnoître. A trois lieues de diſtance elle parût d'un aſpect très-agréable. La terre baſſe près du rivage s'élevoit en pente douce juſqu'aux montagnes qui occupoient l'intérieur de la contrée. Mais elle ſembloit être défendue par des récifs qui mettoient près de trois milles au large. Il prolongea la côte en dehors des récifs pour paſſer ſous le vent de l'Iſle, & il fit en même tems partir les bateaux pour ſonder & examiner la côte.

Les bateaux rangèrent le rivage de très-près & le trouvèrent bordé de roches. Les arbres croiſſoient juſque

ſur le bord de la mer. Ces arbres varioient pour l'eſpece : il y en avoit pluſieurs d'une belle élevation, mais ils ne portoient point de fruit. On découvrit des fumées dans l'intérieur de la contrée, ſans appercevoir aucune habitation. Pluſieurs petits ruiſſeaux couloient du pied des collines & venoient en ſerpentant ſe perdre dans la mer. Les bateaux virent bientôt pluſieurs pirogues, portant chacune ſix ou huit hommes, qui voguoient ſur eux.

CES Indiens étoient des hommes robuſtes & actifs : ils étoient nuds à l'exception d'une ceinture qui leur couvroit les parties naturelles. Leur armes, qui étoient de groſſes maſſues, les faiſoient paroître autant d'Hercules. Ils vendirent deux de ces maſſues au maître pour des clous & quelques colifichets.

LES gens de la chaloupe ne voyant aucun quadrupède, ni d'autres oiſeaux que de mer ou de rivière, voulurent

s'informer des naturels des animaux de la contrée ; mais il leur fut impoſſible de ſe faire entendre.

DURANT cette conférence les Indiens formèrent le deſſein de s'emparer de la chaloupe. L'un d'eux la ſaiſiſſant par la proue, la tiroit ſur les rochers. On fit d'inutiles efforts pour l'engager à ſe déſiſter de cette entrepriſe ; mais un coup de mouſquet, qui lui friſa les oreilles ſans le bleſſer le fit tomber à la renverſe. Au bruit du coup, ils furent ſaiſis d'une telle épouvente qu'ils ramérent tous avec la plus grande précipitation pour regagner le rivage.

C'ÉTOIT alors le moment du juſant, & la mer étoit tellement tombée qu'il étoit très-difficile aux bateaux de regagner le vaiſſeau. La mer briſoit avec effort ſur-tout le récif qui étoit à ſec, excepté en un ſeul endroit, & où l'eau étoit profonde ; pluſieurs pointes de rochers s'élevoient au-deſſus de ſa ſurface. Les pirogues, s'étant probablement

apperçu de l'embarras des bateaux, retournèrent & les ſuivirent le long des récifs, juſqu'à une paſſe où les voyant hors de danger, & nâgeant ſur le vaiſſeau, ils crurent devoir ſe retirer.

LE maître avoit obſervé qu'à deux ou trois endroits à la diſtance d'environ deux encablures du récif, il y avoit un mouillage ſur dix-huit, quatorze & douze braſſes d'eau, fond de ſable & de corail. La paſſe dans le récif avoit près de ſoixante braſſes de large; & un vaiſſeau en cas de *néceſſité auroit* pu y mouiller ſur huit braſſes de fond.

LA nuit ne permit pas à M. Wallis d'arriver au mouillage, & au point du jour, les courans l'ayant porté hors de la vue de l'Iſle, il continua ſa route. Cette terre fut nommée l'*Iſle de Wallis*. Elle gît par les treize degrés dix-huit minutes de latitude auſtrale, & par les deux cens un degrés trente minutes de longitude.

M. WALLIS obſerve que les latitudes

& les longitudes de toutes ces Iſles, ont été marquées avec tant d'exactitude, que déſormais les vaiſſeaux qui navigeront dans ces parages, pourront les retrouver avec facilité, ſoit qu'ils veuillent y prendre des rafraîchiſſemens, ou reconnoître les diverſes productions de ces terres.

## CHAPITRE XVIII.

*Deſcription des Iſles ſituées ſur le paſſage des Iſles du Roi George à Tinian.*

DANS la deſcription qu'on a donnée des Iſles du Roi Georges, on a vu que le Commodore Byron fit d'inutiles recherches pour y trouver un mouillage, & que forcé de s'en éloigner, il pourſuivit ſa route à l'Oueſt. Il ne courut pas long-tems dans cette direction ſans découvrir la terre. C'étoit une Iſle baſſe, preſque noyée, très-étroite & qui gît Eſt & Oueſt. Il en prolongea la côte méridionale. Des arbres chargés de fruits & de fleurs, ombrageoient des gazons de verdure, & ſe préſentoient ſous un point de vue pittoreſque; mais une lame terrible briſoit avec violence ſur toute cette côte; dans la proximité, on ne trouvoit qu'un mauvais fond de

vaſe, & la mer étoit ſemée de rochers & de petites Iſles, qui s'étendoient à trois lieues au large, & rendoient l'accès de l'Iſle impraticable.

L'ÉTENDUE de cette Iſle, qui n'eſt pour ainſi dire, qu'une langue de terre, n'eſt pas au-deſſous de vingt lieues. A en juger par l'apparence, la population y eſt nombreuſe. Le Commodore n'eut qu'une vue rapide de cette Iſle. Elle eſt ſituée par les quinze degrés de latitude auſtrale, & ſa pointe la plus occidentale eſt par les deux cens vingt-cinq degrés trente-ſept minutes de longitude. Elle fut nommée l'*Iſle du Prince de Galles*. Sa diſtance à celle des Iſles du Roi Georges eſt d'environ quarante-huit lieues dans la direction du Sud quatre-vingt-dix degrés à l'Oueſt. L'aiguille aimantée déclina ici de cinq degrés trente minutes vers l'Eſt.

LE Commodore continuant de courir à l'Oueſt, obſerve qu'il voyoit chaque ſoir, de grandes compagnies d'oi-

ſeaux voler au Sud. Il en conjecture, qu'il doit y avoir au Sud de la latitude où il ſe trouvoit, quelque grande terre, ce qui le confirme dans cette opinion, c'eſt que cette chaîne d'Iſles qu'il a découvertes, étant extrêmement peuplées, ſuppoſent l'exiſtence d'un continent voiſin. Mais dans la ſuppoſition purement gratuite qu'un continent inconnu dans le ſein de la mer du Sud, ait ſervi à peupler toutes les petites Iſles qui ſeroient dans les environs, ne pourroit-on pas demander au *Commodore* de nous dire quelle eſt l'origine de la population de ce continent, ſéparé des deux autres par d'immenſes eſpaces ?

QUELQUES jours après, il eut la vue d'une autre terre qui ſe préſentoit ſous l'apparence de trois Iſles, ſéparées par des rochers & des ruines. Le côté Sud-Eſt de ces Iſles gît Nord-Eſt quart de Nord & Sud-Oueſt quart de Sud. D'une extrêmité à l'autre, il a une éten-

due de trois lieues; & de ces deux pointes partent des récifs ſur leſquels les lames briſent avec un bruit épouvantable. Il rangea la pointe du Nord, & trouva les côtés du Nord-Oueſt & de l'Oueſt défendus par d'innombrables rochers & des bas-fonds, qui mettent près de deux lieues en mer. Une pareille chaîne de briſans doit être très-redoutable aux Navigateurs.

UNE grande pirogue à la voile ſe montra dans l'éloignement. Mais ces terres étant environnées de briſans dans toutes les directions, il fut contraint de s'en éloigner ſans pouvoir en prendre une plus exacte connoiſſance. Il imagina qu'elles faiſoient peut-être partie des Iſles Salomon; ce qui lui donna l'eſpoir d'en rencontrer quelques autres qui pourroient lui offrir une baie ou un port commode.

LE récif qu'il découvrit à l'approche de ces Iſles, gît par les dix degrès quinze minutes de latitude Sud, & par

deux cens huit degrés ſept minutes de longitude; au Nord, ſoixante-ſeize degrés quarante-huit minutes à l'Oueſt de l'Iſle du Prince de Galles, à trois cens cinquante-deux lieues de diſtance. Les Iſles ſont à neuf lieues de ce récif dans la direction du Oueſt-Nord-Oueſt. Le Commodore les nomma *les Iſles du Danger.*

DANS l'impoſſibilité d'y atterrir, il fit voile au Nord-Oueſt-quart-Oueſt de ces Iſles. Une autre terre s'étant montrée dans le Sud-Sud-Oueſt, *à ſept* ou huit lieues de diſtance, il vint auſſi-tôt l'attaquer. C'étoit une terre baſſe; mais d'un aſpect enchanteur. La verdure, les fleurs, les ruiſſeaux, & une grande nape d'eau, ombragés par des forêts de cocotiers & d'autres arbres, faiſoient, de l'Iſle entière, un jardin délicieux. Elle embraſſe un lac d'une étendue conſidérable; ſon circuit eſt d'environ dix lieues: mais la mer ſe développe avec fureur ſur preſque

toutes les parties de la côte, où l'on n'apperçoit qu'un rivage, couvert de fange.

Il prolongea le rivage en rondiſſant le long de la côte; & lorſqu'il fut au vent de l'Iſle, il envoya les bateaux reconnoître les ſondes, & un lieu propre au mouillage. Les bateaux de retour ſans avoir trouvé de fond, furent renvoyés une ſeconde fois, pour prendre terre, & ſe procurer, s'il étoit poſſible, quelques rafraîchiſſemens.

Les bateaux débarquèrent; mais ce ne fut qu'avec d'extrêmes difficultés; & ils rapportèrent environ deux cens noix de coccos, qui, dans le beſoin urgent où l'on ſe trouvoit, furent regardés comme un tréſor inappréciable.

L'Officier qui commandoit la deſcente, informa le Commodore qu'il n'avoit découvert aucun veſtige qui annonçât que cette terre eût jamais été habitée. Les oiſeaux aquatiques étoient les poſſeſſeurs paiſibles de cette

terre féconde. Il en vit par millier perchés ſur les arbres, au haut deſquels ils conſtruiſent leurs nids. Ces oiſeaux étoient ſi peu ombrageux qu'ils ſe laiſſoient prendre ſur leurs nids. La terre étoit couverte de crabes; mais il n'apperçut aucune eſpece de quadrupèdes.

Le Commodore prit d'abord cette Iſle pour celle qui eſt déſignée dans le Neptune François, ſous le nom de *Maluita*, & placée environ à un degré à l'Eſt de la grande Iſle *Sainte-Eliſabeth*, qui eſt une des principales Iſles de Salomon. Mais ayant eu enſuite la conviction du contraire, il l'a appellée l'*Iſle du Duc d'York*. Il n'eſt pas apparent qu'elle ait jamais été viſitée par aucun Navigateur Européen.

M. Byron obſerve ici que la poſition des Iſles de Salomon, telle qu'elle eſt déſignée dans les Cartes Françoiſes, n'eſt fondée ſur aucune autorité. Il doute que ce Navigateur célèbre ait

laiſſé des mémoires propres à les faire jamais retrouver.

Il continua de courir à l'Oueſt ſur le même parallele dans le deſſein de découvrir ces Iſles fameuſes; mais parvenu à dix degrés à l'Oueſt de la poſition qu'on leur donne, il crut devoir abandonner cette recherche, & fit voile au Nord pour paſſer la ligne & porter enſuite ſur les Larrones.

Après huit jours de courſe dans cette direction, il eut de nouveau, la vue d'une terre qui étoit encore une Iſle baſſe, plate, couverte d'arbres & de verdure. Toutes les apparences annonçoient une terre riche & féconde : mais un rivage fangeux, ſur lequel les lames briſoient avec violence, fit craindre qu'elle ne fût inacceſſible aux vaiſſeaux. Il vint prolonger la bande du Sud-Oueſt, qui eſt d'une étendue d'environ quatre lieues; & la multitude d'habitans qui ſe montra ſur le rivage, prouvoit que cette terre étoit ex-

trêmement peuplée. Bientôt près de ſoixante pirogues ſe détachèrent du rivage & voguèrent ſur les vaiſſeaux.

Le Commodore fit mettre en panne pour les recevoir, & elles vinrent ſe ranger en cercle autour d'eux.

Ces pirogues étoient bien travaillées, & ſi nettes, qu'elles paroiſſoient ſortir du chantier. Chacune d'elles ne portoit pas moins de trois perſonnes, ni au-deſſus de ſix.

Ces Indiens s'arrêtèrent quelque tems à conſidérer les *vaiſſeaux* avec une ſurpriſe mêlée d'admiration. L'un d'eux ſe jetta enfin dans la mer, nâgea vers le vaiſſeau, grimpa ſur un des côtés, avec la légèreté d'un chat, & parvenu au plat-bord, il s'aſſit deſſus, en éclatant de rire. Sautant enſuite ſur le pont, il parcourut le vaiſſeau, cherchant à ſe ſaiſir de tout ce qui ſe préſentoit ſous ſa main; mais comme il étoit nud, il lui étoit impoſſible de pouvoir rien cacher.

On le vêtit d'un caleçon & d'une jaquette, ce qui le rendoit très-plaisant; son air, ses gestes & tous ses mouvemens étoient exactement ceux d'un singe nouvellement dressé. On lui donna un morceau de pain: il le mangea avec voracité; & après avoir fait une infinité de mines, toutes plus comiques les unes que les autres, il s'élança par-dessus bord avec son nouvel accoutrement & regagna sa pirogue à la nâge.

Plusieurs autres furent tentés d'imiter son exemple: ils nâgerent vers le vaisseau, s'introduisirent par les sabords, & se saisissant de tout ce qu'ils pouvoient atteindre, ils s'élançoient immédiatement avec leur butin, dans la mer, & nâgeoient à une distance considérable, les bras au-dessus de l'eau, pour ne pas mouiller ce qu'ils avoient dans les mains.

Ces Indiens, d'une taille avantageuse & déliée, ont le corps droit, la

jambe & le bras bien tournés ; ils ſont, en général, bien proportionnés dans tous leurs membres, légers, actifs & diſpos. Ils ſont de couleur de cuivre-bronzé. Dans leurs traits, qui n'ont rien de déſagréable, on découvre un mélange d'intrépidité & d'enjouement. Ils ont des cheveux longs, noirs, & relevés ſur le ſommet de la tête en une groſſe touffe, ou en trois nœuds, ſuivant la fantaiſie & le caprice. Les uns portent la barbe longue, quelques-uns n'ont que des mouſtaches, & d'autres ſe contentent d'un petit bouquet à la pointe du menton.

Ces Inſulaires vont nuds. Les coquillages ſont leur parure : ils en font des colliers, des bracelets & des ceintures. Tous ont les oreilles percées, & d'une extrême longueur, ce qui annonce le poids des ornemens dont ils les décorent.

L'un de ces Indiens qui paroiſſoit jouir d'une haute conſidération, avoit une

une ceinture garnie de plusieurs rangs de dents humaines. C'étoit, sans doute, là les dépouilles glorieuses de ceux à qui il avoit fait mordre la poussière. Ce trophée étoit à ses yeux, d'un grand prix. Tout ce qu'on put lui offrir ne put l'engager à s'en défaire.

La plupart de ces Indiens étoient désarmés; mais quelques-uns avoient les armes les plus dangereuses qu'il soit possible d'imaginer. C'étoit des especes de lances, très-larges à un bout, & armées de dents de requins aussi aigues que des lancettes.

On desiroit obtenir d'eux quelques rafraîchissemens. On leur montra des noix de coco, en leur faisant signe d'en apporter; mais on s'apperçut qu'on ne devoit rien en espérer, & qu'ils n'étoient propres qu'à enlever les fruits & les provisions des vaisseaux.

Les bateaux qui avoient été expédiés pour prendre les sondes, informèrent le Commodore qu'ils avoient

trouvé trente braſſes d'eau à deux encablures du rivage ; mais que le fond étoit de roche de corail ; & que la proximité des briſans rendoit le mouillage très-dangereux.

Ce rapport ne permit pas au Commodore de s'arrêter plus long-tems : il fallut faire voile de cette Iſle, ſans pouvoir en tirer aucune eſpece de rafraîchiſſement. Cette terre fut nommée *l'Iſle de Byron* : elle eſt ſituée par le premier degré dix-huit minutes de latitude auſtrale, & par deux cens trois degrés quarante-neuf minutes de longitude. La déclinaiſon de l'aiguille aimantée fut ici d'une pointe vers l'Eſt.

## CHAPITRE XIX.

*Découverte d'un Détroit qui diviſe la Nouvelle-Bretagne; deſcription de pluſieurs Iſles ſituées dans le détroit & ſur le paſſage de la Nouvelle-Bretagne à l'Iſle de Mindanao.*

LE détroit qui fait deux Iſles de la nouvelle Bretagne, eſt une découverte très-importante: elle ouvre une route plus courte & plus agréable de la mer du Sud, dans celle des Moluques; & les Navigateurs peuvent déſormais éviter de paſſer au Nord de cette terre à travers quantité de petites Iſles, qui rendoient la navigation de ces parages très-périlleuſe.

CETTE précieuſe découverte eſt dûe à M. Carteret, que nous allons ſuivre dans les détails intéreſſans de ſa navigation, juſqu'à la vue de l'Iſle Mindanao.

Se trouvant à la hauteur de l'Iſle de Saint-Jean, il eut la vue de la côte de la nouvelle Bretagne, qu'il vint attaquer. A l'approche de cette terre, un fort courant, qui portoit à l'Oueſt, l'entraîna dans un grand enfoncement qu'il reconnut bientôt pour être la baie que Dampierre a nommée *la Baie de Saint-Georges.*

Ne pouvant s'élever au Nord, il vint laiſſer tomber l'ancre dans une baie, voiſine d'une petite Iſle, diſtante d'environ trois lieues du cap Saint-Georges, dans la direction du Nord-Oueſt. Cette Iſle fut nommée *l'Iſle de Wallis.*

Il reconnut que le cap Saint-Georges eſt ſitué par les cinq degrés de latitude auſtrale & par cent ſoixante-neuf degrés cinquante-quatre minutes de longitude, ce qui le place environ à deux milles cinq cens lieues à l'Oueſt du continent de l'Amérique. Cette poſition eſt la même à très-peu de choſe près, que lui aſſigne M. de Bougain-

ville, qui vint mouiller dans cette même baie, qu'il a nommée *le Port Praſlin*, & qui eût occaſion d'y obſerver une éclipſe de ſoleil.

Il étoit d'une grande importance de faire connoître le giſſement de ce cap. Juſqu'à ce moment rien n'étoit plus incertain que l'étendue en longitude de la mer Pacifique qu'il eſt facile de déterminer aujourd'hui d'une manière sûre, par les obſervations aſtronomiques qu'on peut faire à la côte du Pérou.

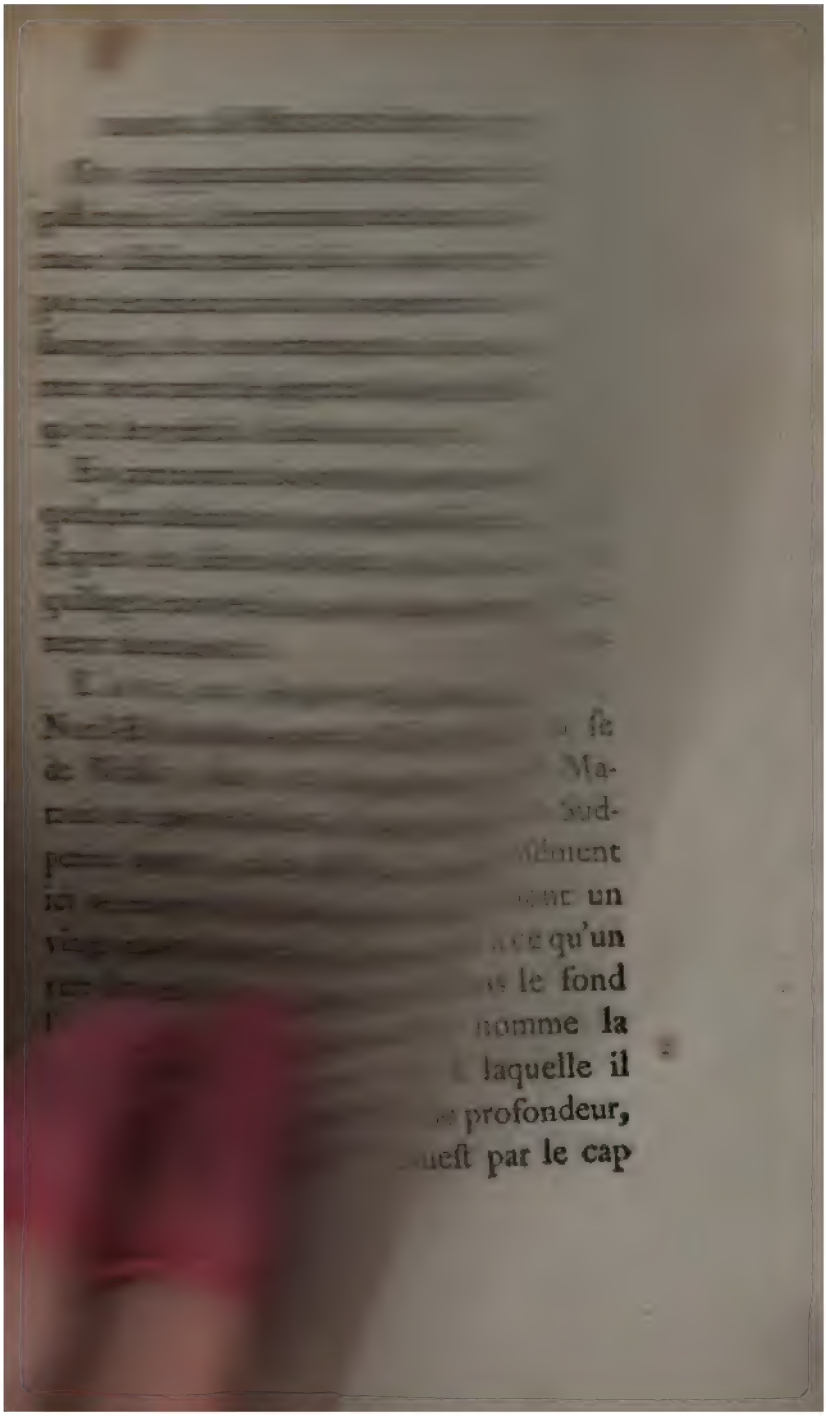
Les bateaux envoyés pour reconnoître la côte, étant de retour avec la nouvelle qu'ils avoient trouvé un mouillage plus commode pour faire de l'eau & du bois, M. Carteret leva l'ancre & fit voile à une petite anſe qui étoit éloignée de trois ou quatre milles, qu'il nomma l'*Anſe aux Anglois*.

Tandis qu'on s'occupoit des réparations dont le vaiſſeau avoit le plus urgent beſoin pour remettre en mer, les bateaux ſortoient chaque jour pour

aller faire la pêche en différens endroits. Toute la côte paroiſſoit être très-poiſſonneuſe, mais la pêche étoit très-ingrate; ce que M. Carteret attribue à la limpidité des eaux, & à leur fond de roche, & peut-être à défaut d'adreſſe. Malgré le peu de ſuccès de la pêche, on s'en occupoit nuit & jour: ne prenant rien ou preſque rien avec la ſeine, on ſe mit à pêcher à la ligne; mais on eut la mortification de voir les poiſſons dédaigner l'appât qu'on leur préſentoit.

On vit quelques tortues qu'on ne réuſſit pas mieux à prendre que les poiſſons. Les Anglois, comme Tantale dévoré par la ſoif au milieu des eaux, avoient le chagrin de voir tout ce qui pouvoit flatter leur appétit ſe ſouſtraire à toutes les tentatives qu'ils faiſoient pour y atteindre.

Cependant à mer baſſe ils trouvèrent des huîtres, quelques pétoncles d'une groſſeur prodigieuſe; & à terre



teur perpendiculaire de neuf pieds. L'aiguille aimantée déclina de ſix degrés trente minutes vers l'Eſt.

DURANT le ſéjour qu'on fit dans cette baie, un des bateaux envoyé pour reconnoître les baies & les anſes que forme la côte, rapporta de ſon expédition, une petite cargaiſon de noix de coco, qu'il s'étoit procurée dans un très-beau port, diſtant de quatre lieues à l'Oueſt-Nord-Oueſt du mouillage. L'Officier qui y avoit débarqué, avoit obſervé quelques habitations dans le voiſinage de ces cocotiers dont la plûpart étoient marqués. Ces circonſtances ne permirent point à M. Carteret d'y renvoyer le bateau; mais comme ces rafraîchiſſemens étoient de première néceſſité, il réſolut d'y aborder avec le vaiſſeau, pour être en état de protéger la deſcente.

IL fit voile pour cette baie; il y arriva le ſoir même. On amaſſa un millier de noix de coco, & autant de choux qu'il

étoit poſſible d'en conſerver. Il nomma cette baie le *Port de Carteret*. Il eſt formé par deux Iſles & la principale terre. La plus grande, qui eſt au Nord-Oueſt, fut appellée l'*Iſle des Cocotiers*; l'autre moins conſidérable reçut le nom de *Leigh*. Entre ces deux Iſles eſt un bas-fond, & chacune d'elles forme une entrée dans le port. Il court Sud-Eſt quart de Sud & Nord-Oueſt quart de Nord. Il a près de trois milles de longueur ſur une largeur de quatre longueurs de cables.

Sorti de ce port, M. Carteret ſe propoſoit de doubler le cap Sainte-Marie; mais les vents forcés de l'Eſt-Sud-Eſt dans une direction préciſément contraire à cette route formoient un obſtacle inſurmontable, joint à ce qu'un fort courant l'entraînoit dans le fond du golfe que Dampierre nomme la baie de Saint-Georges, à laquelle il donne vingt-cinq lieues de profondeur, & qui eſt bornée à l'Oueſt par le cap Oxford.

DANS l'impoſſibilité de s'élever du golfe contre les vents & le courant, il ſe vit dans la néceſſité de tenter un paſſage à l'Oueſt à travers le golfe même, & il y fut encouragé par le courant, qui ſembloit aſſurer le ſuccès de la tentative. Etant à cinq milles environ dans le Sud-Oueſt de l'Iſle des Cocotiers, il gouverna au Nord-Oueſt & enſuite au Nord-Nord-Oueſt, direction à-peu-près parallele à la côte. Il eût bientôt lieu de croire que cette prétendue baie de Saint-Georges, qu'on croyoit être formée par les deux pointes d'une même terre, n'étoit qu'un détroit entre deux Iſles; ce que l'évènement vérifia.

AVANT le coucher du ſoleil, il eût la vue d'une Iſle aſſez conſidérable, qui ſe trouve dans le milieu du détroit & forme deux canaux. Cette Iſle, autour de laquelle ſont pluſieurs Iſlots, reçut le nom de *Duc d'York*. Sur le côté le plus méridional de la principale

terre, la plus grande des deux Iſles ſéparées par le détroit, & à laquelle M. Carteret laiſſa le nom de Nouvelle-Bretagne, on voit trois hauteurs ou mondrains remarquables & voiſins l'un de l'autre ; ils furent nommés *la Mere & les Filles*. Derrière la Mere, qui eſt le mondrain du milieu & le plus élevé, il apperçut une immenſe colonne de fumée, ce qui lui fit conjecturer que l'un de ces mondrains étoit un volcan. Par un tems ſerein on peut fort bien les découvrir à vingt lieues de diſtance, d'où on les prendroit pour des Iſles. Ils ſont fort reculés dans les terres : la Mere eſt à l'Oueſt de l'Iſle d'York. A l'Eſt de ces mondrains, la terre forme une pointe qui fut nommée le *Cap Palliſer*. Il y en a une autre à l'Oueſt, qui fut appellée le *Cap Etienne*. Ce dernier cap eſt la terre la plus ſeptentrionale de la Nouvelle-Bretagne. Au Nord du cap eſt une Iſle qu'on nomma l'*Homme*.

ENTRE les caps Palliſer & Etienne, qui giſſent Nord-Oueſt & Sud-Eſt l'un de l'autre, eſt une baie. La terre baſſe & unie le long du rivage, s'élève en plan incliné, & forme en ſe retirant vers la Mere & les Filles, de très-hautes montagnes. Toute la contrée eſt couverte de forêts, qui laiſſent entrevoir des clairières qu'on prendroit pour des terres cultivées.

L'ISLE du Duc d'York eſt ſituée entre les deux caps Palliſer & Etienne. Le détroit, les deux canaux compris, n'a pas ici, moins de quinze lieues de largeur. Les terres de l'Iſle du Duc d'York ſont unies, & de la plus agréable apparence. L'intérieur en eſt planté de grands arbres, les maiſons des Inſulaires ſont bâties le long du rivage de la mer, à l'ombre des cocotiers, & toute la contrée eſt embellie de mille grâces champêtres dont le coup-d'œil eſt ſéduiſant.

ON vit pluſieurs pirogues travaillées

avec art : elles voguèrent ſur le vaiſſeau ; mais pouſſé par un vent frais, elles demeurèrent loin derrière.

L'ISLE eſt ſituée par les quatre degrés neuf minutes de latitude auſtrale, & par cent ſoixante-huit degrés cinquante-cinq minutes de longitude ; & elle eſt à vingt-cinq lieues de diſtance du cap Saint-Georges.

M. CARTERET ne côtoya pas le rivage de la Nouvelle-Bretagne ; mais il donna dans le canal formé par l'Iſle & la côte la plus ſeptentrionale du détroit ; canal qu'on peut regarder comme ſon premier goulet : d'où il gouverna Nord-Oueſt-quart-Oueſt, toute la nuit, & au point du jour, il avoit perdu de vue les terres les plus ſeptentrionales de la Nouvelle-Bretagne ; ce qui étoit une pleine conviction que la baie ſuppoſée étoit un détroit. Il nomma ce détroit *le Canal de Saint-Georges* ; & la grande terre qui forme le côté le plus ſeptentrional du détroit, reçut le nom de *Nouvelle Irlande*.

aller faire la pêche en différens endroits. Toute la côte paroiſſoit être très-poiſſonneuſe, mais la pêche étoit très-ingrate; ce que M. Carteret attribue à la limpidité des eaux, & à leur fond de roche, & peut-être à défaut d'adreſſe. Malgré le peu de ſuccès de la pêche, on s'en occupoit nuit & jour: ne prenant rien ou preſque rien avec la ſeine, on ſe mit à pêcher à la ligne; mais on eut la mortification de voir les poiſſons dédaigner l'appât qu'on leur préſentoit.

On vit quelques tortues qu'on ne réuſſit pas mieux à prendre que les poiſſons. Les Anglois, comme Tantale dévoré par la ſoif au milieu des eaux, avoient le chagrin de voir tout ce qui pouvoit flatter leur appétit ſe ſouſtraire à toutes les tentatives qu'ils faiſoient pour y atteindre.

Cependant à mer baſſe ils trouvèrent des huîtres, quelques pétoncles d'une groſſeur prodigieuſe; & à terre

quelques cocotiers leur fournirent des noix de coco avec leurs choux. Ces choux, dont la ſubſtance eſt blanche, juteuſe & caſſante, mangés cruds, ont preſque le goût de la châtaigne; mais bouillis, ils ſont de beaucoup préférables aux meilleurs panais. Il étoit fâcheux qu'on ne put ſe procurer ces choux ſans couper les arbres dont ils formoient les cimes. Mais la néceſſité rend tout légitime. Avec ces rafraîchiſſemens, qui furent du plus grand ſecours, on eut encore quelques pommes de mangles & des prunes de monbin, qu'on nomme auſſi prunes de la Jamaïque.

Le débarquement n'offroit dans les environs de la baie qu'une plage de roche, & la contrée préſentoit une chaîne de montagnes où le roc ſe montroit preſque à nud; mais elles étoient couvertes de grands arbres propres à différens uſages. Entre ces arbres on voit quantité de muſcadiers: les noix qu'on en cueillit n'étoient point dans leur

maturité, & l'eſpece n'en paroît pas fort bonne; ce qui peut être attribué à ce qu'ils croiſſent ſans aucune eſpece de culture, & ſur-tout à l'ombre de grands arbres touffus. Le cocotier eſt ici dans ſa plus grande perfection, mais l'eſpece n'en eſt pas abondante. On y voit des palmiers de toutes les eſpeces, le bétel, l'areca, le jonc des Indes, une eſpece d'aloës, le bambou, & beaucoup d'autres entièrement inconnus en Europe; mais on n'y trouve point de plantes rafraîchiſſantes.

Dans la belle & intéreſſante deſcription que M. de Bougainville a donnée de cette côte, il obſerve que le pays eſt en général peu riche en Botanique. Les bois ſont peuplés d'un grand nombre d'oiſeaux; on y voit des pigeons d'un ſuperbe plumage, des tourterelles, des perroquets, des veuves, un gros oiſeau à plumage noir, dont le cri imite l'aboiement d'un chien à s'y méprendre; & beaucoup d'autres oiſeaux inconnus.

On n'apperçut aucune eſpece de quadrupède, à l'exception de deux animaux d'aſſez petite taille, qu'on prit pour des chiens; mais ils parurent très-ſauvages, & très-ombrageux : ils coururent avec tant de légèreté & de vîteſſe qu'on les perdit à l'inſtant de vue.

En parcourant la contrée, on trouva quelques habitations, qui paroiſſoient, d'après les débris des feux & des coquillages encore frais, avoir été récemment abandonnés.

L'anse aux Anglois eſt ſituée au Nord-Eſt un demi-rumb à l'Eſt de l'Iſle de Wallis, dans un éloignement de trois ou quatre milles. A droite eſt une petite bature, mais viſible. La marée ici ne monte & deſcend qu'une fois en vingt-quatre heures. Le flot commence vers les neuf ou dix heures : le vif de l'eau eſt entre trois & quatre heures après midi; le juſant ſuccède & l'on a la marée baſſe ſur les ſix heures du matin. Le flot s'élève d'ordinaire à la hau-

teur perpendiculaire de neuf pieds. L'aiguille aimantée déclina de ſix degrés trente minutes vers l'Eſt.

DURANT le ſéjour qu'on fit dans cette baie, un des bateaux envoyé pour reconnoître les baies & les anſes que forme la côte, rapporta de ſon expédition, une petite cargaiſon de noix de coco, qu'il s'étoit procurée dans un très-beau port, diſtant de quatre lieues à l'Oueſt-Nord-Oueſt du mouillage. L'Officier qui y avoit débarqué, avoit obſervé quelques habitations dans le voiſinage de ces cocotiers dont la plûpart étoient marqués. Ces circonſtances ne permirent point à M. Carteret d'y renvoyer le bateau; mais comme ces rafraîchiſſemens étoient de première néceſſité, il réſolut d'y aborder avec le vaiſſeau, pour être en état de protéger la deſcente.

IL fit voile pour cette baie; il y arriva le ſoir même. On amaſſa un millier de noix de coco, & autant de choux qu'il

étoit poſſible d'en conſerver. Il nomma cette baie le *Port de Carteret*. Il eſt formé par deux Iſles & la principale terre. La plus grande, qui eſt au Nord-Oueſt, fut appellée l'*Iſle des Cocotiers*; l'autre moins conſidérable reçut le nom de *Leigh*. Entre ces deux Iſles eſt un bas-fond, & chacune d'elles forme une entrée dans le port. Il court Sud-Eſt quart de Sud & Nord-Oueſt quart de Nord. Il a près de trois milles de longueur ſur une largeur de quatre longueurs de cables.

Sorti de ce port, M. Carteret ſe propoſoit de doubler le cap Sainte-Marie; mais les vents forcés de l'Eſt-Sud-Eſt dans une direction préciſément contraire à cette route formoient un obſtacle inſurmontable, joint à ce qu'un fort courant l'entraînoit dans le fond du golfe que Dampierre nomme la baie de Saint-Georges, à laquelle il donne vingt-cinq lieues de profondeur, & qui eſt bornée à l'Oueſt par le cap Oxford.

DANS l'impoſſibilité de s'élever du golfe contre les vents & le courant, il ſe vit dans la néceſſité de tenter un paſſage à l'Oueſt à travers le golfe même, & il y fut encouragé par le courant, qui ſembloit aſſurer le ſuccès de la tentative. Etant à cinq milles environ dans le Sud-Oueſt de l'Iſle des Cocotiers, il gouverna au Nord-Oueſt & enſuite au Nord-Nord-Oueſt, direction à-peu-près parallele à la côte. Il eût bientôt lieu de croire que cette prétendue baie de Saint-Georges, qu'on croyoit être formée par les deux pointes d'une même terre, n'étoit qu'un détroit entre deux Iſles; ce que l'évènement vérifia.

AVANT le coucher du ſoleil, il eût la vue d'une Iſle aſſez conſidérable, qui ſe trouve dans le milieu du détroit & forme deux canaux. Cette Iſle, autour de laquelle ſont pluſieurs Iſlots, reçut le nom de *Duc d'York*. Sur le côté le plus méridional de la principale

terre, la plus grande des deux Iſles ſéparées par le détroit, & à laquelle M. Carteret laiſſa le nom de Nouvelle-Bretagne, on voit trois hauteurs ou mondrains remarquables & voiſins l'un de l'autre ; ils furent nommés *la Mere & les Filles*. Derrière la Mere, qui eſt le mondrain du milieu & le plus élevé, il apperçut une immenſe colonne de fumée, ce qui lui fit conjecturer que l'un de ces mondrains étoit un volcan. Par un tems ſerein on peut fort bien les découvrir à vingt lieues de diſtance, d'où on les prendroit pour des Iſles. Ils ſont fort reculés dans les terres : la Mere eſt à l'Oueſt de l'Iſle d'York. A l'Eſt de ces mondrains, la terre forme une pointe qui fut nommée le *Cap Palliſer*. Il y en a une autre à l'Oueſt, qui fut appellée le *Cap Etienne*. Ce dernier cap eſt la terre la plus ſeptentrionale de la Nouvelle-Bretagne. Au Nord du cap eſt une Iſle qu'on nomma l'*Homme*.

ENTRE les caps Palliſer & Etienne, qui giſſent Nord-Oueſt & Sud-Eſt l'un de l'autre, eſt une baie. La terre baſſe & unie le long du rivage, s'élève en plan incliné, & forme en ſe retirant vers la Mere & les Filles, de très-hautes montagnes. Toute la contrée eſt couverte de forêts, qui laiſſent entrevoir des clairières qu'on prendroit pour des terres cultivées.

L'ISLE du Duc d'York eſt ſituée entre les deux caps Palliſer & Etienne. Le détroit, les deux canaux compris, n'a pas ici, moins de quinze lieues de largeur. Les terres de l'Iſle du Duc d'York ſont unies, & de la plus agréable apparence. L'intérieur en eſt planté de grands arbres, les maiſons des Inſulaires ſont bâties le long du rivage de la mer, à l'ombre des cocotiers, & toute la contrée eſt embellie de mille grâces champêtres dont le coup-d'œil eſt ſéduiſant.

ON vit pluſieurs pirogues travaillées

avec art : elles voguèrent ſur le vaiſſeau ; mais pouſſé par un vent frais, elles demeurèrent loin derrière.

L'ISLE eſt ſituée par les quatre degrés neuf minutes de latitude auſtrale, & par cent ſoixante-huit degrés cinquante-cinq minutes de longitude; & elle eſt à vingt-cinq lieues de diſtance du cap Saint-Georges.

M. CARTERET ne côtoya pas le rivage de la Nouvelle-Bretagne; mais il donna dans le canal formé par l'Iſle & la côte la plus ſeptentrionale du détroit; canal qu'on peut regarder comme ſon premier goulet : d'où il gouverna Nord-Oueſt-quart-Oueſt, toute la nuit, & au point du jour, il avoit perdu de vue les terres les plus ſeptentrionales de la Nouvelle-Bretagne; ce qui étoit une pleine conviction que la baie ſuppoſée étoit un détroit. Il nomma ce détroit *le Canal de Saint-Georges ;* & la grande terre qui forme le côté le plus ſeptentrional du détroit, reçut le nom de *Nouvelle Irlande.*

Le ciel étant obſcurci par de gros nuages, les vents forcés & ſoufflant par raffales, il prolongea la côte de la nouvelle Irlande à la diſtance d'environ ſix lieues, juſqu'à ce qu'il en eût amené la pointe la plus occidentale : alors, changeant la direction de ſa route, il courut à l'Oueſt-Nord-Oueſt, & ſur le ſoir, il découvrit une Iſle d'une très-belle apparence, qui formoit un détroit avec la nouvelle Irlande.

Le courant le porta, avec rapidité, à travers ce ſecond goulet, qui a environ cinq lieues de largeur. L'Iſle paroît être bien peuplée & d'une grande fertilité. Il l'a nommée *l'Iſle Sandwich*, du nom du premier Lord de l'Amirauté. Elle eſt beaucoup plus conſidérable que l'Iſle du Duc d'York. La côte ſemble d'un facile accès, & préſente pluſieurs baies & havres, où l'on trouveroit d'excellens mouillages. Sur la partie ſeptentrionale, il y a un pic remarquable par ſa forme conique ; & préciſément

ciſément à l'oppoſite de la côte de la nouvelle Irlande, on en voit un autre à peu-près de la même forme. Ils giſſent entr'eux Sud-quart-Sud-Eſt un demi-rumb à l'Eſt, & Nord-quart-Nord-Oueſt, un demi-rumb à l'Oueſt.

TANT que M. Carteret fut à la hauteur de cette Iſle, il entendit dans la nuit, le bruit d'un tambour & des cris de réjouiſſance. Se trouvant en calme au ſortir du paſſage, dix pirogues ſe détachèrent du rivage de la nouvelle Irlande, ayant à leur bord environ cent cinquante hommes, & ramèrent vers le vaiſſeau. Elles s'approchèrent aſſez pour rendre les échanges praticables; mais aucun Indien ne voulut riſquer de monter à bord du vaiſſeau.

CES Inſulaires préféroient le fer aux plus brillans colifichets. Leurs pirogues longues, étroites & à balancier, ſont proprement travaillées. Il y en avoit une qui n'avoit pas moins de quatre-vingt-dix pieds de longueur; cepen-

dant, elle ſembloit être faite d'un ſeul arbre : l'avant & l'arrière étoient ornés de ſculptures, & elle étoit conduite par trente-trois rameurs.

CES Indiens ſont noirs : leurs cheveux ſont friſés & laineux comme ceux des Nègres; mais ils n'ont pas, comme eux, le nez écraſé & les lèvres épaiſſes. Ils ont une grande reſſemblance avec les habitans de l'Iſle d'Egmont: ils vont de même, exactement nuds, à l'exception de quelques ornemens de coquillage qu'ils portent en bracelets, en colliers, & quelquefois autour de la jambe. « Ils avoient fait, dit M. Carteret, une toilette auſſi recherchée, que celle de nos petits Maîtres d'Angleterre. Tous avoient les cheveux, ou plutôt la laine, poudrée à blanc.

LA mode de ſe couvrir la tête de farine eſt probablement d'une plus haute antiquité & beaucoup plus étendue qu'on ne le ſuppoſe d'ordinaire. Les Européens ne portent pas cette mode ſi loin que les

Insulaires de la mer Pacifique, qui se poudrent les cheveux & la barbe. La poudre n'est pas la seule parure de leur tête. L'un de ces élégans portoit, un peu au-dessus de l'oreille, une aigrette de plumes de coq domestique, ce qui annonçoit qu'on sert de la volaille sur leurs tables ».

Tous étoient armés de lances & de longs bâtons; mais on ne vit parmi eux, ni arcs ni fléches; peut-être les avoient-ils à bord, & prenoient-ils soin de les dérober à la vue. Ils rôdoient autour du vaisseau, passant continuellement de l'avant à l'arrière; mais on étoit attentif à tous leurs mouvemens. On crut s'appercevoir qu'ils fixoient particulièrement leurs regards sur les canons, comme s'ils en eussent appréhendé quelque danger. Ils avoient avec eux des filets dont le travail faisoit honneur à leur industrie.

Le pic qui se trouve sur l'Isle Sandwic, est par les deux degrés cinquante-

trois minutes de latitude méridionale, & par cent ſoixante-ſix degrés quarante-ſept minutes de longitude. De-là M. Carteret gouvernant un peu à l'Oueſt apperçut une pointe de terre, qui étoit l'extrémité du Sud-Oueſt de la nouvelle Irlande. Il la nomma *le Cap Byron*. Elle eſt par les deux degrés trente minutes de latitude Sud, & par cent ſoixante-ſix degrés trente-ſept minutes de longitude.

En face de la nouvelle Irlande, à l'Oueſt du cap Byron, eſt une Iſle aſſez conſidérable, à laquelle il donna le nom de nouvelle Hanovre. Entre cette Iſle & la nouvelle Irlande, il y a un paſſage qui court au Nord-Eſt. Dans ce paſſage, on trouve pluſieurs petites Iſles, ſur l'une deſquelles eſt un pic remarquable: elle fut nommée *l'Iſle de Byron*, & le paſſage ou canal reçut le nom de *Détroit de Byron*.

La nouvelle Hanovre offre un coup-d'œil charmant. Ses terres d'une grande élevation, couvertes de ſuperbes ar-

bres, coupées par de profonds vallons, tapiſſés d'une riante verdure, forment des payſages variés qu'embelliſſent les ruiſſeaux, & qui reçoivent un nouveau prix d'un grand nombre de riches plantations.

La pointe du Sud-Oueſt de cette terre féconde, eſt un promontoire qui forme une énorme ſaillie. Elle fut appellée *le Promontoire de la Reine Charlotte.* Ce promontoire & les terres voiſines ſont remarquables par pluſieurs petits mondrains; mais la mer groſſe, un tems orageux & par grains, ne permirent pas à M. Carteret de la mieux reconnoître. Il fit voile à l'Oueſt toute la nuit, & le matin, une brume épaiſſe ne lui laiſſa qu'une vue très-imparfaite de la nouvelle Hanovre.

Il apperçut à l'Oueſt de cette terre, environ à huit lieues de diſtance, ſix ou ſept petites Iſles, qu'il nomma *les Iſles du Duc de Portland.* Entre ces Iſles, il en remarqua deux d'une certaine étendue. « Les lames qui ſe montrèrent de

l'avant, dit M. Carteret, m'annoncèrent, que j'avois doublé toutes les terres, & je trouvai que le canal de Saint-Georges offroit un paſſage, ſoit de l'Eſt ou de l'Oueſt, bien plus court que la route au Nord de ces terres. La néceſſité m'a en quelque manière forcé à faire cette découverte, qui ne peut manquer d'être utile aux Navigateurs. On ne peut pas douter que par cette nouvelle route, on ne puiſſe ſe procurer diverſes eſpeces de rafraîchiſſemens des Naturels qui habitent les deux grandes terres du détroit, ou les Iſles voiſines, ſi l'on a des verroteries & des merceries à leur donner; proviſions néceſſaires, & dont nous étions malheureuſement dépourvus ».

Le promontoire de la Reine Charlotte, la partie Sud-Oueſt de la Nouvelle-Hanovre, gît par les deux degrés ving-neuf minutes de latitude auſtrale & par cent ſoixante-ſix degrés deux minutes de longitude : & le milieu

des Iſles Portland peut être placé par les deux degrés vingt-ſept minutes de latitude Sud & par cent ſoixante-cinq degrés trente-huit minutes de longitude.

La longueur du canal Saint-Georges depuis le cap Saint-Georges juſqu'au cap Byron, l'extrêmité du Sud-Oueſt de la Nouvelle-Irlande eſt d'environ quatre-vingt lieues. La diſtance du cap Byron au promontoire de la Reine Charlotte eſt de près de douze lieues; & depuis le promontoire aux Iſles de Portland il y a bien huit lieues de diſtance. Ainſi toute la longueur du canal de Saint-Georges eſt d'environ cent lieues, ou trois cent milles.

Le paſſage de ce canal auroit fourni une infinité d'obſervations curieuſes, utiles & du plus vif intérêt, ſi M. Carteret ſe fut trouvé dans des circonſtances plus favorables; mais ſa ſanté tellement altérée qu'il pouvoit à peine ſe traîner, la moitié de ſon équipage ſur

les quadres, un vaiſſeau délabré & manquant de toutes les choſes néceſſaires à un voyage de long cours, ne lui permettoient pas de viſiter les côtes, d'y faire de fréquentes deſcentes, d'en reconnoître les productions, le caractère, le génie & les mœurs de leurs habitans.

Après avoir doublé toutes les terres qui forment le canal de Saint-Georges, il prit ſa route à l'Oueſt. Bientôt il eût connoiſſance d'une terre dans l'Oueſt-Nord-Oueſt. C'étoit une Iſle d'une conſidérable étendue. A l'Eſt de cette Iſle il en apperçut une autre qui ne paroiſſoit être qu'un grand rocher qui s'élevoit au-deſſus de l'eau. La force des courants & les brumes épaiſſes qui régnoient depuis pluſieurs jours, l'empêchèrent de reconnoître avec préciſion le giſſement de ces Iſles. Pourſuivant ſa route à l'Oueſt, il découvrit de nouvelles terres au Sud de la grande. Elles formoient un groupe de pluſieurs Iſles.

Comme il continuoit de courir à

l'Oueſt, un nombre conſidérable de pirogues portant pluſieurs centaines d'Indiens voguèrent ſur le vaiſſeau. Il y en eût une qui ſe détacha des autres pour les dévancer; elle s'approcha d'aſſez près pour hêler le vaiſſeau, & lui fit pluſieurs ſignes qui ne furent pas bien compris. On leur répondit par d'autres ſignes, & on les invita à monter à bord en leur montrant quelques colifichets.

A la vue de ces bagatelles brillantes, la pirogue s'approcha; on ne douta pas qu'ils n'euſſent des intentions pacifiques, & qu'ils ne fuſſent diſpoſés à ſe rendre à bord pour traiter amicalement; on ſe trompoit.

AUSSI-TÔT qu'ils ſe virent à portée du vaiſſeau, ſaiſiſſant leurs lances, ils les firent voler avec force, ſur l'endroit du pont où il y avoit le plus de monde. M. Carteret crut qu'il valoit mieux prévenir l'attaque de toutes les pirogues réunies, que d'avoir à s'en dé-

fendre; il fit tirer ſur ceux qui avoient commencé les hoſtilités. A cette décharge dont quelques-uns furent tués ou bleſſés, ils forcèrent de rames pour rejoindre les autres pirogues.

Il fit alors mettre en panne pour attendre l'iſſue de leur conférence. Et il eût la ſatisfaction de les voir ſe diſpoſer à faire retraite. Pour les y engager encore plus efficacement, & leur ôter le deſir de retourner à la charge, il fit pointer par-deſſus leurs têtes un canon de ſix, qui produiſit *tout l'effet* qu'on en attendoit; car les Indiens hiſsèrent à l'inſtant leurs voiles pour regagner plus promptement le rivage.

Le moment d'après pluſieurs autres pirogues, parties d'un autre côté de l'Iſle, ramèrent ſur le vaiſſeau. Comme les premières, elles s'arrêtèrent à une certaine diſtance, & l'une d'elles s'avança ſeule. On fit aux Indiens tous les ſignes d'amitié poſſibles pour gagner leur bienveillance; on leur montra tout

ce qu'on crut pouvoir leur plaire, et les engageant par de pareilles invitations à se rendre à bord.

Mais l'éloquence la plus persuasive n'auroit pas adouci ces peuples féroces, qui s'imaginoient que toutes ces belles invitations n'étoient que l'effet de la crainte qu'ils inspiroient. Dès qu'ils furent à portée du vaisseau ils firent pleuvoir une grêle de traits, qui heureusement ne blessèrent personne.

Une fusillade fut le rejoindre et le mortel salut. L'un des Indiens tomba sans vie, le reste sauta dans la mer, pour rejoindre à la nage les autres pirogues, que cet événement dégoûta de tenter une plus sérieuse aventure; et toutes reprirent la route du rivage.

A l'instant on mit le canot en mer pour amener à bord le pirogue qu'ils avoient abandonnée. Elle avoit environ quatre pieds de long, quoique ce fut une des plus petites de celles qui les poursuivoient attaquer le vaisseau. Elle étoit

fendre; il fit tirer ſur ceux qui avoient commencé les hoſtilités. A cette décharge dont quelques-uns furent tués ou bleſſés, ils forcèrent de rames pour rejoindre les autres pirogues.

Il fit alors mettre en panne pour attendre l'iſſue de leur conférence. Et il eût la ſatisfaction de les voir ſe diſpoſer à faire retraite. Pour les y engager encore plus efficacement, & leur ôter le deſir de retourner à la charge, il fit pointer par-deſſus leurs têtes un canon de ſix, qui produiſit *tout l'effet* qu'on en attendoit; car les Indiens hiſsèrent à l'inſtant leurs voiles pour regagner plus promptement le rivage.

Le moment d'après pluſieurs autres pirogues, parties d'un autre côté de l'Iſle, ramèrent ſur le vaiſſeau. Comme les premières, elles s'arrêtèrent à une certaine diſtance, & l'une d'elles s'avança ſeule. On fit aux Indiens tous les ſignes d'amitié poſſibles pour gagner leur bienveillance; on leur montra tout

ce qu'on crut pouvoir leur plaire, en les engageant par de preſſantes invitations à ſe rendre à bord.

MAIS l'éloquence la plus perſuaſive n'auroit pas adouci ces peuples féroces, qui s'imaginoient que toutes ces belles invitations n'étoient que l'effet de la crainte qu'ils inſpiroient. Dès qu'ils furent à portée du vaiſſeau ils firent pleuvoir une grêle de traits, qui heureuſement ne bleſsèrent perſonne.

UNE fuſillade fut la réponſe à ce brutal ſalut. L'un des Indiens tomba ſans vie, le reſte ſauta dans la mer, pour rejoindre à la nage les autres pirogues, que cet événement dégoûta de tenter une plus ſérieuſe aventure; & toutes reprirent la route du rivage.

A l'inſtant on mit le canot en mer pour amener à bord la pirogue qu'ils avoient abandonnée. Elle avoit cinquante pieds de long, quoique ce fut une des plus petites de celles qui ſe diſpoſoient à attaquer le vaiſſeau. Elle étoit

à balancier, mais groſſièrement travaillée & faite d'une ſeule tige.

ON trouva dans cette pirogue ſix beaux poiſſons, une tortue, quelques iniams, une noix de coco, & un ſac tout rempli d'une eſpece de fruit dont la pulpe étoit farineuſe & d'un goût très-agréable. Ce fruit, qui étoit une eſpece de prune, avoit un noyau applati, & différoit de tous les fruits qu'on eût encore vus. Il ſe mangeoit crud avec plaiſir; mais bouilli, ou cuit dans la cendre chaude, il étoit d'un bien meilleur goût. Cette barque contenoit encore deux pots de terre, & une quantité de nattes dont ces peuples ſe ſervent pour leurs voilures & les tugues ou pavillons de leurs pirogues. Les pots étoient façonnés à peu près comme nos cruches : ils avoient une large ouverture, mais point d'anſe : dans l'un étoient les apprêts de leur dîner, qui cuiſoient à un petit feu qu'ils avoient à leur bord.

CES Indiens ne paroiſſoient pas beau-

coup différer de ceux qu'on avoit vus ſur la côte de la Nouvelle-Irlande & à l'Iſle d'Egmont. Ils étoient de couleur de cuivre profondément bronzé, ſans être auſſi noirs que les Nègres d'Afrique. Leurs cheveux n'étoient qu'une laine friſée. Ils mâchent du bétel & vont entièrement nuds, ſi l'on excepte quelques coquillages, enfilés, qu'ils portent en bracelets & en colliers comme un ornement. Ils étoient poudrés à blanc, & avoient le viſage peint de pluſieurs traits de même couleur; on ne s'apperçût pas qu'ils euſſent de la barbe.

APRÈS s'être dégagé de ces peuples belliqueux, M. Carteret continua ſa route à la vue de pluſieurs autres Iſles, qui étoient au nombre de vingt-cinq ou trente, toutes d'une grande étendue; l'une en particulier eſt aſſez conſidérable pour former un grand Royaume. Il les nomma les *Iſles de l'Amirauté*. Il eût les plus vifs regrets de ne pou-

voir s'y arrêter. « Je les aurois bien volontiers visitées, dit-il, si j'eusse été dans une situation moins cruelle. Dans l'état de dépérissement où je me trouvois, & manquant de tous les articles dont on peut traiter avec ces peuples, je ne pouvois faire aucune tentative ».

« TOUTES ces Isles se présentent sous un aspect enchanteur: l'œil parcourt avec ravissement, un heureux mélange de terreins bas, de côteaux & de montagnes, des plaines, des bosquets, des collines, des vallées, qu'arrosent de très-jolies rivières. Ces beautés variées de la nature, qui annoncent la richesse & la fécondité de la terre, sont encore enrichies par des plantations de cocotiers & d'autres arbres fruitiers, des enclos cultivés, des habitations ramassées en villages ou dispersées le long des côtes, qui basses & unies près du rivage, se relèvent pour former des chaînes de collines qui recouvrent des tapis de verdure, &

que couronnent de grands & ſuperbes arbres ».

« La néceſſité, la plus impérieuſe des loix, me forçoit de m'éloigner de ces belles contrées ſans les viſiter. Il ſeroit, ſans doute, aiſé de lier commerce avec ces peuples, & d'en tirer tous les rafraîchiſſemens dont on pourroit avoir beſoin. Ils s'y porteroient d'eux-mêmes, une fois convaincus de la ſupériorité de nos forces, des ſuites funeſtes de leur réſiſtance, & des avantages que leur procureroient les échanges ».

« Le milieu de la plus grande de ces Iſles gît par les deux degrés dix-huit minutes de latitude auſtrale, & par cent ſoixante-quatre degrés dix-neuf minutes de longitude, & à trente-cinq lieues du promontoire de la Reine Charlotte ſur la nouvelle Hanovre, dans la direction de l'Oueſt un demi-rumb au Nord. Tout près du côté méridional de cette Iſle, on en découvre

une très-petite, qui s'élève en forme de pain de ſucre, & fait un pic très-élevé. La latitude de ce pic eſt de deux degrés vingt-ſept minutes Sud, & il ſe trouve à cinq degrés trente minutes à l'Oueſt du cap Saint-Georges ſur la nouvelle Irlande.

La côte méridionale de la grande Iſle, que M. Carteret a prolongée, s'étend Eſt & Oueſt, l'eſpace de dix-huit lieues; il ne ſait pas juſqu'où elle peut aller au Nord; mais elle court au-delà de tout ce que la vue peut atteindre, & d'après les apparences, il y a lieu de croire qu'elle eſt d'une conſidérable étendue.

On ne peut guère douter que ces Iſles ne produiſent la canelle, le gérofle, la muſcade & toutes les précieuſes épiceries des Moluques, puiſqu'elles ſont ſituées ſous le même climat & le même parallele. On eſt d'autant plus porté à le croire que le poivrier & le muſcadier croiſſent ſur les côtes de la nouvelle Irlande, qui,

qui, comparée à ces Iſles fertiles, n'eſt qu'une chaîne de rochers arides qu'un peu de terre recouvre.

En perdant ces Iſles de vue, M. Carteret courut ſur l'Oueſt-quart-Nord-Oueſt, & découvrit bientôt deux petites Iſles, baſſes, unies, couvertes d'arbres & de verdure. L'une, qu'on n'apperçut que du haut des mâts, fut nommée *l'Iſle Durour*. Elle eſt par le premier degré quatorze minutes de latitude auſtrale, & par cent ſoixante degrés cinquante-ſix minutes de longitude. Il donna à l'autre le nom de *Matty*. Il la côtoya de nuit, & il vit les habitans accourir ſur le rivage avec des flambeaux. Le côté qu'il prolongea gît Eſt-quart-Nord-Eſt, & Oueſt-quart-Sud-Oueſt, dans une étendue d'environ ſix milles. L'obſcurité de la nuit, & le deſir de profiter d'un vent favorable, ne lui permirent pas d'y faire des reconnoiſſances particulières. Elle eſt ſituée par le premier degré quarante-

cinq minutes de latitude auſtrale, & par cent ſoixante degrés trente-ſept minutes de longitude.

D'AUTRES terres ſe montrèrent dans le Sud-Oueſt; mais la force des courans & une trop foible briſe l'empêchèrent d'en approcher plus que de quatre ou cinq lieues. A cette diſtance il n'en découvrit que les arbres & la verdure, ſans pouvoir dire ſi elles ſont habitées. Ces deux Iſles giſſent entr'elles Nord-Oueſt-quart-Oueſt, & Sud-Eſt-quart-d'Eſt. L'une n'a guère que trois milles de diamètre, & l'autre ſix environ : elles ſont ſéparées par un canal qui peut avoir deux milles de largeur. Leur ſituation eſt par les vingt-deux minutes de latitude auſtrale, & par cent cinquante-ſix degrés quatorze minutes de longitude. Elles furent appellées les *Iſles Stephens*.

DE-LA, faiſant voile au Nord-Oueſt-quart-Oueſt, il découvrit la terre de l'avant, qu'il reconnut être trois Iſles.

Dès qu'il fut dans leur proximité, plusieurs pirogues se détachèrent du rivage, ramèrent vers le vaisseau, & ne montrant que des intentions pacifiques, ils se rendirent à bord sans marquer ni crainte ni défiance.

Ces Insulaires n'avoient avec eux que quelques noix de coco, qu'ils échangèrent avec joie contre des morceaux de fer. On s'apperçut bientôt que ce métal ne leur étoit pas inconnu : ils le nommèrent *Parram*, & firent entendre qu'un pareil vaisseau avoit touché à leur Isle pour y prendre des rafraîchissemens.

L'un d'eux à qui M. Carteret donna trois morceaux d'un vieux cercle de fer, reçut ce présent avec une sensibilité qui tenoit de l'extase. « Je ne pus m'empêcher, dit M. Carteret, de partager en quelque manière la joie de cet Indien, & d'observer avec satisfaction les changemens que ce léger don produisit sur tous ses traits. Le fer

eſt aux yeux de ces peuples ce qu'il y a au monde de plus précieux. Je ſuis aſſuré que pour des outils de fer, nous aurions eu de leurs Iſles tout ce qu'il auroit été poſſible d'en emporter ».

« Ces Indiens ſont de couleur de cuivre; ils ont de longs cheveux noirs & de petites barbes. Leur phyſionomie n'a rien de déſagréable; leurs traits ſont réguliers & leurs dents unies & blanches comme l'ivoire. Ils ſont d'une taille médiocre, mais bien faits, robuſtes, agiles & diſpos à un degré ſurprenant. Ils grimpoient au haut des mâts avec une légèreté qui étonnoit les matelots les plus leſtes. Il ſeroit difficile de voir des hommes d'un caractère plus ouvert & plus franc: ils acceptoient ſans héſiter tout ce qu'on leur offroit pour manger, & ils étoient auſſi familiers & auſſi enjoués avec tous les gens de l'équipage, que s'ils euſſent été nos plus anciens amis. Ils n'étoient pas exactement nuds comme les peuples

du canal de Saint-Georges & des contrées voiſines ; une ceinture de nattes artiſtement tiſſues leur couvroit les parties naturelles ».

« LEURS pirogues ſont honneur à leur induſtrie; elles ſont proprement travaillées & d'une conſtruction fort bien entendue. Les côtés de la pirogue, relevés par deux bordages, joignent parfaitement ſur le fond, qui eſt un tronc d'arbre creuſé : un balancier ſert à la rendre moins volage, & ſa voilure eſt faite d'une très-belle piece de nattes: Nous admirâmes l'art avec lequel ſont faits leurs cordages & leurs filets ».

« CES honnêtes Inſulaires nous firent les plus preſſantes inſtances pour nous engager à deſcendre à terre, s'offrant de laiſſer à bord un égal nombre des leurs comme un ôtage de la ſûreté & de l'accueil que nous devions trouver parmi eux. J'y aurois conſenti avec plaiſir, s'il eût été en mon pouvoir ; mais la violence des courans me jet-

toit à une ſi grande diſtance, que je n'eus pas même occaſion de chercher un mouillage, & la nuit qui tomboit déja, m'obligea à continuer ma route ».

« Les Indiens s'en étant apperçus, l'un d'eux demanda à reſter avec nous, & il ne fut pas poſſible de le détourner de ce deſſein; il s'opiniâtra à ne pas retourner à terre, malgré les remontrances de ſes compagnons. Comme j'imaginai qu'il pourroit nous faire faire d'utiles découvertes, je ne voulus pas employer la force pour le renvoyer, & je lui laiſſai la liberté de nous ſuivre ».

« Il nous informa qu'il y avoit au Nord d'autres Iſles, dont les habitans avoient l'uſage du fer, & qu'ennemis irréconciliables de ſes compatriotes, ils les maſſacroient quand ils les rencontroient en mer. Je ne pus voir ſans un vif chagrin le dépériſſement de la ſanté de ce généreux Indien, qui, pour nous ſuivre, abandonnoit ſes plus intimes

liaiſons, & ce qu'il devoit avoir au monde de plus cher. Son état empira chaque jour, & il mourut à notre arrivée ſur la côte de Célèbes ».

*Fin du Tome II.*

# TABLE
## DES CHAPITRES

Contenus dans ce ſecond Volume.

CHAPITRE PREMIER. *NOUVELLE-ZÉLANDE ; incidens arrivés aux Anglois à leur atterrage ſur ces côtes.* Page 1

CHAP. II. *Deſcription de la Baie de Pauvreté & de l'aſpect de la contrée adjacente ; navigation de cette baie juſqu'au cap Turnagain, & en retournant juſqu'au cap Tologa ; divers incidens arrivés ſur cette partie de la côte.* 26

CHAP. III. *Suite de la navigation autour de la Nouvelle-Zélande ; incidens arrivés dans cette courſe ; deſcription des villages des habitans.* 79

CHAP. IV. *Navigation de la Baie de*

*Mercure à la Baie des Iſles ; deſcription de cette partie de la côte & de ſes habitans.* 126

CHAP. V. *Navigation de la Baie des Iſles au détroit de la Reine Charlotte ; deſcription de cette partie de la côte.* 165

CHAP. VI. *Curieux incidens arrivés à la Baie de la Reine Charlotte ; paſſage dans le détroit qui ſépare la Nouvelle-Zélande en deux diviſions ; navigation autour des côtes de la ſeconde diviſion.* 178

CHAP. VII. *Deſcription de la Nouvelle-Zélande ; ſa ſituation, ſon étendue, ſon climat & ſes productions.* 211

CHAP. VIII. *Deſcription des habitans de la Nouvelle-Zélande ; de leurs habitations & de leur genre de vie.* 224

CHAP. IX. *De la Marine, de la Culture des terres, des Armes, du Gou-*

*vernement, de la Religion, &c. des habitans de la Nouvelle-Zélande; doute ſur l'exiſtence d'un Continent méridional.* 251

CHAP. X. *Deſcente ſur la côte orientale de la Nouvelle-Hollande; incidens qui y ſont arrivés; deſcription de la contrée & de ſes habitans.* 276

CHAP. XI. *Deſcription de la côte depuis la Baie de Botanique juſqu'à celle de la Trinité; ſes habitans & ſes productions.* 311

CHAP. XII. *Situation critique des Anglois dans leur route depuis la Baie de la Trinité juſqu'à la rivière de l'Endeavour; deſcription de la contrée adjacente; ſes habitans, ſes productions.* 353

CHAP. XIII. *Deſcription particulière de la côte & de la contrée adjacente, depuis la rivière de l'Endeavour juſqu'à*

*l'extrémité ſeptentrionale de la Nouvelle-Hollande.* 391

CHAP. XIV. *Deſcription particulière de la Nouvelle-Hollande ; de ſes productions & de ſes habitans.* 428

CHAP. XV. *Deſcription des Iſles & Côtes reconnues par les François à l'Oueſt du deux cent-vingtième méridien juſqu'à la Nouvelle-Bretagne.* 449

CHAP. XVI. *Conjecture ſur les Iſles Salomon ; découverte des Iſles de la Reine Charlotte ; deſcription de ces Iſles & de leurs habitans ; incidens arrivés à l'Iſle d'Egmont.* 470

CHAP. XVII. *Deſcription de quelques Iſles reconnues par M. Wallis dans ſon paſſage à Tinian.* 508

CHAP. XVIII. *Deſcription des Iſles ſituées ſur le paſſage des Iſles du Roi Georges à Tinian.* 518

CHAP. XIX. *Découverte d'un Détroit qui diviſe la Nouvelle-Bretagne ; deſcription de pluſieurs Iſles ſituées dans le détroit & ſur le paſſage de la Nouvelle-Bretagne à l'Iſle de Mindanao.* 531

Fin de la Table des Chapitres.

## *APPROBATION.*

J'AI lu, par ordre de Monſeigneur le Chancelier, un Manuſcrit qui a pour titre : *Hydrographie de la Mer du Sud*, ou *Hiſtoire des Découvertes des Iſles & Côtes connues dans la Mer du Sud;* & dans lequel je n'ai rien trouvé qui puiſſe en empêcher l'impreſſion. A Paris, ce 29 Novembre 1773.

ROBERT DE VAUGONDY.

## *PRIVILÉGE DU ROI.*

LOUIS, par la Grace de Dieu, Roi de France & de Navarre : A nos amés & féaux Conſeillers, les Gens tenans nos Cours de Parlement, Maîtres des Requêtes ordinaires de notre Hôtel, Conſeils Supérieurs, Prevôt de Paris, Baillifs, Sénéchaux, leurs Lieutenans-Civils, & autres nos Juſticiers qu'il appartiendra; SALUT. Notre amé le ſieur FRÉVILLE Nous a fait expoſer qu'il deſireroit faire imprimer & donner au Public un Ouvrage de ſa compoſition, intitulé : *Hydro-*

*graphie de la Mer du Sud*, ou *Hiſtoire des Découvertes des Iſles & Terres connues dans la Mer du Sud*, s'il nous plaiſoit lui accorder nos Lettres de Permiſſion pour ce néceſſaires. A CES CAUSES, voulant favorablement traiter l'Expoſant, nous lui avons permis & permettons par ces Préſentes, de faire imprimer ledit Ouvrage autant de fois que bon lui ſemblera, & de le faire vendre & débiter par tout notre Royaume pendant le tems de *trois années* conſécutives, à compter du jour de la date des Préſentes. Faiſons défenſes à tous Imprimeurs, Libraires & autres perſonnes, de quelque qualité & condition qu'elles ſoient, d'en introduire d'impreſſion étrangère dans aucun lieu de notre obéiſſance. A la charge que ces Préſentes ſeront enregiſtrées tout au long ſur le Regiſtre de la Communauté des Imprimeurs & Libraires de Paris, dans trois mois de la date d'icelles; que l'impreſſion dudit Ouvrage ſera faite dans notre Royaume & non ailleurs, en bon papier & beaux caracteres; que l'Impétrant ſe conformera en tout aux Réglemens de la Librairie, & notamment à celui du 10 Avril 1725; à peine de déchéance de la préſente Permiſſion; qu'avant de l'expoſer

en vente, le Manuſcrit qui aura ſervi de copie à l'impreſſion dudit Ouvrage, ſera remis dans le même état où l'Approbation y aura été donnée, ès-mains de notre très-cher & féal Chevalier, Chancelier, Garde des Sceaux de France, le ſieur DE MAUPEOU; qu'il en ſera enſuite remis deux Exemplaires dans notre Bibliothèque publique, un dans celle de notre Château du Louvre, & un dans celle dudit ſieur de MAUPEOU : le tout à peine de nullité des Préſentes. Du contenu deſquelles vous mandons & enjoignons de faire jouir ledit Expoſant & ſes Ayans-cauſe pleinement & paiſiblement, ſans ſouffrir qu'il leur ſoit fait aucun trouble ou empêchement. Voulons qu'à la Copie des Préſentes, qui ſera imprimée tout au long au commencement ou à la fin dudit Ouvrage, foi ſoit ajoutée comme à l'original. Commandons au premier notre Huiſſier ou Sergent ſur ce requis, de faire pour l'exécution d'icelles tous actes requis & néceſſaires, ſans demander autre permiſſion, & nonobſtant clameur de Haro, Charte Normande & Lettres à ce contraires : CAR tel eſt notre plaiſir. DONNÉ à Paris, le quinziéme jour du mois de Décembre l'an mil ſept cent ſoi-

xante-treize, & de notre Regne le cinquante-neuviéme. Par le Roi en ſon Conſeil,

LE BEGUE.

J'AI cédé mon droit ſur la préſente Permiſſion à M. DE HANSY le jeune, Libraire à Paris, ſuivant les conditions du Traité fait entre nous. A Paris, ce 30 Décembre 1773. FRÉVILLE.

*Regiſtré ſur le Regiſtre XIX de la Chambre Royale & Syndicale des Libraires & Imprimeurs de Paris la préſente Permiſſion, & enſemble la Ceſſion, N° 2819, fol. 195, conformément au Réglement de 1723; qui fait défenſes, art. 4, à toutes perſonnes, de quelque qualité & condition qu'elles ſoient, autres que les Libraires & Imprimeurs, de vendre, débiter, faire afficher aucuns Livres pour les vendre en leurs noms, ſoit qu'ils s'en diſent les Auteurs ou autrement; & à la charge de fournir à la ſuſdite Chambre huit Exemplaires preſcrits par l'article 108 du même Réglement. A Paris, ce 11 Janvier 1774.*

C. A. JOMBERT pere, *Syndic.*

---

*Achevé d'imprimer pour la première fois le 25 Avril 1774.*

---

De l'Imprimerie de PH. D. PIERRES, rue S. Jacques.